

Mon MLF

Marie-Jo Bonnet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARIE-JO BONNET

Mon **MLF**



ALBIN MICHEL

MARIE-JO BONNET

MON MLF

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2018
ISBN : 9782226429612

À toutes mes amies du MLF.

« Qui n'espère pas, n'atteindra pas l'inespéré qui est au-delà de toute recherche et à l'écart de toutes les routes. »

Héraclite, *Fragment 18*

« Il faudrait fêter cet avènement d'une possibilité qui d'elle-même et de force s'inscrit dans la lutte des femmes, des noces entre la pensée et la vie. Ne pas résister à cette fusion est notre chance de participer activement à la mise en place d'une révolution humaine et irréversible. »

Anonyme, *Le Torchon brûle* no 0, 1970.

« Nous fûmes d'abord des “intellectuelles”, puis des “exaltées”, nous devînmes des “hystériques” avant de n'être plus, comble du blâme masculin, que des “lesbiennes”. On peut dire que nous avons été parées de toutes les splendeurs de la folie et du vice – mais pourquoi ? (...) Pourquoi [nos] propositions simples, évidentes et justes ont-elles fait un tel bruit ? Pourquoi ce bruit a-t-il été entendu comme le craquement d'un tremblement de terre ? Quelle panique leur présence a-t-elle engendrée dans chacune de leurs manifestations publiques, quelle peur leurs idées ont-elles infiltrée dans les familles, y compris dans les leurs ? »

Katia D. Kaupp, *Le Nouvel Observateur*, 14 février 1977, p. 36.

1.

Ouverture

Le Torchon brûle

Il fallait descendre un escalier en spirale pour arriver dans une cave où les journaux s'entassaient dans un désordre impressionnant. J'adorais passer une heure ou deux au sous-sol de la librairie Maspero, si bien nommée « La Joie de lire ». Elle était située dans la petite rue Saint-Séverin à Saint-Michel. On était sûr d'y trouver quelque chose d'intéressant, de rencontrer une connaissance. C'était un lieu vivant, toujours rempli de monde. Ce jour-là, j'ouvris le journal *L'Idiot Liberté* et commençai à le parcourir. Au milieu, agrafé avec des feuilles plus petites, s'étalait *Le Torchon brûle* numéro zéro. J'avais vingt ans.

Par un geste réflexe inconnu, je l'achetai alors que je ne me sentais pas concernée par la condition féminine, ni par les torchons, ni par les obligations déprimantes de la féminité. Ma mère me traitait de garçon manqué, en hommage probable aux garçons, qu'elle préférait parce que le pouvoir était entre leurs mains. Tout simplement. Mais peut-être aussi pour me déstabiliser. J'étais en révolte contre l'injustice de la condition des filles qu'elle ne connaissait que trop bien pour en avoir souffert, mais qu'elle avait fini par accepter pour avoir la paix.

Ce que j'étais, ce que je désirais devenir, ne rentrait pas dans ses cases. Le fait d'être bonne élève constituait un motif de satisfaction élémentaire qui en appelait d'autres : le mariage, la maternité et la répétition aveugle des chaînes de générations de femmes sacrifiées.

C'est peu dire que la condition féminine ne m'intéressait pas. Toute mon enfance et toute mon adolescence, j'avais lutté pied à pied contre un modèle maternel qui m'étouffait toute vive. Je ne voulais ni me marier ni avoir d'enfant, mon programme familial d'avenir reposait

dans des études au lycée Claude-Monet, en deuxième année de classe préparatoire au concours d'entrée à l'École normale supérieure de Fontenay. J'avais opté pour cette voie qui me donnait deux ans supplémentaires pour choisir entre la littérature et l'histoire, matières qui m'intéressaient tout autant. De même que la philosophie et la géographie, passionnante étude de l'écriture de la terre et de ses sous-sols. Beaucoup de choses m'intéressaient qui pouvaient trouver une place dans cette ouverture à plusieurs spécialités. Nous étions formées pour appartenir à la future élite de la nation, à condition de réussir le concours d'entrée de l'École. Nous étions en janvier 1970. Le concours avait lieu en mai. On verrait bien !

Je vivais chez mes parents avec mes deux frères. J'étais l'aînée, la seule à poursuivre des études. Nous habitions dans la banlieue rouge, à Villejuif, depuis cinq ans seulement. Avant, nous étions en Normandie, dans le pays d'Auge, où mon père était électricien à l'ETDE (Entreprise de transport et de distribution d'électricité) puis chef d'équipe à la SGEE (Société générale d'entreprise électrique), puis conducteur de travaux, puis muté dans la région parisienne. Ma mère « s'occupait du ménage », comme on disait autrefois sur les actes d'état civil. Toutes les femmes de la lignée maternelle s'occupaient du ménage. Sauf mon arrière-arrière-grand-mère qui était coquetière. Ma mère donnait aussi des leçons de piano pour arrondir les fins de mois. Elle était une excellente musicienne, douée pour le théâtre également, mais avait préféré sacrifier ses dons pour rentrer dans le modèle bourgeois provincial de ses ancêtres. La famille était en crise larvée. Mais les apparences étaient sauves.

J'emportai *L'Idiot Liberté*¹ à la maison. La lecture du *Torchon brûle* me mit dans un état d'émotion inattendu. Je n'avais rien ressenti d'aussi fort depuis mai 1968. Ça vibrait avec une densité incroyable sans que je puisse dire si mon enthousiasme venait de tel ou tel article. C'était une impression d'ensemble, un ton général, une lumière qui tout à coup entraînait dans ma vie d'étudiante. *Le Torchon brûle* était consacré à la libération des femmes. Libération des femmes ! Ces mots résonnaient en moi à une profondeur inconnue. Comme si je les attendais depuis longtemps. Après la libération de la France qu'avaient vécue mes parents, venait la libération des femmes. C'était tellement évident que j'ai eu tout de suite envie de les rejoindre, bien que je ne

connaissance rien au féminisme. Je n'avais pas lu *Le Deuxième Sexe*, j'ignorais qui était Simone de Beauvoir, je ne savais pas, bien sûr, que les femmes disposaient du droit de vote depuis vingt-cinq ans seulement. J'étais toute neuve, sincère, disponible pour atteindre l'inespéré.

Il est probable que les mots « libération des femmes » ont eu un effet immédiat sur moi, en écho au grand événement qu'avaient vécu mes parents, quasiment au même âge que moi : la libération de la France après l'épreuve du débarquement allié en Normandie, qui avait laissé des traces profondes. Pont-l'Évêque, où habitaient mes familles maternelle et paternelle et où j'avais passé les onze premières années de mon existence, avait brûlé à 65 % à la suite d'un incendie allumé par les Allemands avant de partir. Pendant trois jours, les magnifiques maisons anciennes à pans de bois s'étaient consumées. C'était l'avant-veille de la Libération. Cette alliance de peur permanente, d'avions survolant la région pour aller bombarder l'Allemagne, d'incendies, de flammes, d'espoir d'en finir, de destructions massives, de morts inutiles, de pertes, de joie et de soulagement, avaient déposé autour du mot « libération » une charge émotionnelle indicible. Il s'agissait bien d'une délivrance collective, dans un lieu précis, le nôtre, qui cette fois-ci me concernait moi, dans une identité ravagée par l'histoire des hommes.

J'avais pour modèle de « reconstruction » mon grand-père, élu maire de Pont-l'Évêque à la Libération en remplacement du maire collaborateur. Il fut littéralement pris de passion pour la reconstruction de sa ville. Installant ceux qui avaient tout perdu chez les uns et les autres, déplaçant des baraquements pour les loger, faisant redémarrer la vie économique. Je suis née quatre ans plus tard. La ville était toujours en travaux. Les gens n'avaient rien, mais tout était possible.

Le Torchon brûle n'avait pourtant rien qui a priori puisse justifier un tel enthousiasme. Aucun article n'était signé, il y avait très peu de dessins, juste deux photos sur les « états généraux » organisés par le journal *Elle* au mois de novembre précédent. La presse en avait beaucoup parlé parce qu'ils étaient inaugurés par le Premier ministre, Jacques Chaban-Delmas. Organisés pendant des mois par le journal, par le biais de questionnaires, de commissions, de désignation de déléguées de commissions, il s'agissait de toute évidence de

neutraliser une possible révolte des Françaises après les Américaines en contrôlant l'accès à la parole publique. Le gouvernement avait pris les devants sous la houlette de Pierre et Hélène Lazareff, les directeurs respectifs de *France-Soir* et de *Elle*, de Jean Mauduit, « l'animateur des débats », de Mme Inter et de l'Ifop. La sociologue Évelyne Sullerot, très écoutée, avait d'ailleurs prédit que « le Women's Lib n'aurait pas lieu en France ».

Les deux photos étaient effectivement très parlantes de ce qui était *en train* d'arriver. Sur la photo de gauche sous-titrée « Avant », on voyait une pièce où des gens sagement assis sur des fauteuils Louis XV écoutaient une oratrice. Sur l'autre photo, prise dans la même pièce peu de temps après, on voyait des « actrices non prévues » parlant dans un micro. Les autres actrices distribuaient le texte du « communiqué de presse » dénonçant « la campagne des états généraux de la femme lancée par le journal *Elle*, qui s'arroge le droit de représenter toutes les femmes à travers un questionnaire qui est une manipulation pour canaliser et récupérer la rébellion de toutes les femmes », disait le commentaire, qui poursuivait :

« Leur oppression fondamentale reste. L'Amour, le mariage, le couple, la féminité, l'instinct maternel, le travail ménager, etc., ne sont pas remis en question. » Et elles terminaient par ces mots :

« Nous, mouvement de libération des femmes, nous ne voulons plus attendre passivement cette pseudo-liberté concédée d'en haut et goutte à goutte, que ce soit par Moulinex, *Elle*, Chaban-Delmas, le PC ou consort. Nous ne laisserons plus personne décider de notre sort, nous le prenons en mains. »

Paris Match avait également publié des photos pleine page montrant une salle immense remplie de congressistes, tandis qu'à la tribune, les acteurs de la nouvelle société gaulliste parlaient de la nécessaire conciliation de la vie familiale et professionnelle. Le décalage entre ce super événement relayé dans toute la presse et la feuille de chou du MLF avait quelque chose de grandiose. *Le Torchon* commençait vraiment à brûler. Par tous les bouts.

« Les filles du MLF » étaient d'ailleurs intervenues plusieurs fois au cours de ces états généraux. Dans son journal inédit, la peintre et poète Charlotte Calmis, qui avait été conviée à la table ronde sur « La Mode et la Beauté » alors qu'elle était peintre, raconte l'intrusion des « hippies contestataires » dans un timing très ordonné.

« Soudain, hippies, révolutionnaires, contestations, le désordre : la foule des congressistes hostile au début : “et les pavés” ? Je pense moi que “Sous les pavés la plage”... ici il n’y avait eu jusqu’alors que tiédeur, tribune et micro contingenté. J’exulte ; enfin du sang clair à même ce verbe en situation. Je commençais à repérer, au fil des discours, des groupes de jeunes contestataires. Trois d’entre elles assises à mes côtés. Conversation, sympathie, vêtue, moi, comme l’une d’elles, malgré mon âge, d’une écharpe violette et verte et d’une robe noire. “Vise-moi la commission Mode et Beauté”, me dit-elle. Je me garde de souffler mot. Elles ne cessent de réclamer le micro, interrompent les orateurs en cours (le ministre lui-même).

De la tribune, Jean Mauduit demande le silence. Le ministre interrompu attend, il s’arrête. La foule des femmes soudain hostile à l’ordre. “Qu’elle parle !”

Jean Mauduit réclame la courtoisie et le respect de “la liberté d’expression pour toutes les tendances ici présentes !” Les communistes, S.F.I.O., le Parti Radical, *La Croix*, Nanterre, la Médecine, le Gouvernement...

– Le micro à la contestation ! Le micro à la contestation !!!

La passivité femelle vient de cesser. Jean Mauduit proclame : “Voici donc ce micro, nous vous accordons cinq minutes.”

Venue du fond de la salle, une des jeunes contestatrices (que j’avais repérée en fin de matinée en groupe) responsable du désordre semé. À mi-chemin du micro, une violente interpellation de plusieurs femmes des commissions et du journal *Elle*.

– Foutez le camp ! Laissez-nous travailler. Il y a des mois que nous préparons ce congrès.

Une gifle violente est envoyée à cette jeune fille. On lui donne enfin le micro.

– Qu’elle parle, qu’a-t-elle à dire ?...

Cris, sifflets, silence.

Le visage rond, enfantin, apparaît soudain en gros plan sur l’écran de cinéma chargé de montrer les orateurs.

– Très baisable, dit un des policiers en civil, debout à mes côtés. Très baisable.

– Je ne suis pas une jeune fille. J’ai un enfant de cinq ans que j’élève. Je veux simplement demander : Pourquoi des orateurs et des conférenciers, des gens venus nous parler de nos problèmes ?

Pourquoi ? Femmes, on vous manœuvre, on vous berne ! Nous sommes venues pour vous écouter, vous toutes, vous entendre et nous entendre parler nous-mêmes ensemble.

Explosion de bravos !

Frémissement, revirement !

Le ton, l'humeur, la passivité viennent d'éclater. Le congrès est vivant pour la première fois. Je déborde de plaisir²... »

Plusieurs textes du *Torchon brûle* sonnent le glas de cette prétendue passivité féminine que Beauvoir avait authentifiée dans *Le Deuxième Sexe* en assimilant le masculin à l'actif-culturel et le féminin au passif-biologique. « Engendrer, allaiter ne sont pas des *activités*, ce sont des fonctions naturelles³ », écrivait-elle dans la partie « Histoire ». La femme « subit passivement son destin biologique ». Erreur !

Mais il fallait se débarrasser des stéréotypes paralysants donnés pour acquis, même par la plus grande. « Je trouve ce groupe, qui n'a rien fait que d'être, extrêmement actif », écrivait une anonyme dans *Le Torchon brûle*. Être d'abord, puis agir. Belle contestation de la philosophie sartrienne et de l'activisme politique qui n'en finit pas de nous jeter dans les rues depuis mai 1968. Ce groupe du MLF parle un autre langage, une langue d'une puissance symbolique incroyablement efficace qui s'adresse directement à l'inconscient. « Soyons chacune aujourd'hui, maintenant, un individu complet, écrivait une autre dans *Le Torchon*. Plus de fragments, plus d'essence de femmes (la féminité). Je suis venue créer avec vous un bloc. Je suis venue me changer en pierre⁴. »

Est-ce qu'elle se référait à la pierre philosophale, but du grand œuvre ? Je ne sais pas. Peut-être aussi à la pierre d'angle qui fonde la voûte céleste. Reste que ce désir de se changer en pierre exprimé par cette anonyme me parlait, comme plus tard me parleront les sculptures de Louise Bourgeois qui s'adressent à l'inconscient féminin. *Precious liquids*, par exemple. Liquides précieux, ceux de la vie émotionnelle et de la vie biologique des femmes dans cette chambre ronde où il faut rentrer pour faire l'expérience de l'art. Je haïssais les règles. Toutes les règles. À commencer par celles du sang menstruel des femmes dont ma mère avait fait une épreuve insupportable en épiant les premières taches de sang dans ma culotte. Les religieuses, chez qui j'avais été mise en pension à l'âge de douze ans, avaient été

informées que je n'avais pas mes règles. Ni à treize ans, ni à quatorze. *Precious liquids*, dit Louise Bourgeois. Ceux du sang, des larmes, de la cyprine...

Une autre plume anonyme célébrait « les noces entre la pensée et la vie ». « Il faudrait fêter cet avènement d'une possibilité qui d'elle-même et de force s'inscrit dans les luttes de femmes des noces entre la pensée et la vie. Enfin !

Ne pas résister à cette fusion est notre chance de participer activement à la mise en place d'une révolution humaine – et irréversible. »

Elle avait écrit « avènement » et non « événement ». Cela faisait une sacrée différence représentée par cette simple lettre de l'alphabet. Un « a ». La première lettre qui ouvre un espace intérieur immense. Certes, cette différence ne m'a pas frappée sur le moment. Mais elle a dû faire son chemin souterrain car si l'événement s'inscrit dans le temps de l'évolution historique, l'avènement est d'un autre ordre. Celui de l'anti-histoire. Comme un trou dans le temps, un vide central d'où peut surgir de l'inconnu et de l'authentique. Rien à voir avec l'ascension au trône ou une élévation à un pouvoir souverain. Il s'agirait plutôt d'une descente dans des profondeurs ancestrales, guidée par l'énergie nouvelle des femmes qui s'éveille et nous porte vers le lieu d'une libération inouïe.

Une autre parlait de la nécessaire fusion dans le collectif et annonçait, prémonitoire : « Cette fusion fait mal, elle instaure un désordre qui est la destruction de l'ordre inauthentique, de l'ordre de mort. On a le droit d'avoir peur. On a le droit de n'avoir pas la force. On n'a pas le droit de juger. »

Je n'avais pas peur malgré tout. Je ne me demandais même pas si j'avais peur. Rien ne pouvait plus m'arrêter.

Notes

1. *L'Idiot Liberté*, n° 1, décembre 1970, *Le Torchon brûle* n° 0.
2. *Journal* (inédit) de Charlotte Calmis, archives M.J. Bonnet.
3. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, éd. Gallimard, 1949, chapitre « Le monde est aux mâles ».
4. *Le Torchon brûle* n° 0, p. 19.

2.

Le baptême du feu

Début février 1971, c'est décidé, je quitte l'appartement familial de Villejuif pour me rendre à l'AG du MLF qui a lieu dans un bâtiment préfabriqué des Beaux-Arts, facile à trouver, dit-on dans *Le Torchon brûle*. Je descends en Solex pour avoir le loisir de rentrer à l'heure que je veux. Il fait déjà nuit. Je ne ressens rien de spécial, n'ayant aucune idée de ce qui m'attend. Disponible ! Je suis disponible pour l'aventure ! Depuis le temps que je cherche un groupe auquel m'insérer, je l'ai peut-être enfin trouvé. Ni les groupes gauchistes, ni le PSU, où j'ai failli entrer à l'instigation de deux camarades de lycée, ni même le Comité d'action lycéen, très actif dans notre lycée, n'ont emporté ma véritable adhésion. Il me manque quelque chose d'important, difficile à identifier mais dont l'absence freine l'élan vital de mon engagement.

Le grand bâtiment préfabriqué où a lieu l'AG est effectivement facile à trouver puisqu'on ne voit que lui en pénétrant dans la cour des Beaux-Arts. Il tranche par sa laideur. Des ombres vont et viennent. Je pousse la porte d'entrée. Personne ! La pièce est vide. Je retourne à l'entrée des Beaux-Arts, près des grilles, et je vois des filles qui errent comme moi à la recherche du MLF. Bonjour ! Oui, elles ne sont pas là. Pourtant, on ne s'est pas trompées de jour. Soudain, une fille trouve un bout de papier accroché à la grille sur lequel est écrit : « Nous sommes à l'Institut catholique pour boycotter la conférence du professeur Lejeune contre l'avortement. Venez nous rejoindre. »

« C'est à côté, dit une autre qui semble bien connaître le quartier. On peut y aller à pied. »

C'est parti. Arrivées sous un grand porche de la rue d'Assas, nous traversons une cour vers la salle de la conférence. Un curieux sentiment de familiarité m'envahit. L'odeur du parquet ciré me monte

aux narines, me rappelant mes années de pension, à Notre-Dame d'Orbec. Je suis troublée. C'est comme si je retrouvais mon enfance, ma famille, mon éducation catholique très poussée à l'école du Bon-Pasteur en primaire puis mes trois années de pension. Je suis presque chez moi et je sens qu'il va falloir choisir. La salle est pleine, le public écoute pieusement le professeur Lejeune qui milite pour « la vie du fœtus », convaincu qu'il faut le « laisser vivre ». Puis tout va très vite. Porté par son sujet, il se met à filer la métaphore, comparant une femme enceinte à un conducteur d'auto. « Elle est responsable des occupants. Elle n'a pas le droit de les tuer ! » À ce moment-là, indignée, une femme se lève : « Mon ventre n'est pas une voiture. » Puis elle lance quelque chose sur la table. « C'est du mou de veau », dit ma voisine. D'autres femmes se lèvent. C'est la pagaille. Des protestations fusent. Des filles vêtues de moumoutes et chaussées de sabots rigolent. Elles lancent des slogans. Elles tranchent avec leurs couleurs vives sur l'assemblée des curés et des bonnes sœurs. C'est alors qu'un fort mouvement les pousse fermement vers la sortie. Nous résistons, puis nous cédon. Dans la cour, des filles collent des autocollants sur la poitrine nue des statues. Je n'en reviens pas qu'elles osent faire ça. Mais je n'ai pas le temps de savoir si ces iconoclastes ont raison ou pas. Me voilà avec elles, dans la rue. Elles occupent la rue tout en chantant l'hymne des femmes. Une fille s'aperçoit que je suis une nouvelle et me demande comment je m'appelle. Marie-Jo. Elle m'invite à prendre un pot au Saint-Claude, un café tout près d'ici boulevard Saint-Germain. J'y vais. Nous sommes au moins une cinquantaine de filles surexcitées par notre exploit : nous avons interrompu la conférence du champion le plus réac' de l'anti-avortement. Je vois la fille qui m'a parlé. Elle s'appelle Monique Wittig. Je me présente et lui dis que je suis en prépa au lycée Claude-Monet. Elle sort un bout de papier, écrit un numéro de téléphone. « Tiens, voilà le numéro de téléphone d'Anne qui est dans ton lycée. Elle enseigne l'espagnol. Tu pourras aller la voir de ma part. » Voilà, c'est fait, j'ai choisi mon chemin. Je rejoins les filles du MLF.

Je suis attirée comme un aimant par ce petit groupe de femmes qui ne ressemble à rien de ce que je connais. Qu'est-ce que je cherche ? Je ne sais pas. Je me laisse faire, confiante, reconnaissante. J'aime leur

insolence et leur audace. À l'AG suivante, elles sont encore tout excitées parce que la pétition qu'elles ont lancée il y a peu de temps recueille de plus en plus de signatures. Simone de Beauvoir a signé, nous raconte Anne, la prof d'espagnol. Elle a même recueilli d'autres signatures prestigieuses autour d'elle. Delphine Seyrig a signé bien sûr, Françoise Sagan aussi. C'est incroyable, je n'aurais pas cru. Comme Anne et Jacqueline faisaient partie, avant le mouvement, de l'association FMA (Féminin Masculin Avenir) reliée au parti socialiste, elles ont fait signer Yvette Roudy. Mais des filles ne sont pas contentes parce qu'on ne parle que des vedettes. Et les anonymes qui avortent clandestinement ? C'est nous, les anonymes. Il faut nous mettre en avant. On en a marre des femmes alibis. Anne explique la stratégie. Oui, elle est allée voir Simone de Beauvoir avec Annie Sugier car son livre a été déterminant pour elle. Christine Delphy aussi est allée la voir. C'est notre atout maître pour la pétition, ajoute-t-elle. « Maîtresse, crie une voix, atout maîtresse, elle est une femme. » « Beauvoir est partante, ça suffit, conclut Anne. D'ailleurs, elle a accepté de venir à notre prochaine réunion. »

Je n'ose pas leur dire que c'est la première fois que j'entends parler d'avortement. Si librement, voire avec une totale absence de culpabilité après tout ce que le pape a dit. Dans ma famille, personne n'a avorté. En tout cas, je n'en ai jamais entendu parler. Une ou deux fausses couches, peut-être, et encore ! Sauf pendant l'Occupation, quand le docteur Grandrie a été arrêté par la Gestapo. Toute la ville a cru que c'était pour avoir pratiqué des avortements. Ils le croient encore aujourd'hui alors qu'il faisait partie du premier réseau de renseignements militaires fondé par le colonel Heurtaux, le réseau Hector. C'était un grand chrétien, disait souvent ma mère. Il n'a jamais révélé le nom de la femme qui l'a dénoncé. Il est rentré de déportation méconnaissable et nous a soignés, comme il le faisait avec la famille avant la guerre. Il venait, enfant, quand ma mère faisait sa dépression nerveuse. Reste que l'avortement est un sujet tabou dans la famille et qu'il est interdit d'en parler. Avec trois enfants en quatre ans de mariage, ma mère n'a évidemment jamais avorté. Trois enfants, trois césariennes et la ligature des trompes, comme ça elle est tranquille. Pas de souci de contraception ni d'avortement. Mais ce n'est peut-être pas pareil avec mes grands-mères. L'une a eu sept enfants, dont trois sont morts avant leur première année. L'autre, cinq enfants. La

dernière, la petite sœur de ma mère, est morte à quatre ans de la tuberculose des os... Ma mère avait quatorze ans, et je suis née quatorze ans après la mort de sa petite sœur. Tout ça ne facilite pas l'harmonie entre la mère et sa fille.

Je ne me demande même pas si je vais signer la pétition « Je déclare m'être fait avorter ». Pourquoi la signer puisque je n'ai pas avorté ? J'assume ce que j'ai fait. C'est tout. Et ce que j'ai fait est probablement plus tabou que l'avortement. Parce que je ne l'ai pas encore dit. Mais ce qui m'amène ici est l'espoir de rencontrer d'autres femmes aimant les femmes. Finalement, il est décidé de continuer la campagne de signatures. Une réunion est prévue chez Monique pour écrire le texte accompagnant la pétition et décider à quel journal on va le proposer. Alice Schwarzer, une journaliste allemande du mouvement, nous annonce que *Le Nouvel Observateur* est sur les rangs. On va voir.

3.

Mode d'emploi du MLF

Comme je ne sais pas dans quel groupe aller, je vais au local de la rue des Canettes, situé derrière l'église Saint-Sulpice, à Saint-Germain. Il faut traverser une cour sombre, monter au premier étage. C'est là ! Il y a beaucoup de femmes, des papiers aux murs, une agitation incroyable. Je trouve un « Mode d'emploi du MLF » formidable écrit par Christiane Rochefort, me dit-on. L'auteur du *Repos du guerrier* et des *Petits Enfants du siècle*. Je ne les ai pas lus. Je ne connais rien malgré mes études supérieures...

« Dans le MLF, il n'y a que la base, déclare le mode d'emploi. Tout est laissé à l'initiative de la base.

La base se réunit chaque deux semaines aux Beaux-Arts.

Un bulletin qui a l'air de tomber du ciel mais fait un relais, y est distribué, contenant parfois des informations sur les activités du mouvement.

En assistant à une AG, toute nouvelle sœur peut déjà avoir une idée non seulement du climat, mais de ce qui se passe, des actions en cours et de ce que font les groupes. Elle peut d'ailleurs se signaler comme arrivante et obtenir des détails supplémentaires afin de s'aiguiller vers des groupes et des actions qui l'intéressent.

Le comité de coordination est constitué par les murs du local, 13 rue des Canettes, au fond de la cour, 1^{er} étage.

Sur les murs, toutes les initiatives de la base sont inscrites, sauf oublié, et toutes celles qui le veulent peuvent y participer.

Toute nouvelle sœur fait aussitôt partie de la base comme les autres et peut participer à toute action en cours qui lui plaît. Elle peut aussi assister aux réunions dont le thème l'intéresse. De la sorte, elle fait connaissance avec les autres sœurs.

Évidemment, il faut prendre le train en marche, et il va assez vite. Il

lui appartient de se débrouiller et de faire ses choix. Elle ne recevra pas de consigne. Elle ne doit plus se montrer passive, ce qui est parfois difficile ; si elle attend qu'on lui dise quoi faire, elle aura l'impression qu'on ne la voit pas et qu'elle ne connaît personne. C'est ce qui arrive quand il n'y a pas de bureaucratie : ça oblige à prendre des initiatives.

Au local, il y a très souvent des sœurs et on peut leur poser toutes les questions qu'on désire. Il n'y a pas de permanence parce qu'il y a toujours du monde et justement, c'est comme ça que l'idée de la permanence est tombée d'elle-même. Toute sœur peut initier un nouveau groupe travaillant sur un thème qui n'a pas été abordé, ou pas selon l'angle souhaité. Elle peut afficher la proposition en la détaillant afin que les autres sachent de quoi il s'agit au juste et proposer une première réunion à un moment qui semble un peu calme et qui ne soit pas celui où une action est prévue (voir murs). Elle peut tâter le terrain à une autre réunion, ou en AG, pour voir si des sœurs sont intéressées. C'est bon que des groupes nombreux se forment. Ils rendent compte de leurs travaux dans le bulletin et en AG.

Il y a aussi un comité de liaison. Mais de toute façon, les murs parlent. Ils peuvent aussi poser des questions, y répondre...

La base a le projet de faire un journal. Réunions affichées... »

J'adhère totalement à ce mode d'organisation. Ni structure, ni hiérarchie, ni présidente, ni rien de ce qui fait l'efficacité des groupes d'hommes. On ne veut plus du pouvoir. Qui a encore envie de s'embrigader dans ces structures militantes qui nous ont tellement occultées dans les groupes gauchistes ? Aucune femme n'a été la porte-parole du mouvement de Mai 1968. Aucune femme n'a parlé à la télévision, ni dans les syndicats, quand ils ont déclaré la grève générale. Combien de femmes ont négocié les accords de Grenelle ? Aucune. Alors oui, ras-le-bol. Fini les seconds rôles, le deuxième sexe et la femme de M. Paul. La colère monte. Le principe d'auto-organisation du mouvement marche formidablement bien.

Un kaléidoscope de groupes s'est mis au travail :

- relations internationales
- coordination avec la province
- groupes de prise de conscience
- femmes mariées
- groupe sexualité
- cercle Élisabeth Dmitriev

- groupe musique
- écriture collective
- mères célibataires
- polymorphes perverses
- situation de la femme en Chine
- les femmes dans l'entreprise
- politique et psychanalyse
- féministes révolutionnaires
- mouvement de liberté pour l'avortement (MLA)
- choisir la Cause des femmes de Gisèle Halimi
- dans les facs de Vincennes, Jussieu, Censier, Charles V...
- dans les lycées Claude-Monet, François-Villon...
- dans les quartiers : les XII^e, XVIII^e, IX^e, XV^e, XIII^e, VII^e, XIV^e, II^e, à

Ivry.

Je ne sais pas lequel choisir tellement tout m'intéresse. J'opte finalement pour les polymorphes perverses, parce que le groupe se réunit au Kremlin-Bicêtre, près de chez moi, que c'est le dimanche après-midi et qu'il se propose d'étudier la sexualité d'après les textes de Freud et de Marcuse. Je connais déjà Freud pour l'avoir étudié avec Sarah Kofman, notre prof de philo d'hypokhâgne l'année précédente. J'aurai moins l'air de débarquer.

4.

Les Polymorphes perverses

Annie, notre hôtesse, est une scientifique qui enseigne la physique à l'université de Jussieu. Elle est aussi musicienne, ce qui me plaît car nous avons la perspective de jouer ensemble les chansons du mouvement que j'ai commencé à apprendre à la guitare. Nous allons fonder un groupe musique. D'accord.

Nous sommes une dizaine de femmes attirées par le thème proposé par Margaret. Certaines vivent en couple, comme Anne-Marie et Maryse, d'autres sont mariées mais la plupart sont célibataires, jeunes et pleines de vie.

Margaret Stephenson est à l'initiative du groupe. C'est difficile d'être plus américaine qu'elle. Grande, blonde, gracile, parlant français avec un accent irrésistible en prononçant à peine les « r », elle ressemble à une *wasp* délicieuse qui incarne tout ce que l'Amérique a de meilleur. Elle séjourne en France grâce à une bourse d'études de deux ans. Elle vient du sud des États-Unis, est porteuse de la culture des campus, du mouvement hippie, et a un goût prononcé pour la théorisation de la révolution sexuelle. C'est son objectif déclaré : lire Herbert Marcuse avec nous, l'auteur de *L'Homme unidimensionnel* traduit en français par Monique Wittig et l'auteur en 1968. Elle aimerait aussi faire plus amplement connaissance avec Geneviève qui lui a tapé dans l'œil... mais chut !

Margaret a déjà une expérience de plusieurs mois au sein du mouvement. Elle en est l'une des quasi-fondatrices puisqu'elle a signé l'article de Monique Wittig, « Combat pour la libération de la femme » avec Gille Wittig et Marcia Rothenburg. Il est paru dans *L'Idiot international* en avril 1970¹ et a catalysé la mobilisation des premières éveillées.

Elle a aussi participé à l'action de l'Arc de triomphe, le 26 août

dernier, en hommage à la femme inconnue du soldat inconnu. Il s'agissait de marquer le coup en exprimant notre solidarité avec les Américaines en grève qui célébraient à New York les cinquante ans du droit de vote. « Il y a plus inconnu que le soldat inconnu, sa femme », proclamait la banderole tenue par Emmanuèle et Monique. Christine avait trouvé une gerbe mortuaire dans un cimetière et ouvrait la marche devant huit autres femmes². Comme on était en vacances et que les journalistes n'avaient rien d'autre à faire, ils étaient venus avec leurs appareils photos. Les flics aussi, bientôt appelés en renfort par leurs collègues qui ne comprenaient rien à ce qui se passait et s'attendaient à une grosse manif. Elle se déployait là où il est interdit de pénétrer sans autorisation de la préfecture. Bref, elles furent arrêtées sous les flashes des photographes³, conduites au poste de police en chantant à tue-tête, jusqu'à ce que l'un d'entre eux s'aperçoive qu'il y avait parmi elles la célèbre écrivain Christiane Rochefort, qu'il fallait libérer au plus vite. Elle refusa de partir sans les autres et finalement, l'action étant indécodable pour les autorités, elles furent libérées au bout de quelques heures.

Ont-elles conscience de la puissance symbolique de cette action qui révèle l'ingratitude de la nation pour la contribution des femmes à l'effort de guerre ? Que ce soit celle de 1914, à l'issue de laquelle les femmes seront renvoyées à leur foyer avec, en prime, une loi interdisant la contraception et l'avortement, ou celle de 1940, la défaite de l'armée française et l'engagement dans la Résistance pour un petit nombre d'entre elles. Cette histoire nationale tisse l'émergence du MLF en France. Avec la gerbe déposée à la femme inconnue du soldat d'abord, mais aussi *L'Hymne des femmes*, dont les paroles ont été composées sur la musique du *Chant des marais*⁴. Je me souviens de l'indignation de certaines femmes de la génération de ma mère, qui ne comprenaient pas cette confusion entre les femmes et les déportés. Comment avait-on osé y toucher ? Cela semblait évident, pourtant. Ne sommes-nous pas des résistantes, « Des femmes sans passé. Nous qui n'avons pas d'histoire. Depuis la nuit des temps, les femmes, nous sommes le continent noir. Levons-nous, femmes esclaves, et brisons nos entraves. Debout ».

Nous étions donc réunies pour dévoiler la femme inconnue et inonder de lumière le continent noir...

Les flics ne comprenaient pas pourquoi les filles n'arrêtaient pas de

chanter dans le car qui les menait au poste. Pourquoi elles rigolaient de manière si provocante. Sauf Margaret, qui était étrangère et, bénéficiant d'une bourse du gouvernement français, ne pouvait pas se permettre de se faire expulser.

Le sujet des Polymorphes perverses n'est pas clairement défini. Margaret présente Marcuse, qu'elle connaît très bien puisqu'elle l'étudie dans sa thèse. Elle nous propose de travailler sur la « politique sexuelle ». Elle est d'ailleurs en train d'écrire un texte sur le sujet. Martine est enchantée car elle prépare le CAPES et l'agrégation de philosophie. Anne-Marie Grélois est perplexe. Avec Maryse, elles sont déjà dans la vie active. Anne-Marie, fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères, et Maryse institutrice. Anne-Marie nous dit gentiment qu'elle n'est pas venue ici pour occulter à nouveau l'homosexualité. Cela fait plusieurs semaines qu'elle fréquente les AG avec Maryse et elles commencent à trouver les filles du MLF un peu trop timorées. Elle est même indignée. « La majorité des femmes est en collusion objective avec l'hétérosexualité dominante. Or, dénoncer publiquement les discriminations dont sont victimes leurs "sœurs" homosexuelles, n'est pas admis, dit-elle. C'est considéré comme une trahison à l'égard de la cause des femmes. Nous sommes solidaires des hétéros, pourquoi ne le seraient-elles pas de nous ? »

Le *Bulletin* du mouvement s'est fait écho de la question dans son numéro de février 1971 à travers le compte rendu du groupe sexualité féminine. Il se réunit le vendredi soir chez Antoinette Fouque, rue des Saints-Pères : « Y a-t-il une idéologie implicite homosexuelle dans un mouvement non mixte ? Plaisir d'être ensemble, solidarité en dehors des hommes, alors que les femmes étaient jusqu'ici isolées et rivales. L'homosexualité comme arme de combat. Le groupe comme lieu de reconnaissance des femmes entre elles⁵. »

Le sujet fait très peur, évidemment. Car être traitée de lesbienne n'est pas un compliment. Et si, d'un côté, le mouvement est passionnément non mixte, donc confronté inévitablement à de « l'homosexualité symbolique », de l'autre côté l'homosexualité n'a aucun poids dans la société, aucune signification culturelle, aucune légitimité révolutionnaire. On la trouve surtout dans les lieux clos, les prisons, les bordels, les couvents, de quoi faire fuir les plus audacieuses. Exprimer publiquement sa solidarité avec les lesbiennes est une transgression que le jeune mouvement, qui compte à peine

deux cents adhérentes, n'est pas encore prêt à accomplir.

Dans un autre texte du *Bulletin* de novembre 1970, Anne « la grande » montrait malgré tout que la question se posait déjà avec le groupe des féministes révolutionnaires fondé par Monique Wittig et Christine Delphy. Elles formaient un couple dynamique et radical, et le groupe suscitait des conflits dont il n'était pas toujours facile de décoder les motivations souterraines. Pour Anne, c'était clair : « Les féministes révolutionnaires sont les représentantes de notre trouille du passage à l'acte homosexuel, dont notre réunion dans un groupe non mixte augmente la "tentation" de façon vertigineuse. Qu'on me comprenne bien : les féministes révolutionnaires jouent ce rôle dans notre tête où s'exprime sous cette forme la dénégation de nos désirs homosexuels⁶. »

Bien vu. Mais pour Anne-Marie, c'est largement insuffisant. Elle a quitté le groupe sexualité féminine, en dépit de trois réunions sur l'homosexualité. Elle y avait parlé d'Arcadie, un regroupement d'homosexuels (11 500 hommes et 350 femmes), mais comme le rapport numérique hétérosexuelles-homosexuelles s'est inversé à la réunion suivante, et que les hétérosexuelles se sont senties agressées, terrorisées même par la prise de parole des homosexuelles, elle n'y est plus retournée.

Elle veut mettre le pied dans la fourmilière. Elle critique à présent Arcadie comme une association homophile qui a pour objectif d'inciter la société à accepter les homosexuels. « Vous voyez où ça nous mène, le réformisme ? À rien. » Nous sommes révolutionnaires et il serait temps de le faire savoir. Elle organise d'ailleurs une « réunion de filles » à Arcadie la semaine suivante et nous invite toutes à y participer. Il y aura son amie Françoise d'Eaubonne qui vient de publier *Éros minoritaire*⁷. Ce qui est à soi seul un vrai titre de gloire. Les écrivains qui ont publié des livres déculpabilisants sur un sujet aussi tabou que l'homosexualité se comptent sur les doigts de la main. À part Christiane Rochefort et ses *Stances à Sophie*, Marguerite Yourcenar peut-être et nos grands devanciers que sont Proust, Gide et Cocteau, les candidats ne se bousculent pas. Michel Foucault n'a encore rien dit. Et Pierre Hahn vient juste de publier chez J. Martineau son analyse de la répression de l'homosexualité sous le titre sadien *Français, encore un effort*.

Anne-Marie m'a repérée comme une sœur... Elle aimerait bien

déniaiser cette « débutante à peine sortie de son couvent ». À vrai dire, je suis très tentée. Anne-Marie me fascine par la puissance de son verbe. Elle parle une langue ferme, brillante, imagée. Elle est âgée d'à peine cinq ans de plus que moi et a déjà réfléchi au patriarcat, à la bourgeoisie et surtout à l'homosexualité féminine, qu'elle veut délivrer de la culpabilité petite-bourgeoise. Et quand elle commence à parler, elle devient redoutablement séduisante.

Je me sens bien dans le groupe. Les réunions se terminent autour d'un thé. Ou d'un concert avec les chants du MLF que nous commençons à savoir bien interpréter, Annie et moi. Un jour, Maryse propose de faire une séance de spiritisme. On va faire tourner les tables et appeler les esprits de nos sœurs du passé. En tant que médium, Maryse dirige les opérations. On s'assoit dans le noir, autour d'une table basse, les mains légèrement en suspens au-dessus de la table, et elle pose des questions en demandant à l'esprit de frapper avec la table des coups codifiés. Nicole nous répond. Elle est une sorcière lesbienne brûlée au Moyen Âge. C'est très étonnant. J'ose à peine le croire mais une partie de moi est suffisamment curieuse pour accepter de se prêter à l'expérience. Les médiums, on connaît ça en Normandie et mon oncle est même capable d'arrêter le feu. Il avait arrêté la brûlure que j'ai eue, bébé, avec la bouillotte qui m'a ébouillanté le genou. Le feu est parti mais pas la cicatrice. Je ne suis pas la seule à aimer les expériences nouvelles. Nous sommes toutes ouvertes à l'inconnu, disponibles, curieuses, avides de changements et d'informations inédites sur le passé des femmes. Les sorcières. Bien sûr ! Le MLF n'est-il pas un génial chaudron de sorcières ?

Comme Margaret a une petite chambre rue Valette, dans le V^e arrondissement, je vais la voir souvent pour discuter « politique sexuelle ». Et stratégie amoureuse, bien sûr. Geneviève ne semble pas comprendre ce qui se passe dans le cœur de Margaret. Comment faire ? Hélas, je ne suis pas bien placée pour la conseiller car mon expérience est peu probante.

Vers la fin février, nous accompagnons Anne-Marie à la réunion d'Arcadie réservée aux filles. C'est une grande première car les filles y sont tellement minoritaires qu'elles se contentent généralement d'y faire de la figuration. Ce qui ne dérange pas André Baudry, le directeur d'Arcadie, puisqu'il est évidemment plus tourné vers les garçons. Il a mis en place un réseau d'« homophiles » qui grignote du

terrain, patiemment, héroïquement. Il s'agit de se montrer dignes et reconnaissantes de la tolérance dont nous faisons l'objet. Mais il poursuit sa politique comme si Mai 1968 n'avait pas existé. Plus de cinquante filles viennent à la réunion. Inouï ! ça n'était jamais arrivé. Anne-Marie et Françoise sont en superforme. Anne-Marie, à la réunion :

« Pourquoi est-ce qu'on nous empêche de parler avec les gens, de nous expliquer et même de les agresser comme eux-mêmes nous ont agressées ? C'est parce que nous sommes une sorte de contradiction à la société.

Comme les autres, nous naissons de la famille hétérosexuelle bourgeoise, avec son système d'éducation, les femmes élevées en vue de la procréation et les hommes pour être des mâles inséminateurs phalocrates.

Nous, évidemment, c'est différent. L'homme et la femme ne sont pas égaux dans le couple, c'est connu. La femme n'est pas égale économiquement, elle est faite surtout pour langer les marmots, pour reprendre les chaussettes de son mari. Résultat : deux hommes et deux femmes, au contraire, ça peut être l'égalité. À condition bien sûr qu'ils ne se mettent pas à singer le couple hétéro, le couple hétéroflic dans notre vocabulaire. C'est-à-dire le couple où il y aura un gars qui dirigera et l'autre qui fera les travaux ordinairement réservés à la femme.

De même pour les femmes, il y aura possibilité d'égalité, d'une entente physique qui repose sur une connaissance des désirs de la femme bien supérieure à pas mal de mecs, mais là aussi il faut que la fille se méfie de ne pas mimer le couple hétéro, qu'il n'y ait pas un Jules et une femelle accroupie, etc. Nous étions toujours confrontées à une morale, une morale qui n'est pas faite pour nous puisqu'elle est la morale de la famille bourgeoise hétérosexuelle, dont notre existence est la preuve d'une sorte de contradiction interne. Il ne faut pas trop insister là-dessus aussi, mais quand même nous ne nous reproduisons pas, par conséquent nous ne perpétons pas les biens de la bourgeoisie.

L'héritage, avec nous, c'est foutu, y en a plus. Bon. De toute façon, ce que nous reprochent surtout les hétéroflics, c'est évidemment que ce soient eux qui nous ont faites et qui nous feront encore et qui nous feront des p'tits, etc. Cette morale ne nous convient pas. La structure

de base de la société, la famille, ne nous convient pas, la société donc ne nous convient pas non plus. Par conséquent, la seule position politique possible est une position révolutionnaire. »

Françoise d'Eaubonne enfonce le clou. Elle déborde de plaisir. Puis des copains d'Anne-Marie passent la tête par la porte entrebâillée. « On veut venir avec vous. » – « Non, pas aujourd'hui. » Pierre Hahn insiste. Après tout, pourquoi ne pas faire un groupe révolutionnaire avec nos « alliés objectifs » ?

Notes

1. « Combat pour la libération de la femme – Par-delà la libération-gadget elles découvrent la lutte de classe », *L'Idiot international*, avril 1970.

2. Cathy Bernheim, Julie Dassin, Emmanuèle de Lesseps, Christine Delphy, Christiane Rochefort, Margaret Stephenson, Monique Wittig, Anne Zelensky, Monique Bourroux et Janine Sert.

3. « Un petit commando en jupons n'a pas réussi à déposer ses fleurs sous l'Arc de triomphe », *France Soir*, 27 août 1970.

4. D'après Josée Contreras, « l'hymne » des femmes a été composé chez Monique Wittig, fin mars 1971, pour un rassemblement au square d'Issy-les-Moulineaux en honneur aux femmes de la Commune, dont on fêtait le centenaire. Outre Monique Wittig, il y avait Hélène Rouch, Cathy Bernheim, Catherine Deudon, M.-J. Sinat, Gille Wittig, Antoinette Fouque, Josyane Chanel et Josée Contreras, qui se souvient d'avoir proposé l'air du *Chant des marais* qu'elle avait appris en colonie de vacances en ignorant qu'il s'agissait du grand chant des déportés. Témoignage de Josée Contreras au colloque « Femmes en chansons », 2010.

5. Bulletin ronéoté. Un exemplaire est conservé à la bibliothèque Marguerite-Durand, à Paris.

6. Anne (la grande), « Ras-le-bol des histoires de tendances », *Bulletin* de novembre 1970, ronéoté. Archives MJB.

7. Françoise d'Eaubonne, *Éros minoritaire*, éd. Balland, 1970.

5.

Le commando saucisson

Nous n'avons pas à réfléchir longtemps. L'occasion de créer une solidarité « objective » avec les garçons, dans l'action féministe, se présente cinq jours plus tard. Le professeur Lejeune organise un nouveau meeting dans la grande salle de la Mutualité avec des médecins opposés à l'avortement thérapeutique et des autorités morales réactionnaires. Le MLF appelle au boycott. Les garçons veulent venir avec nous. Françoise d'Eaubonne convoque les filles dans un café. Elle est sûre qu'il va y avoir de la bagarre, alors, nous dit-elle avec un air de conspiratrice, « j'ai réfléchi, je peux toujours apporter mon trousseau de clefs, c'est le genre de chose que l'on peut faire. Mais il y a mieux. J'ai pensé au saucisson qui ne peut pas être considéré comme une arme de septième catégorie. Or un long saucisson très dur, ça vaut une matraque. Surtout si vous frappez à la tempe. Alors, toutes les filles qui êtes d'accord, achetez un long saucisson et nous nous grouperons pour faire face au service d'ordre ! » Les copains d'Arcadie sont enthousiastes, ajoute-t-elle. Ils ont déjà acheté leur saucisson.

Le 5 mars 1971, les femmes du mouvement sont présentes au grand complet dans la grande salle de la Mutualité. L'atmosphère est très tendue car le service d'ordre de Lejeune fait froid dans le dos avec ses têtes rasées et son organisation facho. Nous scandons : « Avortement, contraception libres et gratuits ». Les copains gauchistes sont venus pour nous prêter main forte car ils sont concernés par l'avortement, du fait que plusieurs d'entre eux vivent avec des femmes du MLF. La tension commence à monter. Les orateurs n'arrivent pas à stopper le chahut, alors le service d'ordre décide de vider les gars un à un en fonçant sur eux et en les arrachant quasiment aux copines qui les retiennent par le bras en criant « arrêtez, arrêtez ! », puis en les jetant

dehors aux pieds des CRS qui attendent dehors le moment d'intervenir. Soudain, les copains gauchistes lancent des projectiles depuis le balcon. Les organisateurs transportent Denise Legrix sur le devant de la scène. Denise Legrix n'a ni bras ni jambes et elle est l'exemple vivant que l'avortement thérapeutique est inutile puisqu'elle survit. On crie au scandale, à la manipulation ! « Nous voulons avorter ! » scande la salle de plus belle. Les projectiles continuent de voler. Françoise a pris Pierre Hahn sous son aile car il était sur le point d'être matraqué quand elle a dit au facho : « On ne frappe pas un homme qui a des lunettes. » Cette phrase inattendue a eu la vertu de le stopper dans son geste. Mais les CRS s'installent dans le fond de la grande salle, casqués, matraqués, revêtus de leur ciré noir. Nous sommes obligées de sortir. Mariza, notre amie brésilienne qui est photographe, ne doit pas être arrêtée si elle veut rester en France. Alors, elle prend le bras d'une bonne sœur et sort dignement en disant : « J'é photographie ces sales gôchistes. »

Pour se remettre de nos émotions, nous nous retrouvons dans la petite chambre de Margaret qui est juste au-dessus de la Mutualité. Nous trinquons à la victoire en mangeant nos saucissons. La tension a été si forte que j'éclate en sanglots sur la vaste poitrine de Françoise, ravie de me consoler. En fait, Françoise n'est pas lesbienne. Elle est plutôt attirée par l'homosexualité masculine comme moyen suprême d'échapper aux contraintes existentielles et sociales. Quelle importance ! Tout le monde peut venir dans les groupes sans avoir à faire état de son identité sexuelle. Ce serait un comble d'encarter les militantes sur des pratiques en pleine mutation.

Françoise d'Eaubonne est une femme hors norme, une sorte de chaos primordial d'où jaillit une impétueuse fécondité qui générera une centaine de livres. L'écriture est chez elle un engagement physique, un pacte entre la pensée et la vie. Sa maturité – elle a cinquante et un ans, l'âge de mes parents –, doublée d'une réceptivité très fine aux courants de son époque, en font un témoin précieux sur les évolutions de nos sociétés. Elle est drôle, courageuse, inépuisable et lance des idées neuves avec la générosité d'une bacchante. C'est elle qui a inventé le mot « phallocrate » pour remplacer le *male chauvinism* des Américaines, trop pesant à son goût. Elle sera aussi la première à lancer l'écoféminisme, à une époque où l'écologie balbutie. Sans parler de son *Histoire de l'art et lutte des sexes* en 1977 (La Différence, 1993).

Elle est du côté des minoritaires, des combattantes, des amazones, et le fait qu'elle soit hétéro n'a vraiment aucune importance. Son féminisme suffit à nous unir. Quel plaisir d'agir au côté de cette femme généreuse qui va jouer un rôle décisif dans l'émergence de la révolte homosexuelle.

6.

« *Rivolta femminile* »

Nous revenions de loin, à vrai dire. Christiane Rochefort a reçu le manifeste de « *Rivolta femminile* » que lui a envoyé Michelle Causse de Rome, où elle séjourne depuis plusieurs mois. Michelle Causse est écrivaine. Elle est en train de traduire plusieurs textes des Romaines, en particulier *Nous crachons sur Hegel* de Carla Lonzi et ce manifeste étonnant qui ouvre en grand l'imaginaire de la rébellion en disant notamment : « Dans la brûlante réalité d'un univers qui n'a jamais dévoilé ses secrets, nous voulons retirer de leur crédit aux efforts acharnés de la culture. Nous voulons être à la hauteur d'un univers sans réponse¹. »

Le manifeste est accompagné d'une lettre qu'elle nous lit :

« À titre tout à fait personnel, je puis vous confier que non seulement les réunions de groupe ne me satisfont pas, mais me causent un malaise insupportable. Cela vient sans doute de mon intolérance pour toutes les formes balbutiantes et "ouvertes" de communication. Cela vient aussi sans doute du fait que je suis la seule Française au milieu d'Italiennes, Américaines, Hollandaises et Allemandes. J'ai le tort de considérer comme une "perte de temps" cette première phase où les femmes apprennent à parler, à communiquer, à s'émerveiller qu'on ne leur fasse pas fermer la bouche. En vérité, je crois bien que je suis atterrée devant l'abîme que je découvre. Je croyais que la femme avait parcouru plus de chemin. Quelques-unes, heureusement, l'ont parcouru. Il leur reste à s'imposer.

Cela dit, le groupe a une valeur thérapeutique certaine. Il attire comme un aimant... même les marxistes qui vivent un dilemme permanent et une situation de conflit². »

Elle explique aussi que les Italiennes ont organisé un système de jetons pour que tout le monde puisse parler. Mais comme on ne laisse

pas parler suffisamment Elvira Manotti, qu'elle admire particulièrement, Michelle lui donne son jeton. En fait, elle découvre l'aliénation féminine. « Je croyais qu'on était dans un système de choix, qu'on était hétéro par choix. Le vécu, ça me fait chier. Surtout le vécu hétéro. Moi, j'ai toujours été homosexuelle, je vis une vie complètement privilégiée. Je ne pouvais plus dormir. » Michelle a trente-cinq ans, elle est donc plus mûre que la plupart d'entre nous qui découvrons tout, sauf peut-être l'aliénation des hétérosexuelles au désir masculin.

Notes

1. Manifeste « *Rivolta Femile* », dont Carla Lonzi est une des rédactrices, traduit par Michelle Causse, in Michelle Causse et avec Maryvonne Lapouge, *Écrits, voix d'Italie*, éd. des Femmes, 1977.

2. Lettre de Michelle Causse à Christiane Rochefort, signée, datée, Rome 10 janvier 1971. Dossier Christiane Rochefort-Josy Thibaut. Archives MJ Bonnet.

7.

L'homosexualité, ce « douloureux problème »

En cette fin février 1971, les événements semblent se mobiliser d'eux-mêmes pour donner un coup d'accélérateur à la révolte. La semaine suivante, Ménie Grégoire, la célèbre journaliste qui tient une émission l'après-midi sur RTL, décide de consacrer publiquement *Allô Ménie ?* à un sujet complètement tabou : « L'homosexualité, ce douloureux problème ». Pierre Hahn est invité avec André Baudry, le directeur d'Arcadie, ainsi qu'un psychanalyste, un prêtre, un homosexuel, un membre du groupe de chanteurs Les Frères Jacques et Armand Lanoux. Aucune femme ne figure à la tribune excepté l'assistante sociale Claudia, venue parler des garçons.

Pierre Hahn est invité comme journaliste et auteur d'un livre sur la répression de l'homosexualité, paru l'année précédente. Il a prévenu les femmes du MLF de cet enregistrement public et les a fait entrer salle Pleyel. Malheureusement, je n'en fais pas partie car je dois travailler le concours. Ma mère écoute religieusement Ménie Grégoire chaque après-midi à partir de 15 heures, j'en profite donc à mon tour. L'émission est introduite par *La Petite Cantate* de Barbara, chanson que je connais par cœur, et généralement Ménie lit une lettre d'auditrice qui lui sert à construire l'émission.

« Ici Ménie Grégoire qui vous dit bonjour à tous. Vous entendez la salle Pleyel remplie à craquer et qui fait beaucoup de bruit, car nous venons d'avoir depuis une demi-heure une discussion absolument passionnée et passionnante sur l'homosexualité que nous allons continuer sur l'antenne. Mais avant de donner la parole aux gens qui connaissent bien la question pour des tas de raisons diverses, je vais essayer de résumer ce que moi, j'ai entendu pendant trois ans et ce que j'ai essayé de comprendre et ce qu'on m'a dit, car les lettres d'homosexuels tiennent dans mon courrier une très grande place... »

Ma mère est pendue à ses lèvres bien qu'elle ne connaisse pas encore ma vie secrète. Elle ne se doute de rien. La seule chose qui l'intéresse, c'est que je ne rentre pas à la maison avec un bébé dans le ventre. Elle est persuadée que je vais changer, que je vais me marier et avoir des enfants, comme ses copines qui n'en voulaient pas et qui, finalement, se sont mariées à la Libération comme tout le monde.

« Je crois qu'on m'a dit trois choses, poursuit Ménie Grégoire. On m'a dit premièrement que c'est un accident, qu'on ne naît pas comme cela, qu'on ne s'y attendait pas, contrairement à ce qu'on croit on a dû le devenir, on ne sait pas comment. Les gens qui savent vous diront que c'est par un mauvais rapport avec le monde, représenté souvent par les parents. On m'a dit deuxièmement que tout être humain entre douze et quatorze ans peut se tromper, il passe toujours une phase où il n'a pas encore choisi, où il est un peu perdu et ça peut arriver à tout le monde. La troisième chose qu'on m'a dite, c'est que la notion de culpabilité, qui est très importante dans ce cas-là, vient de la société et que la société culpabilise très différemment les hommes et les femmes.

Elle culpabilise les hommes et pas les femmes, et les lettres que j'ai reçues des homosexuels garçons, jeunes, me disent qu'ils sont malheureux, qu'ils sont malheureux jusqu'à des envies de suicide et que cette découverte est un drame et c'est pour cela que je vais poser le problème comme il m'a été posé, comme une chose pas drôle, comme une chose finalement importante et qui peut arriver dans toutes les familles, à tous les enfants de chacun de nous. Alors ceux qui ne souffrent pas, bien sûr, ne m'ont pas écrit, mais il y en a qui m'ont écrit en me disant qu'ils ne souffraient pas pour faire de la propagande, c'est-à-dire se réhabiliter, et j'en conclus que comme on a besoin de se réhabiliter, c'est qu'on est quand même culpabilisé d'une façon ou d'une autre. »

Elle ne culpabilise pas les femmes, c'est à voir ! La culpabilité se situe ailleurs. Pas dans la sexualité différente puisque, de toute façon, la sexualité féminine relève encore largement du « continent noir », qu'elle soit homo ou hétéro, mais certainement plus des discours culpabilisants. Je viens de lire, dans un ouvrage sur la sexualité féminine, une analyse de l'homosexualité par Joyce McDougall qui m'a glacé les os. Nous serions « castrées ». « Sous le couvert d'une relation à une autre femme, elle [l'homosexuelle] conserve le phallus paternel. » Mais sa possession « fantasmatique » se paie très cher,

poursuit-elle, car « elle doit renoncer à tout jamais à être objet de désir pour l'homme ». Et renonçant à réaliser un « destin de femme », elle scelle sa propre castration¹. Je n'ai pas compris en quoi cela pouvait être un drame de renoncer « à tout jamais » à être un objet de désir pour l'homme puisque de toute façon, son désir se porte vers une femme. Ne pourrait-on pas penser de même pour l'hétérosexuelle qui renonce à être un objet de désir pour la femme ? En plus, sceller est un mot un peu fort, dont Lacan pourrait faire son miel en jouant sur ses signifiants, de « c'est laid » à celle... J'ai été choquée car j'ai perçu un rejet très fort qui a fait écho à celui de ma mère pour la petite fille très différente de la poupée dont elle rêvait. Pourquoi l'amour de la femme pour la femme serait-il castrateur ? Heureusement, la lecture de Proust m'a réconciliée avec le monde sensible qui s'enracine dans le champ énigmatique du désir de la femme pour son propre sexe. Aujourd'hui, on en a marre des mises au pilori de l'homosexualité. L'instinct de vie prend le pouvoir.

La salle commence à frémir. Ménie Grégoire donne la parole à Yves Guéna, psychanalyste.

« Quand un homme est homosexuel et qu'il adopte un rôle féminin, c'est généralement que sa virilité, sa masculinité ne sont pas développées. »

A-t-il conscience de la violence d'un tel diagnostic ? Doublée d'une méconnaissance de l'histoire et notamment du nazisme, qui s'est appuyé sur le refoulement de l'homosexualité virile pour conquérir militairement l'Europe. La salle commence à s'énervier sérieusement. Exaspérée, une voix lance : « À bas la virilité fasciste ! » Ménie Grégoire ne semble pas entendre. Pierre Hahn essaie de lancer quelques idées en rappelant le rôle de la société, de la civilisation judéo-chrétienne, bourgeoise, avec sa morale répressive. Il parle de la Grèce antique mais Ménie Grégoire l'interrompt pour donner la parole à un « frère Jacques ». Lequel repart dans l'énoncé des causes de l'homosexualité. Ménie veut absolument qu'on parle encore des causes et tend le micro au curé qui se désiste, parce que « ce n'est pas une question religieuse, c'est une question médicale ». Ménie reprend la parole. « Imaginez que l'homosexualité devienne un modèle social, eh bien je ne sais pas, nous nous serions très vite pas reproduits. Il y a tout de même là quelque chose, il y a une norme de vie, il y a tout de même une négation de la vie ou des lois de la vie dans

l'homosexualité. Il me semble qu'on peut répondre cela sans blesser personne. À vous la salle ! »

Une voix féminine répond, calme, avec une pointe d'humour : « On parle de l'homosexualité d'une façon horrible comme s'il fallait la justifier, comme si l'hétérosexualité était quelque chose de naturel. On sait maintenant parfaitement que tout individu est bisexuel, qu'il n'y a pas de détermination sexuelle autre que sociale. » Tout le monde applaudit.

Je reconnais la voix de Christine Delphy et sa logique redoutable lorsqu'elle s'exerce à renverser des fausses évidences. « Mais non madame », répond Ménie. Christine poursuit : « Si on comprend bien, pour ne pas devenir homosexuel et pour avoir des relations avec l'autre sexe, un homme doit d'abord avoir cette pathologie, c'est-à-dire qu'il doit d'abord y avoir cette inégalité entre les sexes. » Et elle continue sur le sadomasochisme inhérent à la forme patriarcale de l'hétérosexualité, critique qui sera reprise quelques années plus tard par les Américaines. Christine boit du petit-lait. Elle adore mettre l'adversaire dans des situations inextricables que son humour rend encore plus drôles. L'hétérosexualité est naturelle, pensez-vous. Et que dites-vous de sa forme pathologique sadomasochiste inhérente à l'inégalité entre l'homme et la femme en régime patriarcal ? Christine est une jeune sociologue, chercheuse au CNRS, qui vient d'écrire un article important dans la revue *Partisans*, intitulé « L'ennemi principal ». Nous l'avons toutes lu car il ancre le féminisme renaissant dans un marxisme matérialiste dont nous avons besoin pour relier notre lutte à ce que nous avons vécu et entendu en Mai 1968. Il fonde l'analyse de l'oppression des femmes sur une base matérialiste en montrant que le travail ménager gratuit est le fondement de l'exploitation patriarcale commune à toutes les femmes. « L'appropriation du travail des femmes s'applique à toutes les structures familiales », explique-t-elle de manière lumineuse. « La libération des femmes ne se fera pas sans la destruction totale du système de production et de reproduction patriarcales », ce qui implique un « bouleversement total des bases de toutes les sociétés connues² ».

Mais Ménie veut toujours savoir pourquoi les homosexuels sont devenus homosexuels. « Qui veut parler ? il y a des mains qui se lèvent partout, les homosexuels semblent souffrir de répression, qu'ils

nous disent ce qu'ils en pensent. »

« Par coercition familiale ! », lance une voix masculine. On rit. Un autre homme prend la parole : « J'aimerais terminer en disant que s'il y a un rapport entre l'homosexualité et le combat des femmes, c'est que nous sommes les mêmes jouets de la répression virile du *male chauvinism*, comme on dit aux États-Unis. » Applaudissements joyeux.

Armand Lanoux est sollicité. « Quand vous avez posé le problème de la virilité, et ça ce sont des homosexuelles femmes qui l'ont posé, mais bon sang, elle est extrêmement claire cette espèce de malheur de l'homosexuel homme ou femme, il s'exprime dans le fait qu'ils ne peuvent pas transmettre directement de descendance. Il n'est pas ailleurs. » « Évidemment », répond Ménie qui repose sa question. « L'homosexualité peut-elle être acceptée comme un modèle par une société ? » Il ne reste que cinq minutes. Monsieur André Baudry, à vous. Le président de l'association Arcadie prend la parole et d'un ton très mesuré, transmet son message. « Je voudrais surtout dire ceci, aussi bien à ceux qui sont dans cette salle qu'aux – paraît-il – deux millions d'hommes et de femmes de France qui en ce moment écoutent cette émission à la radio chez eux. Mesdames, Messieurs, autour de vous, au milieu de vous, dans votre famille, dans votre entourage professionnel, dans votre village, partout il y a des homophiles que vous ne connaissez pas. Il peut y avoir le préfet de votre département, il peut y avoir le curé de votre paroisse, votre frère... »

Hurllements dans la salle. Ménie donne la parole à nouveau au curé pour savoir ce qu'il dit aux familles qui ont un fils homosexuel. « Moi aussi, j'accueille beaucoup d'homosexuels, dit-il, mes confrères également, et qui viennent parler de leur souffrance, cette souffrance-là, on ne peut pas y être insensible. »

« Ne parlez plus de votre souffrance », crie Anne-Marie Grémois.

« Oh là là !, hurle Ménie dans le micro, écoutez, alors là, je dis qu'il y a une chose tout à fait extraordinaire qui se passe, puisque la foule a envahi la tribune et que des homosexuels... »

« Liberté ! Liberté ! » clame Pierre Hahn dans le micro.

Ménie Grégoire perd son sang-froid. « Des homosexuels de tout ordre, hommes et femmes... ont envahi la scène », dit-elle. « Nous demandons la liberté pour nous et vous ! » crie quelqu'un. « Battez-vous ! Battez-vous ! » crie une autre voix.

Et puis plus rien. On entend seulement le générique de l'émission. L'enregistrement public de l'émission de Ménie Grégoire vient d'être coupé à la suite de l'intrusion des homosexuels sur la scène.

Notes

1. *De l'homosexualité féminine* par Joyce McDougall, in Janine Chasseguet-Smirgel, *La Sexualité féminine*, Recherches psychanalytiques nouvelles, éd. Payot, 1964.

2. Christine Dupont, « L'ennemi principal », *Libération des femmes*, année zéro, revue *Partisans*, éd. Maspero, 1970.

8.

La création du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR)

Anne-Marie est survoltée. En sortant de la salle Pleyel, les copines du mouvement se sont mises à danser sur une chanson spécialement composée par Christine Delphy et Monique Bouroux sur l'air de « C'est la fête à Ménie, Ménie s'est faite belle, Ménie s'est faite homosexuelle, c'est la fête à Ménie ». Toutes les ténors étaient là : Monique Wittig, Antoinette Fouque, Anne de Bascher, Margaret, Élisabeth Salvaresi, Emmanuelle, tandis que Catherine Deudon prend des photos. Ce sera le seul témoignage de cette « sororité » naissante et insouciante. Toutes ensemble en train de danser, sans conflit. C'est l'euphorie. Pour la première fois, des homosexuels femmes et hommes ont cassé publiquement le train-train compassionnel. Nous ne sommes pas un problème. Nous sommes une solution à l'inégalité entre les hommes et les femmes. Anne-Marie m'invite à une réunion mixte qui a lieu dans un restaurant tenu par deux lesbiennes. Il s'agit de voir si nous pouvons aller plus loin avec nos « alliés objectifs ». Nous sommes une petite dizaine, particulièrement émus, ayant l'impression de transgresser quelque chose. Nos années de vie clandestine pèsent encore très lourd. Mais nous ne sommes pas les seuls à prendre des initiatives. Guy Hocquenghem et son ami Guy Chevalier se réunissent eux aussi avec leurs camarades gauchistes. Guy Chevalier avait tenté quelque chose en Mai 1968 en affichant dans les couloirs de la Sorbonne un « Manifeste pédérastique » qui fut arraché dès le lendemain. Ce n'était pas encore le moment. Aujourd'hui, il y a un groupe maoïste appelé Vive la Révolution qui comprend des filles du MLF et quelques homosexuels comme Guy Hocquenghem. Ils publient le journal *Tout*, formidable haut-parleur de la contre-culture des jeunes. Le journal est illustré de dessins et d'une mise en pages

nouvelle dans le ton du journal *Actuel*. Ils cherchent un nom. Françoise d'Eaubonne est là aussi. Ils optent pour FHAR, Front homosexuel d'action révolutionnaire. Puisque le MLF se réunit le jeudi aux Beaux-Arts, le FHAR choisit le mercredi. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre. C'est merveilleux.

9.

Le Manifeste des 343

Pendant ce temps, le petit groupe du mouvement qui rassemblait les signatures n'a pas chômé. Il a négocié la publication du manifeste avec *Le Nouvel Observateur* et le voilà qui sort au début du mois d'avril, pendant les vacances de Pâques. Je ne suis pas à Paris. J'ai profité des vacances pour descendre dans le Midi prendre l'air. Je voulais passer une semaine à l'auberge de jeunesse de Cassis, quand la dame qui me prend en stop porte d'Orléans me trouve sympathique. Elle descend avec son fils dans leur maison de campagne du Var. Elle est pianiste, il est guitariste. Le rêve. Nous nous arrêtons à l'abbaye de Cluny. Puis la dame me propose de venir passer la semaine chez eux plutôt qu'à Cassis. J'accepte. La maison est à côté de l'abbaye du Thoronet. Elle joue le *Concerto n° 2* de Chopin et d'autres morceaux qui me sont familiers, les ayant souvent entendus sous les doigts de ma mère. Sur le chemin du retour, on voit partout l'affichette noire du *Nouvel Observateur* sur laquelle est écrit en gros : « Liste des 343 Françaises qui ont eu le courage de signer le manifeste "Je me suis fait avorter". »

Je commence à regretter de ne pas avoir signé. Catherine Deudon a signé alors qu'elle est lesbienne. Quelle cloche je suis ! Anne-Marie Faure n'a pas signé non plus. Elle est mariée et va bientôt divorcer. Niky a réagi comme moi. Elle n'a pas signé parce qu'elle n'avait pas avorté. Le gouvernement n'a pas bougé pour l'instant. Ce serait étonnant qu'il poursuive les 343 femmes. Car il y a des « vedettes » à côté des anonymes, auxquelles les filles ont voulu donner la même place qu'à Beauvoir ou à Sagan. Elles ont même dû se battre avec les journalistes du *Nouvel Observateur* pour faire respecter ce principe.

« Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses en raison de la clandestinité à laquelle elles sont condamnées, alors que cette

opération, pratiquée sous contrôle médical, est des plus simples.

On fait le silence sur ces millions de femmes.

Je déclare que je suis l'une d'elles. Je déclare avoir avorté¹. »

Elles se sont battues également pour que le journal publie un texte signé du MLF intitulé « Notre ventre nous appartient ». « Pour la première fois, les femmes ont décidé de lever l'interdit qui pèse sur leur ventre : des femmes du Mouvement de libération des femmes, du Mouvement pour la liberté de l'avortement, des femmes qui travaillent, des femmes au foyer.

Au Mouvement de libération des femmes, nous ne sommes ni un parti, ni une organisation, ni une association, et encore moins leur filiale féminine. Il s'agit là d'un mouvement historique qui ne réunit pas seulement les femmes qui viennent au MLF, c'est le mouvement de toutes les femmes qui, là où elles vivent, là où elles travaillent, ont décidé de devenir responsables de leur vie et leur libération.

Lutter contre notre oppression, c'est faire éclater toutes les structures de la société et en particulier les plus quotidiennes. Nous ne voulons aucune part ni aucune place dans cette société qui s'est édifiée sans nous et sur notre dos. Quand le peuple des femmes, la partie à l'ombre de l'humanité, prendra son destin en main, c'est alors qu'on pourra parler d'une révolution. »

J'adhère complètement à ce programme du MLF. « Nous ne voulons aucune part ni aucune place dans cette société qui s'est faite contre nous et sur notre dos. » Ce que je voyais dans ma famille, enfant, et qui me révoltait s'éclaire. Les femmes confinées dans les seconds rôles alors qu'elles sont bien souvent plus douées que leur mari. Le sentiment aussi que les hommes usurpent un pouvoir pour lequel ils n'ont pas l'envergure désirée. Qu'est-ce qui nous oblige à croire dans cette supériorité masculine mensongère ? Et illusoire. Et moi, avais-je une place dans la famille quand ma mère m'obligeait à l'aider aux travaux ménagers, sous prétexte que je suis une fille, tandis que mes frères avaient le droit d'être servis comme des princes. J'ai refusé tout travail ménager. Et tout service masculin. Au prix d'un chantage affectif éprouvant de la part de ma mère. Avec en plus l'injustice du traitement entre les garçons et les filles qui me faisait souffrir et me mettait en colère. Fini les compromis boiteux.

Nous ne savons pas si le pouvoir gaulliste va finalement poursuivre les signataires qui ont avorté ces trois dernières années et qui tombent

sous le coup du code pénal, le délai légal de prescription étant de trois ans. La solidarité s'organise. Des avocates assurent la protection juridique. Monique Antoine, déjà engagée dans le Mouvement d'action judiciaire, et Josyane Moutet, d'origine guyanaise, qui combat contre le colonialisme. Gisèle Halimi, la célèbre avocate qui a défendu Djamila Boupacha avec Simone de Beauvoir au moment de la guerre d'Algérie, fait bande à part. Elle va fonder l'association Choisir au mois de juin, avec Simone de Beauvoir à la présidence, Christiane Rochefort comme trésorière et elle-même comme secrétaire². Les filles ont créé le Mouvement pour la liberté de l'avortement (MLA) afin de dissocier la lutte pour l'avortement libre et gratuit de celle beaucoup plus large pour la libération des femmes. Il ne faudrait pas que l'avortement devienne l'arbre qui cache la forêt. Des signatures au manifeste n'arrêtent pas d'affluer à la boîte postale de l'association FMA (Féminin Masculin Avenir, devenu Féminisme Marxisme Avenir) qui est notre adresse officielle et le restera longtemps. Le MLA prend le relais du MLF. La question est de savoir s'il sera non mixte ou pas. Je me souviens d'une AG particulièrement chaude où Delphine Seyrig a pris la parole en faveur de la non-mixité. Preuve, s'il en est, que la ligne de partage ne passait pas entre les homos et les hétéros. Son éloquence m'a touchée et surprise. Je l'avais entendue quelques semaines plus tôt dans une interview de Jacques Chancel où elle avait parlé du MLF pendant presque dix minutes. Personne ne l'évoquait alors à la radio. C'était émouvant d'entendre sa voix chaude parler simplement de ce que nous vivions. Nous, une poignée de femmes. Elle a raconté que des personnes de sexe masculin, probablement, étaient tellement misogynes qu'elles avaient déposé des excréments à la porte du local de la rue des Canettes. C'est contre ça qu'elle se bat. Elle est concernée par la libération des femmes, oui, certainement. « Je ressens une émotion extraordinaire d'entendre tous les sujets abordés ici au MLF », disait-elle. Ils deviennent des sujets nobles et pas des sujets minables comme je le croyais, petite fille. Il y avait une rébellion en moi que je ne comprenais pas. C'est une grande révélation de pouvoir parler et comprendre cette rébellion. Ça me donne de la force. »

Moi aussi ça me donne de la force. Finalement, il est décidé que le MLA restera non mixte jusqu'à ce qu'il devienne officiellement un mouvement mixte, car les filles ont de nombreux copains qui veulent

lutter eux aussi pour l'avortement libre. Il s'appellera le MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception), avec l'arrivée de Simone Iff, à la présidence du Planning familial, et de Jeannette Laot, membre de la direction de la CFDT. Des médecins s'engagent.

Le manifeste a un retentissement considérable. Pas seulement parce que c'est la première fois, depuis les anarchistes de la « Libre pensée », que des femmes s'associent pour braver ouvertement la loi nataliste de 1920 interdisant la contraception et l'avortement, mais parce que des milliers de femmes sont concernées dans leur vie sexuelle et amoureuse. « Chaque année 1 500 000 femmes vivent dans la honte et le désespoir. 5 000 d'entre nous meurent. Mais l'ordre moral n'en est pas bousculé. On voudrait crier », ont écrit les signataires qui ajoutent : « L'avortement libre et gratuit n'est pas le but ultime de la lutte des femmes. Au contraire il ne correspond qu'à l'exigence la plus élémentaire, ce sans quoi le combat politique ne peut même pas commencer. Il est de nécessité vitale que les femmes récupèrent et réintègrent leur corps. Elles sont celles de qui la condition est unique dans l'histoire : les êtres humains qui, dans les sociétés modernes, n'ont pas la libre disposition de leur corps. Jusqu'à présent, seuls les esclaves ont connu cette condition. »

Le journal *Le Monde*, qui avait jusqu'alors ignoré le MLF, consacre sa une à l'événement sous le titre de « Une date », signé par le rédacteur en chef en personne, A. F. Fauvet. « La démonstration serait peut-être plus convaincante si l'on ne trouvait sur la liste que des pauvres ou des mères de famille acculées sous le poids de leur progéniture, écrit-il pour critiquer. Une telle initiative marque en tout cas une date dans l'évolution des mœurs et pose une question à la conscience de chacun³. »

Notes

1. *Le Nouvel Observateur*, n° 334, 5 avril 1971.

2. Statuts déposés à la Préfecture de police de Paris le 17 juin 1971.

3. A. F. Fauvet, « Une date », *Le Monde*, 6 avril 1971, p. 13.

10.

« *Le sujet brûlant, trop brûlant du corps, du plaisir et de la normalité* »

Nous vivons un printemps 1971 exceptionnel, inoubliable, euphorisant. À peine la société française a-t-elle le temps d'encaisser le Manifeste des 343, à peine *Le Nouvel Observateur* doit-il admettre qu'il ne peut manipuler le MLF comme il le voudrait puisque la soirée qu'il organise à la salle Pleyel avec les signataires lui explose entre les mains, les anonymes du MLF montant sur la scène et prenant la parole. À peine ai-je le temps de préparer le concours qui a lieu en mai, et qui devient brusquement moins important, car entre la vie passionnante du MLF et l'avenir de professeur de lycée, mon choix est déjà fait. À peine avons-nous le temps de reprendre notre souffle entre les réunions, les actions spontanées, les projets, les manifs improvisées à la sortie des AG, que le FHAR publie deux pages explosives à l'intérieur du journal *Tout*. Je dis le FHAR, mais dans ce numéro du 23 avril 1971, il n'y a guère qu'un encadré en bas de page qui parle du FHAR en invitant les homos à se rencontrer tous les jeudis de 18 à 20 heures à l'école des Beaux-Arts, dans le même bâtiment préfabriqué où ont lieu les AG du MLF. « La société nous empêche de nous rencontrer. Multiplions les lieux de rencontre. Aux Tuileries, dans les boîtes, dans les petites villes, parlons-nous. Sortons des boîtes et des pissotières. »

Le numéro 12 de *Tout* est réalisé par une poignée d'anonymes, comme *Le Torchon brûle* qui affirment en couverture : « Oui, notre corps nous appartient », et qui revendiquent :

- avortement et contraception libres et gratuits,
- droit à l'homosexualité et à toutes les sexualités,
- droit des mineurs à la liberté de choisir et à son accomplissement.

Sur la première page, on voit un couple d'hommes nus enlacés, de

dos, qui occupe toute la verticale de droite, les fesses bien en vue. À gauche, un texte équilibre l'image et dans le vide central, un collage représente Pompidou dominant des corps et, tout en bas, une bonne sœur regardant tendrement une jeune fille. Les revendications du MLF et du FHAR sont volontairement associées, avec l'avortement en ouverture qui n'a pas fini de faire trembler la société française. On le voit, le MLF donne le ton, insufflant du courage aux homosexuels qui comprennent que leur heure est venue. « L'apparition du MLF pour qui la lutte contre la répression sexuelle n'est pas un vain mot nous donne le courage de parler, nous aussi », proclame l'édito.

Guy Hocquenghem est à l'origine de ce numéro spécial sur le FHAR, auquel participent Anne-Marie et des membres de l'équipe du journal *Tout* auquel il collabore depuis l'automne 1970. Il a beaucoup de choses à dire sur les contradictions entre sa vie sexuelle et son engagement politique. L'année précédente, un des groupes maoïstes de Vive la Révolution voulait l'envoyer militer à l'usine de Flins. « Un pédé, il n'en est pas question, disent certains camarades. Ça choquera les ouvriers car l'homosexualité est un vice dû à la dégénérescence bourgeoise. » Guy, qui est par ailleurs normalien, n'est donc pas allé militer en usine, mais il a compris que les gauchistes parlent au nom des gens en supposant a priori que les ouvriers ne peuvent pas comprendre l'homosexualité, ni la vivre.

Comme l'équipe de *Tout* comporte plusieurs femmes hétérosexuelles du MLF qui ont, elles aussi, beaucoup de choses à dire sur les rapports de pouvoir, il a organisé une prise de parole collective qui se place d'emblée sous le signe de la mixité. Et de la diversité, puisque le grand titre intérieur rassemble « Homosexuels-elles – lesbiennes et homosexuels... »

Il s'agit d'exprimer un nouveau point de vue, de partir de soi, de ce qu'on est, de parler « avec ses tripes », à l'instar du MLF qui proclame depuis le début que « le personnel est politique ».

Anne-Marie a écrit le texte « Elles sont puissantes, les filles qui s'embrassent » en signant la une du FHAR. Sylvie signe un « Pas d'accord ». Côté « pédés », qualificatif ouvertement revendiqué dans le titre « Vie quotidienne chez les pédés », une « Adresse à ceux qui se croient normaux » revendique « notre statut de fléau social jusqu'à la destruction complète de tout impérialisme. À bas la société fric des hétéroflics. À bas la sexualité réduite à la famille procréatrice ! Aux

rôles actifs-passifs. Arrêtons de raser les murs. Pour un front homosexuel qui aura pour tâche de prendre d'assaut et de détruire la « normalité sexuelle fasciste ».

Le FHAR est sur la même longueur d'onde que le MLF, contre la famille petite-bourgeoise, sa morale étriquée, la normalité, etc. Il n'y a qu'une double page consacrée à l'homosexualité, mais là, dans ce numéro dédié à « La libre disposition de notre corps », le FHAR vient de frapper un grand coup.

« L'avalanche de lettres qu'on a reçues après avoir jeté le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste, c'est vraiment pas croyable, écrit Guy Hocquenghem dans le numéro suivant de *Tout*. Enfin, le silence a été rompu sur le sujet brûlant, trop brûlant du corps, du plaisir et de la normalité¹. » Cinquante mille exemplaires sont vendus en quelques jours, jusqu'à ce que le ministère public saisisse le numéro pour outrage aux bonnes mœurs. Mais c'est trop tard. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. La « dictature des normaux » vit ses derniers feux. Les AG des Beaux-Arts font rapidement le plein.

C'est merveilleux. Je n'avais jamais vu autant d'homosexuels rassemblés dans un même lieu. Tout le monde est excité, n'en croyant pas ses yeux. Se rencontrer, se voir, se parler ouvertement, s'amuser, lancer des actions, sans craindre une descente de flics ou les gros bras d'extrême droite, quel bonheur ! Un vent d'allégresse s'empare des AG qui deviennent le prétexte à de véritables *happenings*, et qui sont peut-être encore plus chaotiques que celles du MLF car le désir masculin y scintille de tous ses feux. Y compris lors de passages à l'acte vite faits dans les couloirs. La Cocotte-Minute de la répression longtemps comprimée explose dans un joyeux capharnaüm. Un petit groupe de transsexuels prend un malin plaisir à saper toute tentative de construire quelque chose. On ne sait pas quoi encore, mais nous sommes nombreux à vouloir construire une politique de libération dans l'optique de la révolution sexuelle qui est là, à Paris, à portée de main en ce printemps fabuleux...

La nouvelle des AG aux Beaux-Arts a atteint de nombreux quartiers. Les AG font rapidement le plein de garçons que nous n'avions jamais vus auparavant. Ils viennent des boîtes et autres lieux de drague dans l'espoir d'élargir leur terrain de chasse. Nous, les filles, nous sommes submergées par ces nouveaux venus qui sont loin d'avoir une réflexion féministe. L'équilibre entre les sexes qui régnait jusqu'à présent se

rompt à la fois par le nombre et par l'absence de conscience politique. La plupart d'entre eux sont de fieffés misogynes qui ne se rendent même pas compte qu'ils nous offensent par leurs attitudes sexistes. Nous sommes là, certes, mais nous sommes transparentes. Occultées par une masse d'hommes qui ne pense qu'à « jouir sans entraves », et rien d'autre. Comme dans la société. Nous voilà redevenues des potiches que les garçons ne se donnent même plus la peine d'écouter quand notre voix n'est pas assez puissante pour s'envoler au-dessus du brouhaha des conversations. Je me souviens d'une séance où, exaspérée de leur indifférence, je suis montée sur une table pour faire la danse du ventre. Silence médusé des gars. Certaines transsexuelles buvaient du petit-lait, comme Hélène Hazera. Puis, de nouveau l'occultation des minoritaires. Ce qui est un comble ! Car ce sont les femmes qui ont donné l'impulsion du FHAR, comme le rappellera Guy Hocquenghem l'année suivante dans un texte remarquable. « La révolte homosexuelle prend pour cible la famille patriarcale capitaliste. Elle se proclame d'emblée aux côtés des femmes. » Plus loin, il précise : « Ce n'est un mystère pour personne que les femmes ont eu un rôle prédominant dans la création du FHAR. Le MLF a été l'inspirateur de notre mouvement à ses débuts et peut-être n'y aurait-il jamais eu de début si les femmes n'avaient elles-mêmes commencé. Nous en avons copié le style et le fonctionnement. Nous nous sommes appelés frères et sœurs : nous avons voulu l'amour entre nous et la guerre avec les autres². »

En effet, les homosexuels sont les seuls hommes que les femmes du MLF, lesbiennes et hétéros comprises, acceptent. Car le discrédit jeté sur la masculinité est total, discrédit induit l'année précédente par le comportement des gauchistes devant l'émergence d'un petit groupe de femmes désirant se réunir « sans les hommes ».

Notes

1. « Le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste », *Tout*, n° 13, 17 mai 1971. Il signe « un du FAHR et de *Tout* ».

2. G. Hocquenghem, « Aux pédérastes incompréhensibles », in « Sexualité et Répression », *Partisans*, n° 66-67, juillet-octobre 1972, p. 151.

11.

« La débandade du phallus »

Nous sommes au mois d'avril 1970, à l'université de Vincennes. Le petit groupe de femmes auquel participe Monique Wittig depuis quelque temps désire s'élargir et a décidé de faire une apparition publique dans l'université issue de Mai 68. Elles veulent faire une AG non mixte. La petite trentaine de jeunes femmes qui arrivent à la fac arbore des T-shirts blancs sur lesquels est écrit : « Un homme sur deux est une femme », « Libération des femmes, année zéro ». Elles ont aussi confectionné des affiches avec ces mêmes slogans qu'elles portent en manifestant autour du bassin de l'université. « À poil, à poil », crient des voix masculines, au moins trois cents qui se massent autour d'elles. Monique Wittig raconte à Josy à quel point il fallait du courage pour oser les affronter. Elles veulent rejoindre un amphi et doivent avancer dans le tas. Ils les laissent passer. Elles se rendent dans le grand amphi de Vincennes, escortées par les gauchistes. Que faire ? Il faut improviser. Elles décident alors de rester en groupe, de ne pas prendre le podium et de parler au milieu de l'allée, car elles ont pour « ligne politique » de ne représenter personne. Ni groupe, ni individu. « C'était très difficile de parler au-dessus de leurs hurlements, se souvient Monique. Il y avait beaucoup de femmes qui étaient hostiles, d'ailleurs. Il y avait une femme de la Cause du peuple qui est venue après au Mouvement, qui était terriblement bouleversée et obsédée par l'idée d'oppression. Elle voulait qu'on parle d'exploitation. » Elles ne veulent pas commencer tant que les hommes ne seront pas partis. Eux veulent rester. Elles tiennent bon. Au bout d'un moment, un Noir se lève et dit : « C'est pas la peine d'avoir des réactions aussi hystériques, désordonnées, violentes. Moi je comprends très bien ce qu'elles disent : c'est exactement comme quand les Noirs ont vidé les Blancs des groupes politiques américains, ils ne pouvaient

plus travailler avec les Blancs. Il faut qu'elles se réunissent entre elles. Moi, en tant qu'homme, je m'en vais¹. » Il se lève mais personne ne le suit. Il se rassoit, puis il se lève et part. Les hommes le suivent enfin, mais poings levés, en scandant : « Le pouvoir est au bout du phallus. »

Cette anecdote n'a fait que renforcer le vécu de la plupart des femmes qui avaient fait Mai 68 dans les groupes gauchistes, qu'ils soient maoïstes ou trotskystes, petites mains des grands chefs révolutionnaires, qui servaient le café ou tapaient les tracts à la machine. Fini les seconds rôles. On prend en main notre destin. On élabore une stratégie et une pensée politique.

Que dire à des gauchistes qui veulent bien sortir de l'amphi à condition de « donner une raison politique » ?

- Un milliard et demi de femmes.
- Un homme sur deux est une femme, il faut qu'on le libère.
- La liberté ne se justifie pas, elle s'arrache.
- À bas le terrorisme masculin, répond Christiane Rochefort dans un article paru dans *L'Idiot international* de l'été 1970. Mais ces arguments ne sont pas assez convaincants.

« Tu parles au nom de qui ? Du sexe ? », demandent-ils.

« Oui, le sexe est politique, comme la bouffe et l'économie. »

Enfin ils se lèvent en disant : « Je m'en fous, ce soir je vais retrouver ma nana. »

« Si tu t'imagines xa va, xa va, xa va, va durer... », répondent les femmes.

Puis ils opposent un ultime argument : « Et qui fera le ménage ? »

Réponse : « La révolution est une tornade rouge. Elle vous balaiera, vous torchera, vous lavera, vous rincera, vous tordra, vous mettra à sécher, vous repassera et vous jettera à la poubelle de l'Histoire². »

La « débandade du phallus » commence à Vincennes. Elle se poursuivra avec la complicité du FHAR, qui devient l'allié objectif du MLF, comme le reconnaît *Actuel* l'année suivante en consacrant son mensuel de novembre 1972 à cette « débandade » inespérée³.

Notes

1. Interview de Monique Wittig avec Josy Thibaut, p. 20, tapuscrit, 1975, archives MJB.

2. « Contre le terrorisme mâle. Réponses de quelques filles aux arguments présentés par l'oppresseur le mercredi 4 juin 1970 – et non 1870 – à une trentaine de filles ayant annoncé leur intention de se réunir entre elles pour parler de leurs

problèmes », *L'Idiot international*, juillet-août 1970.

3. *Actuel*, n° 25, avec des articles de Emmanuèle de Lesseps et Claude Hennequin pour le MLF, Guy Hocquenghem et le groupe 5 du FHAR.

12.

« Adieu les goudous »

Le regard des femmes sur les hommes change radicalement avec le MLF. Ce sont des oppresseurs, des dominateurs, les représentants d'un patriarcat qui ne veut pas lâcher la bride. Tout d'un coup, le masculin cesse d'être une valeur désirable, comme le souhaitait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* en écrivant « des femmes en voie de libération » : « C'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira. » Le modèle masculin n'est plus désirable. Le MLF se tourne désormais du côté des femmes. Ce renversement de perspective est une grande révolution symbolique en ce qu'il va nous permettre d'affronter un vide historique, l'impensé du patriarcat, un manque, une béance : le manque de regard de la femme sur la femme. Nous allons voir que derrière la non-reconnaissance des femmes par la société patriarcale manque l'amour de la femme pour la femme et pour elle-même comme femme.

Ce processus arrive au FHAR sans que nous ayons vraiment conscience de son importance. Cela commence par une question. Où est notre place, nous les lesbiennes, si le MLF a peur de nous et si le FHAR nous occulte à son tour ?

Dans le numéro 12 de *Tout*, Anne-Marie exposait avec beaucoup d'enthousiasme « notre alliance » avec les hommes homosexuels, expliquant que les lesbiennes « vivent en marge des valeurs masculines opprimantes ». « Nous sommes certaines, ajoutait-elle en forme de main tendue aux hétérosexuelles, que toute femme, homosexuelle ou non, peut en faire autant. » Évidemment ! Donc les femmes dans leur ensemble peuvent vivre en marge des valeurs masculines opprimantes. Et les garçons ? « Nos amis homosexuels sont élevés comme les autres dans la surestimation des valeurs pseudo-viriles, mais ils arrivent à s'en débarrasser dans la mesure où ils

connaissent mieux que quiconque la signification répressive de la morale hétéro-flic. Tout ce qui est privilège apparent pour les hétéros est pour les homosexuels une aliénation¹. »

Cette idée fondamentale, liant la libération des femmes à celle des homosexuels, ouvre un nouvel espace pour les lesbiennes. « Ainsi, conclut Anne-Marie, notre place est actuellement à l'intersection des mouvements qui libéreront les femmes et les homosexuels. Le pouvoir que nous revendiquons est celui de nous réaliser² ».

Cette place à l'intersection des deux ensembles, dans ce que l'on pourrait appeler un entre-deux ou un nouvel ensemble rassemblant les points communs de chacun des deux autres, n'existe pas. Elle n'a jamais existé dans l'histoire. Il nous faut la construire et c'est ce que nous décidons en créant le groupe des Gouines rouges. La plupart des lesbiennes présentes au FHAR le rejoignent, sauf Anne-Marie et Françoise. Anne-Marie préfère continuer « notre alliance » avec les garçons en créant l'année suivante avec Guy Maes le journal *L'Antinorme*³. Françoise devient l'égérie du FHAR, une quasi-déesse Mère rebelle et géniale.

Mais la création des Gouines rouges n'est pas motivée par le seul désir d'échapper à la misogynie des garçons du FHAR. Elle se situe dans l'enjeu même de la libération. Nous découvrons progressivement que nous n'avons pas les mêmes objectifs. Dans son texte, Anne-Marie évoquait les « pseudo-privilèges » des homosexuels hommes en prenant l'exemple des oppositions sujet/objet, actif/passif, « et bien sûr masculin/féminin ». Oppositions qui avaient été systématisées dans *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir et servaient de grille d'analyse à l'oppression des femmes. Or nous avons sous les yeux, au FHAR, le groupe des Gazoline Girls qui non seulement revendique la passivité mais caricature la féminité de manière choquante pour nous les filles, qui avons été traitées de garçons manqués quand nous étions des petites filles intrépides. Certains arrivent aux AG fardés, perruqués, manucurés, rouge à lèvres agressif, perchés sur des hauts talons en mimant ce qu'il y a de plus aliénant pour les femmes dans l'affichage de la féminité. Pour eux, la femme, c'est la féminité, et la féminité un ensemble de stéréotypes vestimentaires qui n'ont vraiment pas grand-chose à voir avec notre combat. Malgré l'humour décapant de certains, et franchement divertissant, nous ne sommes pas venues au FHAR pour restaurer des stéréotypes qui nous oppriment. De plus,

la féminité, pour nous, c'est la hiérarchie des rôles, et de la hiérarchie, on n'en veut plus. Sans parler de l'amour qui fait l'objet de débats épiques avec nos « frères homosexuels ». Ils nous traitent de mininettes parce que nous accordons beaucoup d'importance aux relations affectives, qui restent pour nous aussi importantes que chez nos sœurs hétérosexuelles. Les hommes, eux, sont focalisés sur le sexe. « Jouir sans entraves », disent-ils. En ce sens, ils sont sur la même position que les hétéros gauchistes. Or pour nous, « la révolution sexuelle » est bien autre chose. C'est construire des relations égalitaires avec la personne aimée, comme le résumait Anne-Marie en écrivant : « Amour sans égalité = abjection. » Ce désir d'égalité dans le couple ne semble pas partagé par les garçons. D'abord parce qu'ils n'ont pas souffert autant que nous de la domination masculine et de la hiérarchie des genres, et surtout parce que les rôles sexuels structurent la relation masculine. Être actif ou passif dans la relation sexuelle, c'est-à-dire pénétrer ou se faire pénétrer, est dissocié des rôles sociaux alors que pour les femmes ils font partie intégrante des rapports sociaux de domination. Les homosexuels peuvent donc revendiquer la passivité sans que cela porte atteinte à leur identité sociale d'hommes.

Guy Hocquenghem en est l'exemple le plus intéressant. Il tient beaucoup à cette conception révolutionnaire de l'homosexualité car la féminité passive leur est interdite par l'idéologie virile.

Sous la signature « Un du FHAR et de *Tout* », il écrit à la fin du printemps : « Nous homos, ne pouvons adopter le point de vue de la "déconstruction des rôles" que si nous avons droit à tous les rôles, pas quand certains (celui d'objet de désir par exemple) nous sont interdits⁴. »

La position féminine est donc une libération pour lui, précisément parce qu'il est un homme. Et peut-être aussi parce qu'elle est l'expression du désir lui-même qui cherche du côté du féminin entravé une « révolution » possible vers l'androgynie. Contenir les deux sexes, rêve de totalité par lequel l'homme peut se passer des femmes tout en étant supérieur aux hétérosexuels hommes. N'est-ce pas une belle revanche sur les gauchistes qui méprisent les pédés ? La répression de l'homosexualité masculine génère de la honte sociale. Mais leur désir est reconnu puisqu'il est réprimé. Celui des lesbiennes est nié dans sa pulsion même, dès lors que le discours social disqualifie la femme sans homme. Comment peuvent-elles jouir sans l'homme, sans pénis, sans

pénétration ? se demandaient les savants médecins du XIX^e siècle.

Les lesbiennes souffrent de rejet et de négation du désir de la femme pour la femme tout en étant contraintes au mariage et à la maternité pour exister socialement. Elles sont assignées à une féminité bafouée et synonyme d'aliénation qui n'a pas du tout la même signification que pour les homosexuels. L'enjeu de la libération pour les femmes, c'est de réaliser sa totalité d'être humain. Pour les hommes, « jouir sans entraves ». Or briser les entraves du désir, ce n'est pas la même chose que « Levons-nous femmes esclaves et brisons nos entraves ».

« Adieu les goudous », dira Guy Hocquenghem l'année suivante dans une adresse « Aux pédérastes incompréhensibles⁵ ». Adieu Guy. À bientôt j'espère !

Notes

1. Une du FHAR, « Elles sont puissantes, les filles qui s'embrassent », *Tout*, n° 12, 23 avril 1971, p. 6.

2. « Elles sont puissantes, les filles qui s'embrassent », *Tout*, n° 12, 23 avril 1971, p. 6.

3. *L'Antinorme*, avec comme devise « Prolétaires de tous les pays, caressez-vous », le n° 1 sort en décembre 1972.

4. « Réponse au texte des femmes » (par Guy Hocquenghem très probablement), *Tout*, n° 16, juin 1971.

5. Guy Hocquenghem, « Aux pédérastes incompréhensibles », in *Sexualité et répression*, *Partisans*, n° 66-67, juillet-octobre 1972, p. 157.

13.

Mon frère

Dans ma famille, l'atmosphère au quotidien était devenue très lourde. J'avais envie de partir, mais je ne pouvais pas à la fois préparer le concours et gagner ma vie. Ma mère était d'accord pour m'entretenir tant que je restais à la maison. Si je partais, je devais voler de mes propres ailes. J'avais donc décidé de rester jusqu'au concours. Je donnais des cours particuliers pour avoir mon argent de poche et j'étais monitrice de camps d'adolescents pendant les vacances grâce à un diplôme CEMEA que j'avais obtenu durant les vacances de Pâques 1968. Le salaire de mon premier camp était passé dans mon permis de conduire.

Pour mes frères, c'était plus compliqué. Ils cherchaient leur voie après des études difficiles qui ne leur plaisaient pas. Le plus jeune allait apprendre l'horticulture dans une école de Jouy-en-Josas. L'autre hésitait. Il finit par s'engager chez les parachutistes comme son copain Jean-Paul et certainement aussi comme le souhaitait secrètement sa mère qui était fière d'avoir enfanté des garçons. Elle les élevait selon le modèle maternel bourgeois respectueux du privilège viril qui veut que la fille soit au service de ses frères, et peu important ses désirs, ses dons ou ses résultats scolaires. Elle reste une fille et lui, il était beau dans son uniforme de para avec le képi sur la tête ! Mais mon frère n'était pas homme à se lever à 3 heures du matin pour crapahuter tout le reste de la nuit avec un barda sur le dos. Il est tombé malade. Sa dépression a même nécessité une longue hospitalisation qui a déterminé les autorités militaires à le désengager de l'armée, le rendant à la vie civile et à un malaise de plus en plus silencieux. Contrairement à moi qui parlais beaucoup de mes engagements politiques, il ne disait rien. Mon père était lui aussi silencieux et la plupart du temps absent, à cause de son travail. En

fait, il menait une double vie, comme je l'apprendrais cinq ans plus tard. Il avait une maîtresse qu'il allait voir avant de rentrer tard le soir. Je ne sais pas si ma mère se doutait de quelque chose. Elle faisait comme si de rien n'était, évitant les conflits, les discussions, d'éventuelles remises en question de ce fragile équilibre familial. Les conflits étaient étouffés d'un commun accord parental. Quand mon père était contrarié, il explosait de colère ou bien rentrait avec un mal de tête qui le jetait au lit.

Le week-end du 1^{er} mai mit à jour ce malaise de plus en plus palpable. Tout le monde partait en week-end, sauf Jean-Claude qui avait préféré rester seul à la maison. Nous étions partis, quand mon plus jeune frère, qui devait se rendre chez des amis à lui, revient à la maison parce qu'il avait oublié quelque chose. Là, il trouve Jean-Claude en sang qui venait de faire une tentative de suicide. Il n'avait même pas vingt ans. Le médecin est prévenu. Notre frère est sauvé. Chose incroyable, je ne me souviens pas de cet événement qui m'a été raconté plus tard, ne sachant pas si c'est parce que personne ne m'en a parlé ou si c'est parce que je l'ai refoulé. En tout cas, je n'ai pas souvenir d'avoir entendu le mot « dépression », ni « tentative de suicide », seulement ma mère disant que le docteur « l'avait sorti de là en six mois ». Je ne suis même pas sûre que cela se soit passé ce week-end-là exactement, parce que mes questions se sont heurtées à un mur quand une nouvelle dépression de mon frère m'a réveillée. Ma mère avait fait une dépression après ma naissance, puis cinq ans plus tard quand elle s'était retrouvée quasi seule avec ses trois enfants pendant que son mari partait en déplacement gagner l'argent de la famille. Ce n'était pas la vie dont elle avait rêvé. De plus en plus fatiguée, elle sombra dans cette espèce de maladie inconnue qui avait très mauvaise presse dans les années cinquante. Presque une maladie honteuse, contrairement à la rougeole ou à la grippe qui sont de vraies maladies.

On plaça les garçons dans la famille, on me mit en pension au Bon-Pasteur, on envoya ma mère en maison de repos à Caen, et j'appris à me débrouiller seule pour aller à l'école. Et voilà que mon frère tirait le signal d'alarme de manière bien gênante pour tout le monde. Mais j'étais partie ailleurs.

Dans une dynamique beaucoup plus exaltante, j'avais trouvé une issue. J'allais passer le concours et j'étais transportée par l'espoir de « changer la vie » avec des femmes, « mes sœurs », animées du même

désir de changement. Le silence familial a-t-il fonctionné comme mesure de protection contre le danger qui me menaçait ? Me l'a-t-on caché pour ne pas me perturber pendant les épreuves du concours ? Je n'en suis pas moins restée attachée à mon frère par une sorte de loyauté inconsciente d'autant plus forte qu'elle procédait d'une forme de culpabilité, inconsciente elle aussi. Je m'en sortais. Et lui ? Heureusement, son âme d'artiste allait s'éveiller dans cette épreuve. Il commença à peindre son théâtre intérieur. Des images terriblement parlantes du clivage familial. À cette époque, il m'était impossible de les interpréter et de mesurer l'intensité de sa souffrance tellement j'étais persuadée d'être la seule victime de la phallocratie.

14.

Le défilé du 1^{er} mai 1971

À la maison, tout le monde savait à présent que je militais pour l'avortement libre et gratuit, que j'aimais les femmes et que j'étais engagée dans un mouvement de libération des femmes dont les échos enthousiastes agrémentaient les repas. Ma mère ne disait rien face à sa fille incontrôlable qui vivait sa crise d'adolescence, pensait-elle. Mais elle commençait à réaliser que je ne lui ferais pas de petits-enfants. Et ça ne passait pas.

De son côté, mon père regardait étonné les incartades de sa fille qui n'en finissait pas de faire entrer les utopies dans l'étroit appartement de banlieue que nous occupions. Mon père n'était pas syndiqué. Il n'avait pas fait grève en mai 1968 parce qu'il craignait d'être mis à la porte, n'ayant pas de diplôme, ayant quitté l'école avant le certificat d'études. Sa famille était pauvre. Il avait dû travailler très jeune, avait gravi les échelons un à un et pouvait en permanence être supplanté par les jeunes ingénieurs sortis de l'école avec un arsenal de diplômes incontestables. Il n'était pas en sécurité dans son travail, ni ailleurs, traînant depuis l'occupation allemande une peur du gendarme qui allait en s'accroissant. Il avait dû se cacher pendant dix mois pour échapper aux recherches de la Gestapo car il s'était engagé au STO, classe 1942, direction Dortmund et les mines de sel, pour aider sa mère qui élevait seule ses quatre enfants. Il était tombé malade et avait eu la chance d'être opéré et renvoyé en France pour une convalescence avec promesse de revenir. Évidemment, il n'en avait rien fait, trouvant des faux papiers je ne sais comment et jouant à cache-cache avec l'occupant jusqu'à la Libération. De cette jeunesse éprouvante, il avait élaboré une devise à toute épreuve se résumant à ces deux mots : « Démerde-toi » ou, pour parler plus gentiment, « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Je ne comprenais pas pourquoi ces événements n'avaient pas alimenté chez lui une reconnaissance envers une forme de solidarité qui lui avait sauvé la vie. Mais je comprenais sa conscience ouvrière. Quelque part, je la partageais. Je l'avais vu partir au travail en plein hiver avec sa gamelle que lui préparait ma mère et le torse recouvert de journaux pour absorber le froid. Car il travaillait dehors toute la journée à électrifier les campagnes. Je me sentais donc concernée par le défilé du 1^{er} mai, ça allait de soi. J'étais partante, comme en 1968. Pour lui, et pour moi, et pour les homosexuels qui se demandaient pourquoi participer à ce défilé. Anne-Marie avait développé dans un tract une argumentation formidable en faveur de la participation des homos au défilé des travailleurs.

« Pourquoi des homosexuel(le)s dans un défilé révolutionnaire ? Parce que ceux qu'on accuse d'être les représentants du "vice bourgeois" ont pris conscience que leur lutte est la même que celle de tous les opprimés contre cette société patriarcale et capitaliste qui instaure l'esclavage à tous les niveaux. Elle inculque à la femme le sentiment que la lutte ouvrière ne la concerne pas. Par exemple, les idéaux familiaux sont là pour orienter les intérêts de la femme, à l'opposé de ceux des luttes ouvrières.

La société, craignant de voir remise en question l'aliénation sexuelle qu'elle impose à tout prix, isole les homosexuel(le)s qui vous disent "Ne jouissez pas dans le système", "Sexualité sans domination", "Notre corps nous appartient"¹.

La manifestation fut magnifique, grandiose. C'était la première fois dans l'histoire des manifestations de gauche que des féministes et des homosexuels défilaient ensemble, le MLF et le FHAR ensemble, l'un derrière l'autre.

Les lesbiennes défilent à la fois avec le MLF et avec le FHAR, ce qui n'empêche pas des gens sur le trottoir de dire aux garçons : « Vous n'êtes pas homosexuels, il y a des femmes avec vous. » De même pour les barbus qui distribuent des tracts. Non, ils ne peuvent pas être homosexuels, ils sont barbus. Certains spectateurs rejoignent le FHAR, soulagés de trouver enfin un endroit où se mettre, où se marrer, ou renaître, car les révolutionnaires sont très sérieux. Les anarchistes, qui ont l'habitude de « faire chier le monde », sont décontenancés car ils ne peuvent plus le faire avec le FHAR qui « leur fout la main au cul ». Drôles, provocants, surtout les deux « folles » qui ouvrent le cortège

avec maintes minauderies plus vraies que nature. Cela a beaucoup d'effet. Autant chez les passants que chez les gauchistes dont la doxa révolutionnaire prend brusquement un sérieux coup de vieux.

Le journal *Tout* publie un compte rendu enthousiaste de la manif sous une photo particulièrement représentative de l'alliance qui est en train de se mettre en place entre le MLF et le FHAR. On voit une banderole, « Mouvement de libération des femmes » tenue par des femmes. Derrière, une autre banderole : « Troyes-Les blanchisseries... Les luttes changent la vie entière », référence à la grève des femmes que soutient le MLF. Et encore derrière, « Front homosexuel d'action révolutionnaire ».

« Cette manif du 1^{er} mai, elle a été un début de fête, pour nous les "fléaux sociaux", raconte "un du FHAR et de *Tout*". » Dans ce cortège classique, il y avait une zone libérée : celle du MLF et du FHAR et là, au lieu de défiler « dans l'ordre et la dignité », comme ces boy-scouts pour qui célébrer la Commune est la fête traditionnelle du prolétariat révolutionnaire doit être aussi solennelle qu'ennuyeuse : on dansait, on s'embrassait, on chantait : « Les pédés sont dans la rue. Vive la révolution totale » et les chansons du MLF à l'adresse de ceux qui nous regardaient passer avec sympathie ou avec horreur.

Nous avons hurlé notre refus total du vieux monde : *À bas la famille !* et, en passant devant une colonne de gardes mobiles, l'arme à l'épaule et le visage suintant de haine, protégés par une chaîne de service d'ordre gauchiste, nous avons chanté : « CRS, desserrez les fesses » et « Gauchistes, vous aussi ».

Notre comportement joyeux a fortement déplu, bien sûr, aux gauchistes respectables. Visiblement, ils se sentaient visés par notre grande banderole : « À BAS LA DICTATURE DES "NORMAUX". Et par notre détermination trop voyante à leurs yeux de ne pas nous laisser étouffer, censurer, normaliser.

Pour nous, la lutte des classes passe aussi par le corps. C'est-à-dire que notre refus de subir la dictature de la bourgeoisie est en train de libérer le corps de cette prison où deux mille ans de répression sexuelle, de travail aliéné et d'oppression économique l'ont systématiquement enfermé.

Y en a plein le cul de mener des vies de robots. Réapprendre à aimer, à jouir, à être ensemble ; à créer notre vie, à faire la révolution par tous les moyens². »

Notes

1. Archives d'Anne-Marie Grélois et MJ Bonnet.
2. Un du FHAR et de Tout, « Nous ne sommes rien... soyons TOUT », *Tout*, n° 15, mai 1971. C'est probablement Guy Hocquenghem qui l'a écrit.

15.

Généalogie de la révolution sexuelle féminine

La manif était géniale de courage, d'humour et de joie. Le premier pas est fait. Qu'est-ce qui pourrait arrêter le mouvement ? Les homosexuels ont dépassé cette espèce de peur diffuse qui accompagne leur vie en se montrant au grand jour du côté de la révolution et du féminisme. Ainsi, le défilé du 1^{er} mai scellait l'alliance entre le MLF et le FHAR pour ainsi dire publiquement. Une alliance vécue comme « naturelle » entre les femmes et les homosexuels puisque nous souffrons l'un et l'autre de la phallocratie. Elle est aussi le signe d'un changement historique dans la structure même du combat pour la reconnaissance de l'homosexualité. La plupart des lesbiennes pensent, comme Sylvie dans le n° 12 de *Tout*, que « la lutte pour la libération de l'homosexualité est subordonnée à la lutte pour la libération de la femme et du couple en général (ce jour-là, les hommes homosexuels ne feront plus un complexe de féminité)¹ ».

Autre changement, les lesbiennes ne sont plus les seules interlocutrices des garçons du FHAR. Les féministes hétérosexuelles, celles qui ont lancé la campagne pour la liberté de l'avortement, sont aussi les partenaires d'un nouveau couple engagé dans la révolution sexuelle. Bien sûr, la révolution sexuelle ne peut se cantonner à la suppression de la loi de 1920 interdisant l'avortement. Ni à la loi Neuwirth autorisant la contraception. C'est la grande question de la sexualité qui se trouve sur la sellette. Elle est même à l'origine de la publication du numéro spécial de la revue *Partisans*, « Libération des femmes, année zéro » sorti à l'automne précédent. La sexualité était alors complètement taboue, se souvient Jacqueline Feldman. Peut-être autant que dans les années 1960, en dépit des attaques magistrales de Simone de Beauvoir contre le mythe de la féminité, la question de la virginité au mariage, de la maternité obligatoire, les récits

d'avortement et cette sexualité féminine si problématique, lesbianisme compris.

Le Deuxième Sexe n'avait pas suffi à briser le tabou. Ni Mai 68, qui n'y avait pas touché, en dépit des tentatives de Jacqueline, d'Anne Zélinsky et de son petit groupe pour parler du féminisme dans la cour de la Sorbonne. Elles ont d'abord aidé Évelyne Sullerot à vendre ses livres féministes. Elles ont aussi collé des papillons dans les couloirs, distribué leur manifeste et organisé dans un amphithéâtre de la Sorbonne une réunion sur « Les femmes et la révolution ». C'était plein, mais la réunion ne déboucha pas sur le développement de leur groupe qui s'appelait alors « Féminin Masculin Avenir » (FMA). Elles connaissaient un autre groupe de la gauche non communiste ouvert au féminisme, le Mouvement Démocratique Féminin. Il y avait Yvette Roudy et Colette Audry, qui dirigeait la collection Femmes chez Denoël et avait publié plusieurs livres féministes, dont la traduction de *La Femme mystifiée* de Betty Friedan par Yvette Roudy et *Une Chambre à soi* de Virginia Woolf par Clara Malraux.

Le groupe FMA était mixte, tournait en rond quand Anne et Jacqueline se mettent à la rédaction d'un livre sur la sexualité. Anne, la littéraire, professeur d'espagnol, et Jacqueline, la scientifique, membre du CNRS, qui venait de rencontrer Christine Delphy lors de l'occupation des locaux en mai 1968. Elles étaient trois, décidées à s'agrandir, cherchant d'autres féministes déterminées comme elles mais sans les trouver, jusqu'à ce que Monique Wittig publie dans *L'Idiot international* son texte fondateur : « Combat pour la libération de la femme ». C'était au printemps 1970. Les choses commencent à bouger rapidement. Une réunion est organisée entre FMA, le groupe Les Oreilles vertes et Monique Wittig, qui se réunissait depuis plusieurs mois avec Jo Chanel, Nelcy Delanoë, Françoise Ducrocq, Antoinette Fouque et Gille Wittig. C'est là que Jacqueline Feldman entend parler pour la première fois d'avortement et que Christine Delphy énonce les bases de son futur article « L'ennemi principal », qui aura tant d'importance dans le ralliement des gauchistes au MLF. C'est aussi à cette réunion que l'opposition entre celles qui se disent féministes d'abord, dont Monique Wittig, et celles qui refusent le féminisme, considéré comme bourgeois, émerge. Anne et Jacqueline disposent d'un atout considérable : le projet d'un livre *Sexualité, féminisme, révolution* qu'elles viennent de terminer et pour lequel elles

cherchent un éditeur. Le 27 avril 1970, Jacqueline propose de publier une petite annonce rédigée ainsi :

« Cherchons éditeur audacieux capable de faire le pari suivant : le féminisme qui est en train de renaître aux États-Unis sous une forme nouvelle sociale et radicale, va aussi redémarrer en France dans un mois, dans un an. Serez-vous celui qui l'aurez prévu et contribué à cette relance² ? »

Elles avaient déjà essuyé le refus de Colette Audry, qui trouvait le livre non abouti. C'est alors qu'elles le proposent à François Maspero qui a une collection de publications révolutionnaires et la revue *Partisans*. Émile Copfermann les reçoit et leur annonce qu'il prépare un numéro sur le Women's Lib américain. Très heureux d'apprendre que les Françaises commencent à bouger, il leur propose de refaire le livre en intégrant les Américaines dans le nouveau projet. Elles acceptent, à condition d'avoir l'entière direction pour la partie française. Et c'est avec ce cadeau qu'Anne et Jacqueline arrivent à la réunion des Oreilles vertes. Le projet est ouvert à toutes celles qui le désirent, disent-elles. Antoinette et Monique n'y participent pas, pour des raisons différentes. Christiane Rochefort accepte en signant de son nom, car elle est très connue et c'est un moteur important pour diffuser le livre. Les autres optent pour l'anonymat, que les textes soient l'œuvre d'un groupe ou d'une personne. Une quinzaine de textes français sont ainsi rassemblés. Avec la partie américaine et des textes provenant de féministes européennes, cela donne un numéro explosif.

La partie française s'ouvre sur le récit d'un viol ordinaire commis par un étudiant ordinaire un soir ordinaire sur une jeune femme qui se fait piéger de manière bien ordinaire. Il est signé Emmanuèle et cause d'émblée des soucis à Émile Copfermann qui n'a pas l'habitude de mélanger les problèmes. « Qu'est-ce qu'il vient faire là ? » demande-t-il, choqué. Les filles ne cèdent pas. Elles veulent le publier car il n'est pas hors sujet. Mieux, elles décident de se passer de toute caution masculine pour exprimer leurs idées sur les femmes. Elles ne veulent plus se laisser faire. La marmite explose devant Émile Copfermann débordé, qui s'adapte rapidement et prend bien les choses. OK. Il se rend compte que quelque chose est effectivement en train de naître de ce groupe de femmes unies qui ne veut plus de compromis. C'est une sorte d'éruption d'énergie, la libido féminine rebelle en action qui ne

se bat pas tant sur le contenu des textes que sur la façon de ne plus se laisser faire par les maîtres à penser. Elles sont intraitables. Elles gagnent. Et publient des extraits de ce fameux texte sur la sexualité par lequel tout avait démarré.

« Nous avons bien senti, dira Jacqueline, qu'il y avait là un thème fondamental, mais sans aller jusqu'à en parler personnellement. Nous ne pouvions imaginer la force du combat pour l'avortement ni le rôle central joué par les lesbiennes dans le mouvement ; ni plus tard, et à sa suite, les homosexuels revendiquant leur "fierté" ; ni bien sûr la récupération de tout cela par la société marchande à travers l'explosion de la pornographie. Le saut culturel a véritablement été révolutionnaire³. »

Notes

1. *Tout*, n° 12.

2. Jacqueline Feldman, témoignage vidéo du Café des femmes de l'association Souffles d'elles, 28 mars 2010, « Le MLF par celles qui l'ont vécu », BNF.

3. Jacqueline Feldman, « Le portrait bouge encore », tapuscrit, p. 12. Publié par Michelle Zancarini.

16.

« *Votre révolution sexuelle n'est pas la nôtre* »

Un autre groupe va jouer un rôle important dans la clarification des motivations profondes de la révolution sexuelle, ce sont les maoïstes du groupe Vive la révolution. Elles travaillent dans l'équipe de *Tout* avec Guy Hocquenghem et quelques homos du FHAR. On a vu combien les débats sont intenses au printemps 1971. Anne-Marie avait mis les points sur les i en écrivant dans le n° 12 : « En dépit du chauvinisme mâle, l'existence des lesbiennes prouve, s'il en est besoin, qu'une femme peut vivre en dehors du système des valeurs masculines sans devenir pour cela un objet de pitié. » Autrement dit, nous pouvons voler de nos propres ailes. Et elle poursuivait : « Le pouvoir que nous revendiquons est celui de nous réaliser¹. »

Ce message est d'autant mieux reçu par les hétérosexuelles de VLR qu'elles se révoltent elles aussi contre les pratiques polygames de leurs camarades hommes, généralement les chefs, qui se trouvent à la tête de véritables harems. L'enjeu est important puisqu'il va dessiner une nouvelle ligne de partage, non pas entre les homos et les hétéros, mais entre les hommes et les femmes révolutionnaires. Le débat prend corps, cette fois-ci, dans le numéro 15 de *Tout*, publié à la fin du mois de juin 1971. Un collectif de femmes s'adresse aux gauchistes en disant : « Votre révolution sexuelle n'est pas la nôtre. » Françoise Picq, Élisabeth Salvaresi, Nadja Ringart et une dizaine de femmes ont écrit ce texte ensemble à l'issue de plusieurs réunions. Elles ne sont pas d'accord avec l'image de la révolution que donne le numéro 12 de *Tout*, parce qu'il prend pour seul critère la jouissance, le plus jouir. « Or la jouissance ne peut être posée comme une valeur en soi étant donné qu'elle est l'expression des structures économiques, sociales et culturelles. On peut très bien jouir dans des rapports sadomasochistes. » C'est probablement ce qu'elles ont analysé dans

leurs propres rapports avec leurs compagnons. Car si « chaque homme a un lieu de pouvoir et une relation de pouvoir à un homme, chacune de nous a un chef dans sa vie. Depuis toujours, les femmes n'ont d'existence reconnue qu'à travers l'homme avec qui elles vivent dans le rôle d'épouse ou à travers les enfants qu'elles ont faits dans le rôle de mère. L'individu femme n'existe pas. »

Ceci posé, il est nécessaire d'aller plus loin. Il s'agit de « déconstruire le pouvoir ». Pourquoi ? Parce qu'« en déconstruisant le pouvoir, nous voulons enfin découvrir notre totalité d'être humain. Nous entrevoyons la possibilité d'exister et du même coup d'établir des relations radicalement différentes de celles que nous vivions jusqu'à présent, des relations que nous oserions appeler vraiment amour. Il se trouve que ce n'est pas un hasard si cela n'a été possible jusqu'ici qu'entre femmes². »

Se réclamer de « l'amour entre femmes » pour exiger des hommes des relations radicalement différentes est une démarche complètement nouvelle dans l'histoire du féminisme. Non seulement parce qu'elle affronte le tabou millénaire de l'amour entre femmes, mais parce qu'elle s'appuie sur une énergie sexuelle jamais sollicitée qui libère un noyau d'émotions explosives. Nous voulons établir des relations radicalement différentes. Et cet amour n'est possible « jusqu'ici » qu'entre femmes. Elles viennent de briser le vrai tabou sur la sexualité.

Je suis très sensible à ce qu'elles ont écrit dans *Tout* car je vis un cheminement semblable. Je suis en train de me réconcilier avec la femme que je suis grâce aux hétérosexuelles que je rencontre au mouvement et qui incarnent un éros rebelle dans lequel je peux me reconnaître sans me renier. Quel bonheur de vivre cette dissolution des mythes, des modèles, des images féminines qui figeaient notre évolution d'être humain. « Le pouvoir que nous revendiquons est celui de nous réaliser, dit Anne-Marie. Nous voulons enfin découvrir notre totalité d'être humain », disent les hétérosexuelles de *Tout*. Nous sommes sur la même longueur d'onde.

L'année zéro est là, dans la conscience de vivre un nouveau commencement fondé sur le désir d'être, plutôt que sur des revendications qui ne seront de toute façon jamais acquises. « On ne revendique rien à l'intérieur d'un système imposé par les hommes », disaient les révoltées de 1970. Aujourd'hui, nous inaugurons un nouveau cycle de la libération des femmes. Il ne s'agit plus de

conquérir le droit de cité comme un espace extérieur à soi. Il s'agit de tourner le regard vers soi-même, vers ce continent noir qui a été si longtemps le point aveugle du regard des hommes. Le centre de gravité se situe à présent en nous-même, dans cette communauté de femmes en révolte qui se relie à la source vive de l'amour d'où procède tout renouvellement de soi et de la société. Ce n'est plus l'homme qui légitime notre existence, mais chacune de nous, dans la quête de soi, du Soi qui intègre à cette nouvelle conscience des femmes un monde pulsionnel féminin en pleine éruption.

Le débat n'est pas fini avec les homosexuels révolutionnaires. Dans le numéro suivant de *Tout*, « Un du FHAR et de Tout » répond au « texte des femmes » sur la question de la libre disposition de notre corps qui peut effectivement cacher de nouveaux phénomènes d'oppression. Il estime que la critique de l'idéologie du « plus jouir » ne concerne pas le FHAR et s'engage dans une discussion sur le tabou. « L'argument ne peut s'appliquer au mâle qui soumet un plus grand nombre de femmes et à l'homosexuel qui, pour ce faire, brise un tabou social. » L'idéologie du « plus jouir » comporte par conséquent une part de libération pour les homosexuels.

C'est bien là que réside la ligne de clivage entre les hommes et les femmes, entre ceux qui revendiquent le pouvoir de plus jouir et celles qui revendiquent celui de se réaliser. Entre la sexualité et l'amour, c'est-à-dire le monde de l'affectivité.

En juin, les objectifs sont encore plus clairs côté lesbiennes, quand Anne-Marie publie sa « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels ». « Nous lesbiennes, nous voulons parler de notre amour, car nous en avons assez de voir l'homme étaler le sexe et lui seul³. »

Guy Hocquenghem reconnaît en effet que « le manque d'intérêt pour les problèmes affectifs ramenés immédiatement à des problèmes sexuels est critiquable. Des camarades ont pu dire que nous parlons beaucoup de sexe et pas beaucoup d'amour. (...) Reste que le rapport sexuel entre hommes reste le tabou majeur⁴. »

Ce n'est pas certain !

Car ce débat autour de la sexualité et l'amour cache un autre problème dont les homosexuels n'ont pas du tout conscience, c'est l'impossibilité dans laquelle se trouvent les lesbiennes au FHAR d'établir un nouveau dialogue hommes/femmes fondé sur l'égalité

symbolique.

« Est-il indispensable, parce qu'on est un homme, de ne s'adresser implicitement qu'aux hommes ? s'indigne Anne-Marie dans cette même réponse publiée en juin. C'est que partout et toujours, l'homme est le seul système de référence, le seul interlocuteur valable, celui dont on jalouse obscurément le pouvoir ! Le pénis symbolise tour à tour le sceptre et la matraque. Tout cela, quel intérêt pour les femmes ? Aucun. Dans la société bourgeoise et patriarcale, LE sexe, c'est le pénis, cette épée dont nous sommes le fourreau. L'homosexualité ? C'est la pratique sexuelle de l'homme – puisque nous, femmes, nous n'avons pas de sexe, seulement un trou⁵ ! »

Le problème est posé. Au FHAR, les femmes sont renvoyées à leur inexistence sociale sans pouvoir fonder un nouveau rapport social homme/femme avec les garçons qui restent prisonniers de la transgression. Ainsi, derrière la révolution sexuelle antibourgeoise et antipatriarcale, c'est la question de l'ordre symbolique fondé sur le primat du Phallus qui est enfin posée.

Que peut devenir l'alliance entre le MLF et le FHAR ? De toute évidence, une nécessité remise à plus tard pour les « quelques-uns du FHAR » qui dressent un « bilan » à la fin du printemps.

« Nous – c'est-à-dire les pédés du FHAR – avons un énorme problème avec les filles. Il y a un malaise certain dans les AG puisque les filles ont éprouvé le besoin de faire une réunion à part le mardi. Parmi la foule des gens qui nous ont rejoints, il y en a qui sont tout simplement misogynes. L'homosexuel bourgeois n'a souvent que ce moyen-là pour se sentir moins méprisé : être un petit Blanc de la sexualité et mépriser les femmes auxquelles les hétérosexuels l'assimilent. (...) L'homosexualité n'est un ressort révolutionnaire que si elle a été vécue comme une répression effective et quotidienne : nous avons tout de suite mordu largement et sans peine sur le milieu artistique de Saint-Germain-des-Prés alors que nos relations avec le jeune pédé opprimé de province se sont le plus souvent limitées à un échange de lettres⁶. »

C'est un fait ! Et l'on voit ici se dessiner les nouvelles lignes de force de l'émancipation homosexuelle masculine. D'un côté, le mouvement de la contre-culture qui va progressivement prendre le pouvoir dans les journaux de gauche, dans les musées, le théâtre, la danse. Et de l'autre, un mouvement plus politique qui s'appuie sur les mouvements

anglo-saxons pour orienter son énergie vers une « modification de la loi ». Cette tendance « politique et quotidien » souhaite appliquer « notre explosion de bonne volonté, de critiques à des buts précis : les hôpitaux psychiatriques où l'on soigne les homosexuels, la répression de la sexualité des mineurs qui nous vise particulièrement, la défense de notre communauté contre les attaques de flics ou des truands dans les tasses ou les boîtes. »

Exit donc les nouveaux rapports entre les hommes et les femmes au profit « de notre communauté », dont la référence apparaît pour la première fois. Une communauté qui n'inclut pas les lesbiennes et qui, d'une certaine façon, prend ses distances avec le MLF, en dépit des pétitions de principe qui seront formulées l'année suivante par la tendance « politique » du FHAR en faveur d'une « jonction théorique et pratique avec les femmes du MLF ». Ils écrivent : « Nous nous sentons directement concernés par la lutte des femmes contre la société mâle et phallogratique et nous disons que les homosexuels sont les principaux alliés des femmes dans cette lutte.

C'est pourquoi nous ne voulons rien avoir à faire avec les homosexuels misogynes dont nous combattons le racisme imbécile. De la même façon, nous dénonçons le sexisme de certaines femmes qui ne comprennent pas que l'homme est lui aussi aliéné par le système dans lequel il est pris. Pour nous, faire la révolution ce n'est pas remplacer le patriarcat par le matriarcat⁷. »

Voilà une façon de renvoyer les femmes à un passé historique révolu, qui est d'ailleurs plus mythique que réel. Si Guy Chevalier, Laurent Dispot, Guy Maes, Frank Arral et de nombreux copains du FHAR sont réceptifs au féminisme au point de s'allier au MLF, les « politiques » inaugurent un communautarisme qui débouchera quarante ans plus tard sur la victoire du « mariage pour tous ». Le contraire de ce que désirait le FHAR.

La critique la plus terrible et effroyablement prémonitoire menée contre cette évolution n'en est pas moins formulée par Guy Hocquenghem dans un texte courageux d'une quinzaine de pages publié en 1972 et adressé « Aux pédérastes incompréhensibles ».

« Dès le début, le FHAR se signalait comme un mouvement sexuel : nous parlions sexe, nous ne parlions même que de sexe, à croire, nous disaient certaines femmes, que l'amour et les relations humaines nous

intéressaient peu. (...) S'il existe un mouvement anti-humaniste, c'est bien celui-là, où le sexe machine, les organes branchés occupent presque tout le désir exprimé. Nous sommes des machines à jouir⁸. »

La révolte des hommes procède d'une lutte pour défendre leurs droits à la liberté sexuelle. Elle implique une séparation d'avec les hétérosexuels afin que les gays apparaissent en tant que tels comme groupe social sexuellement réprimé. Cette séparation porte en elle une évolution vers un communautarisme gay visant à instituer une « société dans la société », avec sa culture, ses réseaux, sa presse, ses commerces et ses lobbies gays qui prendra effet dans le mouvement LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Transsexuels). La révolte des femmes, en revanche, procède du processus inverse. Elles se séparent des hommes (homos et hétéros) pour s'unir « entre femmes », entre hétérosexuelles et homosexuelles, dans ce *no man's land* où peut se construire une sororité nouvelle qui serait irriguée par l'amour entre femmes, ferment de l'amour de soi comme femme, et de toute union possible avec les autres femmes.

Notes

1. « Elles sont puissantes, les filles qui s'embrassent », *Tout*, n° 12, p. 6.
2. Des militantes du MLF, « Votre libération n'est pas la nôtre », *Tout*, n° 15, 30 juin 1971. Pour plus de développement sur ce texte, voir Françoise Picq, *Libération des femmes, les années-mouvement*, Paris, éd. Seuil, 1993. Françoise Picq appartenait à ce groupe et participait au journal *Tout*.
3. « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels », *Rapport contre la normalité*, éd. Champ libre, 1971, p. 80.
4. Ibid.
5. « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels », *Rapport contre la normalité*, éd. Champ libre, 1971, p. 80.
6. *Tout*, n° 16, juin 1971.
7. « Pour la constitution et l'organisation d'une tendance "politique" au sein du FHAR », automne 1972, archives MJB.
8. Guy Hocquenghem, « Aux pédérastes incompréhensibles », in *Sexualité et répression, Partisans*, n° 66-67, juillet-octobre 1972, p. 157.

17.

L'arrestation

En juin 1971, je suis loin d'avoir cette lucidité sur ce que nous vivons. Comme Margaret, je pense que l'homosexualité est en soi révolutionnaire. C'est comme ça que je vis mes désirs pour les femmes : une rupture avec la famille et la société qui nous oppriment.

En juin, Margaret publie ses « Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire » dans le *Rapport contre la normalité*. Ce recueil de textes du FHAR, tous anonymes, est publié aux éditions Champ libre, à l'initiative de Françoise d'Eaubonne, Guy Hocquenghem et Alain Prique. Un chapitre est consacré aux lesbiennes avec une bande dessinée délicieuse intitulée « La puissance et la jouissance » qui montre des hommes dans différentes situations de la vie rêvant, en fait, de « s'enculer », avec et en conclusion, deux femmes qui font l'amour dans des cœurs. Anne-Marie y publie également sa « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels ». Dans son texte théorique, Margaret pense que le désir a des motivations politiques qui sont rarement analysées comme telles, mais qui participent d'un certain choix homosexuel. La pression à l'hétérosexualité est tellement forte que choisir d'aimer une femme plutôt qu'un homme relève d'un désir de transformation sociale tout autant que pulsionnel.

« L'homosexualité en général nie trois mythes implicites qui sous-tendent les rapports sexuels constitutifs du patriarcat : 1. Que le plaisir est lié à la reproduction de l'espèce ; 2. Que les rôles sexuels figés sont « naturels » ; 3. Que les seuls rapports amoureux possibles sont ceux hétérosexuels, orientés vers la famille. Ainsi, l'homosexualité tend à ouvrir des voies nouvelles pour l'expression sociale de la libido ; celles-ci constitueraient des rapports sociaux en conflit avec les rapports phallogocratiques (donc non patriarcaux) et contribueraient à la

destruction de la famille.

L'homosexualité féminine nie, en plus, certains rapports idéologiques et sociaux constitutifs du patriarcat : 1. Lesbiennes, nous nous définissons non pas en fonction des hommes mais en fonction des autres femmes. 2. Le "nous" créé dans l'amour fait partie de notre conscience collective de femmes, n'étant pas, comme le "nous" du couple hétéro, en contradiction avec notre devenir. 3. Refusant le mariage et recherchant nos rapports privilégiés entre femmes, nous nions l'isolement et la rivalité des femmes hétérosexuelles (les deux conditions qui nous empêchent de faire un mouvement de masse)¹. »

J'adhère complètement à cette analyse qui rend compte des relations entièrement nouvelles que nous vivons au mouvement. La relation d'amour entre femmes est un rapport social qui n'a jamais été analysé comme tel puisque l'homosexualité est enfermée dans le registre privé de la sexualité.

Mais la vie ordinaire continue.

J'ai raté le concours d'entrée à l'École normale supérieure de Fontenay ainsi qu'à l'École normale supérieure d'enseignement technique. Cet échec ne me touche pas vraiment. Je bénéficie des équivalences du DUEL d'histoire et du DUEL de géographie qui me permettent de m'inscrire en licence d'histoire à la Sorbonne avec mes camarades du lycée. J'ai en outre, à portée de main, des rêves d'émancipation certainement plus dynamisants que la perspective de devenir professeur d'histoire dans un lycée après avoir passé le concours de recrutement du Capes et de l'agrégation.

J'y évolue dans un état de réceptivité totale. Sans idée préconçue sur ce que je dois faire ou ce qui va arriver. Happée par cette vitalité irrésistible qui s'appelle Mouvement de libération des femmes. La curiosité en éveil, disponible, prête à tout, portée par l'énergie collective qui déploie en chacune de nous une formidable joie de vivre. Nous sommes embarquées dans quelque chose qui nous dépasse et qu'il est impossible d'arrêter. Quel bonheur de se trouver avec tant de femmes qui n'ont plus peur de rien et refusent de faire le moindre compromis avec la société mâle. C'est notre force. Dire « non » à tout système d'oppression. Se donner une chance de faire évoluer la société. Et d'évoluer soi-même.

J'adhère à tout ce qui se passe. Comment résister à la jubilation d'être ensemble, de s'intéresser à ce qui concerne les femmes, comme

si ces retrouvailles avec les femmes allaient élargir le champ des possibles.

À présent, je cherche ma voie, ma place, la façon dont je vais contribuer au changement social. Je me reconnais dans ces rebelles du mouvement, incroyablement heureuse de les avoir rencontrées. Le cœur dilaté. L'espoir enfin présent dans ma vie de rompre avec la chaîne des générations, des vies sacrifiées, des destins non choisis.

Ce que je ressens avec les femmes est différent de Mai 1968, où je flottais dans une sorte de suspension du temps, dans l'ignorance de ce qui arriverait demain ou dans un mois. Chaque jour était nouveau. On se demandait ce qui allait se passer et comment finirait la grève générale. Combien de temps cela pourrait-il tenir ? Car on ne pouvait pas rester comme ça, suspendus dans le rêve collectif, toute la France en grève, sans essence pour partir bientôt en vacances, parlant avec des inconnus qui nous prenaient en stop, ouverts aux autres, baignant dans l'expression même de la vie déconnectée du quotidien. J'allais parfois dans la cour de la Sorbonne, mais j'étais surtout fascinée par la tour de l'université de Jussieu. J'étais encore au lycée en mai 1968, et je m'arrêtais devant cette tour, aspirée par le désir de faire des études supérieures. Si Mai 68 a touché quelque chose de très fort en moi, c'est ce désir-là, inextricablement mêlé à celui de « changer la vie ». Je n'avais pas digéré le redoublement de ma 1^{ère}, et peut-être pas non plus celui de ma 3^e, qui était presque passé inaperçu avec le déménagement de mes parents dans la banlieue rouge, à Villejuif. Le passage, très surprenant, de la pension Notre-Dame d'Orbec au lycée mixte Romain-Rolland d'Ivry-sur-Seine, dans un milieu communiste, était en soi un profond sujet de réflexion. On m'avait fait redoubler alors que j'avais obtenu le brevet. Était-ce parce que je venais d'un établissement religieux ? Une année d'ennui malgré la nouveauté du changement d'établissement.

Quatre ans plus tard, je pouvais prendre ma revanche sur cette scolarité poussive grâce à la communauté des révoltés qui s'était levée en mai 68 et m'ouvrait le chemin de la réussite scolaire. J'étais devenue une bonne élève. Je trouvais ma place dans un milieu en pleine évolution. Avant mai 68, j'étais apparemment bien intégrée dans une famille, un lycée, une paroisse, une pratique religieuse, une maison des jeunes à Villejuif. Mais mon être profond s'ennuyait. Cette suspension du temps pendant deux mois l'a réveillé. Non seulement le

désir d'apprendre, tout apprendre, revenait, mais la vie devenait passionnante puisque nous pouvions la changer.

Sauf qu'il me manquait quelque chose d'indéfinissable. Durant les événements, nos professeurs d'histoire du lycée nous ont fait des cours sur le socialisme, le trotskysme, le communisme, tous ces courants politiques qui s'étaient emparés du cerveau des jeunes. J'écoutais, intéressée, mais pas tout à fait conquise. J'allais à l'aumônerie du lycée rencontrer le père Lacroix, que j'aimais beaucoup. Il expliquait les rudiments de la démocratie représentative. Si vous vous présentez aux élections du comité de grève, vous êtes obligé de représenter les personnes qui vous ont élu. Que faites-vous si cela ne correspond pas à vos idées ? Vous battre pour ces idées, du seul fait que vous êtes dans le système de la représentation ? Ces questions m'intéressaient. Au lycée, nous étions une minorité de chrétiens, militant à la Jeunesse étudiante chrétienne, très engagés aux côtés des jeunes communistes dans la grève. Mais je n'ai pas été élue au comité de grève. Pourquoi ? Mystère.

Le MLF est venu deux ans plus tard. Cette fois-ci, j'avais perdu toute distance avec l'événement. J'étais dedans, totalement immergée dans l'espérance. Amoureuse des femmes du MLF plus que d'une en particulier. Sorte de ludion confronté à un passé de frustrations affectives qui remontait et me joua un vilain tour.

Un samedi de juin 1971, je me rends chez Marie-Thérèse, rue de la Sablonnière, avec qui j'ai rendez-vous. Je ne sais pas ce qui m'attire en elle. Son goût pour Brigitte Fontaine qu'elle écoute en boucle sur son pick-up, particulièrement *Comme à la radio* et *Cet enfant que je t'avais fait* qu'elle chante avec Arezki ? Son pull-over rouge ? Sa grande taille ? Son espèce de nonchalance qu'elle promène dans la vie et qui me fait tant défaut ? Avant de filer dans le XIV^e arrondissement, je m'arrête au Prisunic de l'avenue d'Italie. Je me promène dans les rayons et flashe sur un pull rouge. Je le mets discrètement sous ma veste et me dirige vers la sortie. Je n'avais pas passé la porte qu'une main ferme me saisit par le bras. C'est une femme d'âge moyen. « Mademoiselle, qu'est-ce que vous avez là ? Suivez-moi. » La femme m'emmène dans un cagibi situé au fond du magasin, téléphone à la police, et attend. Je suis tétanisée qu'une femme m'arrête. Je n'ai même pas la présence d'esprit de lui proposer d'acheter le pull. La police arrive, m'emmène au commissariat central du

XIII^e arrondissement, place d'Italie, et m'enferme dans une cellule après avoir retiré les lacets de mes chaussures. Dans la cellule d'à côté, il y a un homme âgé. Le temps passe, c'est très long. L'heure de mon rendez-vous aussi. Puis je vois une jeune fille qui se tient debout contre le chambranle de la porte face à la cellule où est enfermé le vieux monsieur. C'est son père. Il est là parce qu'il l'a violée. La fille est muette. Je regarde la scène, stupéfaite. Au bout de trois heures enfin, un flic vient me chercher. Voit-il que je ne suis pas une délinquante en puissance ? Il me fait une leçon de morale, pas du tout gêné de m'avoir gardée tout ce temps pour ce délit ridicule. J'ai volé un pull dans un grand magasin. Je m'en veux terriblement de m'être fait prendre. Que m'est-il arrivé ? Le policier me relâche après m'avoir fait signer un procès-verbal, prélude à un procès que le magasin Prisunic va intenter contre ce délit. Le procès aura lieu deux ans plus tard, à la 17^e chambre correctionnelle de Paris. Je serai condamnée à 200 francs d'amende, 100 francs de dommages et intérêts et un mois de prison avec sursis pour un pull valant 75 francs. Durant l'audience, je serai celle qui recevra la condamnation la plus légère. Elle est inscrite sur mon casier judiciaire, ce qui m'empêche de me présenter aux concours du Capes et de l'agrégation. Me voilà définitivement obligée de prendre un autre chemin. Et franchement, ça me soulage, bien que la très sévère condamnation fasse planer au-dessus de ma tête une menace contre laquelle je ne sais pas me défendre. Ma famille ne fréquente ni les juges ni les avocats. Je ne connais rien au droit. Je n'ai plus le choix. Je dois avancer sur une voie parallèle, en quête de ma vraie vocation.

À la rentrée 1971, je déménage dans une chambre minuscule située au septième étage sans ascenseur d'un immeuble bourgeois de la rue Stanislas, à Montparnasse. Pour 100 francs par mois et quatre heures de ménage par semaine chez la propriétaire, je dispose de 9 m² mansardés sans eau courante, les toilettes sur le palier, et un chauffage soufflant qui fait tellement de bruit la nuit que je suis obligée de l'éteindre. Je prépare mon petit déjeuner sur un camping-gaz. Je serre les dents. J'ai enfin quitté la famille, libre et indépendante. La liberté devient mon luxe. D'un tempérament ascétique, je supporte bravement et sans me plaindre mon nouveau mode de vie. Ma mère préfère ne pas voir où j'habite. Mon père est psychologiquement loin de la famille.

Mes grands-mères m'ont offert des torchons pour mon trousseau, clin d'œil à mon engagement et à une tradition familiale qui devrait me donner de quoi m'installer si je me mariaais. Mais je n'aurai que les torchons. Qu'importe. La vie est à moi. Avec ses angoisses, ses petits boulots, mes études et... le MLF.

Les réunions reprennent rapidement à la rentrée. Nous préparons la première manifestation de femmes en faveur de la libre maternité.

Note

1. *FHAR, Rapport contre la normalité*, symptôme 3, éd. Champ libre, Paris, 1971, p. 83-88.

18.

La première manifestation pour l'avortement et la contraception libres et gratuits

C'est la première fois que des femmes organisent une manifestation toutes seules, sans les mecs. Qu'elles choisissent le jour et l'heure. La première fois qu'elles définissent le trajet, contactent la préfecture de police pour obtenir l'autorisation de manifester dans l'espace public. Que leur choix est refusé car le trajet prend fin près des grands magasins, un samedi après-midi, et que ce n'est pas possible, il y a trop de femmes qui font leurs courses. Il faut se replier sur le parcours République-Nation, désert ce jour-là. La première fois que nous avons tiré 10 000 tracts qui ont été distribués, une affiche représentant la République enceinte, et que la presse n'a pas annoncé la manif. Nous ne savons pas s'il y aura du monde.

Le Planning familial a décidé d'appeler à la manif. Les membres des organisations politiques doivent venir à titre individuel. Pas de banderoles, ni celles des femmes du PSU, ni du MLA, ni des syndicats, du FHAR ou du MLF.

La question d'y aller ou pas ne se pose pas pour moi. Je regrette tellement de ne pas avoir signé le Manifeste des 343 que je ne vais pas me priver de cette première manifestation de femmes dans la rue. Toutes les Gouines rouges sont là. Nous avons trouvé des slogans bien frappés auxquels j'ai largement participé comme : « Famille = Pollution. À bas le pouvoir mâle ». Le mot « pollution » m'est venu spontanément. Comme le mot « oppression » aux premières révoltées. Nous sommes empêchées de respirer librement, opprimées par le poids des traditions patriarcales, empêchées de vivre pleinement. Dans ce mouvement hautement subversif, chacune soulève l'empreinte ancestrale du patriarcat à sa façon. Dans l'ensemble, les femmes ont été très inspirées par la préparation de cette manif. Des centaines de

ballons couverts de slogans sont acheminés sur la place. Arrivent des pancartes en forme de figurines. Il y a un médecin surmonté des mots « Au nom de la vie ? », un prêtre « Au nom de Dieu ? », un patron « Au nom du fric ? », un juge « Au nom de la loi ? ». Et la conclusion générale : « Ils ne décideront plus pour nous. »

Nous avons prévu un service d'ordre composé de femmes uniquement car nous ne voulons pas des manifs gauchistes conduites par des hommes casqués. Nous prenons le risque d'agressions par les fachos. Les pancartes où sont inscrits les slogans témoignent d'une créativité magnifique. « Omo, boulot, marmots, y en a marre. » « Double travail, demi-salaires. » Et une autre en forme de collage gigantesque représentant des modèles de haute couture : « Nous ne sommes pas des poupées. »

À 14 heures, panique. Nous avons perdu le cercueil. « Quel cercueil ? » Le cercueil noir qui ouvre la manif en représentant les milliers de femmes qui meurent à cause de l'interdiction de l'avortement. La manif a déjà démarré tandis que nous cherchons le cercueil, remontant le cortège, étonnées qu'il y ait tant de monde. La foule grossit au fur et à mesure que nous avançons. Nous étions peut-être 1 500 à République, on dirait que le nombre a doublé. Nous chantons l'hymne des femmes que j'accompagne à la guitare. La joie commence à se répandre avec une émotion indicible. Tout le monde sourit, le cœur dilaté de plaisir. Mais brusquement, des mannequins professionnels s'insinuent devant la manif pour se faire photographier avec leurs atours de femmes objets. Nous les rejetons manu militari. Le cercueil est enfin parvenu à la tête du cortège. « Vive les femmes, nous aurons les enfants que nous voulons », crions-nous de plus en plus enthousiastes. Même sur le trottoir, elles nous font de grands sourires. Carole Roussopoulos est venue avec sa caméra vidéo. Elle est la seule à filmer nos manifestations, comme en juin, à l'université de Vincennes, quand elle a enregistré le débat du séminaire de Georges Lapassade qui avait invité le FHAR et le MLF. « Elles ont raison », dit une femme sur le trottoir. « Pourquoi vous ne les rejoignez pas ? » lui demande Carole. « Ce n'est plus de mon âge », répond-elle. « Et vous, madame ? » (la femme est une grand-mère à l'accent parisien). « Ah, c'est pas moi qui vais leur dire comment ne pas faire d'enfant. » « Et comment madame ? » « Eh bien, y a qu'à pas baiser ». Nous rigolons. Puis mouvement dans la foule. Toutes les têtes se lèvent vers une

fenêtre du troisième étage où des femmes font de grands signes. Nous scandons : « Les femmes, dans la rue, pas dans la cuisine ». Elles sont ravies, tandis qu'un homme cherche à fermer la fenêtre, mais les voilà qui apparaissent à la fenêtre d'à côté.

Le bruit circule que Simone de Beauvoir¹ est dans la manif avec son amie Sylvie Le Bon. Quel honneur pour nous. Nous marchons dans un mélange de gravité et de joie. Qui s'attendait à voir autant de femmes ? Soudain, nouveau mouvement de foule, vers l'église Saint-Ambroise cette fois-ci. Que se passe-t-il ? Des cris de joie fusent. « Mariage piège à con. » « Libérez la mariée. » Au loin, je vois effectivement un cortège de mariage entrer dans l'église, dépassé par des femmes et des copains du FHAR complètement excités qui s'engouffrent eux aussi dans l'église et remontent la nef jusqu'à l'autel. Combien d'entre nous ont été élevés dans la religion catholique ? Beaucoup. Christine Fauré s'est ruée à l'intérieur de l'église avec son copain Pierre Blachier, ouvrier OS chez Renault et membre avec elle du groupe anarchiste Information, correspondance ouvrière. Elle n'a pas signé le manifeste alors qu'elle a déjà avorté plusieurs fois, malgré son jeune âge. Elle est arrivée au mouvement en septembre 1970 en provenance de Toulouse. Cette fois-ci, elle est prise d'une sorte d'ivresse transgressive qui la pousse à dévaler la nef à toute vitesse. Elle aurait tant aimé le faire à Saint-Sernin, me dira-t-elle plus tard. Les mariés sont effrayés et courent se réfugier à la sacristie, tandis que le prêtre fait courageusement face aux manifestants en tentant de fermer le portail. Miracle, il se ferme, mais avec lui à l'extérieur. Annie Sugier est là. Elle aussi a été élevée dans la religion catholique et regrette de ne pas avoir signé le manifeste. Un dialogue s'engage avec l'homme d'Église, raconte Annie :

« Qui êtes-vous ?

– Le Mouvement de libération des femmes.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Les femmes !

– Ah bon, les femmes, vous avez raison.

– On est pour l'avortement libre et la contraception !

– Oui, vous avez raison.

On ne voulait plus de la réconciliation :

– Vous n'avez rien à dire, vous l'Église, vous avez toujours rejeté et

méprisé les femmes !

– C'est vrai, mais ça va changer.

– C'est trop tard...

– Alors, on pourra être pape ?

Il lève les bras, sincèrement stupéfait :

– Voyons... ça... non, ce n'est pas possible...

– Alors, tant pis ! Adieu. »

Annie est heureuse. Dans *Le Torchon* n° 3 qui publie ce dialogue, elle écrit également :

« Si la mariée a vraiment pleuré, elle a eu tort. Quand nous avons couru vers l'autel, entre des chaises de velours rouge, dans une demi-obscurité mouvante, comme happées par un formidable torrent de joie, c'est à l'église que nous pensions. Quand nous avons entouré la silhouette blanche du prêtre et que nous avons couvert de nos cris le grondement assourdissant de l'orgue, c'était encore à l'Église que nous pensions.

Quand tout le monde s'est retiré pour reprendre la marche interrompue, quand la lourde porte de l'église, poussée trop vite, s'est stupidement refermée, laissant le prêtre dehors, avec, à côté de lui – on ne sait pourquoi ? – un garçon tenant une chaise, quand nous avons ri en le regardant frapper à la porte de son propre temple, c'est toujours à l'Église que nous pensions.

Lorsqu'il s'est enfin tourné vers nous, désespéré, et qu'il nous a demandé : “Qui êtes-vous ?”, c'est à l'église que nous avons répondu : le Mouvement de libération des femmes². »

Tout le monde regagne le boulevard Voltaire de plus en plus enthousiaste. La voiture de Marie Dedieu, la « directrice » du *Torchon brûle*, est couverte d'enfants qui crient : « Enfants désirés, enfants aimés. » Des fleurs décorent les portes. Il y a des pancartes de toutes les couleurs que filme la petite équipe de la télé, exceptionnellement envoyée sur les lieux. Nous arrivons bientôt place de la Nation.

Le cercueil est là, posé par terre. Les filles se sont assises autour de lui. Elles le brûlent en un feu de joie tandis que nous chantons : « Levons-nous femmes esclaves, et brisons nos entraves. Debout. Debout. »

C'est génial. Plus rien ne peut nous arrêter. Même pas les rabat-joie du XI^e arrondissement qui écrivent dans le bulletin UDR :

« Que reste-t-il de féminin à des femmes qui ne veulent plus dormir à côté de leur mari, qui ne veulent plus faire le ménage, qui ne veulent plus élever d'enfants et qui réclament le droit à l'avortement libre et gratuit et l'obligation pour tous les hommes de prendre la pilule à leur place, de travailler pour eux et de dormir tout seuls³ ? »

Le décalage entre le pouvoir politique et les femmes révoltées est là, béant, créateur d'histoire.

Notes

1. Pour une analyse de l'action de Simone de Beauvoir au MLF, voir M.-J. Bonnet, *Simone de Beauvoir et les femmes*, éd. Albin Michel, 2015.

2. « À propos d'une manifestation d'un goût douteux », *Le Torchon brûle*, n° 3, février 1972, p. 21. Texte écrit par Annie Sugier. Voir aussi page 20, consacrée à la manifestation du 20 novembre avec des photos des Gouines rouges à la République, des mères de famille dénonçant le manque de temps, une photo des enfants assis sur le capot de la voiture de Marie, etc.

3. Cité dans *Le Torchon brûle*, n° 3.

19.

San Remo

Aux vacances de Pâques 1972, Françoise d'Eaubonne nous embarque en voyage à San Remo, en vue de boycotter le congrès international de psychiatres qui se réunit au casino du 5 au 8 avril.

Les psychiatres invités sont membres du MSI, néofascistes italiens, Opus Dei, catholiques moralistes et autres joyeux personnages. Elle a été prévenue par un libraire milanais qui vendait ses livres et en a profité pour établir le contact avec les homosexuels italiens qui viennent de fonder le FUORI, à l'image du FHAR.

Le congrès a pour objectif de « guérir l'homosexualité par la neurochirurgie », grand rêve d'éradication des anormaux qui remonte aux pratiques nazies des camps de concentration. Françoise se sent rajeunir, comme à l'époque de la Résistance à Toulouse, quand elle transportait sur son vélo des tracts interdits.

Sa démesure peut à nouveau s'exprimer impunément. Nous avons rendez-vous à la frontière italienne le jeudi soir. Chacun est prié de venir par ses propres moyens pour ne pas attirer l'attention. Ce sont des fachos, dit-elle, ça ne rigole pas. Dominique, une des trois « sœurs Tchekhov », qualifiées ainsi car elles sont toutes les trois blondes comme les blés, et Philippe Genet, un fhariste, sont venus dans une voiture à l'arrière de laquelle est écrit *Just married*. Les douaniers leur ont fait de beaux sourires en passant. Je suis descendue en stop à Montpellier pour retrouver Maryse et Anne-Marie, direction Menton. Le grand Marc est venu avec Françoise. Avec ses cheveux bouclés entourant son visage d'ange, il a fait craquer Françoise, qui file le doux amour en sa compagnie.

Les Italiens nous rejoignent au restaurant où nous devons mettre au point notre stratégie. Malgré l'excitation de l'aventure, j'ai terriblement peur. Françoise nous prévient à voix basse qu'une bombe

sera déposée dans la salle du congrès, qui devrait mettre un terme à ce scandale sans précédent. Scandale politique, médical et professionnel, « une basse manœuvre politique visant à hâter la venue du fascisme et la dictature du clergé », a-t-elle écrit dans un vigoureux « Avis aux flikiatres et aux hétéroflics ». « Qui êtes-vous, docteur Marcel Eck, auteur d'un "Sodome" si platement imbécile, que même les psychiatres catholiques de Paris ont ri de vous, vous qui n'êtes pris au sérieux par aucun de vos confrères parisiens. » Et après avoir attaqué André Baudry, qui envoie un « observateur » à ce congrès destiné « à réprimer, humilier et mettre hors la loi les homos, vos clients d'Arcadie », elle attaque : « Envoyer quelqu'un à ce "congrès" dans d'autres intentions que de le saboter relève exactement de la conduite des collaborateurs français de l'occupation hitlérienne quand ils protestaient de leur "patriotisme". »

En conclusion, elle adresse cet admirable rappel historique, que nous ignorions, nous les jeunes qui sommes nés après la guerre : « À Paris, le FHAR chante : "Nous ne porterons plus le triangle rose." À Rome et à Turin, le FUORI crie aux homosexuels : "Dehors avec le Fronte Unitario Omosessuale Rivoluzionario Italiano", le Gay Lib à Londres dit *Coming out* et le MHAR en Belgique : "Il n'y a ni âge ni sexe pour aimer"¹ ».

Françoise a tapé juste, en pionnière inspirée.

Je ne me souviens plus si nous avons dormi sur la plage ou si nous nous sommes entassés dans une chambre d'hôtel, mais le lendemain, j'ai encore plus peur. Au casino, nous assistons à une séance particulièrement démoralisante au cours de laquelle un médecin espagnol explique comment il a lobotomisé des homosexuels pour les guérir. Françoise a demandé à prendre la parole au congrès. Nos amis italiens ont prévenu la presse et la télé qui doit venir la filmer pour éviter d'être arrêtée par la police. Ce qui ne l'a pas empêchée de passer la matinée au poste. Françoise est en pleine forme. Elle aime organiser ses troupes, distribuer les rôles, semer le trouble et la révolte. Elle nous a divisés en deux commandos. Le commando français qui assiste au congrès le premier jour, et le deuxième jour, le commando italien qui doit entrer en scène avec la bombe pendant que nous traverserons la frontière.

Juste avant l'intervention de Françoise, il nous faut encore entendre un vieux schnock dispenser des conseils du genre « le jeune devrait

prendre exemple sur son père pour traiter plus tard sa femme comme il a vu traiter sa mère ». On nous traduit ce joli programme. Françoise est à deux doigts de bondir sur la scène, puis se ravise. Il ne faudrait pas mettre en péril notre action par un coup de sang passager. Enfin, son tour arrive. Elle s'avance dignement vers la tribune, habillée en pantalon, les manches de son pull retroussées comme si elle allait boxer. La télé suit son cheminement, lui donnant une aura supplémentaire de diva qui va créer l'événement. Elle parle en français, appelant à la grève de la natalité car « la planète va déborder », au rythme où nous sommes partis. Le président de séance tapote son micro, visiblement énervé. Elle tape sur la table pour continuer, toujours devant la caméra qui tient un sujet en or. Le public hurle. C'est la confusion la plus grande, mais nous devons nous retirer maintenant pour laisser place au deuxième commando. Nous filons en vitesse sur Nice pour être loin de l'explosion. Le soir, les Italiens nous téléphonent pour nous donner le résultat des opérations. La bombe s'est transformée en boules puantes répandues dans la salle qui ont fait un tel effet que les congressistes ont dû évacuer les lieux, le temps d'aérer. Nous sommes déçues. Toutes ces angoisses pour ça ? Mais la presse italienne rend compte le lendemain de la « *contestatori a San Remo* ». « *I contestatori avanzano con lungo i viali di Sanremo con muchi o manifestini.* » Une photo montre Françoise, poing levé, entourée de Marc et d'une Italienne, qui ont eux aussi le poing levé. À côté, Maryse fait le signe d'un triangle avec ses mains levées, symbolisant la vulve. Anne-Marie est derrière.

Mes angoisses ont disparu en passant la frontière. Je n'ai pas du tout envie d'être arrêtée. Une fois me suffit, même si ce n'est pas pour les mêmes raisons. Nous reprenons notre souffle sur la plage de Nice où nous rejoignent Jean Le Bitoux et ses copains. Ils vont fonder un groupe FHAR. Le soleil miroite sur la mer. Tout est paisible...

Le 1^{er} mai 1972, le FHAR se rend à nouveau au défilé des travailleurs. Et là, coup de génie ! Ils arrivent avec une grande banderole sur laquelle est écrit : « Prolétaires de tous les pays, caressez-vous. » Philippe Genet a revêtu un surplis de curé en dentelle qui lui arrive au milieu des cuisses, laissant apparaître un collant troué. Hélène Hazera porte une ample robe bleue décolletée² avec laquelle elle joue en dansant sur l'air de *La Mauvaise Réputation* dont

Françoise vient d'écrire une version fhariste : « Non, les braves gens n'aiment pas que, l'on mette ailleurs qu'eux notre queue. » Elle a aussi composé un couplet pour les filles et la chanson se termine par : « Nous ne porterons plus le triangle rose. »

Georges Lapassade est là, qui a ouvert son séminaire de Vincennes l'année dernière au MLF et au FHAR. Guy Chevalier, Guy Maez (la bande des Guy), Marc. Ils sont déchaînés, drôles, farceurs. La CGT est bien obligée de nous tolérer si elle ne veut pas se faire passer pour rabat-joie ou « peine-à-jouer », comme sont qualifiés les bourgeois par Jacques Lacan. Ce qui n'a pas empêché Jacques Duclos, en janvier dernier, de nous traiter de tous les noms.

C'était à la Mutualité. L'Union de la gauche organisait un meeting sur les femmes pour présenter son programme commun. Le MLF et le FHAR se sont invités en vedette américaine.

À côté de moi, j'entends soudain Christine Delphy rigoler toute seule alors que Jeannette Vermeersch parle depuis un temps assez long de la retraite à soixante ans. « Que diriez-vous de la ménopause à trente-cinq ans ? » nous lance-t-elle. On pouffe de rire autour de nous. Puis Jacques Duclos prend la parole et ne la lâche plus pendant au moins une demi-heure. Il fait une chaleur accablante dans cette salle bondée à craquer. On commence à en avoir assez des discours. À un moment, Philippe Genet interpelle le futur candidat aux élections présidentielles et, d'une voix de pédé, lui demande : « Quelle est votre position sur l'homosexualité ? »

Jacques Duclos rougit, puis, hors de lui, l'invective : « Comment vous, pédéastes, avez-vous le culot de venir nous poser ces questions ? » Debout, Philippe insiste en faisant des minauderies désopilantes. « Allez vous faire soigner, poursuit Duclos, de plus en plus rouge. Les femmes françaises sont saines, vous êtes des malades, des anormaux, vous les gens du troisième sexe. » La salle s'est levée. Nous scandons : « Avortement, contraception, libres et gratuits. » Soudain, nous sentons une forte poussée qui nous précipite vers le grand escalier qui devient bientôt archicomble. Le service d'ordre nous met dehors. Il pousse encore dans l'escalier où nous manquons bientôt d'étouffer. Enfin on sort, heureux, insoucians, nous fichant pas mal des élections. Nous avons l'éternité devant nous.

1. Françoise d'Eaubonne, « Avis aux flikiatres et aux hétéroflics », signé « Internationale homosexuelle révolutionnaire », archives MJB. Elle a raconté cette action : « Le FHAR, origines et illustrations », *Revue H*, n° 2, automne 1996, p. 18-30.

2. Voir la photo publiée en couverture du numéro 2 de *L'Antinorme*, février-mars 1973.

20.

Journées de dénonciation des crimes contre les femmes, Mutualité, 13 et 14 mai 1972

« Sodome et Gomorrhe, le combat continue », « Aime-toi toi-même », « Vive l'hystérie », « Nous voulons des bébés pour faire la révolution ».

L'idée d'organiser des journées de dénonciation des crimes contre les femmes est partie d'une réunion de l'association Choisir, fondée par Gisèle Halimi au printemps précédent, dans la foulée du Manifeste des 343. Il s'agit de se donner les moyens juridiques de défendre les premières inculpées d'avortement. Elle regroupe des filles du MLF, des « signataires célèbres comme Simone de Beauvoir » qui est en outre présidente de Choisir, Delphine Seyrig, Françoise Fabian et le petit peuple des révoltées courageuses.

Le comité de préparation, qui était chargé de réunir des témoignages auprès des femmes sur leurs avortements et les conditions de leur maternité, s'est vite trouvé dépassé par les sujets supplémentaires que chacune voulait aborder. Ce qui devait se limiter à la maternité s'est ainsi ouvert au fil des réunions sur un tour d'horizon de l'oppression des femmes. Même les Gouines rouges sont invitées à s'exprimer publiquement.

Nous organisons les journées de dénonciation dans la grande salle de la Mutualité, à Paris. Mais comme la location s'élève à 15 000 francs et que l'argent des droits d'auteur du numéro de *Partisans*, « Libération des femmes, année zéro », qui avait été intégralement versé au compte de FMA en vue d'actions futures, est épuisé, la journaliste allemande Alice Schwarzer propose d'interviewer Simone de Beauvoir et de vendre l'interview au *Nouvel Observateur*. Alice est au mouvement depuis le début. Simone est enchantée. Sous le titre « La femme révoltée », l'article paraît dans l'hebdomadaire en

février 1972¹ et circulera dans le monde occidental, aux États-Unis, au Japon et dans les pays du bloc de l'Est où on se le passe sous le manteau². Delphine Seyrig, Catherine Deneuve, Simone Signoret, Françoise Sagan ont également mis la main à la poche pour louer la Mutualité, si bien que la somme, assez considérable pour un mouvement qui ne vit que de l'engagement bénévole de ses membres, est réunie.

Ce n'est pas tout. Notre groupe musique est mobilisé par les actualités télévisées. Chaque samedi, nous nous réunissons chez Marie-Luce Theye pour répéter les chansons du mouvement en vue d'un disque. On passe des moments magnifiques avec Annie Sinturel, Claudette Davené et Christiane, qui habitent à Nantes et viennent spécialement nous rejoindre, Marianne Ilisca, qui enseigne à Jussieu comme Luce et Annie. Les actualités Pathé Gaumont nous filment pour annoncer la manifestation. On nous montre à Jussieu en train de vendre *Le Torchon brûle*. Ils enregistrent également le groupe en train de répéter. Claude Nedjar, un ami de Luce, a dû prévenir les journalistes. C'est lui qui prévoit de produire le disque. Avec ce petit film, nous espérons la foule des grands jours.

Il a été décidé que les hommes ne rentreraient pas dans la grande salle de la Mutualité mais seraient en revanche les bienvenus pour s'occuper de la crèche, ouverte au premier étage. Ni homme, ni violence, ni voyeur. Les journaux sont furieux car les journalistes hommes qui sont envoyés pour couvrir l'événement sont obligés de rester à la porte. « Les mecs comprennent que leur place n'est pas là », déclare Anne Zélinesky à l'entrée à une poignée de journalistes déçus de ne pas pouvoir rentrer. « La place des mecs est à la crèche ou dehors. » « Est-ce que la libération des femmes passe par l'oppression de l'homme ? » demande un journaliste de plus en plus agacé d'être aussi peu valorisé. Anne lui lance un regard noir : « Pourquoi contre les hommes ? On est pour les femmes, on refuse les relations de domination entre les hommes et les femmes. » Dans un ultime effort de conciliation, Marielle demande pourquoi ils n'ont pas de femmes journalistes à nous envoyer. « Cette situation est révélatrice de la misogynie des médias. »

La télévision est également maintenue dans le hall d'entrée, car les services n'ont ni camera woman ni journaliste femme à envoyer. Ils nous filment en train de chanter l'hymne des femmes, que

j'accompagne à la guitare.

La télé questionne des femmes à l'entrée en posant toujours la même question : « Pourquoi êtes-vous contre les hommes ? » Et nous donnons toujours la même réponse : « On est pour les femmes. »

La télé se rend à la crèche, au premier étage, pour interviewer également les hommes. Soupçonnés d'un défaut de virilité parce qu'ils gardent les enfants, très tranquillement, ils expriment leur solidarité avec nous. Ce sont les compagnons de nos « sœurs » qui participent de manière formidable à ces journées.

Le tract qui a été écrit, discuté, approuvé, distribué, est clair :

« Célibataires ou mariées, avons-nous vraiment le choix ?

C'est nous qui portons, accouchons, avortons.

C'est nous qui risquons notre vie.

C'est nous qui nourrissons, qui lavons, qui veillons.

C'est nous qui donnons notre temps.

Et pourtant, ce n'est pas nous qui décidons.

Ce n'est pas nous qui parlons.

Déjà 343 femmes ont parlé (« nous avons avorté »). Puis 1 000, puis 5 000. En France, à l'étranger, partout elles parlent. Elles se parlent et nous parlerons toutes.

Nous dénoncerons les injustices dont toutes les femmes sont victimes dans :

– l'éducation,

– le travail (sous-qualification professionnelle, inégalité des salaires. Pour toutes et en plus, l'obligation du travail ménager et l'élevage des enfants).

– leur vie sexuelle (nous ne disposons pas de notre corps. Barrage à l'information et à la diffusion de la contraception. Nous ne connaissons pas notre corps et nous n'avons pas le droit à notre jouissance).

– la maternité (au nom de « l'instinct maternel » on nous oblige à être mères, c'est-à-dire au sacrifice, au dévouement, au renoncement à toute vie personnelle, mais si nous nous avisons d'être mères en dehors du mariage et de la famille, nous sommes des objets de scandale, rejetées ou cachées. Dans ces conditions imposées nous ne pouvons être mères comme nous l'entendons).

On a fait enlever les fauteuils des travées centrales, ce qui donne un large espace au centre où nous pouvons circuler ou nous asseoir. Énormément de femmes arrivent. Pour chauffer la salle, on passe la célèbre chanson : « Du soir au matin, toujours au turbin, moi j'en ai marre. » Toutes les femmes reprennent en chœur : « Moi j'en ai marre ! » dans une joie indescriptible.

Les Gouines rouges sont prévues en dernier, le samedi soir. Nous sommes bien embêtées car à part un texte que nous avons écrit à deux et ronéoté pour le distribuer, nous n'avons rien préparé d'autre. Or nous avons une heure à notre disposition. On ne tiendra jamais avec seulement ce texte d'une page. Toute la journée, nous avons entendu des témoignages de femmes. La salle est très réceptive. Maryse a apporté les textes et j'ai écrit sur un grand carton les paroles de « À bas l'ordre bourgeois » que j'ai composées récemment. Bon ! C'est l'heure. Nous montons sur la scène avec tracts, guitare et carton. Les Gouines rouges sont au grand complet, là, visibles. Sauf Margaret, qui est rentrée aux États-Unis l'été précédent. C'est très impressionnant de voir l'immense salle de la Mutualité remplie de femmes qui nous écoutent. Maryse prend le micro. Elle demande à toutes les lesbiennes qui sont dans la salle de monter sur la scène. Stupeur ! Elles viennent. Bientôt, la scène est remplie. Nous avons le sentiment de faire quelque chose d'inouï au mouvement, un *coming out* individuel et collectif de celles qui œuvrent dans l'ombre depuis le début, impulsant au mouvement une radicalité que le féminisme n'a jamais connue. Se séparer des mecs, quelle audace ! Et chanter, homos comme hétéros : « Nous, on fait l'amour et puis la guérilla, l'amour entre nous c'est l'amour avec joie ». Ce n'est plus le « *make love not war* » des hippies américains mais le « *make love and war* ». Les femmes doivent apprendre à se battre pour se défendre.

Quand toutes les lesbiennes sont montées sur la scène et que le face-à-face commence, je lis le texte que nous avons écrit :

« Femmes qui refusons les rôles d'épouse et de mère, l'heure est venue où du fond du silence il nous faut parler. »

J'aurais très bien pu écrire également « du fond du vide », ce vide de culture lesbienne qui explique pourquoi l'absence de racines culturelles nous radicalise. Nous sommes à la recherche de notre culture, de notre histoire, de notre parole.

« On nous a craché le dégoût de nous, nous des femmes.

On nous a enfermées dans le silence de notre insignifiance, nous des femmes.

Nous exprimons collectivement le refus des normes et des fonctions qu'ils ont voulu imposer aux femmes [...].

Nous combattons la normalité sociale qui voue les femmes aux mâles, aux marmots, aux marmites.

Nous sommes fondamentalement subversives.

Subversion des rapports corps/capital.

La jouissance homosexuelle n'est ni une masturbation à deux, ni une régression vers les rapports mère/enfant,

Ni une caricature des rapports hommes/femmes,

C'est un plaisir propre aux femmes, c'est-à-dire non accordé, mesuré, réglé selon les mâles. Notre plaisir.

Nous sommes créatrices de jouissance en dehors de toute norme reconnue par la société patriarcale-capitaliste.

Nous construisons notre autonomie de Femme.

Nous préparons notre Libération. »

Signé : Un groupe de lesbiennes.

Je suis bouleversée. C'est fait. Je l'ai dit devant tout le monde. Puis je prends ma guitare et nous chantons. La salle nous accompagne. Et voilà ! Mais ce n'est pas fini. La salle attend autre chose. On ne va pas les laisser là, comme ça, sans rien faire de plus qu'un acte de présence collective témoignant de notre existence au sein du Mouvement de libération des femmes.

Nous nous regardons. Cathy Bernheim prend alors le micro et parle, inspirée par la grandeur du moment présent. « Nous voici, n'est-ce pas. Nous sommes aussi opprimées que vous, sinon plus car nous le sommes doublement comme femme et comme homosexuelle. Qu'est-ce que vous allez faire de nous ? Vous savez, l'homosexualité, ce n'est pas mon problème, c'est le vôtre. »

La salle est sidérée. Dans la salle, on réclame le micro. C'est Anna qui parle pour dire que pour elle, à présent, l'homosexualité est un choix politique. Elle désire une femme depuis qu'elle est au mouvement, mais ça n'en fait pas pour autant une lesbienne. Des filles ne sont pas d'accord. « Nous, les homosexuelles de toujours, on a vécu dans la clandestinité, on a supporté l'opprobre public. Ce n'est pas un

choix. C'est un état de fait. Un fait érotique naturel. » Une autre trouve que dans un mouvement non mixte, il est inévitable que le désir surgisse. Mais de là à nous étiqueter comme lesbiennes... On aime une femme, tout simplement.

Mais n'est-ce pas cohérent avec nos idées ? Des questions fusent : Devons-nous toutes devenir lesbiennes pour nous libérer de l'oppression masculine ? Sommes-nous féministes parce que nous aimons les femmes ? L'échange est de plus en plus intense, quasi érotisé par les enjeux affectifs et politiques. « Nous sommes des corps oubliés, des corps livrés sans savoir commun à un incroyable appétit de la chair, délibérément inconditionnées. C'est pourquoi nous sommes rebelles à tout code d'inscription », proclame une autre. Ce n'est pas seulement l'éros interdit qui se libère par la parole dans un soulagement perceptible chez toutes. C'est quelque chose de nouveau qui devient possible. Que nous touchons du doigt. Le sentiment de baigner dans une émotion collective qui dissout les anciennes identités. Je reprends la guitare et nous chantons. La salle se lève. Les femmes dansent entre elles. Fini le « tribunal de dénonciation des crimes contre les femmes », les victimes et les accusatrices. Nous sommes immergées dans un monde nouveau d'une extraordinaire intensité. Les corps parlent, heureux. Nous jouissons. Nous avons renoué avec le sens de notre révolte, le sens de la vie et probablement une sacralité propre à toute jouissance partagée. Les lesbiennes sont-elles des femmes comme les autres ? Sommes-nous enfin sœurs en cette commune immersion dans de la pure jouissance océanique qui ouvre accès à la créativité comme à la destructivité ?

Le décalage avec les médias, porteurs d'un regard social moralisateur, est stupéfiant. Michel Castaing a écrit dans *Le Monde* : « Sur la scène de la Mutualité, au micro, un groupe d'homosexuelles, guitare sous le bras et obscénités à la bouche, a pu flétrir les "interdits" qui frappent les amours féminines³. »

Notes

1. Le texte sera publié dans le recueil d'articles d'Alice Schwarzer, *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, six entretiens, Paris, 1984, éd. Mercure de France.

2. Alice Schwarzer, *Lebenslauf (Cours de la vie)*, traduit par Marie-Lys Wilmerth et Martine Bloch, Goethe Institut Paris.

3. Michel Castaing, « Une dénonciation des "crimes contre les femmes" », *Le*

Monde, 15 mai 1972. On se demande comment Michel Castaing a pu entendre ces « obscénités » car l'entrée était réservée aux femmes.

21.

Les Gouines rouges

« Je me souviens d'un coucher de soleil remarqué par Monique Wittig alors que nous passions devant la rue Jacob en revenant des Beaux-Arts », dit Danielle Delbarre qui adore se souvenir tout haut des moments de bonheur passés avec les femmes. La réunion des Gouines rouges est terminée. Avant d'aller dîner au restaurant toutes ensemble, Danielle s'en donne à cœur joie. « Je me souviens d'une expédition antiporno et d'une pile de codes roses, renversés, roulant au milieu du pavé, des filles pliées de rire. »

« Je me souviens de mon arrivée rue des Canettes. Le local était ouvert et vide. Personne. Mais sur la table, il y avait de très belles affiches appelant à manifester pour Richard Deshayes. »

« De cette idiote clamant : "J'ai pas besoin d'être libérée, moi." »

« De royalistes qui sortaient de la salle, en face de l'église Saint-Germain, en criant : "Vive le roi." » Par dérision tu leur as dit : "Vive la reine." » Ils nous ont traitées de conasses. »

Tiens, j'avais oublié ça.

D'Hélène Parent disant à Monique : « Je n'ai pas le téléphone, aussi j'ai acheté une télé, comme ça, je saurai quand il y aura la révolution. »

Moi aussi, je me souviens d'Hélène Parent qui avait fait je ne sais plus combien d'avortements et habitait une toute petite chambre tout en haut d'un immeuble situé au-dessus du théâtre du Vieux-Colombier. Je me souviens du dimanche sur les Champs-Élysées, quand elle alla recueillir le prix Cognacq-Jay, habillée toute en noir, suivie de ses 343 filles qui l'accompagnaient pour recevoir le prix de la mère la plus méritante. Des flics qui ne savaient pas quoi faire de nous parce que nous nous étions assises sur le trottoir. De Catherine Deudon qui prenait des photos et de notre départ en procession le long

des Champs-Élysées.

Je me souviens de Mariza, gravement blessée par un taré de son ambassade. Je ne sais pas s'il était brésilien, mais il n'a pas hésité à foncer dans la foule, boulevard Saint-Germain, parce que les membres du FHAR faisaient une manifestation improvisée à la sortie d'une AG. Mariza a eu la mâchoire fracturée.

Danielle se souvient encore d'une autre Danielle, Danielle Dreyfus, qui cultivait des plantes carnivores rue Saint-Louis-en-l'Île. De Carmen et d'une crème glacée soufflée au visage d'un harceleur en sa compagnie. D'Anne Zélinisky s'élançant du haut de l'amphi des Beaux-Arts pour asséner une gifle magistrale à un emmerdeur qui en est tombé sur le cul. De Marlène et Emmanuelle portant sa pancarte « Ni dieu ni mec », râlant mais ravies.

Elle se souvient aussi du bouche à oreille qui faisait descendre 200 personnes dans la rue sans journaux ni téléphones.

D'un après-midi en forêt de Fontainebleau avec Anne-Marie, Maryse, Arielle de la rue d'Aligre, toi, moi, style *Déjeuner sur l'herbe* de Manet entièrement au féminin et demi nues.

Frankie se souvient de Françoise, chantant de sa voix de stentor sur l'air de *L'Internationale* : « C'est l'orgasme final, levons-nous et demain, les gouines, les pédales, seront le genre humain. »

La Mutualité nous a fait du bien. Non seulement la glace est brisée entre les hétéros et les homos, entre celles qui ont peur d'être séduites et celles qui ont peur d'être rejetées par les femmes « normales », mais les Gouines rouges ont survécu aux vacances. Que de chemin parcouru en un an et demi lorsque Catherine avait écrit au mouvement : « Je suis homosexuelle, je me demande si j'ai ma place parmi vous. Je ne voudrais pas discréditer le mouvement des femmes. M'acceptez-vous ? » Comme il y avait d'autres homosexuelles à la réunion où la lettre fut lue, elle « nous fit littéralement exploser, se souvient Cathy Bernheim. Chacune d'entre nous, femmes homosexuelles, fit tomber son masque. Je constate que nous étions beaucoup en proportion, et que j'avais mis en place un raisonnement inconscient assez semblable à celui de la lettre. Je me disais : "À Vincennes, on les a traitées de lesbiennes. Si elles savaient qu'en plus j'en suis une, nos insulteurs auraient la partie belle." »¹ »

Cathy est une ancienne. Elle a participé à la manifestation de l'Arc de triomphe, comme on le voit sur certaines photos. Elle est allée au

FFHAR, l'a quitté, puis aux premières réunions des Gouines rouges, le mardi soir aux Beaux-Arts. Comme la plupart d'entre nous, elle a été happée par d'autres réunions, d'autres projets encore plus passionnants. Si bien que les Gouines rouges continuent d'être un groupe qui se cherche. Au printemps 1971, nous avons distribué des tracts dans les boîtes de lesbiennes, Le Monocle à Montmartre et d'autres à Montparnasse. Nous y avons vu des filles déguisées en costume-cravate. Nous n'avons pas vraiment aimé. Heureusement, le mouvement a balayé tout ça, car je ne me vois pas me déguiser en mec, ou en nana, pour draguer une femme. Toute ça fait partie d'un autre âge, celui de l'enfermement honteux. Il n'y a guère que Le Katmandou qui nous plaise. D'abord, il est situé à Saint-Germain, rue du Vieux-Colombier, tout près des Beaux-Arts, si bien que nous allons souvent y terminer la soirée. Nous ne voulons plus danser en couple centré sur lui-même, mais en groupe, toutes ensemble, en cercle, homos et hétéros mélangées. Nous mettons une ambiance du tonnerre car lorsqu'une musique ne nous plaît pas, nous en réclamons une autre. Elula Perrin, la patronne, est à la fois contente de nous voir, car elle est féministe, mais trouve que nous cassons son style. La clientèle ne nous aime pas. Un jour, elle interdit l'entrée au MLF. Ce qui ne nous empêche pas de revenir quelques semaines plus tard.

Nous avons aussi participé à la fête des Halles, avant leur destruction par les promoteurs et le déménagement de la halle Baltard dans le XIX^e arrondissement. C'est la seule halle qu'un vaste mouvement de protestation a réussi à sauver. « Lesbiennes, la bourgeoisie te fait ta fête, faisons la nôtre », avons-nous clamé dans un tract invitant à se rendre aux Halles. Mais tout cela manque d'envergure, évidemment. Soit nous n'osons pas investir vraiment un vaste projet réformiste, comme le font les garçons en s'attaquant à la législation discriminatoire, soit notre intérêt profond est ailleurs.

Ce que nous avons fait de mieux, jusqu'à présent, c'est alimenter l'usine à fantasmes. Bien malgré nous, d'ailleurs. Déjà, s'appeler Gouines rouges est à soi seul un coup de génie. Nous défilions dans une manifestation dont j'ai oublié le but quand un homme, sur le trottoir, a dit assez fort pour que nous l'entendions : « Ce sont des gouines rouges. » Il voulait certainement dire révolutionnaires, pour nous différencier des autres, conscient sûrement que le mot « gouine » était davantage une insulte qu'un compliment pour notre courage à

défiler au grand jour. Christine Delphy l'a entendu. Elle nous en parle. Si le groupe du mardi de liaison entre le MLF et le FHAR s'appelait les Gouines rouges ? Nous l'avons toutes adopté. Puis, petit à petit, le bruit a couru que les Gouines rouges circulaient dans le Quartier latin armées de couteaux pour « couper les couilles des mecs ». J'avais un copain anar, d'origine afghane, que je connaissais d'avant le mouvement, qui me l'a répété, hilare sous ses cheveux longs et sa barbe noire. Une lesbienne féministe est forcément une castratrice. C'est ce qu'écrira Béatrice Andrade à propos de notre passage sur la scène de la Mutualité :

« Des homosexuelles, guitare à la main, entonnent le “Ça ira” des femmes sans hommes. Elles viennent au micro : “Je suis lesbienne par choix politique. Les femmes n'ont plus besoin des hommes”, dit Claude, 20 ans. La kermesse héroïque. Excédé par ce genre de propos, un jeune médecin agresse une militante dans un café : “Si vous ne nous rendez pas nos couilles, vous ne serez jamais libérées.” Et il ajoute : “Y en a marre des filles sécateurs !²” »

Catherine avait raison. Les lesbiennes font peur et l'amalgame est vite fait entre le SCUM Manifesto de Valerie Solanas et nous, qualifiées depuis toujours de « femmes sans homme », à la différence des garçons qui ne sont jamais traités d'« hommes sans femme ». La non-mixité masculine est enracinée dans les institutions patriarcales depuis la Révolution française et le prétendu suffrage universel de 1848 qui ne s'applique qu'aux hommes. Mais le saut vers les castratrices n'est pas obligatoire. SCUM, « *Society for Cutting Up Men* »³, le texte de Valerie Solanas, a été traduit au tout début du mouvement dans un numéro d'*Actuel*. Un sublime dessin en couverture de Alfred von Meysenbug, titré « À bas la société mâle », représente un visage de femme avec une grosse larme. Drôle, paradoxal, ce numéro englobe le texte de Valerie Solanas dans le vaste mouvement de la contre-culture qui se réclame des communautés, de la libération sexuelle et de « l'art dans la vie ».

Solanas n'est pas lesbienne. Elle connaissait Andy Warhol et a tiré trois coups de revolver sur lui, le 3 juin 1968, parce qu'il avait perdu son manuscrit. Il fera trois mois d'hôpital, mais refusera de témoigner contre elle. Elle est condamnée à trois ans de prison et fera plusieurs séjours en hôpital psychiatrique après avoir été déclarée folle. « Le pouvoir des femelles est à nos portes », écrivait la rédaction d'*Actuel*

en introduction du numéro. Que Valerie soit hétérosexuelle n'a pas frappé les journalistes.

L'alliance entre lesbiennes, homos et hétéros fait merveille, déclenchant « la débandade du phallus », comme le titrera *Actuel* dans un numéro spécial sur le MLF et le FHAR. Une merveille qui fait peur. Mais ce qui fait peut-être le plus peur à un homme, c'est d'être pris pour une femme. Valerie Solanas l'avait très bien vu lorsqu'elle remarquait :

« Le mâle est psychologiquement passif. Il déteste cette passivité et la projette sur la femme, se définit comme être actif et fait la roue pour le prouver. Sa grande démonstration, c'est la baise... Baiser, c'est pour lui une tentative désespérée pour démontrer qu'il n'est pas passif, qu'il n'est pas une femme⁴. »

Les Gouines rouges s'intègrent parfaitement bien dans le dispositif de la révolution symbolique déclenchée par le MLF. Réaliser sa totalité d'être humain, ce n'est pas se limiter à sa pratique sexuelle. Très vite, nous percevons les limites du besoin de se focaliser sur le fait d'être lesbienne. Notre révolte est plus large et concerne tous les aspects de notre existence de femme, aspects quotidiens comme les aspects culturels et symboliques dans un monde où la « femme sans homme » est dévaluée. Le besoin de s'exprimer, de parler, d'élaborer notre vision du monde nous pousse plus fort que celui d'être reconnue comme lesbienne.

Après les réunions aux Beaux-Arts, les Gouines rouges se réunissent chez Évelyne Rochedereux qui leur a ouvert son appartement le dimanche après-midi et le samedi aux Féministes révolutionnaires. Elle est rentrée des États-Unis en juin 1972 après avoir enseigné le français dans le Kentucky où elle vivait en couple avec Sue. Elle a tout de suite fondé une communauté, rue Blomet, avec Diane, une Américaine, et Christine, qui est bientôt tombée amoureuse d'une maoïste qui n'arrêtait pas de critiquer les homosexuels comme un élément de la décadence bourgeoise. Cela devenait invivable. Alors Christine est partie et Évelyne m'a proposé de prendre sa place, tandis que Diane trouvait un appartement plus grand.

Ouf ! Je déménage fin janvier, à mon grand soulagement car je ne supporte plus les conditions spartiates de mon existence. Avec Évelyne, nous formons une communauté, cela veut dire que nous n'avons pas de lit attitré. Le grand lit de la chambre du fond est

occupé selon les besoins de nos relations amoureuses, marquées par la multiplicité. Du moins c'est ce que je crois, car j'ai beau être favorable aux relations multiples, la mienne reste singulière. Le petit lit de la salle à manger est occupé par celle qui dort seule. Évelyne occupe le plus souvent la chambre du fond, pas seulement parce que son amie vient souvent, mais par droit d'aînesse, en quelque sorte. Elle a neuf ans de plus que moi, ce qui lui semble considérable et justifie l'autorité solaire qu'elle exerce sur notre vie commune. Elle me conseille dans la nourriture, car elle est une excellente cuisinière, spécialiste de la lotte à l'américaine, qui concilie ses origines bretonnes – elle est une fille du bord de mer, comme moi – et son amour de l'Amérique. Elle me trouve des petits boulots, veille à mon aisance financière, indispensable pour le bien-être de notre communauté. Nous partageons tous les frais, évidemment. Le loyer est très modeste et nous mettons dans le pot commun ce qui est nécessaire pour la nourriture et les achats de fonctionnement. Très agréable, l'appartement, orienté au sud, donne sur une cour d'école, ce qui change du bruit des voitures de la rue Stanislas, et du bruit du métro faisant trembler les sous-sols dès 6 heures du matin. Il n'y a pas de salle de bains mais un système de bac à douche que l'on déplie dans la cuisine et dont on évacue l'eau dans l'évier. À côté de nous habite une Russe blanche émigrée de la Révolution, qui ne supporte pas nos rires après 10 heures du soir. Elle tape dans le mur avec sa canne pour nous faire taire. La vie avec Évelyne me rapproche du mouvement. Évelyne est drôle, sa passionne pour l'astrologie, l'histoire (elle a une licence d'histoire) et rêve de vivre dans le monde sans homme de la « Ghena Goudou ». Elle est d'ailleurs en train d'écrire ses « belles histoires » dans un récit qui paraîtra l'année suivante dans le numéro spécial des *Temps modernes* consacré aux « Femmes s'entêtent ». C'est l'histoire de la Ghena Goudou qui reçoit la visite de Clito, Risse et Utérine arrivées sur Terre par une ovule spatiale provenant de la planète cyprine. Évelyne a féminisé tous les noms. Elle décrit les mœurs des goudous qui s'inspirent largement de ce que nous vivons au mouvement. Certaines vivent dans des donnastères et ne se privent pas de critiquer les ptituyaucrates qui s'attribuent une supériorité imaginaire sur les goudous alors que leur ptituyaux ne sont que des clitoris hypertrophiés, c'était avant le temps de la Grande Subversion, se souvient Christine. Avec son savoir

scientifique précis et rigoureux, Christine explique que le clitoris va dans le sens du progrès qui est celui de la miniaturisation croissante. Clito, Risse et Utérine ont pour mission de choisir les 343 petites goudous qui vont faire un séjour à Cyprine.

Son récit a décontenancé Simone de Beauvoir, qui nous a réservé un numéro spécial de la revue des *Temps modernes* qu'elle dirige avec Sartre. Je ne sais plus qui nous a parlé du projet. Anne Zélinisky peut-être, très proche d'elle. Ou Cathy, voire Liliane Kandel. Un jour, à l'issue d'une réunion des Féministes révolutionnaires, nous sommes invitées à nous réunir pour discuter d'un projet collectif. « Qui veut y participer ? » Les projets sont ouverts, nous pouvons toutes y participer, d'autant plus que Simone de Beauvoir a donné carte blanche. Elle a promis de ne pas sélectionner ni censurer les textes. À nous de jouer. Évelyne a donc proposé ses « belles histoires de la Ghena Goudou », mais quand Simone de Beauvoir a rendu les copies, celle d'Évelyne était biffée de grands traits rouges à toutes les pages. Elle avait corrigé les noms féminins comme *la ménage*, *la système*, *sa lit*, etc. « Ce texte-là, on ne peut pas le mettre, déclare-t-elle à la réunion préparatoire. Il faut donner une image sérieuse de nous-mêmes. » Les filles ne sont pas du tout d'accord car elles ont rassemblé des textes très variés qui donnent une image vivante du MLF s'ouvrant largement sur l'imaginaire. Certains textes sont des récits de rêves, d'autres des analyses sociologiques. Il y a des poèmes, des textes libres, bref un ensemble très satisfaisant de la créativité libérée par le MLF. « Si vous ne voulez pas de ce texte, répondent Cathy et Liliane, nous, on retire nos textes. » Beauvoir nous regarde, réfléchit à la rapidité de l'éclair, évalue l'enjeu et se décide. « Bon, puisque vous le voulez, on le garde⁵. »

Dans ce numéro, j'ai écrit un petit texte sous le pseudonyme de Marxiejo. Je voulais parler de l'homosexualité mais ne savais pas quoi dire. Finalement, j'ai opté pour une paraphrase de Freud (*La Féminité*) sur la sexualité masculine, « Qu'est-ce que l'humanisme ? Nouvelles conférences sur la masculinité » que je terminais par ce beau paragraphe :

Les femmes « doivent se réapproprier leur force de jouissance collectivement et développer entre elles de nouveaux rapports ».

La jouissance, ce numéro des *Temps modernes* l'exprime sous tous ses états, en particulier l'homosexuelle qui prend une place de plus en

plus grande dans le mouvement. Il y a les anciennes homosexuelles, les nouvelles, et les hétérosexuelles. Où se situe la frontière ? Difficile à dire, explique Anne (la grande) dans un texte intitulé « La difficile frontière entre homosexualité et hétérosexualité ». Le MLF est en train de bouleverser les identités sexuelles et appartenances territoriales.

« Les “nouvelles homosexuelles”, celles qui ont dû vaincre la répression, se libérer dans le mouvement pour passer à l’acte, la vivent différemment des “anciennes homosexuelles” qui l’ont été “malgré la répression qui n’a réussi qu’à les culpabiliser, à leur faire vivre dans la honte, de façon secrète, ce qu’elles ne pouvaient pas ne pas faire de toute façon⁶”. »

Si les Gouines rouges accueillent en majorité d’anciennes homosexuelles, constituant pour beaucoup d’entre elles une sorte de lieu de passage vers le mouvement, elles ne se limitent pas à elles. Nous ne voulons pas constituer une entité territorialisée, une sorte de château fort de l’homosexualité réprimée tandis que les nouvelles homosexuelles ne seraient pas concernées par notre existence.

Soit les Gouines rouges sont le repaire des « anciennes homosexuelles » qui ont vécu leurs désirs dans la culpabilité et ont besoin de cracher le morceau pour s’en libérer. Soit elles intègrent les nouvelles homosexuelles qui, de toute façon, détestent ce genre d’étiquette. Et finalement, ne sommes-nous pas en train de dépasser tout ça ? Le MLF est un mouvement désirant, écrit Anne. Il révèle le « désir nomade des hétérosexuelles pour qui les homosexuelles sont aussi différentes, sinon plus, que les mecs et différemment différentes. » Les nouvelles homosexuelles ne désirent pas être homosexuelles, remarque-t-elle. Elles désirent des homosexuelles, ce qui est très différent mais qui a des conséquences intéressantes sur l’habitude de penser les appartenances sexuelles, isolées par un rempart infranchissable. Or « le mouvement veut foutre en l’air leur rempart, la frontière à l’intérieur de laquelle gît encore l’homosexualité ».

Elle a raison. C’est ce qui est en train de se passer au mouvement qui permet le passage de l’hétérosexualité à l’homosexualité, quasi naturellement, montrant bien qu’il s’agit aussi d’une construction sociale puisque des femmes peuvent tomber amoureuses d’autres femmes lorsque les conditions le permettent. Et qu’elles s’y autorisent. Par un renversement étrange, les hétérosexuelles ne sont plus

majoritaires. Elles ressentent même un certain malaise, du fait que le mouvement leur renvoie l'image d'un clivage entre leurs désirs (pour l'opresseur) et leurs idées (pour la libération des femmes). Il est certain que cette expérience de sororité est tout à fait nouvelle dans l'histoire. À travers le « nous les femmes », nous construisons une communauté de femmes solidaires qui se confronte fatalement à l'homosexualité, qu'elle soit symbolique ou réelle. Une « sororité » bien différente des anciennes solidarités familiales construites au cours des siècles pour faire face à la naissance, la maladie et la mort. C'est une solidarité à la fois horizontale et verticale, intégrant toutes les générations sur la base d'une conscience féministe nouvelle. À la solidarité du sang succède la solidarité du « désir de libération » qui passe par la reconnaissance du désir de la femme pour la femme. Les anciennes homosexuelles voient s'étendre devant elles un territoire du désir aux contours incertains qui s'élargit à mesure que le mouvement se développe. Les hétérosexuelles, en revanche, sont contraintes de s'interroger sur une identité hétérosexuelle qui semblait intouchable. Avec ses failles et ses peurs nouvelles, comme le remarque Anne en conclusion de son texte, en disant : « L'effondrement de la frontière n'annonce pas le phénomène de la bisexualité généralisée, mais l'homosexualité généralisée. » Avec, conjointement, « la peur d'éclatement du corps qu'ont éprouvée plusieurs anciennes hétérosexuelles avant le passage à l'homosexualité⁷ ».

« Notre corps nous-mêmes. » Le mouvement n'est pas seulement un instrument de conquête d'une hétérosexualité libérée de la peur de tomber enceinte. C'est un espace d'expérience humaine. Un corps en mutation qui se délivre de l'appropriation patriarcale avec passion et amour.

Notes

1. « Je, Gouine rouge, femme homosexuelle », « Il y a comme ça... », *Le Torchon brûle*, n° 3.

2. Beatrix Andrade, « Le congrès de la colère », *L'Express*, 22-28 mai 1972, p. 98.

3. Delphine Seyrig a réalisé une vidéo avec Carole Roussopoulos, dans laquelle elle lit le texte, tandis que Carole tape à la machine à côté d'une télévision montrant des images de la bombe de Nagasaki, Insoumuses, 1976.

4. Valerie Solanas (1936-1988), *SCUM Manifesto*, publié en 1967 aux États-Unis. Traduit par Emmanuèle de Lesseps, *Actuel*, n° 4, janvier 1971, réédité par Mille et Une Nuits/Fayard, 1998, réédition en 2005 avec une postface de Michel Houellebecq.

5. « Les femmes s'entêtent – perturbation ma sœur », *Les Temps modernes*, avril-mai 1974. Réédité (sans deux textes publiés ailleurs) en Poche chez Gallimard, 1975.

6. « Les femmes s'entêtent », *op. cit.*, p. 404.

7. Anne, « La difficile frontière », Les femmes s'entêtent, *Les Temps modernes*, avril-mai 1974.

22.

Origines du MLF

Au mouvement, il y a de nombreux groupes qui se réunissent régulièrement. Certains deviennent plus importants que d'autres, dessinant progressivement des courants. Deux grands courants drainent bientôt les idées-forces : « Les Féministes révolutionnaires » et le groupe d'Antoinette, appelé « Psychanalyse et Politique ».

Les Gouines rouges et Les Féministes révolutionnaires sont deux aspects d'un même courant du mouvement qui vise à réintroduire le mot féminisme dans la lutte des femmes. Il s'agit simplement de lui donner un coup de jeune mais, à vrai dire, notre connaissance du féminisme, que ce soit dans l'histoire ou dans la politique, est très vague en dehors de sa mauvaise réputation.

L'objectif de lutter contre toute forme de pouvoir ou de prise de pouvoir nous réunit. Nous sommes libertaires depuis le début et nous souhaitons que le mouvement reste « sans structure ni hiérarchie » selon un principe d'auto-organisation qui favorise la vie, c'est-à-dire le pouvoir d'initiative de chacune, d'invention, de créativité qu'une organisation traditionnelle sur le mode parti ou institution tue.

Cet objectif a pris de l'importance au fil des mois à cause des déclarations antiféministes d'Antoinette et de sa pratique hégémonique très particulière.

Depuis le début du mouvement, le conflit couve comme le feu sous la cendre. La crainte d'une prise de pouvoir d'Antoinette existe, elle est même constitutive de la fondation du mouvement à travers l'opposition entre deux fortes personnalités : Monique Wittig et Antoinette Fouque. Ces deux femmes de trente-cinq ans personnifient deux politiques, deux conceptions de l'identité, et surtout, l'affrontement entre deux modes d'expression : l'écrit pour Monique, l'oral pour Antoinette. Quand nous arrivons au mouvement, nous

ignorons ce début conflictuel qui éclaire beaucoup de choses.

Monique Wittig et Antoinette Fouque se sont connues en février 1968 par le biais d'une ancienne amante de Monique, Jo Chanel. Monique avait été lauréate du prix Médicis en 1964 pour *L'Opoponax*, merveilleux récit d'enfance d'une petite fille et de ses compagnes qui renouvelait complètement le genre. Monique était donc une écrivaine reconnue, alors qu'Antoinette Fouque à cette époque enseignait la littérature tout en étant inscrite en thèse à la Sorbonne avec Roland Barthes. Elle suivait également les séminaires de Jacques Lacan à Sainte-Anne, ce qui la situait du côté de la « coupure épistémologique », dans une modernité de pensée, dira-t-elle, « qui rompait avec le féminisme qualifié de ringard et socialisant ». Mais Monique se situait également du côté de l'avant-garde, puisqu'elle a publié *L'Opoponax* aux éditions de Minuit, l'éditeur du Nouveau Roman et de tout ce qui compte en littérature avant-gardiste.

La rencontre entre ces deux personnalités singulières va catalyser un premier désir d'approfondir ce qu'elles n'appellent pas encore la libération des femmes. Monique est en train d'écrire *Les Guérillères*, épopée d'un combat de femmes sur le modèle des amazones. Antoinette réfléchit aux rapports mère-fille. Elle est mariée, et la naissance de sa fille Vincente, quatre ans plus tôt, a constitué une « expérience charnelle, psychique et symbolique de la grossesse, voie royale de l'inconscient qui l'a déroutée de son chemin intellectuel à la manière d'une rupture anthropologique et épistémologique¹ ». « J'ai enfin trouvé mon engagement », écrit-elle dans un témoignage. Et elle interprète la rencontre avec Monique Wittig comme « le creusement de l'homosexualité à la mère et à la fille² ».

Autrement dit, Antoinette se vit comme mère d'une rupture épistémologique à venir. Gestatrice du MLF, alors que Monique Wittig se vit comme une guérillière, « qui fait l'amour et puis la guérilla », comme elle l'écrira dans une chanson³.

Monique rêve de rencontrer d'autres femmes qui partagent son tropisme, tandis qu'Antoinette veut créer « un groupe de recherche, un laboratoire de réflexion », qu'elle appellera deux ans plus tard « Psychanalyse et Politique » (Psy et Po). L'une veut s'ouvrir à l'extérieur, l'autre construire une théorie qui fera d'elle la nouvelle Simone de Beauvoir, ou plutôt une anti-Simone de Beauvoir ancrée dans la modernité de la psychanalyse et de l'anthropologie.

En mai 1968, Monique, Antoinette et Jo participent au Comité d'Action culturelle de la Sorbonne sans rencontrer Anne Zélinisky et Jacqueline Feldman qui organisent dans un amphi de la Sorbonne, avec leur association Féminin Masculin Avenir (FMA), un débat sur « Les femmes et la révolution ». Les temps ne sont pas encore venus, mais d'autres rencontres décisives se font en mai 1968. Jacqueline rencontre la sociologue Christine Delphy pendant l'occupation du CNRS. Elles posent tous les problèmes, en particulier celui de la hiérarchie. Car elles désirent bousculer les esprits, ruer dans les brancards. Elles sont dans l'attente de quelque chose qui fasse irruption et provoque des bouleversements⁴. Elles s'y préparent. Il leur faudra attendre un an et demi pour qu'il advienne.

Pendant ce temps, Monique et Antoinette se réunissent avec d'autres amies. Une première réunion a lieu en octobre 1968. Comme Antoinette fête alors ses trente-deux ans, cette date prend une aura particulière, nimbée de coïncidence entre sa propre naissance et celle du Mouvement de libération des femmes, pas encore né mais d'une certaine façon en gestation, qui surdétermine l'interprétation de cette origine en intronisant Antoinette Mère fondatrice du MLF. Ou, plus modestement, cofondatrice du MLF avec Monique Wittig, sachant qu'elles n'occupent pas les mêmes registres.

Monique vit cette première réunion d'octobre 1968 de manière très différente. D'abord parce qu'elle a lieu chez elle, dans une chambre de bonne qu'elle louait rue de Vaugirard à Marguerite Duras. Et surtout, parce que d'autres réunions ont lieu avec Suzanne, Françoise Ducrocq, Margaret Stephenson. Car Monique est préoccupée d'élargir le groupe. Elle entre alors au groupe gauchiste de la Gauche prolétarienne en 1969. Avec Margaret, elles se rendent à la crèche sauvage de Censier, tenue par des militantes maoïstes, dans l'espoir de les gagner à la cause féministe.

« Ça a été l'échec total, raconte Monique. Les militantes maoïstes qui étaient là ne voulaient pas entendre parler de féminisme. Elles disaient : "Mais enfin, c'est nos grands-mères, c'est arriéré, c'est bon pour Simone de Beauvoir. C'est fini cette histoire. On partage toutes les tâches avec les hommes. Regardez, la crèche sauvage, ils partagent tout."⁵ » Il faudrait une ouvrière à la tête pour être légitime. Sans se décourager, Monique et Margaret acceptent de chercher une femme prolétarienne « qui dirigerait le mouvement de libération des

femmes », condition sine qua non pour être prises au sérieux par les gauchistes. Elles acceptent « d'aller aux usines », décident de faire de l'agitation féministe et se retrouvent chez Géo, une usine de charcuterie située au Kremlin-Bicêtre, qui est en grève. La Cause du peuple y fait une campagne contre « les petits chefs » qui s'est focalisée sur une contremaîtresse mariée à un flic. Ils attaquent la contremaîtresse dans un tract intitulé « Femmes de flic », ce qui signifie qu'ils l'attaquent sur sa qualité de femme mariée et non sur sa profession. Impossible de leur faire comprendre le problème, poursuit Monique. Alors, elles quittent la Gauche prolétarienne.

Pendant ce temps, Antoinette entre en analyse avec Lacan parce que, raconte Monique, « elle ne pouvait pas être dans un groupe de femmes si elle n'était pas en analyse. Pourquoi ? Elle ne voulait pas être accusée par les hommes d'avoir envie du pénis ».

Une autre différence joue sa partition : c'est la sexualité. Monique est lesbienne. Elle n'a pas peur de l'assumer publiquement, quand les autres se taisent. Antoinette est mariée, mère de famille, heureuse en ménage. Le problème pour elle, c'est le milieu intellectuel qu'elle fréquente. « Je me sens transparente, dira-t-elle dans une interview. À la maison, j'ai un mari merveilleux, mais à l'extérieur je cherche ma vérité, dans la philo, la psychanalyse⁶. »

En 1970, Antoinette se rend à l'université de Vincennes pour un séminaire dirigé par Luce Irigaray. Elle y prend longuement la parole, rencontre Marie-Claude Grumbach, sa future compagne, et met au point sa pensée de la différence.

En avril, le petit groupe réuni autour de Monique et Antoinette décide de faire une AG non mixte à Vincennes. Antoinette, qui n'est pas vraiment une guérillère, doute du bien-fondé d'une action qu'elle estime prématurée. La théorie n'est pas encore prête pour se lancer, comme ça, à l'aventure. Monique tient bon. Et c'est la première réunion publique du futur Mouvement de libération des femmes qui s'avance au grand jour sous les auspices de deux slogans phares : « Libération des femmes, année zéro » et « Un homme sur deux est une femme ».

Pendant ce temps, Jean-François Bizot, le futur directeur d'*Actuel*, contacte Monique pour lui proposer d'écrire un article. Il a entendu parler d'un groupe de femmes et lui ouvre les colonnes de *L'Idiot international*. Elle écrit un texte appelant au « Combat pour la

libération de la femme » qui est lu par d'autres femmes. À la fin de l'article figure l'adresse de Marcia Rosenberg avec la date d'une réunion. Cette fois-ci, Anne, Jacqueline et Emmanuelle, les trois femmes de FMA qui avaient demandé à leur compagnon de quitter le groupe, les rejoignent. Il y a aussi Christiane Rochefort, Rachel, Micha, Cathy Bernheim, Françoise Ducrocq, Margaret, Gille Wittig, en tout une soixantaine de femmes élargissent le groupe initial. Mais au lieu d'accueillir les nouvelles avec enthousiasme, Antoinette se livre à une critique en règle du texte de Monique, gâchant la première réunion. « Avec Margaret nous étions tellement paralysées qu'on n'a même pas sauté au cou des copines qui arrivaient. Elles nous en ont toujours voulu, et je les comprends. De leur point de vue, quel accueil ! »

Monique en veut surtout à Antoinette de lui mettre des bâtons dans les roues en se présentant dans une sorte de contre-pouvoir à l'écrivain. Par exemple, Antoinette prétend que le fait d'exposer ses idées dans un article est « le premier refoulement de l'oral par l'écrit ». Non seulement Antoinette se pense comme la Mère du mouvement, mais aussi comme la détentrice de la langue maternelle, de l'oralité, la femme de la symbolisation dont le Verbe s'est fait chair et habitera parmi nous. Sur son territoire. Ou plus exactement sur un territoire qu'elle va construire patiemment.

Elle laisse à Monique la sphère de l'écrit, puis du féminisme, puis de l'homosexualité secondaire, ce qui relève de l'après-mère. Elle va donc élaborer un récit des origines qui la constitue en Mère, du fait qu'elle détient le territoire de l'oralité. C'est-à-dire de la langue maternelle.

Elle refuse ainsi toute participation aux livres collectifs. Ainsi, quand Jacqueline Feldman et Anne Zélinesky arrivent à la réunion porteuses d'un projet de numéro spécial de la revue *Partisans* qui deviendra « Libération des femmes, année zéro », Antoinette s'en écarte alors que Christiane Rochefort, Emmanuèle de Lesseps, Cathy et les autres acceptent avec enthousiasme. Puis les premières AG des Beaux-Arts commencent. Cette fois-ci, le mouvement est lancé et personne ne peut l'arrêter. Sauf que ce début laisse des traces, qui sont activées à chaque intervention d'Antoinette qui polarise progressivement le mouvement en deux groupes antagonistes.

Il y a le groupe sexualité, qui se réunit chez elle et se situe « du côté de la psychanalyse, la relation à la mère, l'oralité, la génitalité, la

relation au père, l'inceste, les identifications, le narcissisme, le corps censuré par l'inconscient, la forclusion du corps de la mère, le matricide⁷ ».

Cette classification contient tous les thèmes du conflit à venir, avec en conclusion le matricide qui suggère qu'Antoinette est en danger, dès le départ, en danger d'être tuée symboliquement, d'où la nécessité de construire une forteresse de l'oralité qui va devenir le territoire de la Mère. À aucun moment la Mère ne pourrait détenir des caractéristiques négatives. Être une Mère archaïque, par exemple, c'est-à-dire une instance très ancienne qui n'évolue pas. Ou une prédatrice motivée par un désir d'emprise sur ses filles. Tout cela est occulté sous la figure de la bonne mère, la mère idéale que chacune porte en soi.

Monique aura le pouvoir de l'écrit – celui avec lequel Antoinette ne peut rivaliser avec Antoinette – car elle n'est pas poète mais une interprète de l'inconscient. Elle lui laisse aussi le féminisme, estimé dépassé, sans intérêt pour l'avenir de la libération des femmes, et le lesbianisme, très différent de l'homosexualité primaire des femmes qui devient sa spécialité. Une homosexualité qui relie les mères aux filles dans une chaîne matrilineaire. Antonia est reliée à Antoinette, via Vincente, la mère d'Antoinette et à nouveau Vincente, la fille. Monique n'a pas d'enfant. Elle n'a que des livres. Quand Monique publie son article dans *L'Idiot international*, Antoinette réagit violemment. « C'est un coup médiatique, pas un geste de naissance. » Et elle explique qu'une naissance n'a rien à voir avec la publication de la photo du bébé dans un journal. « Ce n'est pas quand dans *Match* il y a la photo du fils de Johnny Hallyday que l'enfant est né⁸. » Voilà une belle manière de déposséder Monique d'un article qui signe la naissance du Mouvement de libération des femmes.

La publication dans la revue *Partisans* de « Libération des femmes, année zéro » confirme le sentiment qu'on lui vole son bébé MLF. Il devient évident pour Antoinette que cette « origine scripturaire, écrite, qui veut faire date historique, est un refoulement de la genèse et de deux ans de MLF ». Elle voit à l'œuvre la forclusion de la gestation, du matriciel, de la mère. Il s'agit donc d'un « acte de naissance matricide ». Son coup de génie dans ce récit des origines est de maintenir la maternité en dehors de tout questionnement sur le pouvoir.

Innocente jusqu'au sacrifice, elle offre son corps à « des femmes » pour « être le lieu où des femmes tuent leur mère⁹ ». Ou pour faire retour à la mère afin de se propulser vers une hétérosexualité « vraiment libre ». Pourquoi voudrait-elle le pouvoir, elle, la commençante, qui permet de faire tout ce travail de levée de censure du corps des femmes ?

C'est sur ce terreau que le conflit entre le groupe des Féministes révolutionnaires et le groupe Psychanalyse et Politique va prospérer. Car les ambitions d'Antoinette ne s'arrêtent pas là. L'oralité est importante, certes, et dans ce domaine, elle est certainement une voix qui touche les femmes par sa capacité à percevoir les failles psychiques de l'autre afin de susciter une demande de guérison. Mais cela devient trop facile. Les réunions d'Antoinette sur la sexualité font le plein. Tout le monde en parle, veut venir, à commencer par moi qui, poussée par la curiosité, décide un soir de février 1971 d'aller voir.

La réunion avait lieu rue des Saints-Pères, derrière les Beaux-Arts, pas loin du quartier où étaient nés ma grand-mère paternelle et mon père. J'arrivai à l'heure et on m'introduisit dans une grande pièce, presque vide. Je m'assis par terre, comme les quelques femmes qui étaient là, et attendis. De temps en temps, une femme traverse la pièce de manière très affairée. D'autres femmes arrivent. Nous attendons toujours le début de la réunion quand, au bout de trois quarts d'heure, une femme entre et nous fait savoir que la réunion de ce soir aura lieu sans les homosexuelles. Elles n'ont décidé de se réunir ailleurs, Antoinette ne va pas tarder. C'est trop drôle, les homosexuelles se réunissent ailleurs. « Et où a lieu cette réunion ? » « Chez Monique Wittig. » « Très bien, j'y vais. » On me donne l'adresse située dans le XIII^e arrondissement et c'est comme ça que je ratai mon entrée dans le groupe d'Antoinette.

Mais ma curiosité était toujours aussi vive. L'intelligence d'Antoinette est très attirante. Dans les AG, elle ne manque pas de faire des interventions intéressantes et si je vais au groupe des Gouines rouges et à celui des Féministes révolutionnaires, fondé par Monique Wittig et Christine Delphy, je ne suis pas pour autant obligée de me passer de son savoir sur l'inconscient des femmes. Le hasard me mit à nouveau sur son chemin.

Comme je cherchais des petits boulots pour gagner ma vie, j'avais

trouvé à l'université de Vincennes une petite annonce indiquant qu'on recherchait une femme pour s'occuper d'une femme paralysée certains après-midis de la semaine. Cela me convenait car j'étais inscrite en maîtrise d'histoire à Paris-VII avec Michelle Perrot et Béatrice Slama, dont je devais suivre le séminaire à Vincennes, ce qui me laissait du temps pour travailler l'après-midi. Je téléphone. J'apprends qu'il s'agit d'une annonce passée par une femme du groupe Psychanalyse et Politique, qui recrute une sorte de dame de compagnie pour Marie Dedieu, victime d'un accident de voiture au printemps 1971 et qui est paralysée des deux jambes. L'histoire de Marie, fauchée en pleine jeunesse, alors qu'elle avait vingt-cinq ans, nous avait toutes bouleversées. Les femmes du groupe Psychanalyse et Politique s'étaient mobilisées pour l'accompagner. Antoinette avait même délocalisé ses réunions de la rue des Saints-Pères au boulevard Beaumarchais, là où habitait Marie, dans un vaste deux pièces. Les réunions avaient lieu autour de son lit, m'avait-on dit. Il y était question de mouvement tandis qu'Antoinette présentait déjà des symptômes de sa future maladie, la sclérose en plaques, qui se développera cinq ans plus tard. Marie avait fait partie de l'équipe du premier *Torchon brûle* avec Nadja Ringart, Marielle Burkhalter, Sylvina Boissonnas, Juliette Kahane. Elle était toujours la directrice officielle du journal aux yeux de la loi, et c'est ce qui lui valut d'être inculpée avec Françoise Martin d'outrage aux bonnes mœurs pour un article publié dans *Le Torchon Brûle* n° 2 intitulé « Le pouvoir du con ». Le procès n'avait pas encore eu lieu. Elles avaient besoin de quelqu'un pour s'occuper de Marie l'après-midi, à son réveil, pour faire la vaisselle de la nuit et être présente. Je devais également la conduire chez Antoinette deux fois par semaine, pour sa psychanalyse. C'était très éprouvant car Antoinette habitait au troisième étage. Les escaliers étaient difficiles à monter, Marie accrochée à la rampe d'un côté et de l'autre appuyée sur mon épaule. C'est une grande femme. Je suis petite. C'est incroyable comme un corps à moitié paralysé peut être lourd. Un jour, nous sommes tombées dans l'escalier. C'était affreux. Je n'arrivais plus à relever Marie qui, de son côté, commençait à tempêter contre moi, doutant de mes bonnes intentions au point d'interpréter notre chute comme un désir inconscient de sa mort. Je n'étais pas de taille à décrypter cet engrenage imaginatif induit, probablement, par ses séances d'analyse. J'étais vue comme une

« féministe révolutionnaire » qui n'arrivait pas à franchir le pas vers Psy et Po. Et me voilà devenue une sorte d'agent double au service de deux camps opposés, car elles voyaient bien que j'étais intéressée par le groupe. L'intelligence a toujours quelque chose de nourrissant. Personnellement, ça ne me dérangeait pas d'être un agent double car je déteste les chapelles. Je préfère les cathédrales... vastes et élancées vers le ciel. Mais on ne pouvait plus continuer ainsi. Je fus donc remerciée. Puis Marie fit des progrès extraordinaires. Elle pouvait se mettre debout et retrouvait progressivement l'usage de ses jambes, appuyée sur sa canne. Elle devint la miraculée d'Antoinette, ce qui était vrai dans un sens, mais qui la plaça dans une dépendance très particulière vis-à-vis de sa sauveuse. Heureusement, Marie était artiste. Elle écrivit de nombreux articles comme critique d'art sur les œuvres qui seront exposées à la Librairie-galerie des femmes dans les années 1980¹⁰.

J'avais donc une nouvelle fois raté mon entrée dans le groupe d'Antoinette, aidée probablement par mon propre inconscient, alerté sur les dangers du pouvoir maternel. Ma mère exerçait une emprise sur la famille qui a certainement motivé un désir irréprouvable de liberté. Je ne supportais aucune mainmise sur mes choix de vie et ce n'était pas pour me soumettre à une emprise que j'étais venue au MLF. J'avais une vision très différente de la maternité. Pour moi, la mère est une source de vie, quelqu'un qui nous aide à nous mettre au monde, biologiquement et spirituellement, pas à tuer la mère. Je compris que je devais garder mes distances, même si Antoinette développait des projets qui m'intéressaient.

En septembre 1972, le groupe Psychanalyse et Politique annonce en AG son intention de créer une maison d'édition « des femmes ».

« Éditer nous-mêmes, pourquoi ?

... parce que, jusqu'à maintenant, les idées que les femmes ont, les textes qu'elles écrivent quand elles se révoltent, quand elles luttent, quand elles se mettent en mouvement, ces idées, les éditeurs capitalistes, paternalistes, opportunistes, les exploitent, les contrôlent, les censurent, les légitiment. En ayant encore l'air de nous flatter ou de nous faire des cadeaux ("je ferai de vous un écrivain"...), ils s'enrichissent sur notre corps. [...]

Nous commençons par crier, par prendre la parole. Beaucoup maintenant se mettent à prendre la plume. Nous la prendrons d'autant

mieux qu'il n'y aura pas à demander la permission, à avoir des idées séduisantes et commerciales, qu'il n'y aura pas à passer d'examen d'écriture. [...]

Dès maintenant toutes les propositions peuvent être faites, sans attendre d'avoir une boîte postale, à Marie-Claude Grumbach. Trois projets de livres collectifs sont déjà en chantier ; les groupes de travail sont ouverts : le viol – le corps – l'homosexualité... Les lieux et heures de réunion de ces groupes seront annoncés en AG et à la prochaine réunion du groupe édition, qui aura lieu le 12 octobre à Montsouris. »

Elles se mettent au travail grâce à l'apport financier de Sylvina, une très riche héritière du pétrole. Les trois premiers livres édités aux éditions des Femmes sortent au printemps 1974.

Il n'aura donc fallu que quatre ans à Antoinette pour occuper les terrains symboliques clés de la libération des femmes. Celui de l'oral et celui de l'écrit.

Notes

1. Antoinette Fouque, *Génésique*, Féminologie III, éd. des femmes, Antoinette Fouque, 2012, p. 90.

2. Notes d'Antoinette en préparation à une interview en novembre 2000 (transmises par le cabinet de M. Idels, 06-10-2003).

3. « La Guérilla », parue dans *Le Torchon brûle* n° 3 et dans *Mouvement de libération des femmes en chansons, Histoire subjective 1970-1980*, éd. Tierce.

4. Témoignage de Jacqueline Feldman, *Le MLF par celles qui l'ont vécu*, Café des femmes de l'association Souffles d'elles, vidéo, 2010.

5. Témoignage de Monique Wittig à Josy Thibault, tapuscrit, 1975, archives MJB.

6. « Le MLF est né dans un petit studio », *Paris Match*, 30 octobre- 5 novembre 2008, p. 162.

7. Chronologie du MLF par Marie-Claude Grumbach.

8. Notes d'Antoinette en préparation à une interview en novembre 2000 (transmis par le cabinet de M. Idels, 06-10-2003).

9. Arlette Herrens Schmidt, *Libération*, 2 juin 1976.

10. Née en 1945, Marie Dedieu sera enlevée au Kenya le 30 septembre 2011 et assassinée probablement par des islamistes somaliens. Voir Françoise Clavel, Juliette Kahane, Inès de Luna, Marie-Pierre Macia, Valérie Morin, Nadja Ringart, Mona Thomas, *Marie*, éd. iX^e, 2015.

23.

Le Torchon brûle n° 5

Des Féministes révolutionnaires ont décidé de réaliser *Le Torchon brûle* n° 5 avec des femmes de Psy et Po qui souhaitent y publier la longue analyse qu'elles ont écrite sur l'avortement. Quatre numéros sont déjà parus et l'équipe change à chaque numéro. Faire le *Torchon* dans ce contexte de conflit entre les deux groupes nous permettra peut-être de faire évoluer les choses. Les femmes qui nous ont rejointes appartiennent au « groupe du jeudi », entré en dissidence avec Antoinette car elles ne veulent pas réduire le mouvement à deux tendances hostiles qui se font la guerre. « Une ne se divise pas en deux », disent-elles en reprenant le slogan de Mao que cite Antoinette pour se faire passer pour plus révolutionnaire que les Chinoises. Plusieurs d'entre elles sont d'ailleurs d'anciennes maoïstes du groupe VLR. Elles ont formé leur groupe en janvier 1972, après une manifestation contre la guerre du Vietnam. Elles veulent respirer librement, mettre en commun ce qu'elles vivent en dehors du mouvement dans leur pratique « hétéro-sociale » qu'elles assument, puisqu'il faut bien gagner sa vie, vivre avec un homme ou militer dans un syndicat. Elles souhaitent que la vie hors mouvement soit la moins envahissante possible, surtout le travail salarié. L'objectif, pour elles, est de « refaire un mouvement qui soit un lieu de contradictions, de communications et qui permet des actions ponctuelles communes¹ ».

Malgré notre bonne volonté commune, la fabrication du journal est ardue. Le groupe du jeudi veut que nous publiions leur gros pavé intégralement, ce qui équivaut à plus de quatre pages serrées d'une analyse collective menée par « des femmes » sur le réformisme qui guette le combat pour l'avortement. Tout se fait collectivement. La lecture des textes arrivés au journal, le choix, car il y en a trop, et la rédaction de nouveaux textes, comme celui sur les groupes de

conscience qu'Évelyne et moi écrivons pour le n° 5 à partir de notre expérience commune dans le même groupe. Nous en écrivons un autre sur les Féministes révolutionnaires pour équilibrer l'ensemble. Texte accompagné de dessins de féministes « casquées et bottées » selon le stigmat d'Antoinette. La dernière AG à la villa Montsouris a été très tendue. Plusieurs d'entre nous portaient de beaux feutres noirs sur la tête et des bottes, parce que nous étions en hiver et que ça nous donnait fière allure, un peu comme des amazones descendant de cheval. Nous, « les féministes », dénoncions la prise de pouvoir d'Antoinette qui répondit que le pouvoir, il est botté et casqué, attributs qui sont, comme on le sait, ceux du pouvoir masculin. Il ne nous manquait plus que le sceptre royal pour nous dresser face aux femmes-femmes de Psy et Po habillées de longues robes multicolores mettant en valeur leur féminité libérée.

Antoinette nous traite également de « filles du père », en opposition aux siennes qui sont des filles de la mère. Cette atmosphère violemment passionnée déborde jusque dans les réunions du *Torchon*, car cette façon de dresser la mère contre le père, le féminin contre le masculin, Psy et Po contre les féministes, participe d'une stratégie de territorialisation du groupe d'Antoinette au moyen de la caricature. Elle ne rate pas une occasion de jeter de l'huile sur le feu en déclarant par exemple que « le lesbianisme, en accord avec le féminisme socialiste, marche volontiers dans les images de l'unisexe, retourné, vu pas vu, sens devant derrière sens dessus dessous, toujours le même² ».

Parfois, elle dévalorise le lesbianisme au moyen d'un langage psychanalytique qu'elle manie avec une dextérité diabolique. « Spéculaire, narcissique, le lesbianisme (me) semble un contre-travestissement, un redoublement d'inversion » qui équivaldrait à « une mise à mort sur l'autre (poétique, psychanalytique) de ce que serait une femme ».

Ce mépris du lesbianisme censé représenter le masculin, par définition réactionnaire, s'accompagne d'une incitation à la maternité pour les femmes de son groupe. Antoinette a éprouvé un orgasme lors de son accouchement. Elle le raconte dans les réunions, parle de la jouissance et pousse les femmes à développer leur féminité, tout en se faisant passer pour une martyre de la cause des femmes. Polarisation dévastatrice des tendances du mouvement, qui caricature pour diviser, humilie l'adversaire au nom de son immense amour des femmes, et

projette sur les féministes sa propre pulsion destructive.

Nous arrivons néanmoins à parler avec les femmes du groupe du jeudi, qui partagent notre désir de poursuivre la dynamique d'un mouvement sans structure ni hiérarchie. Brigitte Galtier, qui s'est engagée corps et âme pour la maison d'édition des Femmes d'Antoinette, nous a trouvé une salle à l'École normale supérieure de Sèvres où elle est une brillante élève. Un peu trop du point de vue d'Antoinette, qui ne tardera pas à l'éliminer de son groupe et de la maison d'édition, à la réussite de laquelle elle a tant contribué. Gratuitement, bien sûr.

La violence n'est pas la spécialité de son groupe. Je me souviens d'avoir été mouchée par l'une d'entre nous qui me reprochait ma séduction. Ce n'est pas tant le reproche qui me fit mal, étant moi-même fille d'un grand séducteur, que la méchanceté du ton qui me surprit, n'ayant pas de conflit particulier avec cette personne que je ne connaissais d'ailleurs quasiment pas. Le pouvoir de l'image, de la projection d'une image négative sur l'autre me toucha à vif car il me rappelait les piques maternelles. Je restais toujours sans défense après une pique, n'arrivant pas à comprendre comment ma mère pouvait me critiquer de manière aussi brutale, elle dont la fonction était de me protéger. Je ne m'y suis jamais habituée. Retrouver cette violence dans le groupe me toucha d'autant plus que je baignais dans l'idéal d'un amour universel pour les femmes, idéal qui m'avait donné un sacré coup de fouet pour sortir de l'adolescence. Je n'étais pas prête à le sacrifier au nom du principe de réalité. J'avais besoin de maintenir encore vivante la chaleur d'une flamme qui me donnait tant d'énergie et d'audace. Une chaleur que beaucoup partageaient, comme Jocelyne Camblin qui se prit de passion pour la mise en page du texte que Monique Wittig nous avait confiée et qui venait dans la dernière partie de la fabrication du *Torchon*, la plus intéressante. Chercher à l'imprimerie les grandes feuilles composées à partir des notations de couleur et de typographie que nous avons données. Se partager les textes et composer les pages. Tout un art qui nous occupe durant plusieurs réunions.

Le texte de Monique commençait par « Une moi est apparu devant les yeux du sujet j/e, très peu déterminé comme sujet ». Il s'agit d'une fiction poétique sur le mouvement où se mélangent des éléments de la mythologie saphique, une visualisation de sa conception du sujet clivé

à travers la typographie « j/e » et un cruel constat de l'exclusion des lesbiennes dont elle évoque toute la violence. « Help m/a Sappho, mon adorable, nuit violette sur la mer. Je vois ton grand cadavre le plus seul de ce qu'il m//a été donné de voir flotter. »

Jocelyne souhaitait inscrire le texte dans un grand cercle, comme dans *Les Guérillères* qui commence par la « coalition des O ». Patiemment, elle a découpé les lignes une à une pour qu'elles rentrent dans le cercle qui a pris les deux tiers de la page du journal. Nous aimons le texte mais nous ne percevons pas son appel au secours. « Poings dressés, j'//écris rideau sur toutes, oui il est véritablement INTERDIT l'amour lesbien mais par nous aujourd'hui. »

Je n'entends pas non plus ce diagnostic, probablement parce que je ne le partage pas. Car je vis tout le contraire au sein du mouvement. Cette forme d'amour entre femmes, à la fois terriblement conflictuel et inconnu, me transporte bien au-delà de tout ce qu'il était permis de rêver. Et pourquoi parler de cadavre alors que le corps des femmes en révolte est vivant, mouvant, désirant, transformant l'histoire bien plus que ne le ferait la moindre politique des partis. Je ne peux pas comprendre pourquoi Monique désespère du mouvement auquel elle a tant donné. Les attaques incessantes d'Antoinette ont-elles entamé son espérance ?

Le Torchon sortira en octobre 1973. Il est l'avant-dernier numéro réalisé par l'ensemble du mouvement. Il n'y aura pas de numéro sept, comme le raconte Françoise Picq qui devait y participer avec les groupes de Marseille³. La logique de séparation induite par Antoinette est en marche.

Notes

1. Voir Françoise Picq, « Du mouvement des femmes aux études féministes », *Vingt-cinq ans d'études féministes, L'expérience Jussieu*, Cedref, 2001, p. 29.

2. « Une femme une analyse », *Le Quotidien des femmes*, n° 5, 22 septembre 1975.

3. F. Picq, « Du mouvement des femmes aux études féministes », *Vingt-cinq ans d'études féministes, L'expérience Jussieu*, Cedref, 2001, p. 29. Voir aussi *Les Années mouvement*.

24.

La marche du mouvement

Pour éviter l'identification rigide au groupe, les Féministes révolutionnaires abandonnent le fonctionnement en grand groupe. Nous préférons les petits groupes, dits groupes de conscience ou groupes de parole.

Tous les courants ont le droit de coexister au mouvement tant qu'ils n'écrasent pas les autres. C'est une nécessité énergétique plus que politique. La haine, le conflit, le rejet de celles qui ne partagent pas les mêmes idées ne peuvent alimenter durablement un mouvement qui s'appuie sur deux moteurs : la prise de parole collective et l'évolution individuelle. C'est un mouvement jeune, qui se répand dans la société de manière spontanée, sans programme. Comme le dira Françoise Collin, qui vient de sortir en Belgique le numéro 1 des *Cahiers du Grif*, le mouvement a pour stratégie le « nous » et pour objectif le « je »¹.

L'articulation de ces deux forces est absolument indispensable pour assurer le renouvellement énergétique. Sinon, le mouvement se fige en programme politique forcément réducteur de la richesse émergente. Ou en individualisme qui est aussi le meilleur moyen de le tuer. Le mouvement est avant tout un processus de libération qui génère de l'énergie collective tant qu'il garde la forme d'un mouvement. Le polariser en deux tendances, voire trois avec l'émergence de la tendance Lutte de classe, d'obédience trotskiste, issue des groupes de quartier et du cercle Élisabeth Dmitriev, réduit le pouvoir d'initiative individuelle et la puissance d'agir qui est le grand vecteur de la libération.

« Notre objectif, écrit-on dans *Le Torchon* n° 5, c'est de toute façon moins de promouvoir une "ligne politique" que de favoriser les capacités de chaque femme de se prendre en charge, de penser par elle-même, de prendre des initiatives, d'être créatrice tout en refusant

de s'intégrer dans cette société. » J'adhère totalement à cette perspective, qui peut prendre une vie entière. Je participe à un groupe de conscience avec Évelyne, Christine et une petite dizaine de femmes. Le principe est simple, il s'agit d'« une pratique politique de la mise en commun de notre expérience personnelle, honteusement reléguée dans le domaine de la vie privée et du cas individuel, dans le contexte de l'idéologie dominante (celle du mâle occidental blanc bourgeois). La rupture qui en résulte bouleverse nos rapports à la vie, à soi-même et aux autres² ». Les Américaines en ont fait la base du Women's Lib. En France, plusieurs groupes fonctionnent, mais comme ce sont des groupes fermés qui se sont engagés à ne pas divulguer ce qui se dit à l'intérieur, il est difficile de savoir ce qui s'y passe. Ils demeurent un moyen de se recentrer sur soi et sa problématique individuelle tout en restant relié au collectif de femmes en révolte. Si « le personnel est politique » et si le mouvement fonctionne comme un immense groupe de parole, nous pourrions peut-être découvrir cet inconnu que sollicitaient les pionnières de 1970 en allant déposer une gerbe à la femme inconnue du Soldat inconnu.

C'est là que se situe le secret de la dynamique créatrice du mouvement. Faire appel à l'inconnu des femmes tout en libérant la colère que nous avons ressentie face à l'injustice sans pouvoir y mettre des mots. D'une certaine façon, ces groupes de parole permettent de relier le sensible à l'intelligible, ces deux grands pôles de la personnalité qui constituent, avec l'intuition et le sentiment, les vertus cardinales du développement personnel.

Le pari de la non-mixité est certainement le plus court chemin vers l'inconnu. Jusqu'à présent, les femmes n'étaient définies que dans leur rapport aux hommes et à la société. Se centrer sur le « nous les femmes », c'est-à-dire sur une grande part d'inconnu, à la fois dans la tradition féministe et la tradition politique, nous oblige à puiser de nouvelles ressources en nous-mêmes. N'est-ce pas aussi le secret de la radicalité du MLF, de ses « outrances », sa démesure, sa violence contre la société mâle ? Les femmes domestiquées par le patriarcat libèrent de l'inconnu, choquant une société peu habituée à désirer d'elles autre chose que ce qu'elle connaît déjà.

Les femmes des années 1970 n'ont plus grand-chose à voir avec le portrait du *Deuxième Sexe* dressé par Simone de Beauvoir vingt ans plus tôt. Aujourd'hui, nous misons sur le « nous les femmes » alors que

Simone de Beauvoir proposait de s'assimiler aux valeurs masculines pour s'émanciper. Proposition qu'elle continue de promouvoir dans *Tout compte fait*, publié en 1972, comme si elle se refusait toujours à miser sur le potentiel révolutionnaire du « nous les femmes » et sa capacité de se déconditionner des valeurs et idéaux masculins. Dans *Tout compte fait*, Simone de Beauvoir écrit : « Je ne crois pas qu'il y ait des qualités, des valeurs, des modes de vie spécifiquement féminins : ce serait admettre l'existence d'une nature féminine, c'est-à-dire adhérer à un mythe inventé par les hommes pour enfermer les femmes dans leur condition d'opprimées. Il ne s'agit pas pour les femmes de s'affirmer comme femmes, mais de devenir des êtres humains à part entière. Refuser les "modèles masculins" est un non-sens... les femmes ont à s'emparer des instruments forgés par les hommes et à s'en servir dans leur propre intérêt³. »

Si nous n'avions pas rejeté ces « instruments forgés par les hommes », aurions-nous pu lancer un mouvement collectif de femmes solidaires avec les autres femmes ? Simone de Beauvoir confond encore femme et féminin. Elle ne croit pas qu'autre chose soit possible. Que les femmes peuvent s'ouvrir aux autres femmes, qu'elles peuvent s'aimer comme femme et se respecter sans avoir besoin de s'assimiler à « l'autre ». Aujourd'hui, quelque chose de nouveau est en train d'arriver. Une richesse collective est en train d'émerger, comme un retour du refoulé par Simone de Beauvoir. Cette richesse ignorée par les sociétés patriarcales. Toute cette énergie féminine déployée au service des autres, des maris, des enfants, de la famille. Allons-nous l'aider à se mettre au service de notre propre développement ?

Nous apprenons le mouvement en marchant. C'est se mettre debout, dit Liane Mozère. « C'est un mélange, une hybridation qui crée toujours de l'inédit. Il n'y a rien qu'on puisse prévoir. Que ce soient les groupes de parole, les amours lesbiennes, les passions que j'avais pour une amie très chère, le fait de voir les différences, c'est le cœur du MLF et de mai 68. On ne sait pas ce que ça peut donner. Il y a de l'hétérogénéité, de la différence, du dissensus. Par exemple, je ne suis pas d'accord avec Marie-Jo sur tel problème mais sur tel autre je suis d'accord, on peut avancer⁴. »

On avance sur le plus petit commun dénominateur. « Je peux faire ça avec toi, mais si je ne peux pas faire ça, je le fais ailleurs, poursuit

Liane. C'est la force du mouvement d'avoir cette permission de la contagion, des rhizomes. » Il y a quelque chose qui reste vivant. Et puis, on a l'impression d'inventer. D'investir l'avenir.

Notes

1. Françoise Collin, Irène Kaufer, *Parcours féministe*, éd. Labor, Bruxelles, 2005.
2. « Libération des femmes, année zéro », *op. cit.*, p. 6, édition 1975.
3. Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, éd. Gallimard, 1972, p. 507.
4. Liane Mozère, Café des femmes de Souffles d'elles, 28 février 2010, vidéo BnF.

25.

Le tournant de la Ligue du droit des femmes

Avec l'argent récolté à la Foire des femmes, nous avons loué un local cité Trévis, dans le IX^e arrondissement. Le mouvement s'installe quelque part. Mais rien n'est simple. Un soir de décembre 1973, Anne Zélinisky nous fait part d'un nouveau projet qu'elle est en train de mettre en place avec Simone de Beauvoir, Annie Sugier et Annie Cohen. Une Ligue du droit des femmes sur le modèle de la Ligue des droits de l'homme.

C'est la première fois qu'il est question du « droit des femmes » dans le mouvement. C'est aussi la première fois qu'une des cofondatrices du mouvement crée une association spécifique, loi de 1901, avec un but et des moyens particuliers.

« La Ligue du droit des femmes est un nouvel instrument d'action, explique-t-elle. Elle nous permet de nous regrouper là où nous sommes pour dénoncer les faits précis de discrimination dont nous sommes victimes partout : à la maison, dans la rue, devant la loi. Il s'agit d'entraîner chaque fois plus de femmes à prendre conscience de leur situation et à s'engager dans la lutte contre le sexisme, qui est à la racine de notre système économique et social¹. »

Il s'agit aussi « d'entreprendre toute action pour promouvoir un nouveau droit des femmes » dans le but de « transformer le droit tout entier qui n'est qu'un alibi de la domination masculine et affirmer notre droit aux pouvoirs de décision ».

Anne est une femme d'action, une pragmatique. Quand elle trouve que le mouvement piétine dans des considérations nombriliques, elle imagine autre chose. Son esprit critique n'a pas de mal à repérer nos insuffisances. Car la mise en place d'un local nécessitant des permanences, payer le loyer, récolter l'argent, faire le ménage et autres tâches obscures, tout cela ne va pas de soi. La disponibilité n'est

pas la même pour assurer une permanence ou préparer un festival international de films de femmes. Celles qui prennent des responsabilités ont tendance à trouver que les autres ne font rien. Mais ce n'est pas tout. Anne trouve que le mouvement ne va pas bien. Dans son *Histoire du MLF*, elle écrira de cette époque :

« Gérer voulait dire prendre le pouvoir, accueillir voulait dire récupérer, et j'en passe. En fait, les inimitiés personnelles se donnaient libre cours à travers de pseudo-théories fumeuses. Les nouvelles qui atterrissaient là étaient atterrées et repartaient pour toujours. J'étais désespérée de voir que le féminisme tournait si mal. On ne pouvait pas laisser les choses en l'état. Je me sentais encore responsable de ce qui se passait sur le plan féministe. Il fallait une alternative, un autre groupe qui sache où l'on voulait en venir, où l'on ne fasse pas systématiquement fuir toute nouvelle venue. Simone de Beauvoir avait lancé l'idée d'une Ligue comparable à celle des droits de l'homme qui défendrait les droits des femmes. Pourquoi ne pas créer un nouveau groupe à partir de cette idée ?

À quatre, Annie, Colombe, Cohen et moi, nous avons réfléchi. Notre impuissance face à la pub Dim. Il nous fallait, pour lutter efficacement, un instrument légal qui nous permette d'attaquer en justice ce genre d'image sexiste. D'où la nécessité d'une association et d'une loi antisexiste qui seraient les instruments légaux de notre action². »

Le projet est loin de faire l'unanimité chez les féministes révolutionnaires. Le débat est houleux car il s'agit d'un enjeu important. Liliane et Catherine écrivent un long texte rageur intitulé : « Pour un MLF-renouveau, ou : Au nom des femmes, silence. »

« Poser, comme l'a fait jusqu'à présent, les problèmes de la "Ligue du droit des femmes" simplement en termes d'utilisation – ou non – d'un "instrument légal" au service du mouvement, c'est méconnaître totalement les effets en retour que la création d'un tel "instrument" aura sur le mouvement.

Nous disons que l'existence d'un secteur de lutte légale – d'application des lois existantes, d'obtention de "bonnes" lois (antisexistes ou autres) pour les femmes est de nature, si on ne se donne pas les garde-fous nécessaires au départ, à désamorcer, freiner, et progressivement étouffer toutes les autres formes de lutte.

N'importe lequel des thèmes de lutte du mouvement est susceptible

d'être traduit en termes légaux, portés devant les tribunaux, épuisés dans la lutte légale. Demain, on aura un comité ministériel pour la promotion de la créativité des femmes, ou pour la reconnaissance des droits des homosexuelles, ou pour la protection des droits des femmes-agents de police ou encore pour la lutte contre la frigidité... Le tout avec interlocutrices valables, compétentes, déléguées par une organisation reconnue, responsable, représentante des femmes.

Les organisations reconnues ne créent, au mieux, que des femmes reconnaissantes, et passives³.

Nous voulons leur auto-organisation. »

Les deux positions sont prémonitoires. Celle d'Anne, qui lance sans le savoir un nouveau courant politique qui sera repris en main par le parti socialiste, le courant des droits des femmes. Avec, en 1979, la création par Yvette Roudy, au Parlement européen où elle est nouvellement élue, d'une commission *ad hoc* Droit des femmes. Puis le comité ministériel de spécialistes des femmes qui va, à partir de la victoire de la gauche en 1981, mettre un point final au mouvement. On remarquera cependant que le concept d'égalité n'est pas mentionné dans la présentation de la Ligue du droit des femmes. Il sera l'objectif du ministère Roudy.

Notes

1. Texte de présentation de la Ligue du droit des femmes, Association loi de 1901, présidente Simone de Beauvoir.

2. Anne Tristan, *Histoires du MLF*, préface de Simone de Beauvoir, p. 119.

3. « Pour un MLF-renouveau, ou : Au nom des femmes, silence », tract distribué cité Trévise en décembre 1973. Pas signé.

26.

Musidora

Beaucoup de choses m'intéressent au mouvement, où l'on vit une explosion de talents. Je vais aux réunions de Musidora chez Dana Sardet, qui souhaite organiser un festival de films de femmes. Elle a participé au premier festival de films de femmes à New York et dispose des contacts pour faire venir des films en France. Claire Clouzot, critique de cinéma féministe bien introduite dans le milieu, est aussi à l'initiative du projet avec Nicole-Lise Bernheim, qui a déjà participé aux « Femmes s'entêtent » avec un texte sur les éplucheuses de pommes de terre¹. Nicole-Lise est écrivaine. Elle a rencontré Dana à ce festival en 1972 et elles ont commencé à rêver d'en réaliser un en France. Nous y sommes. Les réunions sont ouvertes à toutes les femmes, y compris celles qui, comme moi, ne sont que de simples spectatrices passionnées. Le cinéma est l'art populaire par excellence. Beaucoup de femmes se sont emparées de la vidéo, plutôt que des pinceaux ou des ciseaux de la sculpture. Le petit noyau de départ s'est constitué en association en octobre 1973. Elles ont contacté Jacqueline Audry, qui appartient à la vieille génération des années 1950, celle qui a été balayée par la nouvelle vague. La sœur de Jacqueline, Colette, dirige la collection femme des éditions Denoël où elle a déjà publié plusieurs livres importants. Elles sont féministes toutes les deux. Colette a fréquenté Simone de Beauvoir à l'époque où elle enseignait à Rouen et c'est elle qui avait eu l'idée de faire un grand livre sur les femmes, jusqu'à ce que Simone de Beauvoir s'empare du projet sous l'impulsion de Sartre et écrive son fameux *Deuxième Sexe*.

Jacqueline Audry a accepté d'être la présidente de Musidora. C'est une vieille dame qui a réalisé de nombreuses adaptations des romans de Colette en costumes d'époque, *Huis clos* de Sartre, et *Olivia*, avec

Edwige Feuillère et Yvonne de Bray, bref une filmographie impressionnante. À chaque réunion, nous prenons conscience de l'étendue de notre ignorance dans le domaine du cinéma des femmes, ou plus exactement, nous prenons la mesure de leur effacement par les critiques mâles. À commencer par Musidora elle-même qui ne fut pas seulement l'actrice au collant noir dans le film *Les Vampires* de Louis Feuillade, mais qui réalisa neuf films au temps du muet. Claire Clouzot et Nicole-Lise Bernheim ont mobilisé Mary Meerson à la Cinémathèque française, qu'elle construit avec Henri Langlois, afin de retrouver ses films pour pouvoir les projeter au festival. Mary Meerson est une encyclopédie vivante. Elle connaît aussi Germaine Dulac, cinéaste expérimentale tombée à la trappe dont elle possède plusieurs films, et Alice Guy, la grande pionnière du cinéma français, elle aussi disparue des mémoires. Les trois fondatrices de l'association, auxquelles se sont ajoutées Françoise Flamant, Dany Zucca et Claudine Serre, ont fait une affiche avec leurs six regards émergeant du même collant noir porté par Musidora dans les films de Feuillade. Maintenant, c'est nous qui regardons le monde, qui exprimons notre point de vue, nous qui nous passionnons pour tout ce que les femmes ont fait et feront. Nous sommes les archéologues de la création. Pour cette raison, les organisatrices ont décidé de montrer tous les films réalisés par des femmes, quel que soit le sujet. Avant de juger de l'image des femmes dans le cinéma, il faut disposer d'un panorama assez vaste de la production.

« Nous voulons rompre le silence autour des films de femmes, faire sortir de leur isolement les réalisatrices, montrer à toutes les femmes que le cinéma c'est possible, puisque maintenant un nombre de plus en plus grand ose prendre une caméra et tourner² », écrivent-elles dans le numéro spécial de la revue *Images et sons* réalisé pour le festival. Le tract de présentation du projet est lui aussi très clair : « L'ambition de ce festival est d'abord de montrer des films faits par des femmes, de montrer beaucoup de films. Nous avons découvert au moins 43 films 16 mm de Françaises inconnues. Ils sont ignorés des circuits de distribution. Venez les voir.

Ce festival est aussi international.

Le but du festival est également de poser le problème de la création féminine, de souligner les difficultés que rencontrent les femmes dans le domaine de l'industrie cinématographique, d'annoncer leurs

revendications³. »

Claire Bretécher a accepté de faire une affiche spéciale annonçant le festival, qui a lieu du 3 au 11 avril 1974. Une femme nue, dont les longues jambes sont hissées sur des hauts talons, tient une mitraillette à la main en forme de caméra. L’affiche en noir et blanc a beaucoup d’allure et donne au festival un élan créateur qui touche tous ceux qui suivent chaque semaine dans *Le Nouvel Observateur* sa bande dessinée *Les Frustrés*.

Il y a une ambiance extraordinaire dans ce premier festival de films de femmes. Trois lieux différents l’accueillent. Le musée d’Art moderne de la ville de Paris, dont la directrice Suzanne Pagé nous ouvre grand les portes de l’ARC, avec une salle au premier étage qui nous permet de faire les débats, assises par terre sur de grands coussins noirs. Le programme de l’ARC est consacré aux inédits, courts-métrages, 16 mm, super 8 vidéo, films militants, expérimentaux, documentaires. Ils sont présentés de 11 heures à 23 heures dans un foisonnement éblouissant d’œuvres expérimentales témoignant de l’extraordinaire créativité qui se déploie depuis quelques années. La salle de l’Olympic, dans le XIV^e arrondissement, dirigée par Frédéric Mitterrand, est réservée aux films 35 mm. Et l’Olympic 2 projette les films 16 mm.

Le festival est interrompu le dernier week-end par la mort du président de la République, Georges Pompidou. Un deuil national est décrété, entraînant la fermeture de tous les lieux publics le week-end suivant, y compris le musée d’Art moderne, qui reçoit le week-end beaucoup plus de spectateurs qu’en semaine. Le festival n’en continue pas moins son travail de pionnier.

Il est mixte et les débats sont très chauds car plusieurs spectatrices ne supportent pas de voir des films de femmes traitant de sujets généralistes, comme *Les Routes de la soie* qui est très critiqué en dépit de sa grande qualité, alors que nous avons tant besoin de voir des films montrant des femmes « en voie de libération ». Nous sommes avides d’une culture de femmes qui nous manque cruellement depuis le début du MLF. Nous avons besoin de références positives, d’images dynamisantes, d’ouvertures sur un imaginaire en pleine ébullition.

Claire Clouzot est très choquée de notre attitude. Elle écrit un article magnifique dans *Les Nouvelles littéraires* qui restitue la dimension politique de cette manifestation dont les jeunes comme moi

ne mesurent pas l'enjeu révolutionnaire. Le décalage entre les femmes du métier, qui ont déjà l'expérience des difficultés, et les jeunes spectatrices radicales intransigeantes qui veulent faire la peau du patriarcat s'exprime dans les débats sans pour autant mener à la rupture. C'est la force de l'expérience MLF, dont Claire Clouzot nous restitue la grandeur en écrivant :

« Musidora, c'était un événement politique, un *happening* féministe autour et à propos du cinéma. Musidora, c'était votre chance de voir débarquer Daccia Mariani d'Italie, Mira Coopman de Londres, Mireille Dansereau et Anne-Claire Poirier de Montréal leurs films sous le bras, d'entendre Helma Sanders commenter son *Gomorrah* allemand pendant la projection, Elda Tattoli s'affronter avec le public autour de sa *Planète Vénus*.

Des débats ont eu lieu au musée d'Art moderne, où s'affrontaient les jeunes terroristes et la pionnière actuelle du cinéma français, Jacqueline Audry, que ses dix-sept films n'ont pas fait broncher sous l'agression des plus jeunes.

Il fallait comprendre, critiques déçus, spectateurs dérangés dans vos habitudes, que le débat sur la femme et le cinéma filmé par quelques-unes d'entre nous simultanément en vidéo, pendant qu'au premier étage des bandes vidéo montraient la grève des femmes de Troyes, les mères lesbiennes et que d'autres, des étrangères, remuaient leurs ambassades pour faire libérer leurs copies retenues en douane, il fallait comprendre que c'était une manifestation de libération pour les femmes dans et par le cinéma⁴. »

Le festival rassemble ainsi une cinquantaine de réalisatrices et, autour d'elles, 200, 250 spectatrices par jour. Ce qui est énorme pour un premier festival ne bénéficiant pas de l'appui des médias.

Les débats sont filmés par de jeunes vidéastes, Catherine Lahourcade et Anne-Marie Faure-Fraisse. Elles ont envie de faire du cinéma, surtout de la vidéo, plus facile à manier, suivant l'exemple de Carole Roussopoulos qui a ouvert la voie avec son mari. Grâce à cette initiative de Carole, nous avons des documents exceptionnels sur Anne-Marie Grélois et le beau Guy Hocquenghem qui expose sa conception révolutionnaire de l'homosexualité. Elle a également filmé la manifestation du 20 novembre 1971 et réalisé des documentaires avec son amie Delphine Seyrig, née comme elle en Suisse : *Sois belle et tais-toi*, *SCUM Manifesto*. D'autres viendront. À cette époque, la

télévision s'intéresse peu aux manifestations du MLF. Les caméras sont lourdes, peu maniables, et ces films vidéo sont des documents essentiels pour retrouver l'ambiance des manifestations ou la teneur des débats.

Notes

1. Nicole-Lise Bernheim publiera en 1978 avec Mireille Cardot une « romance policière » hilarante, *Mersonne ne m'aime*, sur le MLF. Elle est décédée le 10 avril 2003. Sur Musidora, voir aussi *Paroles, elles tournent*, éd. des Femmes, 1976.

2. « Les femmes et le cinéma », *Images et sons*, n° 283, avril 1974.

3. Texte de présentation du festival Musidora, archives F. Flamant.

4. Claire Clouzot, « Les Musidoras font les grandes marées », *Les Nouvelles littéraires*, 1974.

27.

Grrrêve des femmes

« Et pourquoi pas une grève des femmes ? » Nous sommes à la réunion de rentrée des Féministes révolutionnaires, au local de la cité Trévis. Nous cherchons des idées d'actions d'éclat à mener pour la saison 1973-1974. C'est Évelyne Rochedereux qui lance l'idée. Anne Zélinisky en avait parlé quelques mois plus tôt sans rencontrer d'écho. Aujourd'hui, après le Tribunal de dénonciation des crimes contre les femmes et la Foire des Femmes, à la Cartoucherie de Vincennes, il faut innover. Les idées fusent. Josy Thibaut propose de l'écrire « grrrrêve des femmes ». « Grrr » pour la colère et « rêve » pour un monde nouveau où les femmes ne travailleraient plus gratuitement et ne seraient pas sous-payées dans les entreprises. On se souvient de la grève des New-Yorkaises qui a déclenché le mouvement, en France, avec le dépôt de la gerbe à la femme inconnue du Soldat. En trois ans, l'idée a fait son chemin et cette fois-ci, ce sera une grève radicale. On arrête tout. Comme Lysistrata en Grèce ancienne, qui avait convaincu ses amies de faire la grève de l'amour pour que les Grecs arrêtent la guerre. L'idée mûrit au cours des réunions suivantes, jusqu'à ce qu'on décide de bomber les affiches du métro. Cela est plus efficace que de tirer des affiches et d'aller les coller la nuit sur les murs comme on a fait jusqu'à présent. Un soir de février 1974, un petit commando est organisé avec Évelyne, Dominique et Catherine Deudon qui prend des photos¹. Le hasard de la publicité a bien fait les choses puisque de grandes affiches s'étalent, montrant une jeune femme à plat ventre, le téléphone à la main, en train de faire sa commande au magasin de vente par correspondance La Redoute. Sur le côté droit il y a un grand espace blanc. C'est trop beau. Elles bombent « Grrrêve des femmes » en noir, en très grand et dans l'espace blanc : « pour mai 1974 préparation 20 février 20 h 30 Jussieu ».

Cela a beaucoup d'effet et touche les milliers de Parisiennes qui circulent tous les jours dans le métro. Le lendemain, tout le monde en parle, à commencer par la télévision qui téléphone à la Maison des femmes des Gobelins, ouverte récemment par le groupe Psychanalyse et Politique, sans savoir qu'elles ne sont pas à l'initiative de l'action. Pas plus que la tendance Lutte de classe, d'ailleurs, dont on aurait pu espérer une pareille audace. La télé veut une interview. Psychanalyse et Politique accepte de la faire dans leurs locaux. Évelyne Rochedereux, Liliane Kandel, Dominique Poggy et Catherine Deudon se rendent au rendez-vous. Les journalistes installent la caméra et posent la première question.

– Alors, le MLF lance un mot d'ordre de grève ?

Évelyne n'a pas le temps de répondre que les femmes de Psy et Po, qui se sont groupées autour d'elles, affirment qu'on ne lance pas de mot d'ordre. « Ce n'est pas à nous de décider, c'est aux femmes elles-mêmes. Et d'ailleurs, les mots d'ordre c'est faire comme les hommes. C'est masculin. »

Évelyne est sidérée. Elle répond, on argumente, on s'engueule devant la caméra qui tourne toujours. Le journaliste n'en demandait pas tant. Finalement, elles décident de faire l'interview à l'extérieur de la « maison », dans la petite ruelle qui y mène. Le journaliste repose la question et Évelyne répond : « On ne lance pas des mots d'ordre. On lance des mots de désordre. » Liliane et Dominique enchaînent sur notre conception de la grève totale, là où on est, que l'on soit mariée, employée, professeur ou mère de famille.

Le journaliste est content. À la conférence de rédaction qui suit l'interview, il montre sa bobine en présence d'Olga, qui nous connaît. Il a de quoi ridiculiser le MLF, dit-il, très content de lui, car j'ai filmé la dispute et on pourra voir qu'elles ne sont pas d'accord entre elles. Olga est secrétaire de rédaction. Sans rien dire, elle subtilise la bobine et il n'y aura pas d'interview des grévistes à la télé. Pas grave. Il vaut mieux ça qu'étaler nos conflits.

L'objectif de la grève des femmes se précise au cours des réunions de Jussieu. Comme toujours, les débats sont animés. Les femmes de la Ligue du droit des femmes ne sont pas d'accord avec cette action qu'elles trouvent « marginale et éphémère ». Elles travaillent sur une loi antisexiste qui vise à appuyer l'action en justice des victimes de discriminations liées au sexe, dans l'emploi notamment. Elles

souhaitent participer aux travaux de la commission spéciale réunie par l'ONU, dans le cadre de la préparation de l'Année internationale de la femme, qui aura lieu l'année suivante. Mais l'un n'empêche pas l'autre ! Et puis, la grève des femmes a une dimension symbolique beaucoup plus forte que la loi antisexiste qui concerne le domaine strictement juridique, domaine réputé pragmatique et efficace pour Anne Zélinisky qui mène le projet. Les stratégies se différencient, même au sein des féministes révolutionnaires qui sont pourtant identifiées comme l'une des trois grandes tendances du mouvement.

Le MLF n'est pas un parti de gouvernement. Sa force est de désirer l'impossible, en écho au slogan de mai 1968 : « Soyons réalistes, demandons l'impossible ». Il s'agit d'ouvrir l'horizon, de se projeter dans l'avenir autrement, de penser globalement la place des femmes sur terre, d'aller à la racine de l'oppression. La grève des femmes relève du principe d'espérance dont parlait Héraclite dans son fragment 18 en disant : « Qui n'espère pas, n'atteindra pas l'inespéré qui se trouve au-delà de toute recherche et à l'écart de toutes les routes. »

C'est aussi un immense appel d'air vers l'inconnu des femmes qui est aussi l'inconnu de l'humanité, comme l'espérait Rimbaud dans sa *Lettre du voyant*.

« Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme – jusqu'ici abominable – lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons². »

Finalement, la grève des femmes a pour objectif de libérer le potentiel subversif des femmes à travers des « rencontres, la confrontation de nos expériences, l'échange des recettes de lutte pour en inventer de nouvelles, être ensemble, être bien ensemble ».

Les Pétreuses de la tendance lutte de classe finissent par nous rejoindre. Elles sortent en mars le numéro zéro de leur journal et commencent à s'organiser en vue de mettre en place le « mouvement autonome des femmes ». Elles sont les seules d'extrême gauche à comprendre l'enjeu de cette grève des femmes totale. Car les syndicats ne s'intéressent pas du tout à cette grève qui sort tellement de leurs sentiers battus qu'ils ne songent pas à s'y associer, bien que la base

commence à bouger du côté du féminisme. Mais les directions sont dépassées. Si Jeannette Laot, membre de la direction de la CFDT, a rejoint le MLAC à titre personnel et créé des « commissions femmes » pour réfléchir aux moyens d'intégrer le combat des femmes, elle demeure isolée. Il ne faut pas diviser la classe ouvrière avec des revendications qui excluent les hommes, dit-on. Mais la base pousse et crée spontanément des groupes un peu partout. Les métiers bénéficiant d'une forte tradition féministe sont particulièrement actifs : les enseignantes, les infirmières, les assistantes sociales, les secrétaires, tous ces métiers de service qui mobilisent l'éros réparateur des femmes au service de la collectivité. Les femmes veulent que les choses changent. Elles s'engagent partout dans une sorte d'élan incontrôlable auto-organisateur. Comme la vie elle-même.

Il n'y a que la CGT pour s'opposer de tout son poids à l'idée d'une grève pour que les femmes soient payées au même tarif que les hommes et aux problèmes du « salaire d'appoint », du temps partiel, de toute une pratique discriminatoire qui apparaît au grand jour. Sans parler du travail invisible des femmes analysé par Christine Delphy dans *L'Ennemi principal*, où elle avait montré qu'il est non comptabilisé dans le PNB, et que s'il fallait payer le travail des femmes à sa juste valeur, le système capitaliste ferait faillite. Le système capitaliste, et plus largement le patriarcat qui repose sur l'exploitation du travail invisible des femmes.

La mort de Pompidou et les élections du nouveau président de la République prévues pour mai nous obligent à repousser la grève des femmes aux 8 et 9 juin.

Les organisatrices ont loué des salles rue de Rennes, juste en face de l'église de Saint-Germain-des-Prés, pour toute la journée. Elles ont rédigé un texte :

« Dans le métro, sous l'inscription GRRRRR-RÊVE DES FEMMES quelqu'un, sans doute un homme (?) avait écrit : "Tant pis, on violera." »

À des femmes qui écrivaient GRRRRR-RÊVE DES FEMMES, une bande de soldats rigolards a dit : "Vous pouvez pas, vous avez rien dans la culotte." »

La GRRRRR-rêve DES FEMMES c'est contre ça.

Nous ferons la grève du travail domestique même, et justement parce

qu'il n'est pas reconnu comme travail.

Nous ferons la grrr-rêve de ce qu'on a appelé notre "Nature" et qui ne sert qu'à mieux nous asservir à la culture et au bon plaisir des hommes.

Nous ferons grrr-rêve parce que nous en avons marre d'être condamnées à jouer

Les mamans ou les putains

Les servantes ou les maîtresses

Les boniches ou les potiches

Les vierges martyres ou les épouses martyres

Les femmes soumises ou les collaboratrices dévouées

Nous ferons grrrr-rêve parce que nous en avons marre d'un monde coupé en deux, et où on ne peut que

Faire "notre" vaisselle ou lire « son » journal

Desservir la table ou regarder la télé

Dicter le courrier ou prendre en note

Se faire violer ou violer

Et où, pour ne plus être

Une "femme-femme" aliénée,

On nous force à devenir

Une "femme mec" doublement aliénée.

Nous ferons la grrr-rêve des femmes enfin parce que nous en avons marre de choisir entre

Lancer un mot d'ordre ou le suivre.

La GRRRRR-RÊVE des FEMMES n'est pas un "mot d'ordre" lancé par un état major central (syndicat ou parti) des femmes, c'est un MOT DE DÉSORDRE.

Grève du travail domestique

Grève du travail salarié

Grève du service sexuel. »

Chaque gréviste est libre d'inventer le mode d'action qui convient le mieux à sa situation. Marie Vendeville, qui est professeur de français à Saint-Gratien, un collège de banlieue, décide de prendre les filles de ses deux classes de 5^e pour les emmener à Paris. Les garçons restent au collège. « D'habitude, il n'y en a que pour les garçons, leur dit-elle, aujourd'hui on va se faire plaisir et visiter ce que vous voulez. » Les

filles choisissent d'aller visiter la Tour Eiffel, puis l'aquarium du Trocadéro et le musée du Cinéma, à la cinémathèque de Chaillot. L'après-midi, Marie les emmène à Jussieu pour leur montrer ce qu'est une université. Comme une réunion de femmes est prévue ce jour-là ainsi que la projection du film suédois de Mai Zetterling *Les Filles*³, qui raconte l'histoire d'un groupe de comédiennes jouant la pièce *Lysistrata* d'Aristophane, ses élèves découvrent un nouvel aspect de leur professeur qui les marquera longtemps. Bien des années plus tard, raconte Marie, elle retrouve l'une de ses élèves devenue mère de famille et qui attend comme elle devant le cinéma avec sa fille. La jeune fille lui révèle que sa mère a parlé pendant des jours de la grève des femmes.

À Sète, une femme interviewée par Radio Monte-Carlo raconte qu'elle a fait la grève de la vaisselle. Elle a laissé s'entasser les assiettes pour que son mari se rende compte de son travail quotidien. À Paris, un groupe de femmes a fait la lessive dans la fontaine du Châtelet. À midi, en pleine activité urbaine, elles lavent leur linge. Il y a de la mousse plein le bassin tandis qu'elles tendent des cordons pour faire sécher le linge.

La télévision française interviewe les organisatrices pour le journal télévisé. Évelyne, avec ses longs cheveux noirs, Liliane Kandel et Dominique Poggi expliquent la signification de la grève⁴. Tout le monde se pose des questions sur cette grève qui n'a pas de revendications précises, qui ne demande rien de palpable, de quantifiable, de réalisable, et qui pourtant a un écho extraordinaire auprès des femmes. Ce mot de « désordre » leur parle. Il les encourage à faire des actes de courage individuel, dans toutes les sphères de la société, avec le soutien des autres femmes qui sont reliées psychiquement à ce mouvement. Elles ne se sentent plus seules face au « travail invisible ».

La peintre Charlotte Calmis, qui a participé aux deux journées, note dans son journal : « Assises sur des escaliers pendant ces deux jours de grève, accroupies sur le sol ou debout dans les salles, nos discussions nous amenèrent à nous nommer femmes, oui justement femmes, pour retrouver notre identité perdue sur laquelle se sont imprimés depuis des siècles les mots de l'infériorité humaine comme sur un tissu s'imprime la chose à signifier, fleur, fruit, signe... Mais être femme, ne l'oublions pas, ce n'est pas seulement la ruse, la patience et

l'infériorité...

En force, en masse, retrouver la réalité de ces mots "ou souffrir, ou mourir", mais pour en vivre⁵. »

Le soir, une manifestation de nuit est organisée boulevard Sébastopol. Nous marchons sur le trottoir en tenant une banderole très longue sur laquelle est écrit : « Nous voulons sortir la nuit sans risque. »

« Ils disent : "Est-ce que je peux vous accompagner ?" »

Si tu dis oui, tu es traitée de putain

Si tu dis non, de salope, conasse, gouine, pucelle ».

Bref, la nuit ne nous appartient pas, ni la terre, ni la ville. C'est un territoire d'hommes. Pour la première fois nous sortons dans la nuit massivement reprendre possession de l'espace commun en un long défilé de femmes en colère qui devient très impressionnant à mesure que nous marchons sur le boulevard. La rue est à nous.

Notes

1. Voir Catherine Deudon, *Un Mouvement à soi, 1970-2001*, éd. Syllepse, 2003, p. 52.

2. Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871.

3. Mai Zetterling, *Les Filles*, film de 1968, avec Bibi Andersson, Harriet Andersson, Gunnel Lindblom.

4. Cette interview réalisée le 9 juin est visible sur internet : <http://www.ina.fr/video/CAF89031668>

5. Charlotte Calmis, *Journal d'une sorcière*, 28 août 1974. Inédit (archives MJB).

28.

Le MLAC

Une des raisons pour lesquelles les femmes de la tendance Lutte de classe n'ont pas eu l'idée de cette grève des femmes tient au fait qu'une grande partie d'entre elles étaient mobilisées par le Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC), qu'elles avaient investi durant l'année 1973 et où elles militaient avec une efficacité surprenante.

Maya Surduts en fait partie. À peine rentrée de Cuba d'où elle avait été plus ou moins expulsée par le pouvoir révolutionnaire, Maya Surduts est envoyée au MLAC par la direction de Révolution. Elle doit « organiser » le mouvement. À cette époque, Maya n'était pas du tout féministe¹. Elle est une révolutionnaire qui a passé huit ans à Cuba avant d'en être expulsée par le dictateur à cause, probablement, de son goût immodéré pour la liberté. Revenue en France en 1972, elle adhère à Révolution à l'époque où les militants partent « s'établir » en usine afin de compenser leur faible insertion dans le monde ouvrier. Son métier de traductrice ne facilitant pas son « établissement » en usine, elle est envoyée au MLAC où elle conquiert rapidement des responsabilités de direction grâce à ses dons d'organisatrice. Bien qu'elle ait pratiqué quatre avortements depuis la fin des années 1950, elle pense encore que « les femmes violées sont des putes » et « qu'elles l'ont bien cherché ». Le MLAC va agir comme un révélateur de sa conscience féministe, à l'instar d'autres gauchistes venues d'un militantisme traditionnel et guerrier qui vont changer de point de vue sur la question des femmes grâce aux groupes de conscience qui n'existent pas chez les gauchistes.

Étant donné qu'on peut tout se dire, elles découvrent progressivement les aspects cachés de la condition des femmes, comme le viol. « Au début, on croyait que c'était des cas

exceptionnels, témoigne Josie Ceret, que ça n'arrivait que chez les pauvres. Mais c'était dans tous les milieux. On est allées de découvertes en découvertes. On faisait tomber le masque de la façade. »

À force de parler dans ces groupes, les gauchistes deviennent complètement féministes. Le militantisme au MLAC leur ouvre ainsi des horizons insoupçonnés. Par exemple, tenir la permanence du MLAC, comme l'a fait Josie pendant plusieurs mois, lui permet d'approcher la complexité des situations. Assurées au local national du 42 rue Vieille-du-Temple, ces permanences sont ouvertes à tous, femmes et hommes. Elle voit donc toutes sortes de cas, mais ne veut pas en rester là. Comme elle est secrétaire au journal *Le Monde*, elle fonde un groupe MLAC où le médecin vient une fois par mois assurer gratuitement des consultations. Les femmes des travailleurs du *Monde* peuvent venir, ce qui déplaît aux militants de la CGT qui bloquent net l'expérience, ne voulant pas de la guerre des sexes à la maison.

Aucune de mes amies proches n'est entrée au MLAC. Mais nous allons aux manifestations, au procès de Bobigny ou, en décembre 1973, au premier débat à l'Assemblée nationale sur un projet de loi du gouvernement Messmer autorisant l'interruption de grossesse « en cas de risque pour la santé physique, mentale ou psychique de la femme, d'un risque élevé de malformation congénitale ou d'une grossesse consécutive à un acte de violence ». Nous avons distribué des tracts. Le texte sera repoussé.

Si je ne milite pas au MLAC, je me souviens néanmoins d'être allée un jour chez Delphine Seyrig pour assister à la démonstration d'un avortement par la méthode de Karman. Est-ce Claire, sa secrétaire, qui m'en a parlé ? Elle venait souvent aux réunions des Féministes révolutionnaires et nous avions sympathisé. L'ai-je su par hasard comme pour beaucoup d'actions du mouvement ? Et pourquoi étais-je intéressée par cette démonstration qui ne me concernait pas dans ma propre vie ? Je ne sais pas. J'étais sensible à l'air du temps, à cet élan irrésistible qui se déployait dans toutes les sphères de la société. Tout m'intéressait. Ce jour-là, nous étions une quinzaine à regarder le médecin procéder par cette méthode beaucoup plus simple que les autres façons de faire, douloureuses et souvent humiliantes. Avec une sorte de pompe en plastique, il aspirait le contenu de l'utérus. Et voilà. C'était fait. Pas besoin d'anesthésie, ni de dilatation de l'utérus, ni de

curetage. La femme se relevait et pouvait rentrer chez elle. Je ne sais pas si la démonstration était faite par Pierre Jouannet, mais c'est lui qui va se saisir de la méthode, l'introduire en France, et en faire le moteur du combat contre l'interdiction de l'avortement. Pierre Jouannet est alors un jeune médecin qui a cofondé le Groupe Information Santé (GIS) avec d'autres jeunes médecins ou étudiants en médecine venant de groupes maoïstes et de Secours rouge. Ils souhaitent pratiquer une médecine différente. Ils partagent les analyses de Michel Foucault sur le pouvoir médical et désirent changer le rapport des patients au médecin et à la santé. La présence des médecins avec nous est très importante. Après le procès de Bobigny, il faut développer de nouvelles stratégies. Si le combat juridique a fait ses preuves, en matière d'avortement la subversion du pouvoir médical devient décisive. Mais il faut desserrer l'étau du Conseil de l'ordre des médecins qui bloque toute évolution. Le 22 novembre 1972, nous sommes allées en petit commando bomber les locaux du Conseil de l'ordre avec des inscriptions en faveur de l'avortement. Nous avions rendez-vous au métro Latour-Maubourg. Personne ne devait le savoir, ce qui accentuait la peur de se faire prendre. Je me souviens des grandes recommandations d'Anne Zélinisky pour être discrètes et efficaces. Finalement, nous n'avons pas dépassé le couloir, mais cette action préparée dans la plus grande clandestinité a ouvert la voie aux médecins progressistes.

Le combat pour la libre disposition de notre corps ne se limite pas à l'avortement. Les premiers groupes de Self Help commencent à se mettre en place dans le mouvement. Il s'agit d'apprendre à observer son corps au moyen d'un speculum introduit dans le vagin pour voir le col de l'utérus grâce à un miroir éclairé par une lampe de poche. De nombreux groupes existaient déjà aux États-Unis et j'ai participé à une ou deux séances d'initiation rue Blomet, guidées par des amies américaines qui nous aident à surmonter notre pudeur. Car ce n'est pas si facile que ça d'observer son col de l'utérus à moitié nues devant les autres. Les amies d'Évelyne connaissaient le collectif de Boston pour la santé des femmes qui avait édité un livre « écrit par des femmes pour des femmes », *Notre corps, nous-mêmes*. Ce livre sera traduit en français en 1977.

Toutes ces initiatives s'inscrivent dans le vaste mouvement de remise en question de la médecine traditionnelle qui se développe

dans plusieurs directions : les médecines douces, les méthodes thérapeutiques non intrusives, un autre rapport au corps et à la connaissance de soi passant par la reprise en main de son statut de sujet de sa propre santé.

Au Groupe Information Santé, il n'y a pas que des médecins. Y milite aussi un couple de cinéastes qui va avoir un rôle très important dans le développement du MLAC : Marielle Issartel, monteuse, et son compagnon Charles Belmont, réalisateur, auteur de plusieurs films dont un avec le GIS. Bientôt, l'idée de faire un petit film sur la méthode Karman accompagnant la présentation de la méthode par le médecin est proposée. Pourquoi pas. Les actualités Pathé ont filmé Jouannet en train de pratiquer un avortement par la méthode Karman². Le GIS récupère les rushes qui sont montés par Marielle Issartel en janvier 1973. Ce « petit film » est présenté au cours d'une conférence de presse destinée à dédramatiser l'avortement en montrant simplement ce que c'est. Le mois suivant, 331 médecins publient un manifeste de solidarité avec les 343, qui s'oppose au projet « d'avortement thérapeutique » discuté à l'Assemblée. « Nous voulons que l'avortement soit libre, écrivent-ils. La décision appartenant entièrement à la femme, nous refusons toute commission qui la contraint à se justifier, maintient la condition de culpabilité et laisse subsister l'avortement clandestin (...). »

La position est claire : ce sont les femmes qui décident.

Puis un bulletin est édité, « Oui, nous avortons ». Et le 4 avril 1973, le MLAC est officiellement créé lors d'une conférence de presse convoquée par l'avocate Monique Antoine, qui en devient présidente, Jeannette Laot, de la CFDT, Simone Iff, du Mouvement français pour le planning familial, Claudine Baschet, médecin signataire du manifeste, Robert Szpirglas, dentiste militant au GIS, des militantes du MLF, etc.

Monique Antoine a participé au collectif d'avocates du procès de Bobigny et appartient au Groupe Information Santé. Son mari, Daniel Timsit, est médecin, engagé lui aussi dans le combat pour « la libre disposition de notre corps ».

Le MLAC se constitue en association 1901 avec pour objectif de défendre d'éventuelles inculpations de médecins qui pratiquent des avortements illégaux.

De nombreuses militantes des groupes d'extrême gauche rejoignent

le MLAC. Il est mixte, contrairement au MLF, jugé trop radical. Et il se mobilise sur un combat qui génère un véritable mouvement de masse tel que le gauchisme n'osait en rêver. Car la présence de Simone Iff, élue récemment présidente du Planning familial grâce à l'arrivée des militants pro-avortement, apporte au MLAC un large réseau d'antennes implantées dans toute la France, sans commune mesure avec les cellules des groupuscules gauchistes principalement situés dans la région parisienne.

Le « petit film » sur la méthode Karman va vite se révéler insuffisant. Il est alors décidé de faire un court-métrage, financé par le Planning et le travail bénévole de Charles Belmont, Marielle Issartel, et des techniciens. Finalement, le court-métrage devient un long métrage, monté en quatre mois, qui reçoit un visa d'exploitation le 30 octobre 1973. *Histoires d'A* est prêt pour la diffusion. Mais l'association Laissez-les vivre lance une campagne pour l'interdire en arguant qu'il est contraire à la législation. Le film montre en effet un avortement illégal pendant 16 minutes, avec des interventions sur le contexte politique et social qui fait appel à un changement politique. C'est un film de circonstance qui s'appuie sur un langage cinématographique élaboré et une éthique politique, le sortant du simple film militant. Les cinéastes ont promis à la jeune femme qui a accepté d'être filmée en train d'avorter qu'aucune image ne circulerait sans leur accord. Ces règles déontologiques la protègent de toute intrusion pornographique ou commerciale et donnent une dimension éthique au projet politique. Tout est prêt pour la diffusion mais, cédant à l'extrême droite, le gouvernement représenté par Maurice Druon interdit le film fin novembre 1973.

Cette censure donne un véritable coup de fouet au combat. Une agitprop est alors menée par les militants du MLAC, hommes et femmes, les médecins signataires du manifeste, le Planning familial, les cinéastes. Toute la jeunesse est concernée par ce combat. Des projections clandestines sont organisées dans des facs, des centres culturels, des villes de province, des salles de cinéma, projections menacées de la saisie de la copie par la police le film à peine commencé. De nouvelles copies sont réalisées par Claude Nedjar, le distributeur du *Chagrin et la pitié*, qui a pris en charge les frais nécessaires à la sortie du film en salles. Des centaines de milliers de personnes arrivent à voir le film dans ces conditions très excitantes,

qui débouchent sur la constitution de groupes MLAC un peu partout. À chaque fois que le film est projeté, un groupe se forme, à condition d'adhérer à la charte du mouvement.

Le MLAC est dirigé par un comité de direction mixte, mais les groupes fonctionnent sur un principe auto-gestionnaire, si bien qu'en 1974, le MLAC compte 15 000 adhérentes³, ce qui est énorme. Le MLAC regroupe le Mouvement français pour le planning familial, des signataires du Manifeste des 331, des membres du GIS, de la MNEF, de Lutte ouvrière, de la Ligue communiste révolutionnaire, de Révolution, d'Alliance marxiste révolutionnaire, le syndicat des travailleurs sociaux, le PSU, le centre Initiative communiste, la Confédération nationale des associations familiales, bref un ensemble de groupes et partis de gauche et d'extrême gauche d'une formidable vitalité.

Des voyages sont organisés en Angleterre et en Hollande pour les femmes désirant avorter. La loi interdisant l'avortement est ouvertement transgressée. C'est alors que la mort de Georges Pompidou change la donne.

Valéry Giscard d'Estaing est élu président de la République française le 27 mai 1974. Il a quarante-huit ans et nomme Jacques Chirac Premier ministre. Il est encore plus jeune que lui puisqu'il a quarante-deux ans. Il veut moderniser la France et nomme des femmes au gouvernement. Simone Veil devient ministre de la Santé, poste clé qui va la propulser sur le devant de la scène à un moment décisif du combat en faveur de la « libre disposition de notre corps ». Elle vient du monde judiciaire. Personne ne sait qu'elle a été déportée à Auschwitz avec sa mère et sa sœur alors qu'elle avait seize ans. Elle le révélera devant les caméras de télévision au cours de la pose de la première pierre pour la construction d'un hôpital. On la voit, la truelle à la main, remuant le ciment avec dextérité, sous l'œil admiratif du préfet. C'est alors qu'elle dit simplement : « Je suis très douée. J'ai fait ça en déportation. C'était mon métier⁴. »

Simone Veil prépare son dossier. L'interdiction d'*Histoire d'A* est levée le 7 octobre 1974.

Le 26 novembre 1974, elle monte à la tribune de l'Assemblée nationale pour défendre le principe de la dépénalisation de l'avortement. Dehors, nous manifestons autour de l'entrée : « Un enfant, si je veux, quand je veux. » Le MLAC a également accepté

d'arrêter d'organiser des voyages à l'étranger pendant la durée des débats.

C'est une inconnue qui monte à la tribune de l'Assemblée nationale ce 26 novembre 1974. Courageusement, face à une Assemblée nationale survoltée, elle ouvre le débat sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG).

« Croyez bien que c'est avec un profond sentiment d'humilité... », dit-elle en ouvrant son discours. Digne, ferme, et humble... C'est le monde à l'envers. Dans l'hémicycle, plusieurs députés ont certainement aidé une femme, une maîtresse ou une épouse à avorter. Certains se déchaînent, offrant aux spectateurs l'image d'une France virile odieuse. Inquisiteurs du ^{xx}e siècle prêts à brûler les faiseuses d'ange comme leurs ancêtres pourchassaient les sorcières, les sages-femmes et les détentrices du secret thérapeutique des plantes. Simone Veil continue à parler. « Je voudrais vous faire partager une conviction de femme. Aucune femme ne recourt de gaieté de cœur à l'avortement... » Certains députés perdent toute mesure. Ils la comparent aux nazis. Elle continue de parler calmement, soutenue par les femmes qui retiennent leur souffle. Le débat dure longtemps, il est très éprouvant. Puis le vote arrive : 284 voix pour, 189 contre. Le Sénat adopte également l'IVG mais le Conseil constitutionnel est saisi. Finalement, la « loi Veil » est promulguée le 17 janvier 1975. Elle suspend pour cinq ans l'application de l'article 317 du code pénal (1920) qui considérait l'avortement comme un crime. Toute propagande en matière de contraception et d'avortement reste interdite.

Encouragées par la dynamique du MLAC et probablement poussées par leurs organisations, les militantes de la tendance Lutte de classe projettent de « construire le MLF » en un « mouvement autonome des femmes ». Elles projettent donc d'abandonner la libération au profit d'un concept vague d'autonomie, véritable redondance puisque le MLF est viscéralement autonome par rapport aux partis et aux syndicats.

Abandonner l'identité libératrice, c'est renoncer à la signification même du MLF. S'engager dans un processus d'évolution, une dynamique de développement alimentée par une dialectique à trois acteurs. Chacune de nous, en relation avec le collectif en révolte qui est lui-même en relation avec le contexte politique. Est-ce que le

projet d'un MAF est dicté par les organisations gauchistes qui se sont impliquées dans la campagne électorale de 1974, dominée par une union de la gauche rassemblant sous la houlette de François Mitterrand le Parti socialiste, le Parti communiste et le Mouvement des radicaux de gauche ? Le « Programme commun » signé en 1972 rend plausible une victoire de la gauche aux élections, et donc un nouveau rapport de forces politiques qui place le MLF en position ultra minoritaire. Face à ces élections, le MLF ne pèse pas grand-chose.

En juin 1974, à l'époque de la grève des femmes, la tendance Lutte de classe organise une rencontre à Bièvres, dans la banlieue parisienne. Sur les 600 femmes présentes qui ont rempli une fiche d'inscription, il y a 150 employées, 120 enseignantes, 100 étudiantes, 100 femmes au foyer, 50 de profession libérale, 30 ouvrières, soit le même recrutement qu'au MLF⁵. Mais contrairement aux réunions du MLF, les intervenantes doivent s'inscrire pour prendre la parole, ce qui neutralise toute spontanéité. Le MAF Mouvement Autonome des Femmes essaie de réintroduire dans le mouvement les catégories traditionnelles de la pratique politique. Son potentiel subversif fait peur. Ses nouvelles pratiques de contestation scandalisent. Tout ce qui n'est pas répertorié dans le connu est neutralisé devant la perspective d'arriver au pouvoir.

Pour l'instant, la base s'élargit aux dépens des idées nouvelles. Mais la puissance contestataire des femmes touche tout le monde. Les gauchistes deviennent féministes à part entière et les féministes continuent de pousser en avant.

À Toulouse, Lyon⁶, Rennes, Caen, Marseille, Amiens, Lille et dans de nombreuses villes de France, des groupes de femmes se forment. À Toulouse, une Maison des femmes est en chantier et ouvrira en 1976.

La parole se libère partout, menant à l'auto-organisation des femmes au sein même de leurs lieux d'action politique et syndicale.

Tout est encore possible.

Notes

1. Voir Maya Surduts, « Entretien avec Margaret Maruani et Rachel Silvera », *Travail, genre et sociétés*, éd. La Découverte, 2013.

2. Voir Hélène Fleckinger, « Histoire d'A : un moment de la lutte pour la liberté de l'avortement », *La Revue documentaire*, 22/23, 2010, p. 180-199. Voir aussi le témoignage de Marielle Issatel dans *Le MLF par celles qui l'ont vécu*, film vidéo du

Café des femmes de l'association Souffles d'elles, « La liberté sexuelle », 2016.

3. Voir Michelle Zancarini-Fournel, « Histoire(s) du MLAC (1973-1975) », *Clio*, n° 18, 2003, p. 241-252.

4. Repris dans *Une Vie*, France 2.

5. Chiffres donnés par Naty Garcia Guadilla, *Libération des femmes, le MLF*, éd. Puf le sociologue, 1981.

6. Voir Centre Lyonnais d'études féministes, *Chronique d'une passion*, Le Mouvement de Libération des femmes à Lyon, éd. l'Harmattan, 1989.

29.

Les reines de Saba

Au local de la cité Trévise, j'ai rencontré Colette Martin, une théologienne protestante qui arrive de Genève avec une amie. Elles sont montées en 2 CV. Elles veulent rencontrer le MLF de Paris. Colette est émerveillée de se retrouver parmi nous, au cœur même de la révolte des femmes. Enfin ! Le MLF, dit-elle, ce mot si proche du Aleph, la première lettre de l'alphabet hébraïque et arabe. Colette m'intrigue.

Elle a élevé ses sept enfants avec son mari, pasteur à Genève. Elle est en bagarre avec lui parce qu'elle n'a pas pu devenir pasteur, du fait qu'elle est une femme. Elle en a assez de vivre avec un homme qui la maintient sous le boisseau alors qu'ils ont suivi les mêmes études de théologie et qu'elle a tant à transmettre. Je ne connais pas bien le protestantisme et je me rends compte à son contact que depuis la mort de ma grand-mère maternelle, quelque chose me manque.

Après le déménagement de mes parents à Villejuif, j'avais pris l'habitude d'aller en Normandie auprès de mes grands-parents maternels. J'étais toujours bien reçue. Ils étaient heureux de m'avoir quelques jours mais maintenant, ce n'est plus possible. Mon grand-père a quatre-vingt-six ans. Il ne peut pas vivre seul dans la grande maison de Pont-l'Évêque. Il a donc emménagé dans un studio au sein d'un immeuble pour personnes âgées qu'il a fait construire à l'époque où il était adjoint au maire. Il prend bien la chose, apparemment, mais derrière sa façade d'homme courtois et toujours heureux de nous recevoir, le sentiment d'avoir été abandonné par ses quatre enfants, lui qui s'est toujours occupé de tout le monde, l'a rendu triste. Silencieux. Absent.

Ma grand-mère est morte en décembre dernier. Une semaine avant, j'avais rencontré Emmanuelle à Katmandou. Nous avons dansé. Nos

corps s'entendaient. Nous sommes rentrées ensemble. Le samedi suivant, nous parissions au lit quand on a sonné à la porte. Le facteur avait un télégramme pour moi, faute d'un téléphone qui mettait un an pour être installé par les PTT. Sur le papier bleu était écrit : « Mémé décédée, enterrement mardi. » Il était signé par mon frère Jean-Claude, qui me donnait rendez-vous à Villejuif pour partir avec notre père à Pont-l'Évêque, l'enterrement ayant lieu à 11 heures. J'étais sidérée par la nouvelle. Mais le chagrin ne sortait pas. Impossible de pleurer ni d'atteindre cette sphère d'affection qui avait enveloppé mon enfance d'une protection discrète et inconditionnelle. Elle m'avait appris à lire sur ses genoux dans la cuisine, m'ouvrant le monde extraordinaire de la culture. Elle avait aussi insisté pour m'envoyer en pension, là même où elle était allée jusqu'à ses dix-sept ans, où sa mère était allée également et où elle avait envoyé sa fille dès le primaire. Quatre générations s'étaient succédé à Notre-Dame d'Orbec. Tout ça était là, bien sûr, mais je trouvais normal rationnellement qu'elle meure. Elle avait l'âge. Et c'est la première personne aussi proche de moi qui disparaissait. J'étais allée la voir quelques mois plus tôt, tandis que mes amies m'attendaient dans la voiture. Nous nous sommes installés dans la cuisine tous les trois. La seule question qui tourmentait ma grand-mère à mon sujet était de savoir si je croyais toujours en Dieu. Elle était là, assise dans son fauteuil en rotin en face de mon grand-père. Ses mains tremblaient légèrement, la bouche fermée, concentrée, attendant ma réponse. « Est-ce que tu crois toujours en Dieu ? » J'ai répondu « non », « non, Mémé, je ne crois plus en Dieu ». Je ne pouvais pas lui mentir et en même temps, je voyais bien par son silence qu'elle était touchée. Et moi aussi. C'était un silence douloureux. Quels espoirs avait-elle mis en moi ? Et pourquoi ses tremblements s'accroissaient-ils ? Je n'allais plus à la messe depuis mai 68 et ce qui me restait de croyance religieuse avait été balayé par l'enseignement de Sarah Kofman en hypokhâgne. Elle était une disciple de Jacques Derrida, et elle n'arrêtait pas de fustiger « la clôture métaphysique » de Kant. Ses cours sur Platon, Freud et Nietzsche étaient passionnants. Comment résister à cette pensée qui m'ouvrait des horizons insoupçonnés ? Impossible de l'expliquer à ma grand-mère qui était devenue un peu trop bigote à mon goût et avec qui je n'avais jamais eu de discussions métaphysiques. Comment lui expliquer que « Dieu » ne voulait plus rien dire pour moi, encore

moins « Dieu le Père », qui n'était certainement plus une figure centrale de ma vie intérieure. L'avait-elle jamais été ? Je me souviens qu'un jour au catéchisme, devant elle, j'avais été incapable de réciter le *Notre Père*, alors que je le savais par cœur. J'avais oublié les mots, engloutis dans un trou béant de ma mémoire, face à ma grand-mère qui était si fière d'avoir une petite-fille toujours première en catéchisme. Je me souviens surtout de son choc affectif, car personnellement, le *Notre Père* ne me manquait pas. J'avais deux pères, avec mon grand-père maternel toujours présent pour « aider » ma mère dans ses fins de mois difficiles. Là, dans la cuisine en ce printemps 1973, je n'allais pas me lancer dans une critique du patriarcat, de la religion des Pères, de l'Inquisition responsable de la mort de milliers de sorcières, sans parler de l'interdiction d'avorter édictée par le pape ni d'accéder directement au sacré en autorisant les femmes à devenir prêtres, alors que mes amies m'attendaient dans la voiture, que mes grands-parents se taisaient et que je ne savais plus quoi dire. Ah ! si j'avais pu la prendre dans mes bras et lui dire simplement que je l'aimais ! Même ça, je n'ai pas pu. Et ma grand-mère non plus. Nous avons appris à nous aimer silencieusement car chez nous, disait ma mère, l'amour mère-fille saute une génération. Il ne fallait pas alimenter les jalousies.

Depuis la mort de ma grand-mère, j'avais mal aux dents, à mes racines, à tout ce qui me permettait de mordre la vie avec joie.

L'arrivée de Colette à la cité Tréville me plaisait. Elle proposait de réunir un groupe d'étude sur la Kabbale, science des nombres qu'elle étudiait depuis longtemps. Elle préparait même un livre contenant tout ce qu'elle désirait transmettre. Il s'intitulait *La Transforme*. C'était son grand œuvre. Elle voulait transmettre le désir de se transformer. Mais ce n'était pas facile avec nous qui ne supportions aucune tutelle.

Pour contourner nos résistances aux formes religieuses de l'ésotérisme, elle nous propose une petite initiation sur nos pouvoirs magiques. J'accepte. On se donne rendez-vous rue Blomet et Colette démarre en nous questionnant sur la façon dont nous avons résisté aux oppressions. « Toi, tu as résisté en étant un garçon manqué, dit-elle en s'adressant à moi. Puis avec le lesbianisme, la marginalité. » Chacune de nous est porteuse d'une force de transgression que nous avons tendance à assimiler à l'énergie sexuelle et à la révolution. Mais elle la dépasse largement. D'ailleurs, l'énergie est-elle toujours d'origine

sexuelle ? demande-t-elle. Voilà une question intéressante. D'où venait l'énergie qui m'a permis de résister à l'oppression féminine ? Puis nous parlons de la masturbation, de l'orgasme, de la façon dont nous nous déchargeons des tensions, des angoisses, bref, nous abordons ce que nous vivons actuellement au MLF d'une autre façon, avec une grille de lecture différente de la psychanalyse qui m'intéresse beaucoup car je commence à avoir besoin de décrypter l'expérience de ces dernières années.

Elle enchaîne sur le MLF. Proche du ALF, la première lettre de l'alphabet hébraïque mais avec un « m » à la place du « a ». Le « m » est la prolifération du mouvement. L'humanité occidentale vit dans le 2. Blanc ou noir. Or nous pouvons être blanc et noir, ombre et lumière, homme et femme. Colette rayonne. « Nous sommes des reines de Saba, des sorcières, des femmes qui savent transformer. »

Depuis le temps qu'elle attend quelque chose de neuf ! Elle pourrait parler pendant des heures des nombres et de ce qu'elle a vécu à Genève, dans l'ombre de son mari pasteur, de ses projets, de ses ambitions spirituelles, de ses dons à venir. Son mari ne lui a pas laissé assez de place.

À la séance suivante, elle évoque Carlos Suarès, le cabaliste auteur de *La Bible restituée*. Le petit groupe réuni autour d'elle est de plus en plus intrigué. Car Colette ne nous parle pas du tout de religion, alors qu'elle est théologienne, habituée en tant que protestante à un contact direct avec le sacré à travers la lecture individuelle de la Bible. Elle nous parle des nombres avec une agilité époustouflante. Et de leur correspondance avec les lettres hébraïques. En français, dit-elle, le « hé » est muet. Tout ce qui est essentiel est dans le « e » muet. On le passe sous silence parce que c'est essentiel. Ce n'est pas l'avis de mon amie peintre Jeanne Socquet qui vient de publier *La Création étouffée* avec Suzanne Horer. Pour elle, le « e » muet est précisément ce qui l'a révoltée et l'a rendue féministe. Elle ne voulait pas, comme femme, être vouée au « e » muet. Moi non plus, d'ailleurs, mais de dire que le « e » muet cache quelque chose d'essentiel qui est passé sous silence pour qu'il irrigue l'inessentiel est tellement paradoxal que nous écoutons, passionnées.

« Le « hé », c'est le 5 de la Kabbale, c'est le principe passif, la vie ombre et lumière, homme et femme, union et séparation. Il renvoie au pape dans le Tarot de Marseille, celui qui fait le pont, qui pose des

questions, qui règne, qui fait partie du pour et du contre. C'est aussi l'étoile à cinq branches. »

Puis elle nous parle de la réduction théosophique. Il s'agit de réduire tous les nombres en un seul chiffre en les additionnant. Par exemple, $10 = 1 + 0 = 1$. Chacune calcule le chiffre de sa date de naissance. Pour moi, c'est le 9, beau présage ! le neuf.

Pour l'addition théosophique, on procède en additionnant arithmétiquement tous les chiffres depuis l'unité. Ils s'additionnent de 1 à 4 inclusivement. Par exemple, $1 + 2 + 3 + 4 = 10$. Il y a une loi qui dirige leur progression. Par exemple pour les sept premiers chiffres : $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 = 28 = 2 + 8 = 10$.

Tous les nombres reproduisent dans leur évolution celle des quatre premiers chiffres. Le dernier (le 4) représente l'unité à une octave supérieure.

$$1\ 2\ 3 = 6$$

$$4\ 5\ 6 = 15 = 1 + 5 = 6$$

$$7\ 8\ 9 = 6$$

$10\ 11\ 12 = 6$, etc. C'est fascinant. Je retrouve mon amour des maths et la capacité de résoudre des problèmes.

Colette m'invite à Genève quand je veux. Elle habite dans un grand appartement rue de Lyon. On pourra faire du ski, se promener en montagne et aller dans son chalet au bord du lac Léman. Pourquoi pas ?

30.

Le Front lesbien

En octobre 1974, Monique Wittig est revenue de la rencontre féministe internationale de Francfort avec le projet de fonder un front lesbien à Paris. Elle a même promis aux Allemandes que les Françaises organiseraient un camp lesbien international pendant les grandes vacances. Ce projet de front lesbien m'intéresse. Je viens de passer ma maîtrise d'histoire avec succès et je n'ai pas envie de me remettre tout de suite au travail. J'ai étudié *Les Guérillères* de Monique Wittig en vue de ma maîtrise dont le sujet portait sur « le discours féminin dans des romans écrits par des femmes ». J'ai choisi six romans contemporains : *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, *Le Rempart des bégueules* de Françoise Mallet-Joris, *Détruire, dit-elle* de Marguerite Duras, *Entre la vie et la mort* de Nathalie Sarraute, *Les stances à Sophie* de Christiane Rochefort et le livre de Monique. Bien qu'elle ait eu le prix Médicis en 1964, son œuvre n'est pas étudiée à l'université. Elle m'en parle souvent d'un air navré et révolté. Comment ne pas être à mon tour révoltée par cette injustice ? La question de l'écriture féminine commence à émerger de multiples façons. Les éditeurs ouvrent des collections femme, les libraires installent les livres de femmes sur des tables spéciales. Au sein du MLF, il devient nécessaire de réfléchir à cette colère des femmes qui nous porte vers une prise de parole collective et individuelle nouvelle. En 1972, le travail théorique est encore insignifiant. J'ai déposé malgré tout mon sujet auprès de Michelle Perrot, qui enseigne l'histoire à l'université de Jussieu Paris-VII, quittant Paris-I et la Sorbonne faute de femmes professeurs susceptibles de diriger une maîtrise sur un sujet de mon choix. Car je désire poursuivre mes études avec une femme et la seule femme universitaire qui aurait pu le faire à Paris-I est Hélène Ahrweiler, spécialiste du monde byzantin.

Sans vraiment m'en rendre compte, j'ai choisi des romans qui parlent de près ou de loin de l'éros lesbien. Michelle Perrot a approuvé mon projet encore très flou et accepté de le « diriger », à condition que je suive le séminaire de Béatrice Slama à l'université de Vincennes consacré à la littérature féminine. Michelle Perrot se déclare incompétente en littérature, tout en ayant la sagesse d'accepter les sujets inédits. Béatrice Slama est tout à fait la professeur qui me convient. Elle est une vraie littéraire, sensible, ouverte à la nouveauté. Elle a vécu en Tunisie, mais je ne l'apprendrai que quinze plus tard, lorsque je partirai moi-même à Sidi Bou Saïd où elle a vécu, rejoindre ma compagne pour de nombreux séjours.

Je viens donc d'obtenir ma maîtrise sans enthousiasme particulier de la part de mes professeurs qui m'ont décerné la mention Bien. Elle est probablement inaboutie, mais ça m'est égal. Je poursuis mon chemin, quoi qu'il arrive. Je vais m'inscrire en thèse à présent. Mes conversations avec Monique Wittig m'ont persuadée de choisir un sujet beaucoup plus ambitieux, qui n'a jamais été traité à l'université, à la connaissance de Michelle Perrot. Je vais entreprendre des recherches historiques sur l'amour entre femmes. Je n'ai peur de rien, heureusement. Je suis protégée par mon ignorance du fonctionnement de l'université, de ses mœurs, de ses réseaux, et je ne sais même pas qu'une thèse ouvre des perspectives d'embauche dans la recherche institutionnelle.

Michelle Perrot a accepté mon sujet sans aucune critique. Elle est partante pour s'engager dans ce qui va devenir sa première thèse en histoire des femmes. Il me reste à participer au séminaire qu'elle a ouvert à Paris-VII sur l'histoire de la famille. Et à travailler. Seule, bien sûr, mais portée par la sollicitude bienveillante de Michelle, qui ne s'oppose jamais aux désirs les plus inédits de ses étudiantes. Entre-temps, Monique Wittig a publié *Le Corps lesbien*. Ses livres sont marginalisés, même au sein du mouvement. Les publications sur le lesbianisme ne font pas recette en 1974.

Mais Monique continue de parler de ce Front lesbien qu'elle veut créer à Paris. À une réunion spéciale à Compiègne, elle lance le projet qui est littéralement mis en pièces par les deux couples phares des féministes révolutionnaires : Lili et Cathy, Évelyne et Françoise. Elles ont traversé les Gouines rouges, sont à l'initiative de la Grève des femmes, des Femmes s'entêtent, ont participé à Musidora. Elles sont

reconnues et écoutées, disposant d'une sorte d'autorité dont Monique est apparemment cruellement dépourvue. Les poètes ne sont pas des bâtisseurs d'empire. Et puis, elle n'est pas vraiment une femme d'action. Elle lance des idées intéressantes, mais ne vient pas aux réunions pour les mettre en pratique, contrairement à Antoinette qui organise les réunions chez elle pour être sûre de garder la main.

Monique rêve d'un monde de guérillères, d'amazones, qui se mobiliseraient sous la haute stature de Sappho. Elle ne dit pas encore que « la lesbienne n'est pas une femme », mais elle le pense. C'est elle qui, en 1970, déclarait à Mariella Righini, dans une interview sur le MLF pour *Le Nouvel Observateur* : « Les femmes ? Connais pas. Elles ont été inventées par les hommes. Le Mouvement de libération des femmes ? Connais pas, il a été inventé par la presse. Nous ne sommes pas le mouvement. Nous sommes dans le mouvement. Nous ne sommes pas un groupe, nous sommes un phénomène¹. »

Cette idée de comparer le MLF à un phénomène m'a profondément touchée, au point d'en oublier ce qui la précédait. Dire que « les femmes n'existent pas » est en contradiction complète avec l'existence même d'un mouvement qui n'arrête pas de dire « Nous les femmes » et souhaite fonder une sororité nouvelle entre les femmes. À Compiègne, Monique souhaitait remplacer le Mouvement de libération des femmes par un Front lesbien. La levée de boucliers a été telle qu'elle n'a pas insisté. Elle s'est retirée, meurtrie par ce désaveu général.

Les vacances de novembre arrivent. Nous devons partir à une dizaine en week-end dans l'Yonne. Rendez-vous chez Monique, rue Raymond-Losserand. Elle souhaite nous parler des Sorcières, qu'elle a rencontrées aux États-Unis et qui ont mis au point un rituel qu'elle veut nous transmettre avant notre départ. Je monte chez elle. Elle est là, tranquillement assise avec Nathalie Sarraute. Quelle surprise ! Et quelle merveille ! À la qualité des vibrations qui flottent dans la pièce, je me rends compte que les deux écrivaines s'estiment. Je me sens bien, moi aussi. Je n'ose pas dire à Nathalie Sarraute que j'ai étudié son texte *Entre la vie et la mort* pour ma maîtrise. Ça n'a pas d'importance qu'elle le sache. Je me laisse porter par l'ambiance agréable, flottant silencieusement dans cette atmosphère paisible mise en place par Monique et Nathalie. J'écoute. Nathalie a beaucoup d'admiration pour l'écrivain Monique. Ça s'entend dans l'invisible, si je peux dire. Voilà. Monique me donne le texte du rituel que nous

allons faire par une nuit de pleine lune dans la forêt. Je pars ressourcée.

Mon amie Emmanuelle est venue au week-end ainsi que Gilles, la sœur de Monique. Nous sommes une bonne dizaine dehors, éclairées par la lune, dans un froid épouvantable. Nous formons un cercle avec des bougies. Je n'arrive pas à me concentrer sur ce rituel, bien que j'aime la nature pour y avoir baigné dans mon enfance. J'ai grandi dans le jardin de mes grands-parents et j'ai toujours été convaincue que le ciel bleu changeant de la Normandie, miroitant à travers les feuillages verts, avait donné envie de vivre au bébé qui passait ses journées dans le jardin.

La célébrante lit le texte du rituel :

« Bénis-moi mère parce que je suis ta fille,
Bénis mes yeux pour que je voie le chemin,
Bénis mon nez pour que je sente ton essence,
Bénis mes lèvres pour que je parle de toi,
Bénis mes seins pour qu'ils témoignent force et beauté,
Bénis ma vulve, source de plaisir et de vie comme toi tu es la source et le plaisir de l'univers,
Bénis mes pieds pour qu'ils empruntent tes chemins. »

Puis la célébrante se bénit avec l'eau et le sel. Les filles entrent une par une dans le cercle et allument leur chandelle en disant : « J'entre dans le cercle en parfaite confiance et en parfait amour. »

J'ai froid. Quelque chose en moi résiste affreusement à ce rituel panthéiste, sans que je puisse discerner si cela vient de la religion chrétienne qui a détruit les cultes aux déesses mères pour imposer la religion des patriarches, ou si je sens que quelque chose sonne faux dans cette « évocation à la déesse Artémis ».

« Je t'évoque, mère de tous les accomplissements, mère de tout ce qui vit, je t'évoque par la racine et la semence, par la tige. Je t'évoque par la feuille et le bourgeon, par la fleur, par le fruit à descendre sur le collège Sappho. Rends manifeste en nous toutes ton esprit divin de sorte que nous puissions toutes nous sentir en plénitude. Déesse de toutes les femmes dans les anciens temps, nous pouvions te rencontrer dans tes anciens bois sacrés en tant que femme libre. Mais le patriarcat, la loi et les hommes ont brûlé nos bois et ont mis hors la loi

nos prêtresses. Aujourd'hui nous sommes en grand péril et nous tenons à te rappeler ce que nous a dit ta fille Aradia, déesse des sorcières : "Chaque fois que tu seras dans le besoin, évoque mon esprit par le nom de Diane, ma mère, et je viendrai à ton aide." Aujourd'hui nous sommes dans le besoin. Bénis sois-tu. »

Je me demande si j'ai confondu invocation et évocation. Je ne sais pas. Je dois me taire. Ça n'en finit pas. Heureusement nous faisons une fête demain. Nous avons déjà acheté du sancerre et du sauvignon, spécialités de la région. Je ne supporte pas cette contrainte épouvantable du rituel dont le sens m'échappe. Mais je ne peux pas rompre le cercle, comme ça, sous prétexte que j'ai froid.

Mais le lendemain, la fête est encore pire que le rituel car Emmanuelle drague ouvertement la meilleure amie de Monique, qui vient me consoler dans le lit où je me suis réfugiée, à moitié malade. Monique me conseille de prendre du crataegus, qui soigne les problèmes de plexus solaire. Elle connaît bien cette sensation de boule à l'estomac quand quelque chose nous reste sur le cœur. Elle vient d'écrire *Le Corps lesbien*. Mais est-ce vraiment mon corps lesbien qui réagit ainsi ? Mon corps est beaucoup plus complexe que je ne le croyais, doté d'une intelligence propre qui envoie ses signaux d'alarme. Attention, danger !

Le lendemain, je rentre à Paris effondrée. J'ai perdu mon amie et elle ne veut pas m'expliquer pourquoi elle me quitte. Nous avons manifesté devant Notre-Dame avec Monique et les Féministes révolutionnaires pour soutenir les trois Maria menacées par le dictateur Salazar². Puis nous sommes allées en août au Portugal avec Josy et Christelle assister à la révolution des Œillets. Nous avons partagé tant de moments magnifiques et maintenant, du jour au lendemain, elle ne veut plus me voir, plus me parler. Et elle m'abandonne en plein succès universitaire. Pourquoi ?

C'est alors que je rencontre Jeanne et Frédérique au Glife, le nouveau local situé rue des Prouvaires, à Paris, dans le quartier des Halles. Elles me proposent de participer à un groupe Sorcières. Décidément, les sorcières sont de retour cette année. J'accepte.

Notes

1. Mariella Righini, « Nous sommes toutes des minettes », *Le Nouvel Observateur*, 17 novembre 1970.

2. Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Veilho de Costa, auteures des

Nouvelles lettres portugaises, traduites par Maria Alvez de Nobrega, Évelyne Le Garrec et Monique Wittig. Le livre a été censuré par Salazar, qui les menace de prison.

31.

Le groupe sorcières de la Spirale

Jeanne et Frédérique ont rencontré Charlotte Calmis dans une librairie de la rue de l'Arbalète, à Paris. Elle exposait des collages, *Les Imprécations de la sorcière*, et un recueil de poèmes intitulé *Les Chants roux de la femelle*, qu'elle venait de publier aux éditions Saint-Germain-des-Prés. Un poème était dédié au MLF, ravissant Jeanne qui ne connaissait pas cette artiste plus âgée qu'elle. Elles ont parlé, sympathisé et Charlotte a proposé de fonder un groupe sorcières. Nous avons rendez-vous au Glife pour faire connaissance. Beki la trouve un peu trop bourgeoise avec sa robe au décolleté plongeant et sa façon de parler français avec un léger accent difficile à identifier. Elle n'est pas une ouvrière, de toute évidence ! Elle a le visage rond, barré de grosses lunettes noires (elle a eu des problèmes de vue) qui la font ressembler à la chanteuse égyptienne Oum Kalthoum. Elle est accompagnée de son amie Jeff et nous parle aussi de sa peinture, puisqu'elle expose en ce moment au Centre culturel juif de la rue Berryer où elle nous invite à la retrouver. D'accord. C'est la première fois que je vais voir une exposition dont je connais l'artiste, mais ce n'est pas la première fois que je vais voir de la peinture. À Londres, quand j'étais jeune fille au pair, je suis allée voir Turner qui m'a déclenché ma première vraie émotion esthétique. L'année où j'y étais, il y avait aussi une grande rétrospective Matisse. Quel bonheur j'avais éprouvé au milieu de ces œuvres lumineuses ! J'avais oublié, car cela semble si loin de moi, loin de mon milieu, loin de mes préoccupations d'étudiante. Charlotte pense que la peinture peut ouvrir des zones de conscience par le jeu des vibrations colorées. Elle a travaillé l'hyperbole chromatique avec un kabbaliste, ce qui donne des tableaux abstraits d'une vitalité étonnante, nouvelle pour moi, qui me laissent sans voix. Je ne peux pas en parler mais je ne tarde pas à rêver en

couleurs, signe, pour Charlotte, que quelque chose s'ouvre en moi du côté de l'inconscient.

La première réunion du groupe sorcières a lieu chez Mireille, qui habite derrière le parc Monceau. Elle vit au septième étage sans ascenseur dans un petit deux pièces qui peut accueillir les dix femmes de notre groupe. Car Charlotte souhaite que nous soyons 10. C'est un chiffre symbolique et nous allons travailler sur « le code chiffré de la femme », explique-t-elle. Puis elle nous expose la « procédure sorcières » dont elle a médité la méthode adaptée à des femmes comme nous, c'est-à-dire des insoumises. « Sachez que je ne suis pas un gourou, dit-elle pour nous rassurer. Ni dieu ni maître, basta ! » Nous sommes ravies car il n'est pas question de subir l'autorité de quiconque, pas même d'une femme expérimentée qui pourrait avoir l'aura d'une Simone de Beauvoir mais qui n'est pas du tout connue. Elle a travaillé dans l'ombre. Courageusement. Aujourd'hui, elle va transmettre. « Je suis un catalyseur d'énergie, ajoute-t-elle. J'ai participé à plusieurs groupes dans le Midi dont je vous parlerai plus tard. J'étais une *"helper"*. Car j'ai découvert que j'avais la possibilité d'aider les autres et d'ouvrir. Je vais vous raconter quelque chose. L'année dernière, je suis allée à Bruges avec mon amie Jeff, qui peut en témoigner. Nous avons visité les jardins du béguinage et là, j'ai vécu quelque chose de très fort. J'ai eu une espèce d'illumination, une véritable extase dans ces jardins où avaient vécu au Moyen Âge les béguines. J'ai reçu une sorte de décharge puissante et j'ai commencé un de mes poèmes les plus importants. Quand mon ami Carteret a dit que le verbe m'a traversée, j'ai compris que je ne pouvais plus vraiment peindre, mais il faut que les mots m'habitent. Une phrase m'est venue sans savoir ce que j'écrivais. "Quel secret dort noir au cœur de la dentelle ?" Bien après, j'ai vu que le mot "dort noir" fait de "l'or noir" qui est vraiment l'énergie de la femme pour moi. À Bruges, placé sous le signe de la dentelle, des extatiques ont vécu dans les béguinages des expériences de silence que j'aime beaucoup. Elles m'ont transmis la parole. Jeff est témoin. Elles avaient entassé leur or noir et voilà ! Qui veut ou qui peut. Je vous propose donc de retrouver l'or noir de la femme en commençant par faire silence. Une petite méditation d'une demi-heure, assises en cercle pour que l'énergie circule entre nous, et après nous allons écrire sur une feuille qui va circuler. Comme les surréalistes. Puis nous allons les lire. Le

féminisme pour moi, c'est faire cette expérience ensemble. Je la ferai avec vous, assise là du poids de mon corps, car j'estime que si on ne fait pas l'expérience des groupes de femmes, on ne peut pas parler du féminisme. Voyez Dame Kristeva qui pontifie du haut de ses références universitaires sur l'autre culture, l'autre langage des femmes. La libération des femmes actuellement est en train de répondre à la question de Mallarmé : "Que dire à enfanter par ses luttes et par son vécu." Ce certain langage des femmes est justement l'entre-femmes que refuse Kristeva. Vous avez lu dans *Le Nouvel Observateur* l'interview de la dame ? Souhaitons-lui de devenir tout oreilles, comme le réclamait Rimbaud, c'est-à-dire à l'écoute de la parole des femmes en train de s'expérimenter dans l'entre-femmes d'où elle s'est elle-même exilée. »

Charlotte aime citer Rimbaud, le voyant, qui a tant espéré que les femmes se délivrent de leur infini servage. Nous préparons du papier et des crayons pour chacune. « Je vous propose pour cette première séance de méditer sur "Quelle est ma question ?". Je n'en dis pas plus. Allez, on y va. »

Ce premier sujet de méditation me décontenance complètement. J'avoue ne m'être jamais posé la question. Je ne me suis même jamais interrogée sur les motivations de mes actes, tellement je me sens propulsée dans la vie par des puissances qui me dépassent. Pourquoi je suis venue au MLF et qu'est-ce que je fais dans ce groupe animé par une femme beaucoup plus âgée que moi, et même plus âgée que ma mère, qui vient d'ailleurs d'un autre pays, avec de toute évidence une expérience de vie qui en impose.

Elle ne parle pas de ses origines juives, d'Alep, la ville où elle est née, ni de son enfance en Égypte. « J'ai coupé avec mes mémoires », dit-elle. Bien. J'ai beaucoup de mal à faire silence. Je n'arrête pas de me racler la gorge pour tenter d'évacuer un liquide qui coule goutte à goutte dans l'arrière-gorge. Finalement, la demi-heure passe vite, mais après, sur la feuille de papier, j'arrive tout juste à écrire « le bruit de l'autre ». Ma question c'est « le bruit de l'autre ». Ce n'est pas brillant. Après trois ans d'actions collectives, de mobilisation quasi permanente, joyeuse et insouciance, me voilà face à face avec une certaine vérité qui me consterne. Le bruit de l'autre brouille mon écoute en interférant avec ma petite voix intérieure. C'est simple, soit elle se tait, soit je ne l'entends pas.

32.

« Une nouvelle incarnation »

Avec sa démarche nonchalante et ses allures de princesse orientale, Charlotte irradie une féminité d'une insolente liberté. Plutôt que féminité, je devrais dire femellité puisque c'est le mot qu'elle a choisi pour le titre de son recueil de poèmes *Les Chants roux de la femelle*. Elle aime séduire et ne s'en cache pas, racontant comment, jeune femme, elle avait un « appel irrésistible vers le moi féminin ». Puis elle ajoute, lucide : « C'est ce qui fait que tant d'hommes ont été amoureux, se sont pâmés d'amour pour moi en disant : "Elle est tellement femme !" » À Nicolas de Staël, que je vénérerais, non pas pour devenir un autre Nicolas de Staël car j'étais si indomptable qu'il ne s'agissait pas d'être comme l'autre. Mais puisqu'il était si bien, moi je pouvais faire autant mais autre chose. Il m'a rencontrée. Il a mis sa grande patte sur moi et il m'a dit : "Quel dommage que tu sois une si belle femelle si désirable, tu pourrais être un grand peintre. J'ai vu ton tableau, hein, eh bien chapeau !" Ce chapeau, je l'ai entendu d'un tas d'hommes. Rezvani, Dmitrienko, tous ces garçons avec qui j'exposais dans les années 1950. J'étais reconnue comme un vrai crack de la peinture. Jamais personne n'a dit que j'étais une grande femme. Moi, je continuais à me conformer aux schémas. À me pavaner. Tous ces amoureux ne me dérangeaient pas. Ils faisaient partie de mon confort. »

Cela ne l'empêche pas de lancer ses imprécations contre le Grand Inquisiteur, comme elle appelle Jacques Lacan, qui a déclaré à la télévision que « La femme n'existe pas ». Elle se sent niée dans l'intuition poétique qu'une nouvelle incarnation est possible du côté de cette béance féminine, comme elle l'a écrit dans un poème des *Chants roux de la femelle* en disant :

« Béance,
Voici le lieu de la parole
Là se trame
La nouvelle incarnation¹. »

Je suis très circonspecte. Je déteste la femellité, m'étant construite contre cette idée. Contre la béance, le chaos. Contre cette féminité obligatoire qui a été la souffrance muette de mon enfance, au point que je mettais les pantalons de mes frères pour tenter de comprendre ce qu'ils pouvaient avoir de si différent de moi pour susciter chez ma mère un tel soutien de leur virilité. Je pissais debout, je tâtonnais solitairement. Mais je ne me sentais pas si « garçon manqué » que ça. Pourquoi ma mère rejetait-elle la petite fille rebelle qui cherchait un chemin au-delà de la loi phallique ? Suis-je moi aussi une femelle en lutte contre le Grand Inquisiteur ? Et que dire de la béance, du vide, que notre culture patriarcale associe à la féminité alors qu'elle pourrait être un espace riche de promesses de créations ?

À la séance suivante, Charlotte aborde à nouveau la question de la mutité de la femme en apportant un texte dans lequel elle défend une « écriture du réquisitoire ». Pourquoi cette écriture ? demande-t-elle.

« Parce que toutes les civilisations phallocratiques structurent, codifient, créent le verbe.

La première parole tombe de haut, s'abat comme des verdicts éternels. Bible, évangiles, lois, règles de vie... l'histoire se dresse au masculin de la pensée.

Le marxisme-léninisme, la psychanalyse, le structuralisme aujourd'hui continuent... structurent, codifient, créent le verbe.

Pourquoi ? Parce que les femmes écrivent, prennent des noms d'hommes, se camouflent, égérissent, se déguisent, deviennent des hommes, prennent fait et cause pour les nobles et moins bonnes causes de l'homme. Parce que le silence féminin reste l'or noir enfoui d'une énergie inexploitée mais prête à exploser dans ce mutisme en relation de l'intemporelle énergie cosmique.

Le silence de la femme est à explorer pour devenir paroles, écritures et actes.

Parce que ses impulsions du désir d'être ne sont pas nécessairement dans une psychanalyse de l'enfance, mais dans la découverte des mobiles dynamiques de ce potentiel muet de l'espèce². »

Ces derniers mots me parlent étrangement alors que nous venons d'origines et d'éductions si différentes. N'ais-je pas intitulé le texte des Gouines rouges que j'ai lu à la Mutualité, « Femmes qui refusons les rôles d'épouse et de mère, l'heure est venue où, du fond du silence, il nous faut parler » ? Je suis troublée, car je n'ai pas vraiment conscience de ce qui motive mon refus des rôles et destins féminins. Est-ce ce « désir d'être » dont parle Charlotte ? Mot bien audacieux d'ailleurs et quasiment interdit dans les milieux marxistes qui rejettent toute connotation métaphysique et religieuse. De même le mot « création ». Il faut dire production. Bref, je me rends compte qu'il règne dans nos milieux une sorte de doxa officielle qui me barre l'accès à ma voix intérieure. De plus, remarque Charlotte, la question du désir n'est pas si claire qu'on le dit. Et elle ajoute avec un sourire malicieux : « Sommes-nous des êtres de désir ou des désirs d'être ? »

Je suis allée au séminaire de Lacan retrouver mon amie Christine qui ne rate pas un séminaire de Jacques Lacan, Roland Barthes et Julia Kristeva. Il a parlé de Thérèse d'Avila. De sa jouissance, des femmes mystiques, nous ramenant au désir mystique quand tout, dans la révolution sexuelle des hommes, nous en éloigne. Lacan a commenté la sculpture en marbre du Bernin qui représente la grande Thérèse d'Avila le corps transporté par l'extase, la bouche ouverte, sur le point de parler, tandis qu'un ange lui envoie des flèches. « Elle jouit³ », dit-il, ajoutant : « Encore » et titrant ainsi son séminaire.

Je retrouve dans certaines propositions de Lacan les bizarres intuitions de Charlotte. « Le sujet se manifeste dans la béance, à savoir dans ce qui cause son désir⁴. »

Cette « jouissance au-delà du phallus », dont parle Lacan à propos de Thérèse d'Avila, et dont il fait l'emblème de l'Autre, est-ce ce que cherche Charlotte du côté de ce désir d'être qui l'habite ? Contrairement à Freud qui situe l'altérité du côté de la différence des sexes, Lacan ouvre une autre voie. « Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'existence ? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face de Dieu, comme supportée par la jouissance féminine ? »

De culture juive par sa naissance et sa structure intellectuelle, Charlotte a travaillé la Kabbale. Elle nous en parle parfois car la langue hébraïque ne comprend que des consonnes. Elle la confronte à une question qui a pris de l'ampleur avec son engagement dans le

féminisme qu'elle a rencontré dès 1970. Elle se trouvait à Versailles, aux États Généraux de la Femme, quand les jeunes hippies du Mouvement de libération des femmes ont fait intrusion dans les débats. « J'ai vécu alors une véritable résurrection. » Charlotte approchait de la soixantaine et a commencé d'écrire des poèmes qui sont devenus *Les Chants roux*.

Les voyelles sont-elles une voix vers cet au-delà de la jouissance phallique ?

« Dans l'homme seul je m'étais nommée, a-t-elle écrit dans le poème dédié à Carlos Suarès,
Je déchire mes mémoires
Mon silence se fait voyelles
Parole
Souffle
Brisent le sceau interdit
L'origine des nombres
Est le miroir de mes métamorphoses. »

Parler, c'est donc briser le sceau, libérer le souffle et s'engager dans une métamorphose de l'être qui mène à un retour vers l'origine des nombres. Retour qui sera suivi d'un autre retour vers « la langue maternelle », comme si la rencontre avec le MLF déclenchait un travail intérieur de retour à la Mère permettant de rétablir une filiation féminine indispensable à la renaissance du sujet.

Quelque chose de cet ordre se passe en moi. Je n'ai pas encore conscience d'avoir rencontré une Mère spirituelle, mais je suis de plus en plus attirée par ce groupe de méditation qui m'oblige à prêter l'oreille à mon silence intérieur.

Le chemin sera long. La première année, je reste en surface. Et je me vexe lorsqu'un jour Charlotte déclare que mon texte sur le territoire intérieur est superficiel. Je subis un accès de parano qui me renvoie à des expériences douloureuses de rejet, sans que cet enchaînement soit justifié. Ce sont les mémoires qui saignent. Ma place est-elle ici ?

Je reviens courageusement au groupe car je me rends compte que j'y trouve un ressourcement qui n'a plus rien à voir avec l'affectivité passionnée du mouvement. Après les séances, nous dînons ensemble et parfois Beki me tire les tarots pour répondre à mon éternelle

inquiétude amoureuse : suis-je aimée ? Reviendra-t-elle, vais-je rencontrer une autre femme, quand, comment, etc. On parle du désir. De mes problèmes affectifs qui prennent trop de place par rapport à ce que nous vivons de nouveau, ici.

Ce temps de méditation en commun, expérimenté chaque semaine dans le groupe, me rappelle ma retraite de communion solennelle au cours de laquelle j'ai vécu une expérience inoubliable. C'était comme une porte qui s'ouvrait sous l'action de la parole du prêtre. Il disait que nous n'étions pas obligées de fonder une famille. Nous pouvions suivre Dieu. Pour lui, bien sûr, cela signifiait entrer dans les ordres. Mais pour moi, ce fut une sorte de révélation confirmant mon origine divine. J'étais l'enfant de mes parents, certes. Mais ma mère disait souvent que je ne ressemblais à personne dans la famille. Et comme j'avais lu dans la Bible que nous avions été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, j'en avais conclu que j'étais un enfant de Dieu. Ma différence était là. J'étais venue d'ailleurs. La souffrance de ne pas me sentir vraiment à ma place dans la famille trouvait un terrain d'évolution formidable à travers cette extraordinaire généalogie qui m'apportait des joies hors du commun. Dieu n'était pas « notre Père » pour moi. Il était une énergie, une espérance, une énigme, un questionnement qui se renouvelait chaque dimanche à l'écoute des paraboles de l'Évangile. Qu'aurais-je répondu à Jésus dans la parabole des talents ? Qu'aurais-je fait face à la femme adultère ? Pourquoi Jésus n'avait-il pas de femmes disciples ? Et moi, pourquoi est-ce que je n'avais pas le droit d'être enfant de chœur alors que mes frères étaient bien moins doués que moi en catéchisme, par exemple, ou à l'école ? Que de questions sans réponse qui alimentaient le désir souterrain de chercher ailleurs. Cette révélation à douze ans que j'avais le choix, que je n'étais pas obligée de répéter la triste histoire familiale de filles qui sont mariées à vingt ans en rêvant de devenir institutrice ou médecin, et qui sont contraintes d'élever leurs cinq enfants pour ma grand-mère maternelle, et leurs sept enfants pour la mère de mon père, avec la douleur d'en perdre trois sur les sept. Tout ça explique ma présence chez les sorcières.

Le groupe fait partie de l'association La Spirale, que Charlotte a fondée en 1972 avec son amie Jeff et Catherine Valabrègue, qui anime de son côté le groupe langage. Le mardi soir, La Spirale se réunit dans un café de la rue du Cardinal-Lemoine. Tout le monde peut venir.

C'est un lieu d'échanges, de rencontres et de débats sur la création des femmes, l'objectif principal de La Spirale qui a pour devise : « De la communication à la création entre femmes. »

Nous sommes à l'orée de 1975, déclarée Année internationale de la femme par l'ONU qui a mis de gros moyens à la disposition des gouvernements pour donner naissance à sa politique.

Tout le mouvement se prépare à dénoncer la récupération de la lutte des femmes. Des projets jaillissent de tous les côtés. Cinéma des femmes, colloques officiels où ne sont invitées que les femmes déjà reconnues, expositions, et maintenant l'histoire des femmes qui débute à l'université Paris-VII.

Notes

1. C. Calmis, *Les Chants roux de la femelle*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1973, chant VIII.
2. Charlotte Calmis, « Une écriture du réquisitoire... La Spirale », 1975. Archives MJ Bonnet.
3. Jacques Lacan, Le séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, éd. Le Seuil, 1975.
4. J. Lacan.

Le groupe d'Études féministes de Paris-VII

1975 est une année importante pour la recherche féministe. Il y a l'université de Vincennes, bien sûr, où Hélène Cixous draine de nombreuses étudiantes en quête de professeurs inspirées ; il y a aussi l'université de Jussieu qui abrite Paris-VII, avec la réputation d'être gauchisante, en moins radical que Vincennes, suffisamment cependant pour qu'une poignée de professeurs féministes ouvrent les études supérieures à l'avidité de jeunes étudiantes comme moi qui veulent découvrir l'histoire des femmes, la littérature des femmes, la sociologie des femmes, le cinéma des femmes, tout ce qui est considéré comme secondaire par les clercs qui dirigent l'institution universitaire. La période est propice à cette naissance d'un nouveau sujet de recherche sur les femmes. La désinstitutionnalisation du savoir initiée par Mai 68 et l'extraordinaire bouillonnement culturel qui s'en est suivi suscitent toutes les audaces. Sans la rupture avec le poids de la tradition universitaire, le mandarinat, les cours magistraux et le cloisonnement des savoirs, nous n'aurions pas osé présenter des thèses universitaires sur les femmes. Et sans le MLF, y aurait-il eu des professeurs disposées à tenter l'aventure ?

Dans la forteresse universitaire, il y a Michelle Perrot et Pauline Schmitt en histoire, Françoise Basch en anglais, puis Marcelle Marini et Julia Kristeva en littérature. Depuis l'automne 1972, je suis inscrite en maîtrise d'histoire avec Michelle Perrot, qui ouvre à l'automne suivant avec Pauline Schmitt un premier cours en forme de question : « Les femmes ont-elles une histoire ? » Titre qui a l'air de s'excuser d'une telle audace tout en laissant planer un doute sur un sujet possédant pourtant une réponse évidente. Oui, les femmes ont une histoire. Notre engagement au MLF le prouve. Nous sommes même en train de faire l'histoire, d'entrer dans l'histoire, de la changer. Certes,

nous avons cru inaugurer l'année zéro de la libération des femmes en 1970. Mais il y a de fortes chances pour que d'autres femmes, autrefois, aient aussi pensé qu'elles partaient de rien. Notre ignorance est grande dans ce domaine. Il est temps de la combler en introduisant le « Deuxième Sexe » dans l'université, avec ses combats, sa vie, ses espoirs et son regard sur le monde.

La construction d'un nouveau sujet de recherche est également facilitée par la dynamique anti-œdipienne que Gilles Deleuze et Félix Guattari ont analysée dans leur célèbre *Anti-Œdipe*¹. Plusieurs d'entre nous suivent les cours de Deleuze à Vincennes. Nous sommes aussi traversées par l'appel de l'Orient, le psychédélisme, le « *make love not war* » qui unifie notre génération en nous donnant des ailes. Avec le refus des sources uniques de savoirs, nous allons révolutionner la connaissance sur les femmes. « *Do it* », a proclamé Jerry Rubin dans son livre². Nous le faisons, portées par l'époque qui désire vivre « autre chose ». « Sous les pavés la plage ! » Sous l'université, une forme d'émancipation spirituelle hors des religions, par la confrontation avec l'ordre symbolique œdipien structuré par la loi du Père et le « signifiant maître du Phallus », comme dit Lacan. Nous coupons les amarres avec les pères, le principe d'autorité, le mandarinat, la hiérarchie, tout ce qui pétrifie l'esprit de recherche en occultant les femmes derrière les exigences de la grande Histoire.

En cent ans, les femmes ont gagné le droit d'aller à l'université, de passer des diplômes, d'aller dans les écoles supérieures jusque-là réservées aux hommes, mais à condition de consacrer leur intelligence à l'étude des actes héroïques masculins. S'intéresser aux femmes était illégitime ou voué à la marginalité. Eh bien, maintenant, nous le faisons, quoiqu'il arrive.

Pour ma thèse j'ai donc choisi d'étudier un sujet qui me concerne de près : les relations amoureuses entre les femmes. Relations, et non homosexualité, concept psychiatrique qui fige la recherche dans un essentialisme identitaire étranger à Éros. La relation amoureuse est quelque chose de vivant, de mouvant, soumise à d'autres influences que ses propres choix conscients.

Avec ce sujet, je peux être en accord avec mes engagements de vie sans soumettre mes études au principe de réalité universitaire. L'essor de la subjectivité, le désir de parler de soi, de se libérer soi-même nous y autorisent. J'espère trouver dans l'étude de l'histoire le moyen

d'alléger le tabou frappant l'Éros lesbien auquel nous nous confrontons de façon nouvelle, que ce soit individuellement ou dans le mouvement. L'histoire, c'est le monde du relatif, de l'évolution des sociétés, du changement, des faits. Un monde que je peux opposer aux diktats de la condamnation de l'homosexualité, qui n'est peut-être pas aussi universelle qu'on le dit, ni absolue, bien qu'elle l'enferme dans un *no man's land* n'ayant apparemment pas d'histoire. Les sociétés ne sont pas toutes les mêmes. Il y a des moments d'ouverture à l'inouï, au merveilleux, à la liberté d'être et de désirer. Des invariants peut-être qui se retrouvent sous différentes formes au cours du temps, comme l'interdit de s'habiller en homme ? L'histoire m'apporte la nécessaire relativité du temps dont la mystique, avide d'absolu, a besoin pour résister à la pression sociale.

Mais j'ai du mal à commencer ma thèse. Je suis face à un grand vide, ou plutôt au grand trou noir du passé, sensation que j'éprouvais avec l'histoire jusqu'à ce qu'en première je découvre, avec l'étude du XIX^e siècle, qu'il pouvait s'éclairer à mesure qu'il devenait familier. Cela venait probablement des heures passées dans le grenier de mes grands-parents maternels à fouiller l'imposante malle en osier où s'entassaient les souvenirs de famille. Ma grand-mère avait hérité de l'album de photos de sa mère, où chaque membre de la famille avait été photographié à Trouville, Honfleur ou Lisieux, d'après la signature du photographe. Il y avait les bébés, les communiantes, les militaires de la guerre de 1914-1918 dans leur uniforme, les mariages, les portraits individuels, dont aucun n'était identifié. Tout cela m'attirait sans savoir pourquoi. Ces images silencieuses me parlaient-elles de secrets de famille, de silences mortels, de tout ce qui avait été mis sous le boisseau pour survivre ? C'était l'héritage symbolique d'une famille qui ne parlait pas. On ne savait pas pourquoi l'arrière-grand-père s'était suicidé, ni pourquoi, dans l'autre branche, l'autre arrière-grand-père avait refusé de se rendre à l'enterrement de sa femme, morte à trente-six ans. Mon grand-père n'avait jamais parlé de sa mère, morte quand il avait seize ans, alors qu'il m'emmenait si souvent dans sa maison natale, sans me dire qu'il était né là, dans la boucherie tenue à présent par son fils. De même pour ma grand-mère maternelle, qui perdit son père à dix-sept ans et fut obligée de se marier l'année suivante pour soulager sa mère qui avait encore deux enfants à élever. La photo des ancêtres trônait au-dessus du lit conjugal de mes grands-

parents, mais personne n'en parlait. Du côté de mon père c'était encore pire. Mon grand-père paternel était un « enfant naturel », qui portait le nom de sa mère, le nom que je porte moi-même.

Aujourd'hui, je suis face à ce même silence. Comment trouver la clé ? Je cherche dans les dictionnaires au mot « homosexuelle » qui me renvoie à « lesbienne », puis à « tribade », mot utilisé jusqu'au ^{xx}^e siècle pour désigner une « femme qui abuse d'une autre femme ». Ce mot, qui vient du grec, signifie « frotter, s'entrefrotter ». Tout un programme ! Puis je me rends compte que la définition de « tribade » change à chaque édition de dictionnaire depuis le ^{xvi}^e siècle. Voilà une piste, mais elle ne suffit pas à désocculter le passé.

Je tournais en rond, quand Françoise Basch m'invite à participer à une réunion à Jussieu avec Michelle Perrot et les copines du mouvement. Je connaissais Françoise depuis un certain temps à travers des amies communes et des vacances au ski la semaine du Noël précédent. Françoise Basch voulait créer un groupe d'études féministes à l'intérieur de l'université. De par sa spécialité de professeur de civilisation britannique à l'institut Charles-V, elle était en relation étroite avec des universitaires américaines féministes qui commençaient à s'organiser. Elle réussit à convaincre Michelle Perrot, très réticente au début parce que le groupe serait non mixte, et qui finit par accepter sous la pression de ses étudiantes. C'est ainsi que le groupe d'études féministes de l'université de Paris-VII est fondé à Jussieu avec des universitaires et des militantes, selon le principe que la connaissance est ouverte à toutes³.

La première réunion a lieu le 13 janvier 1975. Le groupe accueille celles qui le désirent. Nous souhaitons réunir des informations sur les recherches et enseignements des femmes dans les universités françaises. La première réunion se passe à discuter de la mixité. Non, nous ne voulons pas des hommes. Ça suffit, ils n'avaient qu'à se réveiller plus tôt. Personne ne les empêchait de faire des recherches sur l'histoire des femmes. Après tout, il n'y a pas de raison que le GEF fonctionne différemment du mouvement. Nous disposons de critères qui ont fait leurs preuves : non-mixité, refus de la hiérarchie, « critique de l'objectivité du savoir constitué », comme le formule Françoise. En plus, nous sommes dans l'ensemble contre les institutions, y compris l'institution universitaire, bien que Françoise, Pauline ou Michelle y occupent des postes enviés. La plupart d'entre nous sommes étudiantes

ou passionnées par l'histoire. Nous construisons un nouveau rapport aux institutions, un pont entre dedans et dehors afin d'éviter les démissions fracassantes au nom d'un rejet radical du patriarcat.

Ainsi Michèle Bordeaux a dû démissionner de son poste prestigieux de doyenne de l'université de Nantes sous la pression d'Antoinette Fouque. C'était en novembre 1971. Michèle Bordeaux avait été élue doyenne de l'université de Nantes où elle enseignait l'histoire du droit. Elle était également une militante féministe, mobilisée dès le début par le mouvement. Proie de choix pour Antoinette, qui allait pouvoir montrer au monde entier comment le MLF conduisait à rompre avec l'institution patriarcale.

Antoinette l'a harcelée, jouant sur ses failles et contradictions pour la faire démissionner en fanfare. Ce qu'elle finit par faire dans une lettre du 17 novembre 1971, publiée intégralement dans *Le Torchon brûle* n° 3, où elle expliquait, après avoir déroulé les motifs administratifs :

« Mon départ a d'autres causes encore. Il ne s'agit pas seulement du fonctionnement de l'université, de sa dépendance à l'égard du système économique actuel, mais surtout du rôle que je suis amenée à jouer en tant que femme dans un monde organisé, pensé par les hommes et pour eux. Je ne veux plus être de ces femmes-alibis qui servent de justification au maintien de toutes les autres dans la dépendance. »

Un autre texte plus personnel figurait à la suite de sa lettre où Michelle disait comment « Brutalement la rencontre non désirée d'un groupe de FEMMES du mouvement mettait à nu, à vif, l'oppression spécifique que je tentais vainement d'écraser de l'enfance à la quarantaine. Reconnaissance de l'oppression collective des FEMMES, dimension politique de la lutte à rejoindre vite, par et dans un groupe d'action et de réflexion à trouver à Paris, à Nantes. Dans ce groupe, j'ai pu et j'ai dû articuler mon refus de certaines compromissions⁴. »

Au prix d'une violence certaine, comme on peut l'imaginer. Antoinette lui a fait rendre gorge de son « amour du pouvoir ». « Je ne me serais pas si bien intégrée dans le jeu des concours universitaires si je n'avais pas désiré acquérir le pouvoir des hommes pour être reconnue par eux comme leur pair, ne pouvant pas être ou me résoudre à être (je ne sais pas) FEMME telle qu'ils l'entendent. L'abandon spectaculaire n'est pas très difficile. La déconstruction des structures profondes sera plus longue et douloureuse (dangereuse). On

ne participe pas impunément au jeu du système. On est marquée pour avoir été l'instrument d'une pensée qui nous nie. »

Françoise Picq a raconté comment les apprenties universitaires dont elle faisait partie étaient découragées par le groupe Psychanalyse et Politique de continuer leurs études. On les culpabilisait de faire des thèses « sur le dos des femmes ». « Se distinguer comme intellectuelles de “toutes les femmes”, théoriser l'oppression (donc penser à la place des autres, alors que pour le MLF seule l'opprimée peut analyser et théoriser son oppression), séparer la réflexion de l'action, trahir la “parole des femmes” au profit du “discours scientifique” (i.e. patriarcal), “vendre la lutte des femmes à l'université”, récupérer le savoir qui appartenait aux femmes en mouvement pour un profit personnel en termes de carrière. Faire une thèse, c'était faire de la “promotion individuelle”, entrer dans les institutions et dans la compétition⁵. »

Françoise Picq a fait partie du « groupe du jeudi » qui a participé au *Torchon brûle* n° 5. Elle a quitté Psy et Po. Elle est aujourd'hui une des cofondatrices du GEF.

Notes

1. Gilles Deleuze, Félix Guatarri, *L'Anti-Œdipe*, éd. de Minuit, 1972.
2. Jerry Rubin, *Do it*, éd. du Seuil, 1973.
3. Voir *Vingt-cinq ans d'études féministes, L'expérience Jussieu*, Cedref, 2001.
4. Démission d'une doyenne, *Le Torchon brûle* n° 3, p. 22. Femme est en majuscule dans le texte.
5. Françoise Picq, « Du mouvement des femmes aux études féministes », *Vingt-cinq ans d'études féministes*, GEF, Cahiers du Cedref, 2001, p. 26.

Faire l'histoire du féminisme avec Simone de Beauvoir

Les réunions du GEF sont à peine commencées que Liliane Kandel vient nous voir pour nous proposer de participer à un groupe d'historiennes autour de Simone de Beauvoir et de Sartre. Elle tient la rubrique du « sexisme ordinaire » dans *Les Temps modernes* avec Cathy Bernheim et Catherine Deudon. Simone de Beauvoir lui a parlé du projet. La télévision française envisage une série d'émissions sur Sartre dans le siècle. Grand événement médiatique dans la mesure où Sartre a toujours refusé de « passer à la télé ». Plutôt que de centrer le film sur sa personne, il a obtenu de la direction d'Antenne 2 de parler des mouvements politiques dans le siècle.

Beauvoir a fait remarquer à Sartre qu'on ne peut pas faire des émissions sur le ^{xx}e siècle sans parler des femmes. Et c'est comme ça que Christine Fauré, Françoise Picq, Nadja Ringart, Liliane Kandel, Geneviève Fraisse, en tout une dizaine de militantes du MLF¹ se retrouvent chez Simone de Beauvoir pour parler de ce projet très dynamisant. Nous sommes très motivées. Beauvoir bénéficie d'une aura particulière que n'ont pas les universitaires. C'est une combattante, une antibourgeoise. Elle refuse le mariage et la maternité. Avec Sartre, elle forme un couple égalitaire d'intellectuels français qui rayonne sur le monde. Ce sont des écrivains engagés, proches des jeunes. Sartre a refusé le prix Nobel. Beauvoir est toujours partante pour soutenir les actions du mouvement. Elle se plaît avec nous. Elle réussit à imposer les féministes dans le groupe d'historiens qui travaille avec Sartre.

J'arrive aux réunions Sorcières remplie de cette exubérance. Charlotte m'observe. Comme elle a pour principe de ne pas intervenir dans les choix de nos vies, elle m'écoute, intéressée et dubitative. Inquiète, cependant, de ce que je vais faire. Car le travail dans le

groupe de médiation n'a rien à voir avec celui que je mène pour le groupe de Simone de Beauvoir. Ce sont deux mondes différents, presque opposés. Beauvoir est assez fermée au monde de la couleur et de l'image, bien que sa sœur soit peintre, monde sensible par excellence qui s'oppose, chez elle, au monde de l'intelligible, dans lequel elle nage comme un poisson dans l'eau.

Charlotte n'est pas agrégée de philosophie de l'Université française et n'a pas fait d'études supérieures. Elle a quitté l'Égypte en 1937 avec son mari médecin, dans l'optique d'apprendre la peinture dans les ateliers de Lhote et de Gromaire. Puis elle est tombée amoureuse de Lucien Pignon, le frère du peintre, la guerre est arrivée, Lucien a été mobilisé dans le Nord, et il est mort le 7 juin 1940 d'une balle en plein cœur. Elle a traversé la guerre sur une ligne de crête périlleuse, car elle est juive. Elle doit se cacher. Elle s'est réfugiée en Corse en 1942 avec son nouveau compagnon, Tony Lazzerini, qui l'épouse en novembre. Puis elle participe à la libération de la Corse et le couple s'installe à Saint-Tropez, au milieu d'une colonie d'artistes jeunes et talentueux. La carrière d'une jeune peintre abstraite dans les années cinquante est difficile. Il y a de la place pour les jeunes, certes, mais pas pour les femmes jeunes. Elle a beau participer à l'exposition *Les Mains éblouies*, organisée à la galerie Maeght en 1947, elle ne perce pas vraiment. À côté de Simone de Beauvoir, elle ne fait pas le poids. Le poids social, s'entend. Vais-je la quitter pour m'engager dans une carrière intellectuelle aussi prometteuse ?

J'ai besoin du groupe d'historiennes pour m'immerger dans ma thèse. Et le groupe commence à devenir passionnant car Nadja a découvert la bibliothèque Marguerite-Durand située dans une grande salle à côté de la mairie du V^e arrondissement. Une amie lui a transmis un petit encart du journal protestant *Jeunes femmes* dans lequel était mentionnée son existence avec son adresse. Personne ne connaît cette bibliothèque Marguerite-Durand, pas même Michelle Perrot. Mme Léauté, la directrice, nous accueille à bras ouverts. Elle est disponible, heureuse d'avoir de la visite dans ses locaux qui ne semblent pas avoir bougé depuis la mort d'Harlor, sa première directrice avant la Seconde Guerre mondiale, qui fut chargée de la gestion du legs de la directrice du journal *La Fronde*, Marguerite Durand, à la Ville de Paris.

À chaque réunion chez Simone de Beauvoir, nous arrivons chargées

de trésors, que nous partageons avec enthousiasme. *La Lutte féministe*, journal de l'institutrice Hélène Brion qui écrivait déjà des articles dans les années 1910 sur le thème « Madame ou Mademoiselle ». Contrairement à ce qu'écrivit Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, le féminisme du début du xx^e siècle ne s'est pas réduit au combat pour le droit de vote ni aux revendications bourgeoises. Nos grands-mères féministes sont révolutionnaires, radicales et consacrent plusieurs numéros de leur journal à la révolution russe. Elles militent aussi pour la « libre maternité » dans le courant anarchiste des néomalthusiens. Voilà qui nous enthousiasme encore plus. Nous nous reconnaissons dans ce qu'elles ont fait et pensé il y a soixante-cinq ans. Nous avons besoin de ce miroir pour reconnaître l'importance de ce qu'elles ont fait, en écho à notre propre engagement dans la transformation de la société. Si elles ne sont pas connues aujourd'hui, c'est parce que leur révolte a manqué de relais. Et ce relais, c'est nous. Simone de Beauvoir trouve que tout cela s'intègre parfaitement dans le plan général de l'émission dressé par Sartre. À condition d'argumenter, car il s'est passé beaucoup de choses avant la guerre de 1914. Il va falloir choisir. Christine Fauré parle de la violence des femmes, qu'on ne peut pas occulter, et plus particulièrement des terroristes russes d'avant la révolution, qui faisaient des attentats contre le tsar². Mais cela intéresse moins Simone de Beauvoir que l'affaire Emma Couriau, qui a déchiré le mouvement syndical en 1913. L'historienne Madeleine Rebérioux vient nous parler de la grève menée par les ouvriers typographes du livre contre Emma Couriau parce qu'elle était payée au même tarif que les hommes. Ils voulaient qu'elle soit payée moins cher car elle était une femme. Nous sommes stupéfaites, à la fois parce que ce fait n'est pas connu et parce qu'il souligne les contradictions du mouvement ouvrier qui se révèle ici particulièrement misogyne. La difficulté d'appliquer le principe « À travail égal, salaire égal » prend ses racines dans cette lutte des sexes qui traversait aussi les syndicats.

Mais nous ne voulons pas être cantonnées dans la spécialité des femmes. Nous avons un regard sur tout, un regard aussi intéressant que celui de nos camarades qui participent aux grandes assemblées générales, rue Clavel, autour du couple Sartre-Beauvoir, de Benny Lévy, secrétaire de Sartre depuis un an et demi, ex-dirigeant de la Gauche prolétarienne, et Philippe Gavi, journaliste à *Libération*. Ils ont

participé à la fondation du journal *Libération* en 1973. Mes amies connaissent la plupart des philosophes et historiens qui sont là. Jacques Rancière, André Glucksmann, Jean-Pierre Le Dantec. Elles les ont connus en 1968 ou dans les groupes gauchistes comme VLR et la Gauche prolétarienne. Car les hétéros ont une vie proche des gauchistes en dehors du mouvement. Ce qui n'est pas le cas des homosexuelles, qui militent plus volontiers dans les groupes féministes de la mouvance socialiste. Le gauchisme a une tonalité hétérosociale qui éclate durant ces réunions. Beauvoir est heureuse avec nous. Elle rajeunit. À côté de Sartre, elle est même d'une jeunesse insolente. Sartre voit mal. Sa fille adoptive tape nos propos sur une machine spéciale pour que les secrétaires les décryptent. Les AG sont souvent tendues.

Nous préférons les réunions chez Simone de Beauvoir, bien qu'elle soit très stricte. Arrivée à l'heure, départ à l'heure, pas d'apéritif, tout le monde assis par terre, sur la moquette, et elle sur le bout de son divan. Comme si elle était en visite. Il y a des souvenirs de ses voyages partout. Des poupées russes, des tableaux, des petites sculptures, des livres. Tout est bien réglé chez cette femme sollicitée sans arrêt. Nous faisons les réunions préparatoires dans le XV^e arrondissement, chez Françoise qui vient d'avoir sa fille Julie et qui vit en communauté avec Nadja. J'observe, j'apprends, je me familiarise avec le travail qui m'attend pour ma thèse, forcément solitaire.

Simone de Beauvoir semble extérieure à l'homosexualité de son amie Violette Leduc. C'est ce que j'ai cru comprendre quand, un jour, je suis arrivée en avance. N'est-ce pas le moment idéal pour lui poser des questions sur Violette Leduc ? « Elle faisait du marché noir sous l'Occupation », me répond-elle. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle évite si facilement le sujet, si bien que je n'ai pas osé insister. Le sujet de l'homosexualité de son amie Violette ne l'intéresse pas, apparemment. Cela confirme l'idée qu'elle est, à nos yeux et à ceux de ses lecteurs, la compagne de Sartre, le modèle de l'égalité homme-femme dans le couple hétérosexuel. Celle qui a déconstruit le mythe de la féminité, ouvrant la porte à la contestation de l'idéologie de LA Femme. Cette même femme à qui l'ONU accorde une année entière d'attention, de débats, de projets politiques.

Mais pour nous, la récupération ne fait pas mystère. Dans la rue, nous manifestons en disant :

« 1975 : Année internationale de « LA FEMME » (qui libère « l'HOMME »).

1976 : Année internationale du chien, l'ami le plus fidèle de l'Homme.

1977 : Année internationale du cheval, la plus noble conquête de l'Homme.

1978 : Année internationale du bœuf, la meilleure nourriture de l'Homme. »

Notes

1. Lydia Elhadad, Christine Fauré, Dominique Fougeyrolas, Geneviève Fraisse, Liliane Kandel, Annette Lévy-Willard, Claudine Serre, Nadja Ringart et moi-même. Voir Nadja Ringart, « Scénario pour un film condamné », *La transmission Beauvoir, Les Temps modernes*, janvier-mars 2008, n° 647-648, p. 88 et suivantes.

2. Voir Christine Fauré, *Quatre femmes terroristes contre le tsar*, Terre, terreur, liberté, éd. Maspero, 1978.

Le 8 mars 1975, Journée internationale des femmes

Depuis le temps que le cercle Elisabeth Dmitriev voulait organiser une manifestation pour fêter le 8 mars promu Journée internationale des femmes. Depuis 1972, au moins, quand elles avaient distribué un tract relatant l'histoire du 8 mars qui remontait, d'après leurs sources, au 8 mars 1857. Ce jour-là, écrivent-elles, « des ouvrières de New York descendent dans la rue pour exiger la journée de dix heures de travail au lieu de seize. L'armée intervient, plusieurs femmes sont tuées et blessées¹ ».

Tout le monde a oublié cet événement, à commencer par nous, les nouvelles féministes de l'après-guerre qui n'en avons jamais entendu parler. Que faire ? Les croire sur parole ? Revoir les photos des grandes manifestations de femmes organisées par les communistes soviétiques dans les années 1920 pour honorer la proposition de Clara Zetkin lors de la II^e conférence internationale des femmes socialistes, à Copenhague : en faire une fête officielle. C'était en 1910. Il s'agissait, découvriront Liliane Kandel et Françoise Picq, de « contrecarrer l'influence des groupes féministes sur les femmes du peuple ». Clara Zetkin rejetait en effet l'alliance avec les « féministes de la bourgeoisie »² ».

Mais nous ne le savions pas encore. Reste qu'une généalogie révolutionnaire aussi prestigieuse ne se refuse pas. Cependant l'idée du 8 mars n'accrochait pas. Nous n'étions pas vraiment convaincues de la nécessité de consacrer une journée, une seule, à la question. Finalement, c'est la décision prise par l'ONU de proclamer 1975 Année internationale de la femme qui nous a décidées parce qu'elle invitait les États membres à éliminer la discrimination à l'égard des femmes comme étant injuste... Nous avons toutes été d'accord, toutes, c'est-à-dire « des femmes du MLF, les Pétroleuses, Politique et Psychanalyse,

la Ligue du droit des femmes, des femmes en lutte dans les entreprises, les facultés, les lycées. Cercle Dmitriev, des Féministes révolutionnaires ». Toutes d'accord ce 8 mars 1975 pour refuser « de nous laisser enfermer dans une année gadget, dans un programme, un cadre, une date ». D'accord aussi pour faire de ce jour « un moment de notre combat quotidien de notre solidarité avec les femmes en lutte dans tous les pays ». Pour nous regrouper dans la rue à Paris, en province comme à l'étranger, contre l'Année internationale de la femme. D'accord enfin « pour exprimer notre révolte et nos luttes qui ne peuvent plus être censurées³ ».

Nous avons rendez-vous place de la Bastille. On passera par les Gobelins, direction place de la République. Les groupes ont préparé leurs slogans, leurs affiches, leur mode d'intervention. Et puis, comme toujours, un élément inattendu va faire de cette manif un moment inoubliable. Laure Guggenheim arrive avec une comptine que tout le monde connaît dont elle a transformé les paroles. Elle chante :

« Les hommes savent plus quoi faire pour nous remettre au pas.

Voilà qu'ils nous libèrent, il nous manquait plus qu'ça.

Ils causent de nous dans les forums.

Ils nous préparent des petites réformes.

Trois pas en avant, trois pas en arrière,

Trois pas sur le côté, trois pas d'l'autre côté. »

La comptine est reprise immédiatement par les manifestantes dans une joie indescriptible : toute la manif recule de trois pas, puis fait trois pas d'un côté et de l'autre. On rit. On n'a jamais vu une manif pareille. Trois pas en avant, trois pas en arrière. Comment résister au rire des Sorcières ? « Giroud, c'est foutu, les Sorcières sont dans la rue. » C'est le grand retour du refoulé de la chasse aux sorcières. « Trois pas en avant... » La manifestation du 8 mars arrive aux Gobelins. « Giroud, c'est foutu, les sorcières sont dans la rue », crient les manifestantes.

Valéry Giscard d'Estaing a nommé Françoise Giroud secrétaire d'État à la condition féminine. C'est une prise de guerre car elle a soutenu François Mitterrand aux élections précédentes. La grande journaliste a accepté ce poste et nommé Claude du Granrut à son cabinet. C'est le seul ministère au monde consacré aux problèmes de la

condition féminine.

Pour l'Année internationale de la femme, Françoise Giroud a organisé le 1^{er} mars dernier trois Journées internationales de la femme rassemblant 2 000 femmes à travers toute la France et des pays francophones, Liban, Portugal, Sénégal, Québec, Vietnam. Il s'agit de penser une intégration égalitaire dans la société telle qu'elle est. « Libérer les femmes, ce n'est pas les libérer de leur condition féminine », proclame le Premier ministre Jacques Chirac dans le discours inaugural. Le MLF ne vient pas.

France Inter organise une journée autour de soixante-quatre femmes (chef d'orchestre, magistrat, carreleur et autres métiers inhabituels) en venant accueillir à Orly celles qui arrivent des quatre coins du pays. C'est l'opération « Femmes à la barre » au cours de laquelle la jeune journaliste Arlette Chabot a le privilège d'interviewer le président de la République.

Boulevard Henri-IV, la manif chante : « Trois pas en arrière, trois pas sur le côté. » « Ni Giroud, ni l'ONU ne parleront pour nous. »

Des femmes ont réalisé de magnifiques collages « Ni madone, ni putain ». Anne-Marie Faure est venue avec une caméra vidéo. Elle filme Alain Krivine dans les rangs, Françoise d'Eaubonne qui fait le salut révolutionnaire en croisant la caméra tandis qu'elle continue de parler à sa voisine⁴. Nadja, Liliane, Cathy, Mafra, Annette Levy-Willard ont réalisé une banderole sur laquelle est inscrite cette simple question : « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? » Catherine Deudon la prend en photo et elle servira de couverture à la réédition en poche des *Femmes s'entêtent*.

Les « femmes malabares » défilent, heureuses. « Trois pas en avant... » Il fait beau.

La rencontre de l'ONU à Mexico durera une semaine, rassemblant 6 000 déléguées représentant 133 pays. Les commissions égalité, santé, participation au développement, lutte contre la prostitution et l'esclavage constatent la division entre pays riches et pays pauvres sur fond d'affrontements entre les deux blocs. « Trop d'hommes ont pris la parole, disent certaines, sans parler suffisamment de la condition féminine. » On rédige les « recommandations aux États membres », qui n'ont pas valeur de loi. Que va-t-il sortir de cette récupération internationale de la lutte des femmes ?

1. « Pour la Journée internationale des femmes », Cercle Dmitriev, n.d. Archives MJB.

2. Liliane Kandel, Françoise Picq, « Le mythe des origines, à propos de la Journée internationale des femmes », *La Revue d'en face*, n° 12, automne 1982. Voir aussi la plus récente mise au point sur cette question : Françoise Picq, « Le long chemin vers l'égalité », supplément du *Journal du CNRS*, n° 242, mars 2010.

3. Tract, « 8 mars 1975, un moment de notre combat ».

4. Film vidéo, « 8 mars 1975 », par l'association Vidéa 1975. Conservé au centre Simone-de-Beauvoir.

36.

Gaïa

Un mardi soir de mars 1975, Charlotte invite les femmes de La Spirale à monter chez Jeff qui habite au sixième étage au-dessus du café de la rue du Cardinal-Lemoine, là où ont lieu les réunions ouvertes du mardi. Le groupe Langage doit nous rejoindre avec Catherine Valabrègue et Ana Novac, toutes deux écrivaines. L'une est sociologue et l'autre romancière originaire de Roumanie. En entrant, on voit sur une toile un grand nu de femme que Charlotte a dessiné au fusain en faisant poser Beki. Elle nous propose d'écrire une phrase sur son corps avec des stylos-feutres de toutes les couleurs. Nous allons faire une œuvre collective qui sera la participation de La Spirale au 26^e salon de la Jeune Peinture, qui a lieu en avril prochain au musée d'Art moderne de la ville de Paris.

Charlotte a déjà écrit, à l'emplacement de la gorge : « Je suis mémoire présente d'un langage futur. » Cette phrase me plonge dans la perplexité. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'ose pas le lui demander. Elle a également préparé des phrases dénonçant la fondation Maeght, qui reste rigoureusement fermée aux œuvres des femmes artistes, comme elle l'a cruellement constaté à l'époque où elle vivait dans le Midi, à Saint-Tropez puis Menton. Son indignation ne rate jamais une occasion pour s'exprimer par lettres, par textes, par propositions d'expositions de femmes artistes.

« Nous sommes heureuses de vous soumettre à vous en premier un projet élaboré de longue date, celui d'une exposition féminine en cette année 1975 consacrée par l'ONU à la femme, a-t-elle écrit à la FNAC en janvier 1974. Nous vous proposons une exposition murale de textes poétiques, de collages, de tapisseries, de tableaux autour de ce thème : Création au féminin. » Et elle ajoutait : « Nous pourrions mettre cette exposition sous le patronage de Séraphine de Senlis, cette femme

peintre de génie, encore inconnue du grand public¹. »

Son combat ne date pas de l'Année internationale de la femme. En 1959, déjà, elle a proposé au conseiller culturel de l'ambassade de France à New York d'organiser une exposition d'œuvres de femmes. « Je ne suis pas certain que les femmes artistes ou écrivains soient uniformément attirées par l'idée d'une telle présentation, répondit-il. Il semble que beaucoup d'entre elles préfèrent se mesurer à la création masculine sur le seul plan de leurs œuvres. Je réfléchirai à ce projet². »

Elle me propose d'écrire sur la cuisse gauche de Gaïa : « Féminisme 75 ou récupération ? Une enquête auprès des galeries les plus grandes (galerie Maeght, galerie de France, galerie Arnaud, etc.) révèle que chacune, en vingt ans, n'a exposé qu'une seule femme peintre. Pourquoi ? »

Son courroux me dérange et je ne sais pas si c'est parce qu'il rompt avec une certaine harmonie que je ressens en sa compagnie ou si c'est parce que ce combat me semble très loin du mien. La création artistique. Qu'est-ce qu'elle signifie pour moi qui n'ai même pas conscience de ma vocation d'écrivain ?

Les filles sont très inspirées. Micheline a écrit sur le bras de Gaïa : « De ma main cachée sortiront des mots que je planterai comme des arbres. » Une autre, sur la cuisse droite : « Femmes ! Les valeurs spirituelles et créatrices sont menacées de mort par toutes les politiques phallogocratiques de la terre. Réveillons-nous. » Puis : « La Beauté fait mal, comme l'amour. » Autour du nombril, Michelle a écrit : « Mon œil au centre certitude » et dessous : « La création est un rêve orienté », ce qui forme une amande autour du nombril. Sur l'épaule, Catherine Valabrègue a écrit : « Et je proclamerai ma fierté retrouvée. » Une autre : « La création ne se viole pas, elle révolutionne. » « En piétinant vos allégories mon corps se donne l'éternité. » Et sous le stylo d'Araxie : « Je vous transpercerai de mes mystères. » Jeanne : « Masques et peaux arrachés j'articulerai la béance et le vide. »³

Bientôt, tout le corps de Gaïa est recouvert d'écritures de femmes exprimant notre rébellion. Charlotte est fière de cette contribution de La Spirale au salon de la Jeune Peinture. Gaïa, quel beau symbole. Dans la mythologie grecque, Gaïa est l'élément primordial, la Terre d'où sortent les races divines. Selon Hésiode, elle naquit après Chaos

et avant Éros. Elle est donc conçue comme matrice de la parole, espace de renaissance, terre d'ancrage aux puissantes énergies.

La Spirale a été contactée par le groupe Femmes en lutte, qui souhaite boycotter le salon de l'Union des femmes peintres et sculpteurs organisé cette année au Grand Palais sous l'égide de l'Unesco. Une réunion doit définir notre action pour s'opposer à la récupération. Issu du salon de la Jeune Peinture, ce groupe est composé de jeunes artistes comme Isabelle Champion Métadier, Irène Laskine, Milvia Maglione, Dorothée Selz, Mathilde Ferrer, qui cherchent une identité nouvelle par rapport au vieux salon de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs qui existe depuis presque cent ans et auquel, aujourd'hui, aucune artiste digne de ce nom ne souhaite participer. Elles ont écrit un texte-manifeste répondant à l'invitation de l'Union des Femmes peintres, où elles dénoncent la « récupération des femmes artistes dites "d'avant-garde" (en tenant compte de l'ambiguïté du terme) afin de pouvoir appliquer une fois de plus une échelle de valeurs qui reproduit un esprit ségrégationniste dans les manifestations artistiques⁴ ». Elles sont sur la défensive, comme la plupart des artistes qui ont été tellement marginalisées par l'*Institution art*, qu'elles n'osent plus se dire « femme-artiste ». Elles sont artistes, point final. Sauf qu'il est bien difficile d'apparaître au grand jour comme artiste quand on est féministe. Les siècles de mépris pour les peintresses pèsent lourd sur le cerveau des jeunes qui ne peuvent pas non plus s'appuyer sur leurs aînées qui ont dû supporter la terrible misogynie des milieux artistiques. Comme Femmes en lutte n'a pas assez d'expérience sur les discriminations dont elles sont victimes en tant que « artistes-femmes », elles préfèrent mener une « réflexion collective sur l'image stéréotypée de la femme véhiculée par les mass média ». D'abord parce que cette image est visible et omniprésente dans la vie quotidienne, et surtout parce que les jeunes artistes féministes américaines s'investissent dans un « art critique » ou un art sociologique qui remet en question les rôles stéréotypés féminins bien plus familiers.

Elles attaquent le salon des Femmes avec une joie non dissimulée. « On ne parle pas de production artistique masculine mais par contre on se permet de pouvoir dénommer une certaine production artistique dite "féminine" avec tout le racisme et sexisme culturel et idéologique que cela suppose. On ne fait pas des Salons d'Hommes, mais on se

permet de proposer un Salon de Femmes... qui plus est, se trouve être dans le cadre et sous la protection de l'Année internationale de la femme selon les critères sectaristes de l'Unesco. Cette manœuvre paternaliste (ou "maternaliste") est une forme de répression particulièrement raffinée car elle met la femme artiste dans une position des plus complexes. » Position d'infériorité, auraient-elles pu dire plus clairement. Position qu'elles rejettent de toute la violence dont le MLF est alors capable pour attaquer la « féminité ». Car l'avant-garde suppose l'abandon de tout ce qui touche de près ou de loin à la féminité, synonyme de mollesse en art, de flou, d'inconsistance et de conditionnement stéréotypé à la société. Ce qui n'est pas le cas de la virilité, semble-t-il, qui demeure universellement désirable. Apparemment, il est plus facile de discréditer le salon des femmes peintres que les critiques et conservateurs qui détiennent le pouvoir de valider les « productions artistiques ».

Femmes en lutte refuse donc logiquement de faire un salon, et du coup de redéfinir la relation femme-artiste. Elles sont sorties de la contradiction femme-artiste en abandonnant la dimension artiste pour se positionner uniquement en tant que femmes. Un groupe de travail sur l'Année internationale de la femme et sur l'image de la femme dans la publicité et sur la famille est mis en place pour intervenir au salon de la Jeune Peinture, qui ouvrira ses portes le 18 avril 1975.

Il en sort un manifeste qui est « le début d'un travail d'analyse et de réflexion à partir de notre pratique spécifique et de notre position d'individu-femme, conscientes de la double oppression exercée par le pouvoir en tant qu'individu et en tant que femme. C'est pour cette raison (double oppression) que nous avons décidé de traiter trois sujets importants aussi bien pour leur actualité (75, Année internationale de la femme) que pour leur impact dans la société (Publicité) que pour leur importance fondamentale et ancestrale vis-à-vis de l'oppression de la femme (la Famille) ».

Il ne s'agit pas pour autant d'aller dans un salon de femmes. L'avant-garde ne se conjugue pas au féminin pour elles. « Le fait qu'un certain nombre de femmes composant ce groupe ouvert se soient réunies afin de faire une réflexion collective, et présentent un travail collectif au sein de ce salon, ne doit en aucun cas être interprété comme un "sectarisme" à l'intérieur même de la Jeune Peinture. Mais notre position collective d'individus-femmes répond à une nécessité

politique de lutte et de dénonciation. Nous précisons bien que notre but n'est pas de présenter ensemble nos produits individuels – solution que nous avons écartée – mais de présenter ensemble le résultat de nos réflexions sur des sujets où la femme est particulièrement opprimée et dégradée en tant qu'individu inférieurisé⁵ ».

Elles ont en effet si peu d'estime pour la femme-artiste que le groupe exposera au salon de la Jeune Peinture un amoncellement de sacs en plastique bleu, blanc et vert, bourrés de papiers et sur lesquels on peut lire : « Petite, occupe-toi des ordures⁶. »

Cette position collective du groupe Femmes en lutte niant l'artiste au profit d'une conscience féministe censée englober toutes les dimensions de l'être-femme est révélatrice du basculement qui a lieu ces années-là dans la conscience collective des femmes. Si l'opposition historique entre bourgeoises et ouvrières, qui a divisé le mouvement féministe jusqu'à l'orée des années 1970, est dépassé, il n'en est rien de l'opposition entre artiste et femme qui s'exacerbe de plus en plus avec le développement d'une nouvelle culture de femmes. Pour l'instant, la femme-artiste disparaît du côté de « l'individu », vecteur « d'avant-garde » qui structure le jugement esthétique. Pour être prise au sérieux, on se doit d'être d'avant-garde.

Je participe aux réunions préparatoires en spectatrice très partagée. D'un côté, Femmes en lutte critique fort justement « la prétendue promotion de l'égalité homme-femme prônée par l'ONU qui maintient la femme dans son rôle traditionnel de femme au foyer et de consommatrice », de l'autre, Charlotte me semble aller plus loin, mais de manière encore obscure pour moi, en écrivant dans un tract : « La société mâle impose depuis des siècles sa raison contraignante et guerrière à la femme. Celle-ci a besoin d'inventer un langage, une morale, un savoir-vivre hors des structures de la politique, de la psychanalyse et des structuralismes humanitaires. Le potentiel cosmique, la tradition d'un savoir mystique, l'expérience spirituelle et transcendante sont également des sources d'énergie. Nous ne sommes pas que société. L'oubli de ces choses est une des causes de la détérioration de notre civilisation. »

Elle pense aussi que la psyché des femmes « est un univers parallèle, un réservoir pour l'humanité. La femme ne peut pas continuer d'être la fonctionnelle matrice de la race ».

1. Lettre de La Spirale à la FNAC, 136, rue de Rennes, Paris, le 13 janvier 1974. Archives MJB.

2. Édouard Morot-Sir, conseiller culturel représentant des universités françaises aux États-Unis, lettre du 15 septembre 1959, archives MJ Bonnet.

3. La photo de Gaïa est reproduite dans Marie-Jo Bonnet, *Les femmes dans l'art*, édition de La Martinière, 2004, p. 87.

4. « Réponse à l'invitation de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs », ce texte, et les suivants que je cite, sont publiés dans le catalogue du *Salon de la Jeune Peinture*, musée d'Art moderne, quai de New York, 18 avril-6 mai 1975.

5. Femmes en lutte, catalogue du *Salon de la Jeune Peinture*, musée d'Art moderne, 18 avril-6 mai 1975.

6. Voir A. Dallier, « Des expositions de femmes, pour quoi faire ? », *Oris*, n° 58, février 1976.

37.

Festival international de films de femmes à la FNAC

Les années 1970 sont une époque propice à toute sorte d'initiatives. Toute femme dotée d'un fort désir de réaliser quelque chose peut trouver dans la société des personnes désireuses de le faire avec elle. Car le féminisme trouve un écho de plus en plus puissant chez les femmes. C'est ainsi qu'en 1975, Roseau Grange organise avec sa compagne Vivian Ostrovsky un autre festival de films de femmes grâce à l'Année de la femme. Les organisatrices du festival Musidora ne veulent pas recommencer l'expérience. Il y a donc une ouverture dans laquelle s'engage Roseau Grange. Elle est dans le mouvement depuis le début. Elle s'y plaît parce qu'« il est en devenir permanent. C'est la créativité à l'état pur. On est stimulées par ce qui se passe ailleurs et on réalise ».

Elle vient de créer une collection femmes chez l'éditeur Pierre Horay intitulée « Femmes en mouvement », avant que le groupe Psychanalyse et Politique reprenne le concept pour ses propres journaux. Elle publie un premier essai de la peintre Jeanne Socquet et de la journaliste Suzanne Horer sur *La Création étouffée* qui a un succès extraordinaire car il répond à deux questions que l'on se pose sans pour autant les avoir formulées aussi nettement. Qu'est-ce qui empêche les femmes de créer ? Et leur créativité est-elle aussi étouffée qu'on le dit ? Roseau publie aussi l'essai prémonitoire de Françoise d'Eaubonne *Le Féminisme ou la mort* qui traite de l'écologie, et une traduction du livre d'Andrea Medea et Kathleen Thomson, *Contre le viol*. Roseau a participé à un groupe de conscience dans le Vaucluse avec des paysannes, des artistes et des femmes résidant dans la région. Elle a rencontré les Américaines qui ont organisé le festival de New York en 1970. Puis Vivian Ostrovsky, qui est née à New York et a un accès direct à la production américaine. Le festival s'organise très vite.

Elles contactent Esther Marshall chez Alpha FNAC qui trouve l'idée formidable car elle a déjà organisé l'année précédente un festival de films de femmes au Centre culturel américain. Elles se mettent d'accord pour le faire au Gaumont Rive gauche de la rue de Rennes, du 23 au 29 avril 1975.

150 films sont à l'affiche. Des trésors. Des films muets de l'Union soviétique, des films des années trente comme *Jeunes Filles en uniforme* de Léontine Sagan, des courts-métrages inédits, plusieurs films sur le *self help*, *Daddy*, de Niki de Saint Phalle et Peter Whitehead, des films du Printemps tchécoslovaque avec *Les Petites Marguerites* de Věra Chytilová, un autre de la Suédoise Mai Zetterling, qui vient présenter en personne *Les Amoureuses*. Nous sommes gâtées. « On ira jusqu'à débattre de l'homosexualité » à la FNAC, annonce un tract de présentation. C'est trop ! Il y a tellement de monde qui veut assister au débat qu'une partie du public reste dehors. Et c'est le conflit, si caractéristique d'une époque qui veut tout embrasser en même temps.

« On demande aux mecs de sortir », lance une voix ferme dans la salle. La rue de Rennes est quasiment prise d'assaut par des femmes qui se sentent frustrées car elles veulent absolument rentrer tandis que certaines, déjà à l'intérieur, souhaitent faire rentrer leur mari-copain. « Ils sont dehors », disent-elles. « Ouais, bravo », entonne la salle. C'est l'ambiance des grands jours. « Nous voulons parler de notre homosexualité et pas des mecs. On parle trop d'eux. Alors dehors. »

– Bon, on va commencer par des questions écrites, propose l'animatrice. Y a-t-il une différence entre l'homosexualité masculine et l'homosexualité féminine ?

– Oui, crie la salle d'une seule voix.

– Ah bon, vous ne voulez pas discuter de ça ?

– Oui.

– Bon, vous ne voulez pas, je continue. Pourquoi l'homosexualité n'est pas considérée comme naturelle dans notre société ?

– Ça c'est une bonne question. Je n'ai jamais réfléchi à ça.

Grands murmures. Silence ! Vous êtes toutes des femmes intelligentes, alors... silence. Je vous donne dix minutes pour arrêter de vous comporter comme des enfants.

Une femme prend le micro. Il ne marche pas. On lui en donne un autre.

– Je voudrais parler... L'homosexualité, il y a quand même

différents degrés... quand je pense à moi ou à d'autres femmes, disons qu'il y en a qui sont homosexuelles plus moralement que physiquement ou par idéologie...

– Ou par désir, lance une voix.

– Il y a je crois différentes raisons d'être homosexuelle.

– Et hétérosexuelle...

Un homme interrompt le débat. « Les normes de sécurité sont dépassées. Quelques-unes doivent se sacrifier¹. » La salle est archicomble, en effet, et le débat est mal parti. Finalement, nous sortons, heureuses d'être venues pour le plaisir, mais impuissantes à organiser des structures de parole de femmes, à boycotter celles dont on sait qu'elles vont nous récupérer, à s'opposer efficacement à la violence des mecs. Voir la rue de Rennes envahie de femmes. Voir tant de films passionnants. Participer à l'ouverture d'une industrie très fermée aux femmes.

1975 est une année faste pour le cinéma des femmes. *Aloïse*, le film de Liliane de Kermadec, avec Delphine Seyrig dans le rôle-titre, représente la France au festival de Cannes. *India Song* de Marguerite Duras, avec Delphine Seyrig également, est sélectionné hors compétition au festival de Cannes. Un troisième film, toujours avec Delphine Seyrig dans le rôle-titre, marque d'une pierre blanche cette année cinématographique. C'est le film réalisé par la jeune Chantal Ackerman sous le titre *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*.

Je me souviens d'avoir assisté en avant-première à une projection publique de *Jeanne Dielman* à Paris. La salle était comble. Il y avait même Jacques Lacan et certainement d'autres célébrités parisiennes. Ce fut un événement, tant le film rompait avec les schémas narratifs traditionnels. La projection dura trois heures. Delphine Seyrig est filmée dans l'appartement du 23, quai du Commerce, à Bruxelles, ville où est née Chantal Ackerman. Elle est filmée de face en train d'accomplir les actes les plus triviaux de la vie quotidienne : éplucher les pommes de terre pour le dîner, faire la vaisselle, faire le lit, tout ça en temps réel. Tranquillement. Tous les jours. On la voit en train de rincer la vaisselle, l'essuyer, la ranger. Aucune action narrative. Simplement une femme qui vit là, à travers les gestes quotidiens que partagent des millions de femmes dans le monde. Combien de temps est consacré à la préparation de la nourriture dans la vie d'une

femme ? Qui s'en soucie à part les femmes ? En été, en hiver. La femme reçoit également des visites dans sa chambre. Elle met une serviette sur le lit. L'homme repart. Un jour, elle le tue.

Faut-il être une femme pour filmer ce rapport au temps d'une femme ordinaire de manière si neuve ? Nous avons tous été fortement impressionnés par ces trois heures de projection parce que Chantal Ackerman dévoile les soubassements du MLF. Elle montre d'où vient la révolte des filles, sans explication, simplement en montrant une femme seule dans sa cuisine, une mère qui reçoit un client et ferme la porte. C'est l'envers du MLF, ses profondeurs nocturnes, ce qu'on ne voit jamais ni au cinéma, ni au théâtre, ni nulle part et dont l'existence soutient le monde. Delphine Seyrig joue avec une sobriété bouleversante ce rôle de Jeanne Dielman, une veuve, qui tue l'homme qui l'a fait jouir. « Pour la première fois, elle éprouve du plaisir. Elle le tue, elle s'assied sur une chaise de cuisine et attend. Fin du film », dit Chantal Ackerman. Nous sortons écrasés par ce film.

Sauf, peut-être, *Le Canard enchaîné* qui se croit spirituel en écrivant : « Ça va loin dans l'introspection de l'appareil à douche et du bac à vaisselle [...] À voir si vous avez trois heures vingt devant vous et en notant bien cette nuance : Delphine Seyrig tient là le rôle d'une prostituée, pas d'une fille de joie². »

Notes

1. Pour un récit complet de ce débat, voir « Femmes Films Fnac Mac Arnaque », *Les Femmes s'entêtent*, n° 2, mai 1975, p. 7.

2. *Le Canard enchaîné*, 28-01-1976.

La conscience

Notre colère contre la société mâle est loin d'être apaisée par cinq ans de militantisme quasi quotidien. Je dis « nous », mais je devrais dire ma colère, portée par le feu des émotions, par cette énergie qui semble ne jamais s'éteindre tellement la prise de conscience de ce qui me pousse à me révolter avec mes compagnes de lutte s'avère longue et complexe. Pourtant, je rentre progressivement dans le travail de recherche. Je vais régulièrement à la Bibliothèque nationale où je rencontre mes amies du Groupe d'Études féministes ou du groupe Simone de Beauvoir qui préparent une thèse ou un livre. Une partie de mon indignation s'est canalisée dans la compréhension des mécanismes d'exclusion de l'éros lesbien dans l'histoire et la culture communes. Depuis Sappho, qui vivait à la même époque que le Bouddha, le désir de la femme pour la femme n'a cessé d'être une énigme pour les savants et la société patriarcale. Pourquoi ? Comment ? Les causes me semblent ensevelies sous des strates archéologiques qui n'ont jamais été fouillées. L'éros lesbien n'est pas perçu dans une identité propre reliée à un collectif de femmes émancipées. Même Simone de Beauvoir pense que la lesbienne ne peut pas se construire comme sujet dans le face-à-face érotique avec une autre femme. Le chapitre sur la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe* m'a mise très mal à l'aise. Comment accepter que la grande Simone de Beauvoir, la papesse du féminisme contemporain, ait pu procéder à cette exécution en règle de la lesbienne qui emprunte « des chemins condamnés » ? « Entre l'homme et la femme, l'amour est un acte, a écrit Beauvoir. Entre femmes l'amour est contemplation ; (...) la séparation est abolie, il n'y a ni lutte, ni victoire, ni défaite ; dans une exacte réciprocité chacune est à la fois le sujet et l'objet, la souveraine et l'esclave ; la dualité est complicité¹. »

La séparation est abolie ! Comme si les femmes entre elles étaient prisonnières de relations en miroir qui maintiennent une sorte d'état infantile dont elles ne sortiraient que dans la relation à l'homme. Un homme, pour Beauvoir, défini comme « supérieur » érotiquement mais aussi philosophiquement. Il est le porteur de différenciation, le sujet actif masculin face à la femme qui représente à ses yeux le passif féminin objet.

Peut-on vraiment dénier aux lesbiennes toute capacité de se construire comme sujet au sein même de la relation érotique féminine ? Devenir femme, est-ce devenir hétérosexuelle ?

Mes amies féministes ne se posent pas la question. Nous aimons rencontrer Beauvoir qui semble elle-même apprécier notre compagnie et prendre plaisir à nous recevoir chez elle. Elle aime cette atmosphère de femmes indomptables, dotées d'un fort tonus intellectuel, qui développent de vraies relations humaines allant de l'amitié éthérée à l'érotisme joyeux et multiple. J'ai eu quelques relations purement érotiques avec Alice et Barbara qui m'ont fait du bien. Le corps obéit parfois à ses exigences propres qui trouvent auprès d'un autre corps de quoi faire la fête. Quel bonheur, même s'il est éphémère ! Ça existe, et c'est l'essentiel.

Bref, il y a des contradictions chez Beauvoir dont personne ne veut. Elle ne parle jamais d'homosexualité, ni avec nous ni avec d'autres personnes, et nous sommes toutes persuadées que sa relation avec Sartre la range du côté d'une hétérosexualité vécue sur le modèle égalitaire. Qu'il existe une vie cachée se murmure parfois entre initiées. Beauvoir a aimé Zaza, dit-on. Christine Delphy évoque des confidences que Henri Jeanson, son ancien secrétaire, lui a faites à travers une ou deux allusions à son homosexualité. Mais tout dans son comportement indique le contraire. Quand on l'interroge sur le féminisme contemporain, Beauvoir n'aborde jamais la sexualité, hormis le combat pour l'avortement. Elle sait pourtant que nous avons des débats épiques sur le sujet. Elle pourrait donner un coup de pousse, légitimer l'homosexualité dans le combat émancipateur des femmes. Mais non, elle ne dit rien. Je comprends alors qu'il faut chercher ailleurs.

Je continue d'aller aux réunions des Sorcières de La Spirale, étonnée d'y trouver un ressourcement dont je ne trouve pas d'équivalent dans les autres groupes auxquels je participe. Mais je suis déçue par les

textes que j'écris après les méditations. Ils sont plats, comparés à ceux de mes compagnes. Je reste en surface, ou alors je deviens prisonnière d'un corps habitué à somatiser les difficultés de la vie et qui n'arrive pas à trouver un autre langage. Charlotte a compris qu'il ne faut pas me bousculer. D'ailleurs, elle est bien obligée d'attendre que nous soyons en mesure de recevoir ce qu'elle nous enseigne à travers force dénégations sur son rôle. Elle n'est ni un maître ni un gourou. Cette espèce d'étrangeté qui ouvre un chemin indéfinissable ne ressemblant à rien me convient.

Je commence à faire des rêves énigmatiques sur le mouvement, comme si le conflit entre les féministes révolutionnaires et le groupe Psychanalyse et Politique avait quelque chose à me dire de ma propre situation psychique.

Je rêve que je suis au bord de la mer avec des femmes de Psychanalyse et Politique et des féministes révolutionnaires dans une ambiance très tendue, comme dans les AG. Psychanalyse et Politique a mis des mines dans la mer, rendant la baignade très dangereuse. On risque de sauter. Deux ou trois filles de Psy et Po se baignent quand même, déclenchant l'explosion de mines. Mais elles ne sont pas mortes. Je veux absolument me baigner car j'adore ça. L'eau n'est pas froide, mais elle est brassée par de grandes masses d'eau qui rendent la baignade dangereuse. Je rentre dans la mer malgré tout, ayant du mal à nager à cause des courants. Sur une jetée où des bateaux peuvent s'amarrer, je vois des femmes qui vont et viennent comme si un danger menaçait. Puis je sors de l'eau et je vois que mon maillot de bain est brûlé à l'emplacement du vagin. La brûlure forme un rond tout roussi.

Deux mois plus tard, un nouveau rêve reprend le même thème. Cette fois-ci, je suis à Aix-en-Provence avec mes amies féministes, Françoise Basch, Annie Opatowski et des copines. Nous sommes séparées en deux groupes dans le but d'aller nous baigner dans la mer bien que nous n'en ayons pas le droit. De grandes vagues montent très haut et se brisent. Je rentre dans l'eau, le dos à la vague, me laissant porter par une vague magnifique. Je n'ai pas peur et je vois les copines restées sur le rivage. Mais un hélicoptère arrive avec des flics car il est interdit de se baigner dans la mer. Des projecteurs balayent la mer pour nous retrouver. Ils se rapprochent. J'essaie de me cacher sous un ponton mais ils m'ont vue. Je me réveille.

Charlotte écoute le récit de mon rêve, me regarde et demande : « Pourquoi est-ce interdit de se baigner dans la mer ? » Je ne sais pas quoi répondre. « Un grand travail se fait dans ton inconscient sans que tu t'en rendes compte, poursuit-elle. Qu'est-ce qui t'empêche de faire ce travail dans ton inconscient ? » Je reste muette. Ce ne sont tout de même pas les problèmes du mouvement qui m'en empêchent !

Charlotte me laisse avec mes questions. C'est sa méthode.

Parfois, elle nous dit que notre travail consiste à passer du relatif à l'absolu. Quand ça va mal dans le relatif, ça va mal dans l'absolu. Il y a des parties de nous organiquement amorphes par où l'énergie ne circule pas. Ce sont nos maladies, ces parties d'énergies condensées, cristallisées, sclérosées. C'est tout le système des automatismes qui est concerné. Automatismes affectifs, automatismes de la mémoire, des conditionnements familiaux et culturels. Ils nous empêchent de créer. La création commence avec la cessation de ces automatismes, quand le mécanisme s'interroge.

Les sujets de méditation sont très variés et inattendus. Nous méditons sur l'amorphe, l'ethnie, les origines, la jouissance. En mai, elle nous propose la conscience. C'est tout. Chacune écrit un texte après une demi-heure de méditation. Par ce silence ensemble nous appréhendons une forme de dissociation qui nous branche sur cette autre partie de nous qui se tait parce que nous ne l'entendons pas. Puis chacune écrit son texte.

Dimanche 25 mai 1975. La conscience

Jane : Diapason vibrant sans écho au milieu de stridences, de cris jamais démêlés, jamais reconnus.

Frédérique : Une pellicule photographique – Immobile – Réceptacle des miracles de la vie – Pas d'après – Pas d'avant.

Christine : Conscience – Tapis persan brodé de peaux de bananes où coule la chair sanglante hachée à belles dents.

Beky : Un engin de mort – revolver, massue ou autre – conscience pourtant de notre être-ensemble qui semble pacifique – Pourquoi cette opposition ?

Mireille : La conscience de ce qu'on voit, de ce qu'on touche, de... comment ne pas être influencée par ce qu'on voit, par ce... dans ce monde aujourd'hui.

L'avenir est peut-être dans la conscience de l'inconscient si la science

ne s'en mêle pas trop.

Charlotte : Peut-être moi l'entonnoir pour recevoir l'autre substance – Conscience énergie fluide – je ne sais pas – Je sens couler dans l'ouverture cette autre forme que moi.

Marie-Jo : Difficile à projeter. Ce serait plutôt le contraire : une habitation de soi – excitation des nerfs. Les systèmes digestifs et respiratoires ne se troublent plus, les tuyaux ne sont plus bouchés quelque part, tout passe pour dire qu'ils n'existent plus puisqu'ils ne se manifestent plus.

L'éveil alors des nerfs. On n'a plus envie de dormir.

Marie-Josèphe : Une cellule, peut-être le quark, a la forme du vent, se dilate, se contracte, tourbillonne. Selon les relations biologiques des cellules dans un premier temps, elle initie certaines cellules du corps et si le message passe, envahit tout le corps.

Margot : Lumière éblouissante surmontant un édifice dans l'ombre. Les fragments de pensées, d'images luttent dans un mouvement éternel de l'ombre, les uns contre les autres, pour atteindre leur moment au soleil. La conscience n'est ni la perception, ni l'intellect. C'est l'être même où existe depuis le commencement le chaos primordial. Et quand finalement quelque chose (on peut l'appeler une idée) est dans cette lumière, le rire et les pleurs disparaissent. C'est peut-être le niveau où on est le plus proche de l'être d'autrui aussi.

Araxie : La face cachée du ciel.

Une salle très longue bordée de colonnes tronquées.

L'ombre portée ne varie pas avec le soleil ?

Un dédale de pièces carrées en enfilade.

Des portes à deux battants s'ouvrent pour franchir le seuil au martellement sonore des pas sur le marbre.

Note

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949), Folio Gallimard, tome II, p. 213.

L'utopie entre femmes

L'été approchait et il fallait bien honorer la promesse que Monique avait faite aux Allemandes d'organiser un camp lesbien en France. Florence Fauré-Vidal a reçu un coup de téléphone demandant où nous en sommes. « Est-ce que les Françaises ont trouvé un terrain ? » Non, bien sûr. Monique est partie aux États-Unis avec Zande et nous avons bien d'autres préoccupations en tête. Florence a donc pris les choses en main. Se souvenant que l'École émancipée avait organisé une rencontre à Sanguinet, près d'Arcachon, son pays d'origine, elle retrouve la propriétaire qui est d'accord pour nous louer le terrain dans la forêt des Landes, à condition d'avoir affaire à une responsable. Comme la plupart des filles sont professeurs et ne veulent pas avoir de problèmes avec l'administration, je finis par me dévouer. Mon statut d'étudiante me protège. Qu'aurais-je à craindre ? Qu'on sache officiellement que j'organise un camp international de lesbiennes ? Ce n'est pas plus risqué que de faire une thèse sur l'histoire des relations amoureuses entre les femmes depuis le XVI^e siècle.

Tout est à organiser car nous louons un terrain complètement nu. Il n'y a même pas de clôtures susceptibles de nous donner un sentiment d'intimité. Il faut donc louer des lavabos en zinc, des W-C – les nôtres n'ont pas de porte –, les installer sur le terrain envahi de fougères, non loin du lac, et se dépêcher car les Allemandes sont prêtes à partir. Début juillet, nous avons à peine terminé l'installation qu'elles arrivent déjà dans leurs Volkswagen remplies à ras bord de matériel collectif : tentes, jeux, instruments de musique, livres, journaux féministes, etc.

Elles ont tellement l'habitude de voyager que le camping dans les conditions spartiates que nous leur offrons ne les décourage pas. Au contraire. Tout le monde va s'y mettre pour réussir ce premier camp

lesbien. Cela ajoute au charme d'une virée en France où elles se sentent plus en sécurité que chez elles. S'embrasser publiquement, se rendre en bande sur la plage, chanter, s'affirmer face au monde patriarcal rétrograde. Quel plaisir !

Parmi les Allemandes, je remarque une grande blonde qui nage merveilleusement bien, le matin, dans le lac de Sanguinet à côté duquel nous sommes installées. Elle parle quelques mots de français qu'elle a appris à l'école, mais il est plus simple de communiquer en anglais, car je n'ai pas appris l'allemand, faute de professeur en quatrième. J'ai appris l'espagnol en deuxième langue. La grande Allemande a mon âge et dort dans une grande tente avec une amie qui est venue avec elle de Münster, en Rhénanie. Elle me propose de venir dormir dans sa tente, son amie ayant accepté d'aller dormir dans une autre. Voilà ! Nous sympathisons sur l'air d'un tube de Joe Dassin seriné à la radio de sa voiture : « On ira, où tu voudras quand tu voudras, et l'on s'aimera encore lorsque l'amour sera mort. » Elle s'appelle Christiane.

Mais la vie collective du camp Lilith international est très mouvementée. Des promeneurs empruntent le chemin qui longe le terrain en zyeutant tant qu'ils peuvent de notre côté. Les filles sont furieuses. Je suis obligée d'aller rencontrer les deux gendarmes qui assurent l'ordre public durant les vacances pour leur expliquer la situation. Une bande de mecs voudrait nous agresser. Les gendarmes nous accompagnent au camp et nous conseillent d'installer un ruban tout autour pour matérialiser notre territoire ; ça marche ! Nous sommes chez nous, mais les tensions entre le dehors et le dedans s'accroissent car les filles veulent faire du nudisme et les garçons veulent les voir. Les fougères ne sont pas assez hautes pour nous cacher. De temps en temps, Christiane me conduit chez les gendarmes pour qu'ils se montrent chez nous afin d'avoir la paix. Il y a aussi des discussions pour savoir jusqu'à quel âge on peut accueillir les petits garçons dans un camp lesbien. Car plusieurs femmes ont des enfants. Le débat est rude entre les filles qui ne veulent pas en voir du tout et celles qui ne peuvent tout de même pas les abandonner.

Nous expérimentons les relations internationales. Chaque soir, les femmes de telle ou telle région nous racontent leur mouvement. Il en existe partout, pas seulement en Allemagne et en France mais en Hollande, en Italie et au Danemark, qui organise un camp féministe

international depuis plusieurs années déjà sur l'île de Femø. La plupart des campeuses décident de s'y retrouver en août. Les jours passent très vite. Christiane me propose d'aller ensemble à Femø. D'accord, mais nous passerons d'abord par la Bretagne où mes parents sont en vacances, puis par l'Allemagne pour voir ses parents, et le Danemark. Je souhaite la présenter à mes parents. Pourquoi ? Je ne me pose pas la question tellement je suis fière de leur présenter mon amie. Ma mère est loin de partager mon enthousiasme. D'abord, parce qu'elle est allemande. Elle a vu tellement d'uniformes vert-de-gris sous l'Occupation qu'elle ne peut plus les piffrer. Les Allemands lui ont volé sa jeunesse. Quelle drôle d'idée de venir avec elle. Elle ne dit rien mais son rejet psychique de l'homosexualité franco-allemande est si fort que j'en attrape une indigestion avec mal de tête intense. Mon père en revanche est très accueillant pour cette belle Allemande qui glisse dans l'eau comme un poisson et devant laquelle il ne peut s'empêcher d'exhiber son charme. Il a oublié le STO en Allemagne et la violence des petits nazis qui éjectaient les travailleurs français des bus à coups de godillots cloutés. Il a aussi oublié qu'il est tombé malade là-bas, qu'il a été opéré et sauvé du STO par un chirurgien tombé amoureux de lui qui lui a fait promettre de revenir en Allemagne après sa convalescence. Évidemment, mon père s'en est bien gardé. Je découvrirai plus tard que Christiane est originaire de la région où il a fait le STO, comme si le silence sur le passé de nos parents nous manipulait beaucoup plus que les stéréotypes du présent.

Mais si ma mère n'a aucune envie de rencontrer la nouvelle génération allemande non nazie avec laquelle nous allons construire la paix en Europe, c'est aussi pour d'autres raisons.

Elle ne supporte pas de voir mon père minauder devant elle. Elle ne supporte pas de savoir que nous sommes lesbiennes et elle n'a rien à faire de l'internationale féministe. Que son mari ait été sauvé pendant la guerre par un homosexuel allemand, c'est une chose. Mais que sa fille débarque avec une Allemande, c'est intolérable. Tout se mélange pour elle autour de cet amour interdit qui comprend des Françaises ayant été tondues à la Libération pour avoir fréquenté les Allemands, et sa fille qui lui montre que l'amour interdit peut sauver. Son amie tondue à dix-neuf ans à la Libération et sa fille qui réactive les fantômes du passé. Sans oublier ce géant allemand qui « occupait » la maison de ses parents et lui faisait la cour, déclenchant des paniques

inexplicables.

Je ne sais pas encore que l'amour est un puissant levier pour opérer le retour du refoulé familial. Pour l'instant, je subis le rejet de ma mère, sans clés pour le comprendre.

Pourquoi ai-je choisi cette femme étrange, si peu sûre d'elle et qui ne bénéficie pas, comme moi, de quatre ans de militantisme féministe ? Une femme qui aime voyager, cependant, comme je le découvre en traversant l'Europe du Nord avec elle jusqu'au Danemark où nous arrivons au petit matin. Tout le monde dort dans ces adorables petites maisons peintes de toutes les couleurs qui ressemblent à des maisons de poupée. Nous prenons le ferry et nous dirigeons d'abord vers Copenhague, à la Maison des femmes où a lieu une grande fête. Angela Davis est annoncée. Toutes les participantes arrivées à Copenhague dorment par terre dans les grandes pièces de la Maison des femmes. Nous sommes éblouies par le savoir-faire des Danoises qui disposent d'une longue expérience internationale, parlent plusieurs langues et nous reçoivent avec chaleur.

À Femø, nous retrouvons les amies du camp Lilith. C'est la joie des pionnières qui découvrent un nouveau monde. Chacune doit choisir sa tente et participer à la vie collective déjà très structurée. Pour faire connaissance, des réunions de tente sont organisées le matin, et le soir, où chaque pays présente son mouvement. Nous vivons nues, au grand air. Les corps de femmes sont si différents des images publicitaires. Nous apprenons à les aimer comme ils sont. Nous allons nager dans la mer. Nous faisons connaissance d'autres pays, d'autres pratiques féministes, homos et hétéros mélangées, avec les enfants qui ont l'habitude de cette vie collective.

Le seul domaine où les Françaises excellent, c'est bien sûr la cuisine. Sous la houlette d'Évelyne et de Josette, nous prenons en charge des repas à la française. Nous avons l'impression de préparer des plats divins, comme l'héroïne du *Festin de Babette*, de Karen Blixen. Nous vivons l'utopie d'un monde nouveau créé par des femmes.

Nouveaux déménagements

Christiane me raccompagne fin août à Paris. J'ai des soucis. Évelyne désire récupérer la totalité de l'appartement de la rue Blomet et m'a demandé de partir. Pour elle, c'est la fin de la vie communautaire et le début de la vie en couple. Je dois quitter les lieux à la fin des vacances, m'a-t-elle dit il y a trois mois. C'est-à-dire maintenant. Et je n'ai rien prévu. Je ne sais pas où aller. Finalement, Catherine me loue une chambre dans son grand appartement à Barbès. Changement de quartier, de contexte amical, de dynamique. Un mois plus tard, je fuis en Allemagne me réfugier chez Christiane. Mais là aussi, changement de contexte. Au lieu de m'accueillir à bras ouverts, elle les ferme. Elle ne veut plus que je la touche. En plus, elle est incapable de me dire pourquoi. Bloquée. Elle est bloquée. Quelque chose s'écroule mais au lieu d'en prendre acte, je m'accroche à mon idéal d'amour ; je suis une combattante. On va bien voir. Je retourne à Paris la mort dans l'âme et entame une période difficile. Il n'y a guère que les recherches pour ma thèse et les réunions Sorcières qui soient les pôles stables de ma vie. Michelle Perrot m'a signé un document me permettant d'obtenir un « prêt d'honneur » pour mener mes recherches universitaires. C'est une petite sécurité financière qui me rend bien service. Car je continue de faire toute sorte de petits boulots pour joindre les deux bouts.

Je vis au milieu de mes cartons. La vie chez Catherine devient difficile car je ne m'entends pas avec sa compagne qui me demande de déménager au bout de cinq mois. Une autre camarade me propose de louer son deux pièces de la rue du Temple, en plein cœur de Paris. Frédérique s'y installe, puis j'y emménage à mon tour avec mes cartons. Je n'aime pas cet endroit qui ne voit la lumière du soleil qu'au solstice d'été. De plus, Frédérique a adopté un chat qui marque son territoire dans tous les coins de l'appartement, y compris dans ma

chambre. Il pisse sur mes affaires ou alors il s'élance à toute vitesse sur le mur en s'accrochant à la toile de jute jusqu'au plafond. C'est très impressionnant car il est évident qu'il ne veut pas de moi dans son espace. Charlotte essaie de nous rabibocher, sans succès. Je dois lâcher toutes mes sécurités liées au lieu de vie. L'épreuve va durer un an et demi. Heureusement, Charlotte me propose de l'accompagner au Grand Palais où a lieu la FIAC, la Foire internationale d'art contemporain. Nous y allons avec Jeff et Catherine Valabrègue pour participer à un débat avec une Américaine, Linda Nochlin, qui vient en France pour parler de son exposition sur les femmes peintres. Aline Dallier est présente au débat où participent Françoise Eliet et d'autres artistes françaises. La discussion sur le féminisme dans l'art est particulièrement chaude car les féministes américaines ont une pratique d'auto-célébration, tandis qu'en France ce n'est pas du tout pareil. C'est même le contraire. Le féminisme de gauche ne veut pas défendre le point de vue corporatiste. Les luttes se confrontent à d'autres problèmes en France.

Nous faisons la connaissance d'Aline Dallier qui enseigne à l'ex-université de Vincennes, c'est-à-dire à Saint-Denis. Elle est étonnante. Elle a découvert l'art féministe aux États-Unis et publié un article dans *Actuel* il y a deux ans, « L'art des femmes existe-t-il¹ ? ». Elle connaît beaucoup d'artistes féministes et prépare une thèse sur la tapisserie, haut lieu de la pratique artistique féminine². Le courant passe avec Charlotte. J'écoute, fascinée, leurs passes d'armes, assise sur l'escalier en pierre du Grand Palais. Le soleil entre à flots par la grande verrière. Je me sens si bien parmi ces artistes et leurs œuvres.

Notes

1. Aline Dallier, « L'art des femmes existe-t-il ? », in *Actuel*, mai-juin 1974.

2. Aline Dallier, *Activités et réalisations de femmes dans l'art contemporain. Un premier exemple : les œuvres dérivées des techniques textiles traditionnelles : thèse de doctorat de troisième cycle en Esthétique*, université de Paris-VIII, 1980, 2 vol., 455 p.

Ras le viol – « Quand une femme dit non, ce n'est pas oui, c'est non » Le combat contre le viol – 1976

« Les milices du patriarcat ont encore frappé. » Christine Delphy est hors d'elle. Nous venons d'apprendre que deux Belges qui campaient dans les calanques, à côté de Marseille, ont été violées par trois hommes, qu'elles ont porté plainte, que le groupe féministe d'Aix-en-Provence et Marseille les a accompagnées et que Gisèle Halimi va les défendre. « Peine de viol pour comportement autonome », commente Christine.

Les faits se sont passés le 21 août 1974. Anne Tonglet et sa compagne Araceli Castellano vont se coucher dans leur petite tente plantée au bord de la mer. Elles dorment profondément quand trois hommes font irruption, ceux-là mêmes qu'elles avaient envoyé balader la veille. Ils les ont draguées. Elles ont refusé. Ils ont pris la mouche et vont les violer pendant cinq heures. Le lendemain matin, elles portent plainte à la gendarmerie. Des poursuites pour « coups et blessures » selon la loi sont engagées. Anne et Araceli sont féministes, lesbiennes. Elles acceptent de mener une campagne politique sur le viol, que nous dénonçons depuis le début du mouvement sans que l'espèce de tolérance sociale autour du viol ait véritablement disparu. En 1970, Emmanuèle Durant avait raconté dans « Libération des femmes, année zéro » un viol ordinaire dont elle avait été victime par un étudiant ordinaire. Son récit avait failli ne pas être retenu dans le recueil de textes mais les filles avaient tenu bon, mettant dans la balance l'ensemble des textes. « C'est avec Emmanuèle ou sans nous. » Impressionné, l'éditeur avait cédé. Le viol a été abordé dans les groupes de conscience, dans les textes collectifs, comme celui du groupe Psychanalyse et Politique publié dans *Le Torchon brûle* n° 4, puis au tribunal de dénonciation des crimes contre les femmes en

1972, à la Foire des Femmes de Vincennes en 1973, par la voix d'Annie Cohen, mais le mouvement ne s'est pas encore mobilisé massivement pour le dénoncer. Et le sortir de la qualification de coups et blessures qui en fait un acte presque anodin.

La mobilisation se fait lentement, presque à notre corps défendant, car si le sujet touche la plupart des femmes, il nous place en position de victimes de la violence masculine, faisant ressortir la faiblesse de notre statut de femme, notre vulnérabilité et la peur, toujours tapie dans l'ombre, de se faire agresser sexuellement. Quelle petite fille n'a pas été mise en danger dans son intégrité corporelle et psychique ? Humiliations, atteinte à la dignité. Et quelle femme violente n'a pas vu en face d'elle le doute, le sourire en coin, lorsqu'elle osait parler à la police ?

Le groupe d'Aix-Marseille les a entourées. On apprend que Araceli est tombée enceinte et a été obligée d'avorter. Mais ce n'est pas tout : les trois « prévenus » ont été remis en liberté le 11 octobre 1974, moins de deux mois après le viol. Ils ont été jugés pour « coups et blessures » le 15 septembre 1975. Les associations féministes ont appelé à se rassembler devant le tribunal de Marseille. La Ligue du droit des femmes, les Pétroleuses, le groupe belge du tribunal international des crimes contre les femmes, Psychanalyse et Politique, Lutte de classe, les forces vives du féminisme sont là.

À l'ouverture du procès, le président de la 6^e chambre du tribunal de grande instance donne lecture des nombreux télégrammes expédiés de Belgique pour protester contre le peu de cas que suscite cette affaire en France, mis à part les associations féministes. En Belgique, une manifestation a eu lieu à Bruxelles, rue Neuve et place de la Monnaie. « Nous en avons marre que le viol soit considéré comme une plaisanterie, lit-on sur les calicots. Nous n'aimons pas ça, quoi qu'en disent les psychiatres et les feuilles pornos. »

Deux avocates belges, maître Anne Krywin et Marie-Thérèse Cuvelier du barreau de Bruxelles, sont venues à Marseille assister Colette de Margerie, avocate de la Ligue du droit des femmes, qui travaille par ailleurs à un nouveau texte de loi sur le viol.

Les avocats des violeurs plaident le consentement latent. « Elles ont donné toutes les apparences du consentement », disent-ils, parce que quand une femme dit non, c'est oui pour les milices du patriarcat. La parole d'une femme violée est contestée. On ne l'écoute pas, on ne la

respecte pas. Souvent transformée en coupable, elle doit justifier par les marques de son corps qu'elle n'était pas consentante. Vagin déchiré, coups, bleus, sang... Le fait qu'Anne et Araceli soient homosexuelles devient plus grave que le viol lui-même, comme le dénoncera Anne dans un entretien publié dans *Marie-Claire* en disant : « On ne nous reproche pas d'avoir été violées mais d'être homosexuelles. On nous juge, on nous condamne et certains vont même jusqu'à penser que nous sommes pires que les violeurs¹. »

En dénonçant le viol, nous nous attaquons à un nœud archaïque, presque aussi vieux que l'humanité. Toute la culture virile plaide en faveur de la sexualité prédatrice des hommes. Elle s'appuie sur une représentation religieuse ancestrale tenant les femmes pour responsables de la « chute » du Paradis et disant toujours oui aux sollicitations du diable comme du divin. Dans la Bible, c'est Ève qui dit oui au serpent et propose à Adam de croquer la pomme. C'est Marie, la Vierge, qui dit oui à l'ange Gabriel, alors que Lilith, la première femme d'Adam, qui dit non, est assimilée à Satan.

À présent, nous disons non haut et fort aux coups et blessures pour dire oui à la justice.

Les avocates qui défendent Anne et Araceli ont plaidé l'incompétence du tribunal de Marseille et le renvoi aux assises des Bouches-du-Rhône. Le jugement est reporté au 15 octobre. Finalement, le tribunal suit les victimes et se déclare incompétent. Mais les prévenus font appel. L'affaire passe à nouveau au tribunal d'Aix le 3 février 1976. Anne et Araceli proposent à Gisèle Halimi de prendre les choses en main avec son association Choisir. La défense s'organise sur une plus grande échelle. La veille du procès, l'écrivaine Marie Cardinal publie une tribune dans *Le Monde* : « Le viol est un crime ». D'autres articles sont publiés dans la presse. Le jugement en appel confirme l'incompétence du tribunal. Le procès aura lieu aux assises d'Aix-en-Provence au plus tard dans deux ans.

Nous sommes au printemps 1976, la campagne contre le viol ne fait que commencer. Qu'est-ce qui fait que le mouvement se mobilise sur cette affaire, alors que cela fait plusieurs années que nous parlons du viol ? C'est peut-être dû à la maturation souterraine de la conscience féministe. Après la contestation tous azimuts de la « société mâle », vient le moment de faire face à la violence pure, à la souffrance des femmes, à ce qui dynamite la relation homme-femme, bloquant toute

possibilité d'évolution collective. Nous sommes assez fortes à présent pour nous défendre collectivement. Et les faits semblent se mobiliser pour nous y engager. Une autre affaire de viol se tient à Paris le 26 avril 1976 devant la XV^e chambre correctionnelle du palais de justice. Une cinquantaine de femmes sont mobilisées au tribunal. Le tribunal juge à huis clos le viol d'une jeune lycéenne. Il se déclare incompétent. Quatre jours plus tard a lieu la manifestation du 1^{er} mai. L'occasion est trop bonne.

Le 1^{er} mai 1976, nous nous sommes donné rendez-vous à l'université de Jussieu pour préparer les slogans de la manif, composer les banderoles, organiser notre présence dans le grand défilé des travailleurs. Les copines des groupes de quartier ont négocié notre place avec la CGT. Nous sommes placées entre les unions départementales 75-77-78-91-92 et celles des départements de la couronne 93-94-95. La séance préparatoire a été très créative. Josy Thibaut, particulièrement en verve, a trouvé un merveilleux slogan : « Quand les femmes s'aiment, les hommes ne récoltent pas. » Des panneaux écrits à la main annoncent que « La démocratie de Monsieur est avancée », allusion au slogan de Giscard sur la démocratie avancée. D'autres rappellent : « Tous nés d'une femme ». Nous ne savons pas si les copines ont négocié le contenu des slogans, mais plusieurs panneaux dénoncent le viol en disant : « Le viol est un fascisme ordinaire », « Des milliers de femmes violées, agressées. Nous ne sommes pas consentantes ».

Nous arrivons à la manif très joyeuses. Il fait beau, il fait chaud, nous avons enlevé nos pulls et sommes en T-shirt. Carole Roussopoulos est venue avec sa caméra vidéo. Nous prenons place dans la manif, exhibant fièrement nos panneaux : « Ras le viol », « Viol de droite, viol de gauche, même combat » et, cerise sur le gâteau, une critique du programme commun de la gauche annoncé dans toutes les manifestations en disant : « Une seule solution, le programme commun. » Pour nous, c'est : « Une seule solution, autre chose. »

En voyant le contenu politique de nos panneaux, le service d'ordre de la CGT ne veut plus nous laisser rentrer. Des insultes fusent : « Mal baisées », « Salopes », « Bobonne à la maison ». On insiste. Ils refusent malgré les accords passés avec les copines des groupes de quartier. Une bousculade s'ensuit. Des femmes de la CGT, indignées du

comportement de leur service d'ordre, déchirent leur carte. Finalement, ce sont les militantes de la CFDT qui nous offrent une place avec elles.

Nous sommes sidérées. Ce n'est pas la première fois que nous avons maille à partir avec le PC et la CGT. Mais de là à nous interdire le défilé du 1^{er} mai, cinq ans après notre premier défilé de 1971... cela dépasse les bornes. Nos slogans contre le viol ont déclenché les hostilités, apprend-on. Et, de fait, un article est publié dans *Libération*, suivi d'un communiqué de M. Beaussier, secrétaire de la CGT de la région de Paris, qui nous accuse d'être arrivées « armées d'aiguilles », « ce qui, vous en conviendrez, sont des ustensiles dont on ne voit pas bien l'utilité dans une manifestation, à moins, comme cela s'est avéré, qu'il ne s'agisse de préméditation ». Les mots d'ordre devaient porter sur « le chômage, poursuit-il, sur le travail à temps partiel, les crèches, la double journée ». Or ils ont « largement dépassé le cadre fixé lors de la réunion ». Et il cite le viol en exemple de ce « dépassement ». D'autre part, poursuit-il de plus en plus indigné, « ce groupe [c'est-à-dire une centaine de femmes à peu près] a permis que s'abritent derrière lui et avec lui les homosexuels, les lesbiennes, des anarchistes dont les mots d'ordre n'avaient rien à voir avec la lutte de classe et les revendications [comportements provocateurs, femmes nues, lesbiennes en exhibition]². »

Nous ne savons pas comment le secrétaire de la CGT a pu voir de ses propres yeux des femmes nues, mais le soir de la manif nous nous retrouvons une centaine de féministes à discuter de l'événement. Puis, une semaine après, nouvelle AG à Jussieu qui réunit deux cents femmes. Qui a décidé d'organiser « 10 heures contre le viol » à la Mutualité avant les vacances ? Je ne sais plus, car les choses vont aller très vite. L'idée d'une nouvelle Mutualité contre le viol est adoptée immédiatement. Nous avons deux mois pour tout mettre en place avant le 26 juin, date choisie pour cet événement. Il faut informer la presse, rédiger le texte collectif de présentation, rassembler l'argent pour payer la location de la salle.

Des réunions ont lieu dans l'amphithéâtre de la rue Guy-de-la-Brosse que nous prêtent les autorités universitaires de Paris-VII grâce à des amies qui y travaillent. D'autres réunions ont lieu dans le local du groupe Psychanalyse et Politique situé à la Bastille, qui sert de base aux éditions des Femmes. D'autres également chez Delphine Seyrig,

qui nous ouvre largement les portes de sa belle maison, place des Vosges, pour y mener les discussions préparatoires. En tant que comédienne, Delphine est très concernée par la question du viol. Son métier l'expose à subir les assauts de certains de ses camarades. Nous parlons des heures durant de nos expériences dans une atmosphère étrange où se mêlent une peur grandissante du viol et un temps splendide à Paris. Il n'a pas plu depuis plusieurs mois. Les soirées sont chaudes. C'est la canicule, qui donne aux soirées parisiennes un supplément de vie et d'angoisse. Moi qui n'ai jamais eu peur de circuler la nuit dans Paris, voilà que je me méfie des ombres. J'emprunte les grandes artères, je rentre plus tôt. Une sorte de contagion de la peur flotte parmi nous parce que nous osons sortir le loup du bois. Certains récits personnels nous tétanisent. Cet exorcisme collectif fait remonter à la conscience des faits de l'enfance qui nous avaient bâillonnées. Intrusions psychiques des éducateurs, des parents, abus de pouvoir sur le corps des petites filles. Un manifeste contre le viol est rédigé collectivement et publié dans *Libération* grâce à Martine Storti, journaliste au journal, qui suit de près nos travaux depuis un an.

Manifeste contre le viol :

« Le viol est l'expression de la violence permanente faite aux femmes par une société patriarcale. C'est l'acte physique et culturel sur laquelle est fondée la société patriarcale. [...]

Le viol n'est pas un destin. Nous en avons assez d'être violées et d'avoir peur de l'être. Quand une femme dit non, ce n'est pas oui, c'est non.

À droite ils nous disent que le viol est le fait de psychopathes, d'immigrés, d'alcooliques, d'anormaux, d'obsédés sexuels. À gauche ils nous disent que le viol est le résultat de la misère sexuelle et qu'il nous faut nous laisser violer au nom de la lutte contre le capital. Nous ne nous laissons plus culpabiliser, nous n'avons plus honte de dénoncer le viol et de lutter contre les violeurs. Nous refusons qu'une femme victime d'un viol soit transformée en accusée. »

Il est signé « Mouvement de Libération des Femmes ».

Tous les groupes ont signé. L'unanimité est le signe d'un ras-le-bol profond chez les femmes. Un ras-le-bol qui vient de loin, de nos mères, de nos grands-mères, toujours menacées, des femmes violées pendant les guerres, de toute une organisation sociale qui excuse la violence

masculine tout en culpabilisant ses victimes. C'est un combat difficile dans lequel nous nous engageons, car il obéit à une dynamique bien différente des débuts du mouvement. En 1970, c'est l'éros féminin rebelle qui s'exprime. Rien ne peut l'arrêter. L'énergie si longtemps contenue par la censure sociale s'est frayé un chemin vers sa libération. Cette énergie nous fait du bien car elle nous relie les unes aux autres en nous inspirant l'espoir d'un nouveau monde amoureux, dans l'héritage de Fourier, des saint-simoniennes et des utopistes socialistes du début du XIX^e siècle.

Aujourd'hui, nous sommes face à Thanatos, engagées dans un dynamique défensive, face à quelque chose qui est l'envers de l'éros et de l'amour. Nous faisons face à une volonté millénaire de détruire la femme, de la soumettre au désir masculin, de la maintenir sous l'emprise patriarcale. Nous sommes face à la pulsion de mort. Bien sûr, cette pulsion de mort nous concerne également. Mais différemment des hommes. Petit à petit nous cernons le problème. Pour l'instant, la pulsion de mort masculine prend toute la place en nous ciblant en victimes du prédateur qui jouit de sa domination. Le mouvement devient alors un intense lieu de parole où s'expriment la souffrance des femmes et la nécessité de se défendre. Comment faire ? Allons-nous mettre les violeurs en prison ? Nous sommes loin d'être d'accord sur la stratégie.

Nous voilà confrontées à un problème aussi vieux que l'humanité, quand le viol était une pratique de guerre admise. Le vainqueur tue les hommes et viole « ses » femmes. Meurtre psychique à peine voilé, inextricablement mêlé au politique. Le viol n'est pas un problème de relation individuelle entre un homme fort et une femme faible. Le viol est au fondement de la République antique, explique mon amie Frédérique Villemur. Elle me raconte l'histoire de Lucrèce, son viol par le fils du roi, son suicide et la révolte du peuple romain. Les faits se passent en 509 avant notre ère, il y a donc vingt-cinq siècles. Lucrèce est l'épouse de Tarquin Collatin. Une nuit, le fils du roi vient dans sa chambre et la force à accepter ses avances. Elle ne veut pas. Il menace de la tuer et de maquiller son crime en adultère en mettant un esclave sous son lit. Lucrèce est violée. Le lendemain, elle raconte à son mari et à son père ce qui s'est passé. Au moment où elle termine le récit de son « honneur perdu », elle brandit un poignard et se suicide, poursuivant le travail de mort du violeur à travers le poignard. Le viol

a anéanti sa personne. Elle se s'estime plus.

Elle a donc retourné la pulsion de mort dont elle est victime contre elle-même. C'est alors que Brutus brandit le poignard tout ensanglanté devant le peuple romain qui se soulève et met fin à la royauté pour instaurer un nouveau régime. Le corps de Lucrèce est exposé au forum, tandis que la République est proclamée.

« Ainsi, conclut Frédérique, la violence envers les femmes est fondatrice de la République romaine. » Mais si cette « solution » a pu faire histoire en impulsant un changement de régime politique, elle n'est plus acceptable. La « solution » n'est pas de se suicider. Elle signifie l'absorption de la pulsion de mort de l'autre que l'on retourne contre soi. Ou plutôt, le désir de se venger avec la loi du Talion « Œil pour œil, dent pour dent » retournée contre soi. Si cela peut mettre un terme à la contagion de la violence par l'autosacrifice de la victime, elle n'est pas une solution universelle. Aujourd'hui nous cherchons une autre voie du côté de la justice, du droit. De la res-publication. Quel est le bien commun ?

L'histoire du viol de Lucrèce montre qu'une femme est prête à mourir pour défendre l'intégrité physique et psychique de son corps. Bien d'autres exemples historiques pourraient être convoqués. Aujourd'hui, notre arme défensive est le droit, pas le poignard. Le procès d'Aix ouvre une nouvelle stratégie juridique : criminaliser le viol. Envoyer le violeur en prison, car c'est un meurtre, que la victime soit une femme ou un homme. Pourquoi ne parle-t-on jamais du viol des hommes ? Pourquoi ne le dénoncent-ils pas ? Est-ce la définition du viol dans la législation française qui l'empêche ? Et celle du féminin ?

Nous sommes confrontées à la loi des hommes, non pas pour la transgresser mais en tant que citoyennes « égales » aux hommes. Pour nous défendre, nous faisons appel à la loi. Cette position se heurte à un fort courant gauchiste qui nous accuse de vouloir la répression en mettant les violeurs en prison. Certaines femmes sont réceptives à cet argument. Elles ne veulent pas faire le jeu de la répression étatique. D'autres refusent de se mettre à la place des violeurs. Le débat est révélateur du rapport de force favorable aux hommes. Car pourquoi les femmes ne pourraient-elles pas recourir à la justice et au droit ?

Le journal *Libération* se fait l'écho de ces débats dans une double page qui sort dans le numéro des 26-27 juin 1976, le jour même des

« 10 heures contre le viol » à la Mutualité. Dans un texte en douze points, un « Groupe de femmes avocates et non avocates » proclame que « la lutte juridique a été utilisée dans le combat révolutionnaire ». « Nous voulons, par la lutte juridique, obliger les hommes à appliquer leurs lois d'hommes, afin d'en dénoncer les limites, expliquent-elles au point n° 9, montrer que la justice de classe est aussi une justice sexiste qui, sous prétexte de protéger les femmes, les maintient dans une condition inférieure, dépendante, vulnérable. »

Un collectif d'avocates s'est formé autour de Monique Antoine, qui a une longue pratique d'avocate révolutionnaire, puisqu'elle a défendu les militants du FLN pendant la guerre d'Algérie, ayant même été victime d'un attentat qui l'a blessée aux jambes. Originnaire de Guyane, Josyane Moutet a défendu ceux qui souffrent des injustices politiques et coloniales. Colette Auger a démarré à Lyon. Elle a travaillé à la Ligue du droit des femmes dès son arrivée à Paris et ouvert son cabinet.

Si la lutte juridique permet de criminaliser les forts, nous sentons bien qu'elle n'est qu'un aspect du système de défense que nous sommes en train d'élaborer collectivement pour stopper la violence prédatrice contre les femmes.

Les « 10 heures contre le viol » remportent un succès incroyable, montrant la vitalité du mouvement, au sein même des sujets les plus graves.

J'ai mis en place un orchestre avec Anne une excellente pianiste que j'ai rencontrée par l'intermédiaire d'Évelyne, une amie du musée d'Histoire naturelle où j'ai travaillé. Il faut agrémenter ces « 10 heures » pour que nous ne soyons pas écrasées par le poids de ce que nous affrontons. Une réunion au Glife permet de trouver Josette Duval, que je connais déjà, sa compagne Chantal qui joue des tablas, Geneviève Campana, chanteuse, et Annie Cohen. On répète *Summertime* en hommage à Janis Joplin, *The Girl of Ipanema* d'Antonio Carlos Jobim et bien sûr les chansons du mouvement. Joëlle Léandre est venue nous voir, mais son style d'improvisation à la contrebasse ne convient pas à notre petit orchestre dont l'ambition est de faire danser les femmes.

Je me donne corps et âme à la préparation de la Mutualité depuis la Pentecôte, c'est-à-dire depuis que Charlotte m'a demandé de ne plus revenir au groupe. « Tu as besoin de solitude pour réfléchir à mon

action, m'a-t-elle dit au téléphone. J'ai médité sur toi. Tout le travail que tu as fait ressurgit en ce moment. Il faut que tu sois seule. Le groupe ne te nourrit plus. » Je ne sais pas trop quoi penser de sa décision qui m'affecte, car je ne la comprends pas. J'aurais critiqué son action contre la galerie Maeght, affirme Jeff. À vrai dire, je ne m'en souviens plus, et si vraiment je l'ai critiquée, cela me paraît très secondaire par rapport au travail que je fais dans le groupe. Je rêve de plus en plus, et en couleurs, preuve que l'exubérance chromatique des œuvres de Charlotte me touche jusque dans mes rêves. Et peut-être autre chose aussi... Si ses tableaux me laissent muette quand elle nous montre une de ses dernières œuvres en nous demandant notre avis, je n'en reçois pas moins quelque chose inconsciemment. Pour l'instant, le monde sensible n'est pas encore relié à l'intelligible. Ils vivent de leur propre vie avec, entre les deux, l'espoir de retrouver mon amie allemande qui devient de plus en plus « présente ». Nous avons eu une grande période de froid. Je suis restée longtemps sans nouvelle, après mon séjour désastreux à Münster, et brusquement elle me téléphone le matin du 26 juin. « Je suis à Paris, est-ce que je peux venir te voir ? » Je dis oui, bien sûr, tout en me sentant prise entre deux feux. Elle est là, mais il ne faut pas rater la Mutualité.

Nous sommes plus de 3 000 femmes réunies dans la grande salle, des femmes de Paris, de sa banlieue, des grandes villes de France, de l'étranger. Les fauteuils ont été à nouveau enlevés. Il fait une chaleur écrasante. Certaines femmes se sont mises torse nu. L'orchestre ouvre les « 10 heures » avec plusieurs morceaux, introduisant une atmosphère de joie qui libère une partie de la tension induite par le sujet. Nous avons besoin de cette détente, de ce moment de fusion dans la musique, de cette joie d'être ensemble qui caractérise le MLF en nous donnant la force de lutter contre l'ordre établi. Des décorations ont été installées tout autour du balcon, composées de ballons, de tissus, de citations écrites sur de grands cartons blancs. Tous les groupes du mouvement se sont associés pour préparer cette journée qui doit se terminer à minuit. Mais les tensions sont palpables car nous ne sommes toujours pas d'accord sur la stratégie. Annie Cohen a publié un texte dans *Libération* dans lequel elle « demande pour lutter contre le viol, contre la mort que les hommes sont capables de nous donner, le port d'arme automatique pour nous défendre et pour vivre³ ».

Les échanges sont violents. Sommes-nous des « alliées » objectives de l'appareil d'État, comme disent les gauchistes, parce que nous sommes engagées dans une lutte juridique ? Une lutte juridique qui n'a plus rien à voir avec le combat contre la loi de 1920 qui a débouché sur la loi Veil. On nous accuse de faire appel à la répression des violeurs, d'être les bras armés de la justice, des « procureurs » qui pourchassent des violeurs issus, généralement, du prolétariat et des immigrés. Ils veulent nous culpabiliser en actionnant notre compassion politique, sans remettre en cause l'idéologie virile qui sous-tend les rapports de domination homme-femme. « Les violeurs ne doivent plus avoir l'alibi gauchiste de la *“misère sexuelle”*, répond le collectif d'avocates dans son dernier point. Car le viol signifie la haine des femmes traduite en acte. »

Le collectif d'avocates veut que le viol soit reconnu comme un crime et traité comme tel. « La répression n'est pas notre problème », disent-elles. Pas au nom de la clémence mais de la subversion. Elles assument la lutte juridique qui fait de nous des citoyennes à part entière.

Nos amies belges ont également évolué sur la question de la répression. « Avant le viol, nous étions nous aussi, comme les gauchistes, contre la peine de mort et la prison, dit Anne. Aujourd'hui, je considère que la répression, ce n'est pas mon problème. Pendant longtemps j'ai pensé que si je m'étais retrouvée face à un de mes agresseurs, avec un revolver à la main, je ne l'aurais pas raté. Pendant longtemps j'ai rêvé qu'ils étaient condamnés, bannis de la société et cela me soulageait. Aujourd'hui, je n'ai plus l'esprit de vengeance, mais à mes yeux, la répression, c'est le problème des violeurs⁴. »

Elles proposent de créer « des centres antiviol ouverts le jour et la nuit, car après le viol, la solitude est la pire des choses. La plupart des femmes violées se taisent, cachent ce drame, et sont détruites à jamais ».

Les « 10 heures contre le viol » sont ponctuées de témoignages, de sketches, d'un petit spectacle auquel je participe, mais c'est l'orchestre qui joue un rôle déterminant en faisant danser les participantes. Comme le note Martine Storti dans son compte rendu pour *Libération*, « le désir de fête entre femmes » l'a emporté à 18 heures. « Pour beaucoup, la prise de parole, la verbalisation étaient en-deçà de ce qu'elles avaient envie de vivre. Et une expression du corps semblait

mieux répondre à ce désir⁵. »

Le désir de fête, le désir d'être ensemble en partageant le plaisir de se retrouver sont le nerf du MLF.

Le procès des violeurs aura lieu l'année suivante aux assises d'Aix-en-Provence⁶. La nouvelle loi sortira en 1980. Nous avons gagné la première manche. À présent, le viol est un crime. Il est défini par le code pénal comme « tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui par violence, contrainte, menace ou surprise ». Acte de pénétration buccale, vaginale, anale, par le sexe, par le doigt, par un objet. Le violeur encourt une peine de quinze ans d'emprisonnement. Elle est de vingt ans d'emprisonnement si le viol est commis avec une ou plusieurs circonstances aggravantes. Il est jugé par une cour d'assises.

La loi permet de nous défendre. Mais sa digue protectrice est insuffisante. Il faudra certainement une vraie mutation de civilisation.

Notes

1. Interview d'Anne Tonglet et Araceli Castellano dans *Marie-Claire*, 1977.

2. « La CGT, les femmes et le premier mai », *Libération*, 15-16 mai 1976.

3. Annie Cohen, « Le port d'arme automatique pour nous défendre et pour vivre », *Libération*, 26-27 juin 1976, p. 8.

4. Anne Tonglet et Araceli Castellano, « Le viol nous a détruites. Nous nous battons pour que ce drame n'existe plus », *Marie-Claire*, mai 1976.

5. Martine Storti, « Une fête contre le viol », *Libération*, juin 1976.

6. Voir le film de Cédric Condon, Jean-Yves Le Naour, *Le Procès du viol*, documentaire 52 min., 2010.

42.

L'amour initiateur

Christiane est repartie à Münster quelques jours après la Mutualité. Je n'ai qu'une envie : la rejoindre. Je téléphone chez elle : personne. Sa sœur m'affirme qu'elle est bien à Münster. Je finis par savoir qu'elle n'est pas à son travail et qu'elle a quitté Münster. Sans me prévenir ! Elle ne me tient jamais au courant de ses allées et venues. Je dois deviner et garder confiance malgré ses flux et ses reflux qui me déstabilisent. Son comportement amoureux m'angoisse car il actionne en moi une secrète peur de l'abandon.

Toujours sans nouvelles, je pars quelques jours en vacances à Apt avec Irène et Martine. Début août, je la trouve enfin au bout du fil. Elle veut bien que je la rejoigne à Münster mais ne désire pas m'accompagner à Femø. Tant pis. Je pars en Allemagne, retourne à Femø avec Hilde et Heike, deux amies à elle, et l'attends à Cologne. Alors que j'avais complètement oublié le groupe Sorcières, Charlotte et La Spirale, je fais un rêve qui me surprend beaucoup. En effet, Charlotte va m'initier selon le terme employé par mon rêve. Elle me prend dans ses bras et je dois me laisser aller doucement pour tourner avec elle. Mais je résiste. Mon corps est raide à côté du sien. Elle me le fait remarquer, alors, petit à petit, mon corps devient plus souple et exécute avec une très grande facilité les mouvements. Pour me faire comprendre que j'étais raide, Charlotte disait : « Tes sourires sont comme des lacs de silence. » Puis elle écrit des chiffres dans des colonnes. J'essaie de les retenir. Ce sont des chiffres à trois nombres. 400, 995. Il y a cinq ou six colonnes et plus je veux les retenir, plus il y en a.

Ce rêve me questionne encore plus que les incertitudes de Christiane sur notre relation. Car l'initiation est quelque chose de très spécial pour moi. Elle se fait dans des conditions particulières qui concernent

surtout des hommes. Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler d'initiations féminines en dehors des menstrues, qui sont considérées comme des rites de passage à l'âge matrimonial. Les miennes ayant été très longues à se déclarer, j'en ai conclu que ces rites complètement dépassés n'avaient rien à voir avec ce que j'entends par initiation. C'est un avènement, plus qu'un événement, réservé aux personnes déjà très avancées sur la voie de la sagesse. Engluée comme je le suis dans mes problèmes amoureux, cela me semble très loin de moi.

Rentrée à Paris début septembre, je n'ai pas le temps d'aller voir Charlotte car je dois rejoindre le groupe Musique en Bretagne, chez Josette qui nous accueille dans sa maison près de La Baule. Nous avons prévu un petit stage de rentrée avec l'orchestre pour voir si nous pouvons continuer ensemble après le succès de la Mutualité. Nous voudrions poursuivre les répétitions, ajouter d'autres morceaux à notre répertoire, jouer, retrouver ce plaisir inouï qui nous a réunies. Mais le charme semble rompu. Si l'arrivée en stop de Paris s'est faite sans encombre, l'atmosphère a changé. On ne s'écoute plus jouer avec la même qualité d'oreille, ce qui est gênant pour des musiciennes. Nous avons du mal à verbaliser le malaise qui s'amplifie rapidement. Voulons-nous continuer à jouer ensemble ? Personnellement, j'ai besoin de la musique qui me régénère et je n'ai pas envie de quitter un groupe que j'ai fondé. La musique m'a beaucoup apporté, y compris de quoi payer mon loyer quand je n'avais pas d'autres revenus. Je prenais ma guitare et partais chanter dans les restaurants de Montparnasse une heure ou deux. Pareil pour les vacances. Tout le monde chantait dans les groupes de jeunes de mon adolescence. Cela fait du bien à l'âme. Les autres membres du groupe ne s'avancent pas sur la nature du malaise. Comme il fait beau, nous décidons d'aller nous baigner dans une petite crique que Josette connaît. Cela détendra l'atmosphère. À peine arrivées, Anne la pianiste et moi, nous précipitons dans l'eau. Je fais comme si j'étais à Trouville où la baignade est sans danger du côté des Roches noires. Je nage sans me demander si j'ai pied, à côté d'Anne elle aussi heureuse de se retrouver dans notre élément. Mais à peine avons-nous fait quelques brasses que nous nous rendons compte que nous sommes très loin du rivage. Que se passe-t-il ? Au loin, des silhouettes, debout sur le sable, font de grands signes. Oui, nous revenons. Sauf que nous n'avancons pas. Nous nageons, mais nous avons l'impression de faire du surplace.

Anne me fait de grands sourires d'encouragement pour continuer à nager sans fléchir car j'avance moins vite qu'elle, toujours avec la sensation de faire du surplace. La fatigue commence à se faire sentir. Je ne vais tout de même pas mourir ici, en Normandie, dans cette crique si jolie ? C'est trop tôt. Au bout d'un temps qui me paraît très long, je vois Anne arriver sur un rocher, ultime étape avant le rivage. Je continue la brasse à contre-courant quand je vois enfin Chantal nager vers moi. Chantal joue des tablas dans le groupe. Je ne la connais pas beaucoup, mais c'est bien elle qui arrive à mon secours. Elle me conseille de faire la planche pour me reposer puis elle me porte sur le rivage, comme les sauveteurs. Ouf ! Je suis épuisée. De retour à la villa, Josette nous explique qu'elle n'a pas eu le temps de nous mettre en garde contre les courants qui entraînent vers le large. C'est connu ici. Nous sommes parties trop vite. Peut-être, mais cette fois-ci, je dois me poser sérieusement la question de savoir si je reste ou pas dans le groupe. Pourquoi la mer serait-elle devenue un tel danger dans ce contexte particulier où l'on se demande qui va rester dans l'orchestre ? Je suis devant un choix. La musique ou mon travail de thèse. Je ne peux plus mener de front les deux activités.

Rentrée à Paris, je vais voir Charlotte après quatre mois de séparation. Elle est frappée par mon changement. Je lui raconte que j'ai failli me noyer avec Anne, puis je lui parle de mon rêve à Cologne. « Beau travail, félicitations ma chère Marie-Jo, tu as fait un beau travail. Tu t'es mise au monde », dit-elle, réjouie. « Mais je le suis déjà ! » Elle me regarde, prête à proférer une de ses phrases paradoxales qui me font tant progresser en m'obligeant à voir les choses sous leur aspect contradictoire. Je sens qu'elle jubile intérieurement.

– Tu as rêvé que j'allais t'initier ?

– Oui.

– Eh bien, ma petite Marie-Jo, je vais te dire quelque chose. Tu écoutes, n'est-ce pas ? Tu as choisi ta mère. C'est rare, tu sais.

Elle n'en dit pas plus. C'est sa méthode. Elle laisse les mots faire leur chemin en soi-même. Plus elle s'exprime par énigme, plus cela me pousse à chercher le sens caché de ses messages. J'ai choisi ma mère. Oui. Je veux bien. S'agit-il d'une mère initiatrice ? Charlotte met un doigt sur sa bouche. Chut. Laisse faire les choses.

En attendant, j'ai d'autres problèmes à régler. La vie commune avec

Frédérique dans le deux pièces de la rue du Temple n'étant plus possible, je pars m'installer dans un petit hôtel de la rue Tournefort, sur les hauteurs du V^e arrondissement. J'ai déjà logé là plusieurs fois, quand je travaillais comme guide d'un groupe d'étudiants new-yorkais pendant les vacances. La solitude me fait du bien. L'odeur des feuilles mortes monte par la fenêtre ouverte. Cela m'émeut. Suis-je dans l'ascèse ou dans l'extase ? Peut-être enfin dans la simple jouissance du moment présent.

Le travail du groupe Sorcières devient de plus en plus intéressant. Charlotte nous pousse à codifier ce que nous faisons, à porter témoignage auprès des autres de cette « expérience spirale », comme elle dit, qu'elle nous enseigne depuis deux ans. Elle souhaite que nous prenions conscience du travail qui se fait en chacune de nous, au lieu de nous laisser porter par le groupe de méditation en méditation. Il s'agit de « trouver un conceptuel de la conscience qui agisse dans la pensée comme l'expérience agit dans le corps ». « Quelle est cette énergie qui nous amène à militer ? demande-t-elle encore. Est-ce que c'est de l'ordre de la jouissance sexuelle ou d'autre chose ? » Et elle continue à nous poser des questions : « Si l'amour est l'universel des femmes, comment nous relier aux autres femmes dans la conscience puisque nos expériences sont différentes ? »

Effectivement. Dans le mouvement, nous sommes des homosexuelles et des hétérosexuelles. Certaines sont mariées, d'autres ont des relations multiples, et c'est bien l'énergie de l'éros féminin libre qui a nous portées vers tant de conquêtes. Est-ce qu'une autre énergie agit également pour nous unir ?

« Nous travaillons sur une nouvelle conscience de femmes, poursuit Charlotte. Une conscience qui va du relatif à l'absolu. Cette conscience est une énergie car ce qui circule entre femmes n'est pas de l'ordre de la jouissance sexuelle, mais de l'énergie spirituelle. L'évolution existe. Nous sommes plus travaillées par le futur que par le passé, par ce potentiel d'évolution qui nous constitue et qui échappe aux conditionnements de l'histoire. C'est sur cela que nous travaillons ensemble. »

Elle nous donne quelques clés de sa méthode en révélant petit à petit les diverses expériences qui l'ont formée. Elle parle rarement de son histoire. « J'ai coupé les mémoires avec le passé », affirme-t-elle, ce qui m'étonne beaucoup, pas seulement parce que je suis

historienne, mais parce que j'ai une mémoire très vive de ce que j'ai vécu. Elle a travaillé dans un groupe Gurdjieff après la mort de son mari dans un accident de judo, en 1955. Puis avec le psychanalyste zen Hubert Benoit. Elle connaît aussi le soubut, qu'elle a pratiqué à Nice dans les années 1960, avec Pat Soubut, un Indonésien. Elle était « *helper* », c'est-à-dire quelqu'un qui aide. Ces expériences très différentes dans des groupes mixtes lui ont permis de voir ce qui nous manquait à nous, les femmes. C'est ainsi qu'elle a mis au point une méthode spéciale que nous expérimentons depuis deux ans. « Le monde est essentiellement manipulé par les hommes. Les femmes sont dotées d'un potentiel évolutif inexploré et c'est dans cet immense silence du subconscient que se trame le devenir de la terre. Tout est relation, analogies et révélations. »

À présent, je suis complètement impliquée dans le travail de médiation avec Charlotte. Notre groupe de méditation se différencie du travail psychanalytique en ce qu'il ne fait pas appel au vécu. Il y a une part de chacune de nous qui n'est pas vécue. C'est son potentiel. Charlotte pense que la psychologie du devenir plonge l'être humain dans son potentiel du futur. Dans la finalité du devenir et non dans les traumatismes du vécu qui nous potentialisent dans le caractériel. La psychanalyse adapte les individus au comportement social mais ne l'enracine pas dans son potentiel. Notre travail consiste à lâcher prise. À le laisser venir.

En novembre, nous méditons sur le troisième œil. Durant la méditation, je suis sur le point de m'endormir et je dois faire des efforts pour écrire un texte que je trouve plat. Mais dans la nuit, je fais un rêve très particulier.

Je suis allongée sur un lit. Je vois la tête de Charlotte à l'étage supérieur. Tout d'un coup, je suis prise dans un courant d'énergie très fort qui immobilise mon corps et l'enserme. Un courant plus fort que moi. Le visage de Charlotte apparaît à travers un vasistas. Elle pousse un rideau. Son visage a changé. Elle porte des cheveux bouclés plus clairs dont l'éclat est cependant estompé, comme si on effaçait les couleurs par un filtre. Puis son visage passe par la trappe. Des choses bougent dans ma perception. Son visage se dédouble puis retrouve son aspect habituel, vif, vivant. Elle me dit dans le rêve que je viens de vivre une expérience très importante.

Au réveil, je pense à ce que raconte l'écrivain mexicain Carlos

Castaneda dans son livre *Histoires de pouvoirs*, dont nous avons parlé dans le groupe. Il y évoque sa rencontre avec le sorcier don Juan et ses expériences de dédoublement. Mais ici, c'est le visage de Charlotte qui se dédouble. Peut-être s'agit-il du déplacement du « point d'assemblage », comme il l'appelle, impliquant une nouvelle perception de l'espace et du temps.

Un troisième rêve semble vouloir mettre les points sur les « i ». Je suis encore le sujet d'une initiation, mais cette fois-ci elle se passe avec un « vieil homme sage ». Je quitte un petit groupe de femmes pour m'installer dans une chambre. Le vieil homme sage me rejoint, signe que je bénéficie d'un traitement de faveur. J'ai été choisie, dit-il. C'est alors qu'il m'initie. Il me prend les mains et les masse.

Quand je raconte ce rêve à Charlotte, elle pense que le vieil homme sage est peut-être son ami Jean Carteret, l'astrologue, qui vient d'avoir un cycle d'entretiens sur France Culture. Carteret est un homme du Verbe. Il parle d'or. Par exemple, à la question « Que faites-vous dans la vie ? » il a répondu : « Je fais exception. » N'est-ce pas merveilleux ?

L'insistance avec laquelle le mot « initiation » revient dans mes rêves montre qu'une partie de moi n'y croit pas. Comment une lesbienne du MLF en lutte contre le patriarcat peut-elle faire l'objet d'une initiation généralement réservée aux religions, aux cultes orientaux ou aux sociétés secrètes ? C'est comme si mon inconscient attirait mon attention sur ce qui se passe dans les profondeurs invisibles en me donnant un talisman ou un sceau authentifiant la qualité du travail accompli avec ma mère spirituelle. Il est vrai que je suis devenue un bon sujet d'expérience. J'ai confiance en Charlotte et me laisse investir jusque dans l'inconscient par les secrets d'une relation médiumnique fondée sur la confiance. « Le travail spirituel sur soi-même passe par là, dit-elle. J'ai développé des médiumnités très grandes à partir d'un don de voyance tout à fait réel. Je connais chaque femme qui vient au groupe par une espèce d'intuition quasi incroyable. Je sais tout d'elle. Et ce qu'elle ne sait pas d'elle-même, je fais crédit. »

« Est-ce que c'est ça l'amour ? demande Jeff.

– C'est à vous de le nommer. »

Charlotte parle alors de ma foi, affirmant que j'ai la foi du sacré. « Dès que j'ai appris à te connaître, et que je t'ai reçue dans cette médiumnité, j'ai pensé : "elle a la foi d'une bergère". Et au lieu de

faire de toi une bergère, j'ai fait de toi le laboureur de ta propre terre. Car dans ta foi vis-à-vis de moi, tu vas vers toi-même. » Elle ajoute à l'intention du groupe : « Peut-être après tout que vous avez appris à avoir de l'affection et à m'aimer beaucoup dans une partie de vous-même. Je crois que chacune de vous m'aime plus qu'elle ne le sait. »

43.

Février 1977 : l'exposition Utopie et féminisme

Cela faisait si longtemps qu'elle en rêvait. Charlotte avait écrit l'année précédente à Françoise Giroud, puis à Nicole Pasquier : « Donnez-nous des murs et nous vous démontrerons que la création des femmes existe. » Elle avait eu pour toute réponse cette lettre polie de la chef de cabinet affirmant qu'elle « ne manquera pas de suivre les travaux de votre groupe avec intérêt¹ ».

Cette fois-ci, c'est fait. La Spirale organise enfin une exposition d'artistes femmes au Centre international de séjour de Paris, dans le XII^e arrondissement, à la porte de Vincennes. Jeff a contacté le directeur, qui nous prête gratuitement les locaux pendant trois semaines. Pour le reste, l'exposition s'organise sans appui politique ni institutionnel, ni aucune subvention. Charlotte a mobilisé ses amies artistes pour qu'elles acceptent de participer à une exposition ne rassemblant que des femmes. Cela a été difficile, très difficile. La réticence de ses amies, qui avaient pourtant traversé avec elle les années 1950 particulièrement misogynes, a été plus éprouvant que le silence institutionnel. Elle a eu toutes les peines du monde à convaincre son amie Vera Pagava, qu'elle connaît depuis les années cinquante, à Saint-Tropez notamment, où une bande d'amis artistes se retrouvait chaque été dans le petit port avant qu'il ne devienne célèbre. « Tu comprends, l'art est au-dessus des sexes, lui disait-elle. On ne peut pas faire sécession comme ça d'avec nos compagnons, qui triment comme nous. » Vera Pagava vit avec le peintre Vano et la peinture est pour eux un engagement total dont ils ont accepté de payer le prix.

Bona de Mandiargues a été plus facile à convaincre car son mari milite furieusement pour la création des femmes. Dans le numéro spécial de la revue *Obliques* consacrée aux femmes surréalistes, il a

écrit : « En France et en Italie, la situation est telle qu'il semblerait que la vie artistique de la femme, comme sa vie conjugale, est soumise encore au code Napoléon. » Les romancières et poétesses jouissent d'un préjugé favorable, remarque-t-il. Pourquoi pas les femmes artistes ? « Rien n'est moins excusable que cette volonté d'incompréhension et d'obstruction que je constate sur le point précis de l'art féminin, puisque, par la nature même de son génie qui, selon la commune opinion, est sensible et sensuel avant tout, comme par sa manière de prendre le temps sous l'espèce de l'instant plutôt que sous celle de la durée, la femme nous apparaît ainsi l'être le plus richement doué des qualités naturelles qui chez la personne élue font l'artiste². »

Louise Bentin a accepté, par amitié pour Charlotte, comme Guidette Carbonell et Marez-Darley, qui souhaitent parler de la tapisserie comme d'une pratique artistique à part entière. Elles dénoncent la récupération masculine qui transforme en « art textile » une pratique complètement méprisée quand elle est l'œuvre des femmes. Marez-Darley tient à défendre « l'assemblage mural » et les « coudrages » avec d'autant plus de conviction qu'on commence à découvrir l'importance de l'école polonaise et de sa géniale initiatrice, Magdalena Abakanowicz, qui a révolutionné la tapisserie dans les années 1960 en la sortant du mur et en réalisant des œuvres monumentales.

Les jeunes artistes sont enchantées d'exposer ici pour la première fois. Certaines sont engagées dans le féminisme depuis le début du mouvement, comme Valentine Schlegel qui réalise des cheminées en plâtre blanc d'une poésie désarmante. L'Américaine Jann Matlock et la Suédoise Maj Skadegaard, qui a déjà participé à Copenhague aux expositions féministes d'octobre 1975 et janvier 1976, ont également accepté. Il y a aussi Catherine Prassinou et Edda Maillet qui constitue une belle collection d'œuvres de femmes au musée de Pontoise.

L'invitation de l'exposition pose la question :

« Pourquoi *Utopie et féminisme* ? »

Notre crise de civilisation actuelle ouvre une conscience de femme qui fut occultée, muette et passive. Elle ne se réclame pas du pouvoir contre le pouvoir mais d'une autre conscience créatrice investissant

des valeurs de civilisation différentes.

Car, absente de l'histoire, pourquoi la femme entrerait-elle dans l'histoire de ce siècle plus barbare que ne le fut aucune civilisation patriarcale passée ? Meurtres, chantages, terrorisme, la terre mise à sac, acculée à l'explosion finale comme une fatalité.

Utopie et féminisme ? À tous les niveaux, les femmes s'interrogent, s'écoutent et projettent un devenir autre, investissant la « différence », la spécificité et la conscience archaïque de ces valeurs parallèles d'une réalité psychique, physique et spirituelle.

Peuple de femmes

Lame de fond

Césarienne horizontale

Blessure

Cercle où se retrouve l'origine

Métamorphose

Tumulte de naissance

Couches hyperboles dans le plexus solaire

Mémoire ! »

Il neige et il fait froid en ce 3 février 1977, jour du vernissage de l'exposition. Beaucoup de monde est là, presque exclusivement des femmes car les hommes ne semblent pas s'intéresser aux œuvres de leurs camarades. Certaines sont venues coiffées d'un chapeau, comme l'avait demandé Charlotte.

Une grande photo de Séraphine de Senlis, posée sur un chevalet, nous accueille à l'entrée de l'exposition. Séraphine est debout, à côté de son chevalet, palette et pinceau à la main, la tête légèrement penchée dans une sorte d'extase intérieure. La découverte de Séraphine lors d'un voyage à Senlis avec Jeff a été pour Charlotte une véritable confirmation de ses intuitions. Voilà une femme de ménage qui a eu la brusque révélation de la peinture, réalisant une « œuvre singulière où s'expérimente une nouvelle expérience du sacré, a écrit Charlotte dans un texte sur l'artiste. Des murmures de l'éternité montent d'avant la grande culpabilité de la femme et du péché originel. Matière picturale... Matière lourde... Frôlements, chuchotements, palpitations semblent réveiller en nous un monde de sensations endormies et amorphes. Un frémissement orgasmique, un

frémissement mystique animent ces surfaces à deux dimensions³. »

Elles ont rencontré Madeleine Uhde au musée de Senlis, qui leur a confié cette photo de Séraphine⁴ qui a été agrandie. Madeleine Uhde est la sœur du grand collectionneur Wilhelm Uhde, qui l'a découverte quand elle était femme de ménage. Il lui achetait de grandes toiles blanches pour qu'elle peigne et c'est ainsi qu'elle put se consacrer à son art.

En 1977, Séraphine n'est connue que d'une poignée de spécialistes et c'est à peine si les visiteurs lui jettent un œil en arrivant.

Dans la grande salle du bas, des chaises peintes par les membres de La Spirale ont été installées en cercle. L'exposition est étrange car les lieux sont prévus pour tout, sauf pour une exposition artistique. Guidette Carbonell a fini par accrocher sa tapisserie sur le balcon en fer forgé qui fait le tour de la salle, tandis que les œuvres de Marez-Darley donnent un air de fête à cet espace ingrat.

L'exposition présente des tableaux, tapisseries, dessins, céramiques, objets, sculptures, textes, poèmes.

Charlotte expose un de ses collages de la série sur les recherches de l'identité commencée au début du mouvement. Elle expose *Picasso ou le discours amoureux*, dans lequel elle dénonce le peintre qui disait, à l'époque où elle vivait dans le Midi : « La femme est une machine à souffrir. » « Mon corps que tu défais en lambeaux de tes discours⁵ », dira-t-elle dans un poème de *Gaïa*.

Elle y a assemblé plusieurs photos de portraits, dont celui de Dora Maar, en pleurs, répété deux fois. Une photo de Mao est collée dans l'un des yeux de Dora Maar, qui sont aussi cernés de lunettes noires. Une photo de Kennedy sur un billet de banque déchiré est collée dans un coin et au centre d'un corps de femme blasonné, le visage de Charlotte, avec les yeux rayés. Elle a signé dans la signature de Picasso.

Plusieurs manifestations sont prévues, dont un débat sur la création féminine avec la romancière Annie Leclerc, dont *Parole de femme* vient d'avoir un grand succès, Madeleine Laïk, la journaliste Évelyne Le Garrec et Catherine Valabrègue. Il y a tellement de monde pour le débat que les femmes doivent s'asseoir par terre, au milieu des œuvres, dans une ambiance électrique car Charlotte a formulé le sujet de manière explosive en posant la question : « Y a-t-il une spécificité de la création féminine ? »

Elle introduit le débat en parlant de son expérience de peintre. Pourquoi les femmes s'acceptent-elles mal comme créatrices et se culpabilisent de l'être ? « Les femmes ont été bannies de la création à cause des tabous de la civilisation, poursuit-elle, qui ont rejeté chez la femme jusqu'au désir et au goût d'accéder à la création. » N'est-ce pas ce que disait aussi Virginia Woolf lorsqu'elle parlait de se battre contre « l'ange du foyer » ? « Les artistes de ma génération continuent de dire que l'art est sans sexe. Mais je pense, à partir de mon expérience de peintre, qu'il y a un art où la femme exprime autre chose. Il faut que la société le sache. De quoi est fait cette autre chose, cet or noir des femmes, qui est une richesse non explorée et non exploitée ? Alors posons-nous la question. Y a-t-il une spécificité de la création féminine ? »

Frémissements dans l'assemblée. Hérissements. Nous sommes toutes concernées par la question posée. Car si la maternité constitue une forme de spécificité féminine que nous rejetons comme telle, il n'en est pas de même de la création artistique. Elle demeure une sorte de terre interdite, sauvagement gardée par le pouvoir patriarcal qui a organisé le système des arts de telle sorte que les femmes n'y soient admises qu'en marginales. La logique de l'exception féminine n'a cessé d'isoler les artistes les unes des autres, les rendant dépendantes des hommes, père, roi, frère, mari, pour accéder à la visibilité. La création se conjugue au masculin. Parler de spécificité, c'est renvoyer à un mépris millénaire ces « ouvrages de dames ». Est-ce, malgré tout, une raison pour interdire toute exploration de notre « continent noir » ?

La revue *Sorcières*, fondée par Xavière Gauthier en 1975, s'est engagée dans cette voie puisqu'il s'agit de construire « un lieu ouvert pour toutes les femmes qui luttent en tant que femmes, qui cherchent et disent (écrivent, chantent, filment, peignent, dansent, dessinent, sculptent, jouent, travaillent) leur spécificité et leur force de femme ». La revue s'est placée sous la haute protection de Marguerite Duras dont un magnifique hommage aux Sorcières ouvre le premier numéro consacré à la nourriture. Les sorcières, écrit-elle, « uniques médecins du peuple, sages femmes, faiseuses d'ange ». Au fil des numéros, la revue s'est donné le droit d'explorer cet autre monde devenu pour beaucoup d'entre nous porteur d'une grande espérance. La révolte des femmes va-t-elle développer une nouvelle façon d'être au monde et de faire de la politique ? C'est la grande utopie des années 1970,

alimentée par une attention toute nouvelle à l'écriture féminine qui fait l'objet de recherches savantes et passionnées de la part d'Hélène Cixous, Luce Irigaray et Julia Kristeva. Les Américaines y voient l'expression même du *french féminism* qui a investi de manière avant-gardiste la question de l'écriture et de la différence. Libérer la puissance des corps... après les avoir libérés de la censure patriarcale.

Comme l'écrit Nancy Huston, « Creuser la Différence, ce n'est pas creuser un abîme entre les sexes. Si nous cessons de craindre le jugement de l'homme, de nous plier à son désir, qu'avons-nous à dire ? Quelle pensée constitue les "je suis" d'une femme ? »

Nous marchons sur des œufs. Car un autre courant du nouveau féminisme ne veut pas entendre parler de la spécificité, synonyme pour elles d'aliénation et de discrimination. Nous sommes à une croisée des chemins. Car si le MLF a pris son envol grâce à la constitution d'un « nous les femmes » conscient de sa force et de sa valeur, la question de l'identité est devenue à présent un véritable enjeu politique. Le féminin peut certainement devenir un élément dynamique, voire novateur, de la culture. Mais le slogan de Simone de Beauvoir « On ne naît pas femme » est lui aussi valable. Le féminisme matérialiste qui s'exprime dans le numéro 1 de *Questions féministes* lutte contre la pensée de la différence. Le corps des femmes va-t-il dicter nos idées politiques ?

Nous sommes encore dans le même mouvement, mais le débat fait rage. Comment nous définir ? Comme femme ? Comme genre opprimé ? Comme « être humaine » ? Les femmes ont-elles vraiment été inventées par les hommes ?

« Une partie de moi voulait dominer le monde en l'englobant, mais, riche d'enseignements, une autre vision creusait, trouait l'étoffe de ma féminité », écrira Charlotte Calmis dans *Journal d'une femme peintre*.

Dans ce débat essentiel où se joue notre représentation de nous-même et du féminisme à venir, un élément perturbe la réflexion. C'est le conflit avec Antoinette et son groupe Psychanalyse et Politique qui accentue le rejet de toute réflexion sur la spécificité. Antoinette développe une pensée de la différence des sexes et de « l'engendrement matriciel » inextricablement mêlé à sa pratique hégémonique. Dénoncer l'une entraîne fatalement le rejet de l'autre. Surtout si Antoinette utilise le tribunal pour trancher le débat politique qui commence à déchirer le mouvement.

Notes

1. Nicole Pasquier, lettre du 18 novembre 1976. Archives MJ Bonnet.
2. A. Pieyre de Mandiargues, « Depuis longtemps je m'étonne, je m'indigne... », *Obliques*, n° 14-15, 1977, p. 7.
3. « Séraphine de Senlis », by Charlotte Calmis, translated by Mary Guggenheim, *Womanart*, Winter 77-78, vol. 2, n° 2.
4. Elle lui a confié une autre photo de son frère, assis sur un lit au-dessus duquel est accroché un grand tableau de Séraphine. Archives MJ Bonnet.
5. Charlotte Calmis, *Gaïa*, psaumes d'incarnation, les cahiers du *Nouveau Commerce*, n° 36-37, 1977.

44.

Le procès, 2 juin 1977

La salle du tribunal de première instance du V^e arrondissement est pleine à craquer. Nous sommes peut-être 200 ou 300 femmes entassées dans la pièce où pénètre un chaud soleil de juin. Il est 13 heures. Nous sommes arrivées tôt pour être sûres d'avoir une place, mais toutes n'ont pas pu s'asseoir sur les bancs. Certaines sont assises par terre, d'autres sur les marches et jusqu'aux pieds de la juge qui ne semble pas gênée par l'extraordinaire animation de la séance. Les femmes de Psy et Po sont là également, sauf Antoinette qui n'a pas jugé bon de participer au déroulé d'un conflit dont elle est largement responsable. Nous sommes là parce que les éditions des Femmes poursuivent en diffamation Mireille Dekoninck, leader de la révolte des prostituées en 1975, connue sous le nom de Barbara, licenciée en octobre dernier par la librairie des Femmes. Monique Piton, ancienne ouvrière de chez Lip, auteur aux éditions des Femmes de *C'est possible*. Erin Pizzey, animatrice d'un centre pour femmes battues à Londres et auteur de *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*, aux éditions des Femmes. Carole Roussopoulos, pour avoir traduit les propos d'Erin Pizzey et le réseau militant Mon Œil, qui a diffusé une bande vidéo dans laquelle les trois femmes dénoncent les relations révoltantes qu'elles ont eues avec leur employeuse et editrice. La réalisation de la bande vidéo par Carole Roussopoulos était le seul moyen d'exprimer notre solidarité avec elles, tout en posant publiquement et politiquement le problème. Les éditions des Femmes ont refusé de répondre dans la vidéo. Elles ont préféré les poursuivre au tribunal d'instance. La SARL Des Femmes les assigne en diffamation pour « tentative concertée pour porter atteinte à l'honneur et à la considération de la société Des Femmes en ruinant son crédit auprès des femmes en lutte ». Elles n'ont pas osé poursuivre directement

Carole Roussopoulos en tant que réalisatrice de la bande vidéo, car cela aurait signifié qu'elles portaient atteinte à la liberté d'expression. Ni Delphine Seyrig qui posait les questions en anglais à Erin Pizzey.

Nous sommes venues en grand nombre car nous sommes ulcérées d'en être arrivées là, au tribunal, accusées de diffamation dans un renversement de responsabilités sidérant. Voilà des années qu'Antoinette divise le mouvement en n'arrétant pas de critiquer le féminisme ou en faisant passer son groupe et ses activités pour celles de l'ensemble du mouvement. Le fait d'intituler sa maison d'édition « des femmes », sa librairie « des femmes » et son quotidien « des femmes » sème volontairement la confusion dans l'esprit du public qui s' imagine avoir affaire aux représentantes de l'ensemble du mouvement. Mais ce n'est pas tout. Les éditions se sont structurées sur le mode capitaliste tout en se faisant passer pour des militantes désintéressées.

En 1972, Antoinette a constitué une SARL grâce à la source intarissable d'argent venant d'une riche héritière des pétroles. Chaque litre d'essence lui rapporte des royalties qu'elle investit dans les entreprises « des femmes » qui n'ont de ce fait pas besoin d'être rentables pour survivre. Il suffit d'être là, de se faire passer pour la voix du MLF, de susciter le rêve chez de nombreuses écrivaines dont les textes novateurs ne plaisent pas aux maisons d'édition traditionnelles, de pouvoir se déplacer à l'étranger pour acheter à très bas prix les droits de traduction de livres féministes qui marchent dans leur pays, ou qui sont des références incontournables, comme Juliet Mitchell et Sibilla Aleramo, les deux premières auteures de leurs publications. Grâce à leurs moyens, elles peuvent aussi découvrir des talents comme le livre d'Elena Gianini Belotti *Du côté des petites filles*, qui a été une vraie révélation. Les éditeurs traditionnels peuvent ainsi renvoyer les textes trop novateurs ou trop dérangeants aux éditions des Femmes, renforçant ainsi la position hégémonique d'Antoinette et de son groupe qui peuvent dès lors multiplier les initiatives en se faisant passer pour l'avant-garde de la libération des femmes. Quand on connaît l'importance des livres en France depuis le siècle des Lumières, pays de Voltaire et de Beaumarchais, l'inventeur du droit d'auteur, on mesure le bénéfice politique et symbolique qu'une maison d'édition « des femmes » peut recueillir en accomplissant dans ces conditions-là un réel travail de découverte.

Mais publier des textes qui ne trouvent pas leur place chez les « éditeurs capitalistes » est une chose. Respecter les auteurs dans leurs droits en est une autre. Et c'est là où les problèmes ont commencé, provoquant la révolte et le sentiment d'avoir été trompées par les éditions des Femmes.

L'Anglaise Erin Pizzey a accepté de vendre les droits de son livre *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*, pour la somme dérisoire de 2 000 francs parce que les éditions des Femmes lui disaient qu'elles avaient très peu d'argent. Non seulement c'était faux, mais Erin Pizzey n'a plus jamais entendu parler de ses éditrices. Le succès du livre, dopé par la venue à Paris d'Erin Pizzey en compagnie d'une des mères du refuge, lui a fait espérer une rentrée d'argent dont elle avait tant besoin pour affronter les difficultés financières de sa maison pour femmes battues. Elle écrit donc plusieurs fois aux éditions des Femmes pour demander les comptes. Aucune réponse, sauf pour lui demander son accord pour rééditer le livre en poche. Erin Pizzey accepte, à condition de signer un nouveau contrat. Aucune réponse. Le livre de poche sort. « Je suis sidérée que ces femmes qui disent représenter le mouvement des femmes semblent, pour autant que je puisse comprendre, se comporter comme si elles exploitaient d'autres femmes qu'elles prétendent aider », s'indigne Erin Pizzey dans la vidéo. « Est-ce un manque de compétence, une négligence de leur part ou simplement du vol ? », demande-t-elle à Delphine Seyrig qui lui pose les questions¹.

Monique Piton témoigne elle aussi de difficultés semblables avec ses éditrices, aggravées par le fait qu'elles voulaient corriger son texte. Ouvrière chez Lip, Monique a participé à la grande grève menée par la CFDT en 1971. La grève a déclenché un très fort mouvement de solidarité du fait que les ouvriers ont mis en place une autogestion de la crise en vendant les montres qu'ils fabriquaient. Monique a fait partie des fortes personnalités révélées par les événements. Sa langue fleurie, sa vitalité, son éloquence simple et convaincante ont d'autant plus touché le public que les femmes sont généralement maintenues dans l'ombre des grands syndicalistes. Elle a raconté sa grève dans *C'est possible*. Son témoignage est sorti au début de 1975, prenant une grande valeur émancipatrice pour elle et ses compagnes ouvrières. Mais Monique a subi des humiliations intolérables. Elle raconte dans la vidéo que les éditions des Femmes voulaient « corriger le français ».

Par exemple, « j'ai mis sur le balcon des pots de fleurs et elles me disaient qu'il fallait mettre j'ai mis des pots de fleurs sur le balcon, enfin dans ce goût-là ». Après bien des discussions, elles acceptent de ne pas corriger mais les « problèmes de compréhension » ne cessent pas pour autant. « Je dois admettre que je ne suis pas du tout issue du même milieu, poursuit Monique Piton dans son témoignage vidéo, ou que ce soit elles qui ne sont pas du même milieu, mais je dois admettre qu'elle ne font pas l'effort d'être comprises par toutes les femmes, et bon, par les employées. »

Par exemple, Monique n'arrive pas à obtenir un chiffre des ventes qui corresponde grosso modo aux estimations qu'elle a calculées à partir de ses multiples déplacements dans le réseau CFDT et ailleurs. Monique rêvait de s'acheter une petite maison. Elle pensait que la vente de ses livres pouvait fournir la somme qui lui manquait. Elle leur écrit plusieurs fois, elle téléphone... aucune réponse.

Cette stratégie du silence est aussi utilisée avec Mireille Dekoninck, ex-animatrice de la révolte des prostituées, embauchée en février 1976 par la société librairie des Femmes pour mettre en place une librairie des Femmes à Lyon, où elle réside. Trouver un local, faire faire les travaux, la décoration, etc. Mireille s'enthousiasme pour ce nouveau travail qui la valorise, mais ses initiatives sont refusées ou chapeautées par une envoyée de Paris. Les problèmes s'accumulent. Mireille contacte les féministes de Lyon, puis monte à Paris en juin 1976 pour s'expliquer. Et là, elle subit une terrible humiliation. « Je suis passée ce jour-là devant un tribunal fait de cinq, six, sept femmes dont Antoinette. Elles m'ont dit des choses assez horribles pour moi. Antoinette m'a reproché de ne pas les aimer. Je ne sais pas ce que ça voulait dire. Je n'appuierai pas là-dessus parce que, sachant qu'elles sont toutes homosexuelles, ça me pose à moi des problèmes. Enfin, je ne les aimais pas, je n'étais pas tendre et affectueuse. Elles me reprochaient d'être trop féminine, elles m'ont reproché le fait que je me faisais remarquer dans la rue et que si je me faisais remarquer dans la rue, c'est parce que j'étais une ancienne prostituée et que mon état de prostituée ressortait de moi... » Le rêve de changer de vie qui semblait à portée de la main s'effondre brusquement sous les reproches humiliants auxquels s'ajoute l'impossibilité d'obtenir les bulletins de salaire en bonne et due forme dont elle a besoin pour ses démarches auprès des autorités. Elles surveillent l'ex-prostituée et

l'éducation de ses enfants. Mireille ressort « vidée » de cet entretien, au point de faire une tentative de suicide en juillet. La presse en parle. Mais elle n'a toujours pas reçu ses bulletins de salaire réglementaires.

En octobre 1976, elle se rend à la librairie des Femmes de Paris pour les obtenir, accompagnée cette fois-ci de plusieurs femmes. D'autres arrivent pour soutenir Mireille et décident d'occuper la librairie jusqu'à ce qu'elle obtienne ses bulletins de salaire². Ses employeuses les lui donnent mais sans la licencier vraiment, et donc sans lettre de licenciement, les libraires ayant simplement déclaré qu'elles ne pouvaient pas travailler ensemble. Les avocates des deux parties se consultent. La « conciliation » étant impossible, Mireille finira par recevoir sa lettre de licenciement.

La réaction des femmes de la librairie « présentes au moment de l'occupation » ne fait qu'envenimer les choses. Elles envoient un courrier à *Libération* pour s'expliquer. Mais le titre, « Mise en scène pour un massacre », dramatise les faits, les exagère, gonfle le problème, en accusant les occupantes de procéder à un « massacre ». Ou d'être guidées par un désir de « destruction d'un lieu, d'une parole et d'un symbole dont elles se sentent exclues ». Ces tueuses en puissance sont également renvoyées à un statut infantile au moyen d'une interprétation psychanalytique qui décline le thème de la « demande », « l'envie », « histoire de sous », de « regret qui hante leur parole », jusqu'à parler de fantasme de « viol de la mère désirée ». Le mythe d'une Antoinette mère fondatrice du MLF a finalement permis de construire une relation très malsaine entre la mère et les filles. Entre celle qui a « l'envergure d'être à contre-courant de la société et de créer dans la subversion » et ses adversaires, réduites à l'état de petites filles infantilisées et haineuses. « D'où vient le désir pour ce lieu qu'elles occupent par la violence, écrivent les libraires, comme s'il s'agissait de mettre à exécution leur fantasme de viol de la mère désirée mais toujours vouée à leur haine. Comme si les éditions des Femmes étaient la mère à qui demander comme autrefois, mais sous une autre forme, de tout leur donner³. »

Une mère dont la subversion sait néanmoins s'appuyer sur la loi patriarcale, puisque la SARL Des Femmes a été enregistrée au greffe du tribunal de commerce de Paris, le 11 décembre 1972, en groupant autour d'elle ses vingt sociétaires⁴.

Outre l'association mère-désir-haine, qui permet de renverser la

relation de cause à effet en faisant porter sur la victime la responsabilité de l'agression, se construit sous nos yeux le mécanisme d'une véritable négation de l'autre. La parole de Mireille Dekoninck n'est pas entendue, acceptée, respectée, ce qui est particulièrement choquant pour une femme qui s'est engagée dans une sortie de la prostitution courageuse et difficile. « L'entreprise de démolition » dont elle a été victime de la part de ses employeuses n'était pas isolée. Combien de femmes ont été « démolies » par les tribunaux improvisés du groupe Psychanalyse et Politique destinés à éloigner celles qui étaient susceptibles faire de l'ombre à la mère fondatrice par leur intelligence ou un esprit critique trop aiguisé.

Il s'agit là d'une pratique sectaire dangereuse que Nadja Ringart analyse alors dans un texte qui explique comment des jeunes femmes ont pu être fascinées par le discours psychanalytique d'Antoinette parce qu'elles ignoraient tout de la psychanalyse. « Il produisit des effets fulgurants, écrit-elle, car l'idée simple que les structures politiques avaient à voir avec les structures mentales était extrêmement séduisante⁵. »

Le phénomène sectaire s'est consolidé progressivement par des actes simples : rupture avec les institutions, rupture avec les anciennes amies, avec les personnes titrées ou reconnues, clivage avec les adversaires politiques afin de mettre en place un groupe refuge qui détient la vérité de l'inconscient. Car Antoinette peut se faire passer effectivement pour le « sujet supposé savoir ». Elle est dotée d'une faculté assez rare de percevoir les failles psychiques et les faiblesses de ses interlocutrices. Ce qui lui donne une supériorité indéniable sur ses interlocutrices, surtout en l'absence d'empathie particulière pour les faiblesses de l'autre. Il est si facile de manipuler certaines détresses pour recruter des partisans inconditionnelles. La fascination qu'elle exerce sur ses adeptes est donc celle du serpent pour sa proie. Cette dernière ne peut plus partir. Et c'est ainsi qu'Antoinette conquiert le pouvoir en faisant croire qu'elle ne l'a pas. Pouvoir d'un ego insatiable et dangereux qui siphonne l'énergie de ses admiratrices. Comme elle a siphonné l'argent investi dans ses entreprises.

Le texte des membres de la librairie occupée donne également un exemple du déplacement d'un conflit de travail sur une problématique parentale, comme si les parents étaient reliés à leurs enfants au moyen d'un contrat. Ce déplacement permet de masquer le refus du dialogue.

Refus de la « mère » de répondre à la demande d'explication, rabaissement de l'autre à l'état de petite fille, refus de la relation contractuelle et de la relation d'échange entre adultes. Antoinette ne parle pas avec les autres. Elle parle aux autres. Comme un prophète. Ou un gourou. Ou une Mère Suprême. « La Devançante », la qualifiera Hélène Cixous dans *Angst*⁶. La « Vivante », une sorte de Christ rédempteur qui prend sur elle la violence des autres. Arlette Herrenschildt écrit le matin même du procès : « Il y avait donc une femme qui avait pris sur elle la souffrance et la peur des femmes sans se rendre au désespoir. Une femme capable d'affronter la Loi et ses mannequins⁷... »

L'affronter et l'exercer. Le monde extérieur devient alors l'agresseur, celui qui crucifie l'innocente dans ses œuvres, surtout lorsqu'il commence à se défendre, comme ce fut le cas de Mireille après son licenciement. Elle a assigné les éditions des Femmes aux prudhommes pour « licenciement sans motif réel ni sérieux ». Ces dernières réagissent en assignant en diffamation les trois femmes qui ont témoigné dans la bande vidéo *Il ne fait pas chaud ou une édition contre des femmes*.

Le matin du procès, *Libération* a publié la « Lettre d'amour au milieu d'un concert de haine » d'Arlette Herrenschildt. Longue lettre où l'interprétation psychanalytique prend une nouvelle tonalité dramatique. Il ne s'agit plus de dénoncer un « massacre » mais « une sorte de mise à mort d'une seule personne ». Toujours l'exagération ! Une « mise à mort » sans jugement et sans Ponce Pilate pour s'en laver les mains. Le Pouvoir d'Antoinette, qui fait l'objet de tant de convoitises, « ce pouvoir-là ne se prend pas, poursuit-elle : c'est celui du cœur, de l'intelligence, et ce qui semble être une originalité : lier la pratique à la réflexion. Alors Antoinette terrorise : c'est sûr ! Elle terrorise par sa tendresse, par son amour des femmes, par cette vitalité qu'elle lutte pour garder en elle, parce qu'elle en prend plein de corps d'être le lieu où les femmes tuent leur mère⁸... ».

Que signifie exactement cet oxymore ? Sa tendresse est terrorisante, vampirique ? Elle jette l'effroi ? Antoinette terrorise par ses « exigences d'authenticité » tandis que les bénéficiaires de sa tendresse « tuent leur mère » dans son corps ?

Nous avons là probablement énoncée la clé du problème.

Introduire le corps d'Antoinette dans l'interprétation des conflits qui opposent les féministes au groupe Psychanalyse et Politique introduit un élément nouveau, essentiel, sans lequel il est impossible de comprendre pourquoi Antoinette cristallise le MLF autour de sa personne. Se positionner en corps symbolique, et non en égale, en « sœur », voire en amie, ouvre le champ au tragique existentiel de la dialectique vie/mort. Celle qui donne la Vie symbolique par la force de sa pensée est l'objet d'une mise à mort dans son propre corps. Ce qui n'est pas une figure de style. Antoinette est malade. Elle souffre d'une sclérose en plaques qui l'empêche de marcher et atteint petit à petit ses mains. La sclérose en plaques est une maladie auto-immune du système nerveux central. Plus tard, dans une conférence d'octobre 1990 dédiée à Antonia, sa grand-mère maternelle, Vincente, sa mère, et Vincente, sa fille, Antoinette dira que sa maladie a une « origine prénatale, maladie préhistorique, latente, éveillée par un rappel d'un vaccin » à l'âge de seize ans. À quarante ans, c'est-à-dire en 1976, ses mains et ses jambes sont touchées. « Elle affectera définitivement et de manière croissante ma motricité, poursuit-elle, maladie contractée du temps où ma mère rêvait que je n'avais pas de pieds, maladie (forme de sclérose en plaques) qui, à l'époque, entraînait une contre-indication de grossesse et constituait un motif d'avortement thérapeutique. Aujourd'hui, on s'adresserait à une mère de substitution, une mère porteuse. Je tente ma chance ; puisque je suis passée à l'acte, je passe outre... »

Elle accouchera de Vincente en 1964. « Je paierai très cher le risque pris, ajoute-t-elle, même si dans un premier temps ma santé s'est paradoxalement, et contrairement à toute prévision médicale, améliorée. La responsabilité d'enfanter fera ma marche plus chancelante. Mais ce que je perdrai en marche, je le gagnerai en approche de ce qui, du plus loin que je me questionne, me préoccupe⁹. »

Autrement dit, la maternité la met en danger et elle va en faire le sujet de sa pensée. Que ce soit celle de sa mère, qui subit une troisième grossesse à quarante ans, en 1936, la sienne, ou celle du MLF. Aujourd'hui, en 1977, Antoinette « en prend plein le corps d'être le lieu où les femmes tuent leur mère ». Corps fragilisé à cause des rêves de sa mère, à cause des agressions des « filles » qui la contestent, en un mot, corps soumis à une épreuve qu'elle ne contrôle pas et qui

vient d'avant sa naissance. Ce n'est pas elle qui « fabrique » la maladie. Ce sont les autres. Inconsciemment, elle fait payer aux femmes sa maladie tout en s'appropriant chez les autres ce qu'elle n'a pas. L'argent, l'énergie vitale, un corps en mouvement... Elle leur fait payer tout en les culpabilisant de « tuer leur mère » dans son corps. De la tuer elle, à petit feu.

En se prévalant d'être la génitrice du MLF et en le tenant en main comme si c'était son œuvre, elle nourrit un ego démesuré qui divinise la tête, la pensée, le génie d'Antoinette. Mais cette mère du MLF n'est pas la mère qui donne la vie. C'est une mère archaïque à l'opposé d'une mère originelle. L'archaïque est ce qui n'évolue pas, comme elle l'exprime bien malgré elle en égrenant le chapelet des prénoms de sa filiation maternelle : Antonia, la grand-mère maternelle, Vincente, la mère, Antoinette, la mère du MLF, Vincente, sa fille. Les générations se répètent comme un jeu de chaises musicales et se cristallisent sur le problème d'une maternité difficile. Quelque chose d'archaïque résiste.

La mère originelle en revanche est celle qui ressourçe. Celle qui aime inconditionnellement. Qui rend libre en ouvrant l'accès à la source de vie propre à chacune.

Antoinette incarne un matriarcate archaïque qui ne peut pas évoluer car elle n'assume pas sa maladie. Elle accuse les autres d'en être la cause, de vouloir sa mort. Et puisqu'elle est malade, elle peut manipuler les autres en toute impunité. Vampiriser l'énergie, semer le trouble et la colère par son refus d'entendre les critiques. Et cela sans culpabilité puisqu'elle souffre d'une « maladie d'origine prénatale, préhistorique », dont elle n'est pas responsable.

Aujourd'hui 2 juin 1977, nous sommes venues au tribunal pour défendre une éthique des relations entre femmes, et pour empêcher qu'un tribunal se mêle de nos problèmes politiques.

Nous attendons depuis deux heures déjà dans la même excitation. Certaines font circuler les articles du *Monde* et de *Libération* sur le procès¹⁰ ; d'autres discutent à voix basse, certaines sortent fumer, des amies qui ne se sont pas vues depuis un certain temps s'embrassent, tout ça dans un brouhaha inhabituel face à une juge qui sourit, amusée probablement par l'atmosphère tout à fait particulière qui règne dans la salle du tribunal.

Puis la juge appelle notre affaire. Nos avocates s'avancent : maître

Colette Auger, Paule Alcabas, Stéphanie Bordier et Roland Dumas. Certaines ont participé aux réunions préparatoires qui se sont tenues dans la grande maison de Carole Roussopoulos, villa Seurat. Le texte de la bande vidéo a été publié sur un document spécial avec, imprimés en rouge, les passages incriminés de diffamation. 343 femmes ont signé le texte en solidarité avec Mireille, Monique, Erin, Carole et le collectif Mon Œil. Deux témoignages supplémentaires ont été ajoutés au printemps 1977 sur une nouvelle bande vidéo : celui de Brigitte Fontaine, qui a publié *Chroniques du bonheur* aux éditions des Femmes, et Catherine Leguay.

Les éditions des Femmes ont choisi pour avocat maître Kiejman, grand ténor du barreau, leurs avocates habituelles ayant refusé de plaider contre des femmes. Elles ont les moyens de la grandeur. Il s'avance à côté de nos avocats, vêtus de noirs, imposants. Tout le monde s'est tu. Nos avocats se sont avancés vers la juge à qui ils chuchotent quelque chose. Le conciliabule entre les parties et la juge devient très intrigant. Que se passe-t-il ? Au bout de cinq minutes, la juge se lève et se retire pour délibérer avec les autres juges. Colette Auger sourit. La présidente revient bientôt, prend la parole pour annoncer le verdict. Elle déclare à haute voix que la procédure est nulle. Les éditions des Femmes sont en outre condamnées à payer les frais du procès. Nous n'osons pas le croire. C'est déjà fini ? Colette Auger explique alors que nous avons réussi à éviter le procès grâce à une faute de procédure commise par l'accusation. En effet, les préliminaires de conciliation n'ont pas été respectés, comme le prescrit le code civil. Cela veut dire qu'il n'y a pas de procès, qu'elle ne plaidera pas sur le fond et qu'elle n'aura pas besoin de démontrer qu'il n'y a pas de diffamation. Nous sommes presque frustrées d'avoir remporté si vite la victoire. La citation en assignation présentée par l'avocat des éditions des Femmes ne mentionnait pas le préliminaire de conciliation, comme le prescrit le code, les parties en présence n'avaient pas eu la possibilité de se concilier. Les éditions des Femmes ayant toujours refusé toute forme de conciliation, leur avocat a « oublié » de le mentionner. Autrement dit, la procédure est déclarée nulle pour un simple défaut de conciliation. C'est trop beau ! Colette conclut son exposé par un « ça suffit comme ça » tout en enlevant sa robe d'avocate.

Nous explosons de joie. Les filles montent sur les bancs pour mieux

voir le premier rang. Maître Kiejman n'a pas l'intention d'en rester là. Il veut absolument « trancher un certain nombre de problèmes sur le fond. Je trouve paradoxal, ajoute-t-il, que des avocates récusent la justice en place, sollicitent de ces juges une décision fondée sur un pur moyen de procédure... sans avoir entendu la vérité. » Sa voix est recouverte par des ululements et des rires. « On s'en fout de votre vérité », crie une femme derrière moi. Pas devant un tribunal ». Paule Alcabas, une des avocates de la défense, ajoute que « Nous n'avons pas besoin de la caution de la justice. Sortons ». C'est la jubilation. Psy et Po a été pris à son propre piège.

Nous sortons toutes sur la place du Panthéon. Heureuses, fières, joyeuses. Au fronton est écrit : « Aux grands Hommes, la Patrie reconnaissante. » Mais on s'en fiche de la reconnaissance de la patrie. Nous avons réussi une fois de plus à subvertir le dangereux engrenage du pouvoir personnel.

Notes

1. *Il ne fait pas chaud ou une édition contre des femmes*, texte des témoignages de la deuxième vidéo réalisée à partir de la première, augmentés de ceux de Brigitte Fontaine et Catherine Leguay. Les textes en rouge sont ceux assignés en diffamation. Le nom de 343 femmes atteste qu'elle a été « produite, réalisée et diffusée par les femmes soussignées ». Toutes les citations sont issues de ce document. Archives MJB.

2. Martine Storti, « Des femmes, des libraires, un monopole », *Libération*, 19-10-1976.

3. Sept femmes présentes au moment de l'occupation, « Mise en scène pour un massacre », *Libération*, 19-10-1976.

4. Yvonne Boissarie, Thérèse Boissarie, Sylvina Boissonnas, Françoise Borie, Josiane Chanel, Françoise Clavel, Acacia Condès, Martine Dombrovsky, Brigitte Galtier, Fanny Gimborg, Antoinette Grugnardi Fouque, Catherine Grunfeder, Juliette Kahane, Marie Dedieu, Marie-Claude Grumbach, Raymonde Lecontel, Hélène Rouch, Élisabeth Salvaresi, Marine Scarnati, Hélène Giraud, Claude Vacheret. Bibia Pavard, *Les éditions des Femmes, Histoire des premières années 1972-1979*, éd. L'Harmattan, 2005.

5. Nadja Ringart, « La naissance d'une secte », *Libération*, 1^{er} juin 1977.

6. Hélène Cixous, *Angst*, éditions des Femmes, 1977, p. 282.

7. Arlette Herrenschmidt, « Lettre d'amour au milieu d'un concert de haine », *Libération*, 02-06-1977.

8. Arlette Herrenschmidt, *ibid.*

9. Antoinette Fouque, *Il y a deux sexes*. Essai de féminologie, éd. Gallimard (1995) 2004, p. 56-57.

10. Rose Prudence, Catherine Crachat, « En vert et contre toutes », *Libération*, 18 mai 1977. « Des femmes contre quatre femmes, De la justice, de la censure et de

la dispersion du mouvement des femmes », *Libération*, 2 juin 1977, p. 4. Victoria Thérane, « Pogrom-Party », *Charlie Hebdo*, juin 1977.

45.

La première manifestation contre la répression de l'homosexualité, juin 1977

En cette année 1977, beaucoup de choses se passent. J'ai enfin trouvé un petit studio meublé d'étudiante où j'ai emménagé en mars. Il est situé en plein cœur de Paris, entre Notre-Dame et la Sorbonne, non loin de la place Maubert où résida Flora Tristan. Fin mai, la tendance Lutte de classe organise une rencontre internationale à l'université de Vincennes dans le but d'« unifier les Luites de femmes et les faire devenir partie intégrante du mouvement ouvrier¹ ». Des femmes sont venues de partout, en particulier d'Italie, portées par le désir de se rencontrer plutôt que de se structurer en « mouvement autonome des femmes ». Il fait beau, le printemps sent bon dans la forêt toute proche. La joie de vivre l'aventure de la libération des femmes bouscule une fois de plus le programme. C'est un échec pour les trotskistes de la LCR (Ligue communiste internationale) mais un succès pour le mouvement qui demeure toujours aussi inattendu, subversif et créateur. En juin, un autre événement mobilise une partie du mouvement toujours prêt à sonner l'alarme à l'annonce du danger, la campagne anti-homosexuelle lancée aux États-Unis par la chanteuse télévisuelle Anita Bryant.

Les faits sont cruellement simples : à Miami, le conseil municipal a passé un décret pour éviter qu'un logement ou un travail soit refusé à une personne en raison de ses relations affectives et sexuelles. C'est une mesure de protection pour les homosexuels qui s'inscrit dans le combat pour la reconnaissance des droits des homosexuels, mené notamment en Californie par Harvey Milk et ses compagnons. Après s'être présenté aux élections locales en 1973 et 1975, Harvey Milk vient d'être élu député à l'assemblée de Californie. À présent, il combat la proposition 6 du sénateur Briggs qui autoriserait le

licencierement des enseignants homosexuels. La décision du conseil municipal de Miami va dans cette direction, ce qui déclenche une réaction conservatrice de grande ampleur comme les États-Unis en ont le secret.

Anita Bryant est une grande vedette de la télévision. Estimant que les enfants sont menacés par ce décret, elle a lancé une croisade contre les homosexuels, réputés pédophiles et dangereux pour la jeunesse. « En tant que mère, dit-elle, je sais que les homosexuels, biologiquement, ne peuvent pas se reproduire ; c'est pourquoi ils viennent nous prendre nos enfants². »

Sa haine va si loin qu'elle a fondé un mouvement « *Save our children* », payé des publicités à la télé contre ce décret, et impulsé un référendum pour annuler le décret antidiscriminatoire. Elle n'arrête pas de passer à la télé en championne de la sauvegarde de la morale menacée.

Le MLF a sonné l'alarme et plusieurs groupes appellent à manifester le 25 juin 1977 « contre la répression de l'homosexualité ». Des groupes de femmes essentiellement, comme les lesbiennes féministes, fondé l'année précédente à Jussieu par une nouvelle génération qui souhaite reprendre le flambeau. Les féministes révolutionnaires appellent aussi à manifester notre solidarité, le Collectif antirépression, le Collectif pour la défense des droits humains, et le GLH-PQ (Groupe de libération homosexuel politique et quotidien) issu du FHAR. De nombreux gays sont malgré tout réticents à se joindre aux femmes du MLF. Jean Le Bitoux explique qu'il préfère marcher « au milieu de la rue après avoir tant rasé les murs », et défiler « de façon autonome, non plus collé aux manifestations des autres, notamment du mouvement des femmes³ ».

Jean Le Bitoux s'est présenté aux élections sur une liste gay, mais il souhaite désormais couper le lien avec le mouvement féministe. Il n'est pas le seul, hélas ! La tendance du mouvement homosexuel masculin est de s'émanciper des femmes pour se concentrer sur ses tropismes communautaires. Il y a eu des débats houleux à propos du Minitel rose, des petites annonces de *Libé* et des positions prises par de nombreux homosexuels en faveur d'un « jouir sans entraves » de plus en plus débridé.

Nous ne sommes pas venus nombreux, ce 27 juin 1977, pour exprimer notre refus de la répression de l'homosexualité. Trois cents

personnes peut-être, dont une grande majorité de femmes qui partons de la place de la République vers les quartiers de Belleville. Dominique Poggy et Catherine Lahourcade ont apporté une caméra vidéo pour filmer la manifestation⁴. La plupart des slogans sont d'inspiration féministe. « Phallocratie, moralité, virilité, y en a marre », dit un panneau. Certains font allusion aux propos de la vedette américaine sur le fait que les homosexuels ne peuvent pas se reproduire. « Les homosexuels se reproduisent de bouche à oreille », ou « Vos enfants ne risquent rien, ce n'est pas une maladie contagieuse ». Un autre slogan traduit l'impression de la plupart d'entre nous : « J'ai pas honte, j'ai peur », phrase qui sera reprise par Bertrand Le Gendre dans le compte rendu de la manifestation pour le journal *Le Monde*.

« La campagne de Miss Bryant ne vise pas seulement les homosexuels, écrit-il. Elle met en cause, selon des “femmes hétérosexuelles” du MLF qui participaient à la manifestation, les “acquis” du mouvement féministe. Ce qui est visé, soulignent-elles, ce sont les luttes des femmes contre la famille qui se sont considérablement développées ces dernières années partout dans le monde : refus massif de faire des enfants, refus du mariage, refus du travail ménager et sexuel, gratuit et obligatoire. » « Toutes les femmes sans homme, ajoutent-elles, sans mari, sans protecteur légal, sont directement attaquées par cette campagne⁵. »

Il est certain qu'une campagne du style d'Anita Bryant a de quoi inquiéter les féministes autant que les homosexuels. C'est un avant-goût de ce qui risque d'arriver si nous ne restons pas unies pour défendre les acquis de ces dernières années. Le fait que les hétérosexuelles défilent avec les homosexuels est très important. Les féministes ont initié la libération des homosexuels, elles sont restées solidaires et continuent de les accompagner grâce à une vision globale des enjeux politiques. Il n'y a pas la sexualité d'un côté et le statut social de l'autre. Or, depuis quelque temps, des forces de dissociation sont à l'œuvre pour séparer le lesbianisme du féminisme. Le succès extraordinaire du livre d'Elula Perrin, *Les Femmes préfèrent les femmes*, est le signe que l'homosexualité commence à être mieux acceptée, à condition que les lesbiennes ne fassent plus de politique. Qu'elles ne militent plus contre les hommes. Contre « la société mâle », contre le patriarcat.

Dans un article du *Monde*, Claude Sarraute explique que le plaisir est une chose, la politique une autre. On ne doit pas vouloir les confondre, comme l'a fait le MLF.

« La politique a bon dos, écrit-elle. Et il faut vraiment vouloir s'aveugler pour lui confier une responsabilité aussi délicate, aussi subtile que celle du plaisir ou de la passion. En multipliant les occasions de rencontre, le MLF a permis aux femmes de faire véritablement connaissance, c'est exact, et d'abattre les barrières séculaires d'une jalousie, d'une concurrence soigneusement entretenue par les hommes. Il les a encouragées parfois à proclamer – je pense à Kate Millet – une homosexualité jusque-là tenue secrète et devenue depuis arme de combat. Un point c'est tout. L'ego masculin dût-il en souffrir, force est de prendre au sérieux – c'est tout ce qu'elles demandent – les homosexuelles et de les admettre en tant que telles⁶. »

« Faites l'amour, pas la guerre », dit en résumé Claude Sarraute. Et cela, au nom d'une tolérance qui plonge ses racines dans le XVI^e siècle humaniste, quand Brantome se réjouissait de vivre dans « ce doux pays de France où il fait bon faire l'amour ».

Elle conclut son article en disant : « Quand admettra-t-on que les "femmes pour femmes" ne sont ni des invendues, ni des militantes, ni des suffragettes enragées ? »

Des femmes « normales », en quelque sorte, qui ne font plus peur à personne. Ce qui n'est pas certain. Pourquoi faudrait-il les différencier des féministes, par définition « enragées » ?

Je chemine tout le long du trajet avec Laetitia, que j'ai rencontrée à une réunion des mardis de La Spirale. Elle m'enchanté par ses connaissances extra-universitaires, son savoir sur le *Yi King*, le tarot de Marseille, tous ces supports de divination dont elle parle si bien. Une partie de moi s'est absentée de la manifestation. À vrai dire, j'ai du mal à me voir comme une victime de la répression, ou de « l'hétérrorisme », comme disent certaines lesbiennes radicales. J'ai choisi d'aimer les femmes, d'accepter ce désir différent de la norme majoritaire, d'être en marge des comportements amoureux traditionnels, alors, le moins que je puisse faire c'est d'assumer mes désirs. « Ce qui est assumé sera sauvé », dit un adage ancien. Je suis d'accord. En plus, le fait d'être lesbienne me permet de résister aux

courants dominants, au *mainstream*, à la majorité, à la dictature de la norme. Cela me donne une indépendance d'esprit très précieuse pour ma vie. Mon travail de thèse m'aide beaucoup. Il m'aide à relativiser le poids de la réprobation sociale en analysant son évolution et ses moments d'ouverture. À mesure que j'avance dans mes recherches, je me rends compte que l'amour de la femme pour la femme a été un puissant vecteur d'émancipation.

Pour ne pas étouffer sous les conventions, il oblige chacune à développer sa personnalité. Apprendre à défendre ses désirs, écouter ses rêves, s'accepter dans sa différence et faire corps avec d'autres femmes pour prendre sa place dans le monde. La connaissance des germes de révolte semés par nos ancêtres fait partie d'une culture émancipatrice que nous sommes en train de construire, les unes et les autres, car on ne nous l'a pas enseignée. Connaître les germes de transformation sociale, leur cheminement, leur éclosion et parfois leur disparition dans l'inconscient collectif nous donne la force de résister à la culture phallique. Le féminisme nous protège. Il est une issue civilisatrice pour l'éros lesbien menacé d'enfermement. Aujourd'hui, cet éros occulté si longtemps accède à la lumière du jour, nous reliant aux autres femmes opprimées par le pouvoir phallique dans la conscience d'être unies par un destin commun.

Laetitia s'intéresse à mes recherches. Je lui parle de Luce Irigaray, que j'ai rencontrée récemment. Je lui ai envoyé mes analyses du discours médical sur le clitoris, dans l'espoir d'amorcer un dialogue avec elle car je manque d'interlocutrices. Après son *Speculum, de l'autre femme*, et surtout son petit texte « Quand nos lèvres se touchent », elle serait susceptible de m'aider à clarifier l'approche médicale. En fait, c'est la psychanalyse qui l'intéresse. Elle a plusieurs féministes en analyse et la question du clitoris ne l'intéresse pas spécialement.

« Laisse tomber, me dit Laetitia. Ce ne sont pas ses développements sur le fait d'aimer "le même sexe" qui vont pouvoir t'aider. Ce n'est pas un sexe que nous aimons, c'est une femme, tout le temps différente dans sa problématique comme dans ses désirs. Et puis, qu'est-ce qu'elle peut t'apporter de plus que Charlotte ? »

Oui, bien sûr. Il faudrait déjà qu'elle soit disponible gratuitement !

« Tu es trop naïve, poursuit Laetitia. C'est comme ton amie

allemande. Tu crois qu'elle va rester indéfiniment avec toi ? La relation peut s'arrêter. Elle est loin. Elle veut même aller encore plus loin en emménageant à Berlin. Tu as d'autres choses à vivre, tu ne le vois pas ? Votre relation s'est cristallisée autour de rapports sadomasochistes qui ne te conviennent pas. Pourquoi tu t'accroches ? Qu'est-ce que c'est que cet amour qui ne te rend pas heureuse et te fait souffrir ? »

Je n'ose pas lui raconter le rêve que j'ai fait dernièrement où j'étais suspendue au-dessus d'un précipice en forme de fente en Auge. « On te remontera quand tu seras hétérosexuelle », me disait l'homme qui me tenait dans cette position dangereuse parce que je suis lesbienne. Finalement, je réussis à remonter moi-même sur le bord de la fente. J'avais eu chaud.

Qu'est-ce que je veux prouver en m'accrochant à cette femme qui me met en danger ?

Que je peux la sauver de l'Allemagne, de cette histoire nazie qui l'empêche de vivre pleinement ? La mère de Laetitia était infirmière au Vercors sous l'Occupation. Avec ses compagnes, elles ont été déportées à Ravensbrück tandis que les médecins étaient fusillés. Elle n'en parle jamais, me dit Laetitia. Charlotte non plus ne parle jamais de sa vie à Paris sous l'Occupation. Je sais qu'elle a été arrêtée en voulant passer la ligne de démarcation pour se réfugier en Corse et qu'elle a été miraculeusement libérée. Avec son nom, elle s'appelait alors Charlotte Meyer, il était difficile de faire croire aux Allemands qu'elle n'était pas juive. Pourquoi est-ce que je suis tellement amoureuse d'une Allemande qui m'en fait voir de toutes les couleurs au moment où je fais ce travail avec Charlotte ? Est-ce une manière de résister ? Est-ce la peur d'accéder à une autre dimension ? Changer de monde plutôt que changer le monde...

Notes

1. Voir l'article de Martine Storti, « L'impossible internationale féministe », *Libération*, 31 mai 1977.

2. Annette Lévy-Willard, « La colère gay », 25 et 26 juin 1977, p. 4.

3. Jean Le Bitoux avec Hervé Chevaux et Bruno Proth, *Citoyen de seconde zone*, éd. Hachette Littératures, 2003.

4. Ortie 14 (Catherine Lahourcade) et Le Léopard du péril mauve (Dominique Poggi), *Manifestation contre la répression de l'homosexualité, juin 1977*, vidéo noir et blanc, 22 min., Diffusion centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir.

5. Bertrand Le Gendre, « J'ai pas honte, j'ai peur », *Le Monde*, 28 juin 1977.

6. Claude Sarraute, « Aimer les femmes », *Le Monde*, 16 juillet 1977.

Projet Séraphine – Point d'émergence, 1978

Depuis la publication de l'article d'Aline Dallier sur « Le mouvement des femmes dans l'art » dans la revue *Opus international*, Charlotte redouble d'énergie.

Pour la première fois, une revue d'art parle de La Spirale, et pour la première fois, les différents groupes de femmes artistes issus du MLF sont recensés par une critique d'art qui remarque malgré tout le retard de l'émergence du premier groupe de plasticiennes contestataires sur le premier groupe du MLF. Or ce premier groupe est La Spirale, créée en 1972 par Charlotte Calmis avec Marie-Josèphe de La Motte et Catherine Valabrègue. « Le démarrage un peu lent » vient du désintérêt des féministes pour les luttes symboliques, pense Aline Dallier. Dans la suite de l'article, elle cite cependant Tania Mouraud qui soulève un problème spécifique au monde artistique : l'isolement des femmes les unes par rapport aux autres, dû à l'incroyable dévalorisation de la pratique artistique féminine. « Nous ne pouvions même pas nous parler entre nous, constate Tania Mouraud à propos de l'exposition 72-72 au Grand Palais où le FAP (Front des artistes plasticiens) et les Malassis ont décroché leurs œuvres pour dénoncer la récupération du pouvoir pompidolien. Deux femmes seulement participaient à l'exposition, Sheila Hicks et Tania Mouraud. « S'il y a quelque chose que redoutait une femme artiste, poursuit Tania Mouraud, c'était d'exposer à côté d'une autre femme artiste¹. »

Curieusement, ce problème ne se pose pas du côté de la littérature, ni même dans le registre de « l'écriture féminine » défendue par Hélène Cixous et Xavière Gauthier. Le MLF n'est-il pas le lieu d'exploration d'une altérité possible de la langue ? Ce qui n'est pas le cas des arts plastiques qui se méfient comme de la peste de la féminité et de tout ce qui se rapprocherait de près ou de loin de cette maudite

spécificité féminine. C'est le pire discrédit qui puisse frapper une œuvre de femme. Comme si l'espace visuel, le monde sensible, la forme relevaient par essence de « l'art viril » alors qu'il est permis aux femmes d'explorer cette langue maternelle infantile. Claudine Herrmann avait éclairé cette question en remarquant dans *Les Voleuses de langue* : « L'espace est donc pour la femme, par définition, un lieu de frustration physique, morale, culturelle. C'est aussi par excellence le lieu du système et de la hiérarchie. L'espace interdit devient bientôt l'espace détesté puis l'espace ignoré, c'est-à-dire nié... et les femmes, pendant des siècles retranchées de l'espace, subissant le temps sans aucun moyen de le récupérer par l'action, ont été poétesses beaucoup plus longtemps que les hommes²... »

Aline Dallier n'a pas peur d'aller à contre-courant de cette histoire de l'art au masculin dans laquelle les hommes font avant-garde par rupture avec leurs pères (ils n'ont pas de mère), font des groupes contestataires, font solidarité virile en acceptant une ou deux épouses d'artiste sans contester l'hégémonie masculine. Les artistes femmes se défendent tant bien que mal en se repliant sur leur œuvre solitaire et en mettant un point d'honneur à ne jamais être comparées à une autre artiste.

« Charlotte Calmis est sans doute l'une des premières à avoir sinon formulé, mais défendu de fait, le principe de l'éclectisme théorique qui a pour avantage de fournir un point de départ unificateur qui ne fixe ni sur un genre artistique ni sur le féminin, poursuit Aline. L'éclectisme théorique stimule la création, féminine ou non ; il est symbolique de la liberté de l'individu au sein du groupe et constitue le ferment nécessaire à l'éclatement des écoles et des chapelles qui structurent le marché de l'art³. »

Cette liberté est la caractéristique de Charlotte qui ne fait jamais intrusion dans la vie de l'autre, ni dans ses choix esthétiques. Elle cherche seulement à libérer le potentiel créateur des femmes qu'elle rencontre en le reconnaissant d'abord, ce qui est essentiel, et en consolidant « la maison de l'être », colonne vertébrale de l'activité créatrice. Car les femmes doutent trop souvent de leur légitimité créatrice. Charlotte a beaucoup réfléchi à la culpabilité féminine sous toutes ses formes, en particulier chez les créatrices qui choisissent de consacrer leur vie à l'œuvre d'art plutôt qu'à l'engendrement de l'espèce. J'ai moi-même mis du temps à repérer que j'étais porteuse

d'un autre destin que la procréation, et à m'autoriser la liberté de construire autre chose avec les femmes. Sortir de la reproduction, des classes sociales, des enfants, de la maternité et du mariage obligatoire.

Aline Dallier cite les groupes de femmes artistes qu'elle a rencontrés et étudiés, fait rare dans le domaine des arts plastiques où les femmes sont quasi inexistantes du marché de l'art. À part Niki de Saint Phalle, Maria Helena da Silva et Sonia Delaunay, qui sont reconnues – Sonia Delaunay ayant d'ailleurs été choisie par l'ONU pour réaliser l'affiche de l'Année internationale de la femme –, quelles sont les artistes connues en France ?

Charlotte voudrait que nous travaillions à un nouveau projet d'envergure. Pour l'instant, elle l'appelle « Point d'émergence ». Dans le texte de présentation, elle a écrit : « Pourquoi la création féminine a-t-elle été occultée par l'histoire ? Quels sont les enjeux, les mobiles et les structures de la parole féminine ? » Puis elle élargit les questions à notre monde actuel.

« La conscience féministe est révolutionnaire. Elle ne peut être que permanente désormais, car plus rien n'arrêtera la colère, l'énergie et l'intelligence du féminisme en lutte. Nous ne voulons pas que la planète saute. Toutes les institutions politiques du monde nous ont menés face à cette éventualité : l'apocalypse du monde et de notre survie⁴. »

Nous faisons plusieurs réunions sur ce projet. Nous, c'est-à-dire Jeff, Catherine Valabrègue, Frédérique Feugret et Carole Roussopoulos, que nous avons rencontrée au procès des éditions des Femmes, qui a sympathisé avec Charlotte et qui est d'accord pour filmer en vidéo des artistes dans leur atelier. Nous allons chez Vera Pagava et Aline Gagnaire, heureuses de pouvoir parler de leur travail devant une caméra. Ce qui ne leur est jamais arrivé. Nous allons aussi filmer le salon de l'Union des femmes peintres et sculpteurs qui se tient au musée du Luxembourg, dans le VI^e à Paris.

Charlotte écrit d'autres textes de travail. Elle propose à présent le projet Séraphine, en hommage à sa chère Séraphine de Senlis, qui a pour but de réaliser une fondation pour l'art des femmes, car « le militantisme historique des femmes risque une fois de plus de sombrer – récupéré, ridiculisé, englouti dans le débat “commun”, c'est-à-dire la politique planétaire des hommes toujours au pouvoir des sociétés⁵. »

Son « Manifeste Séraphine » se termine par un appel. « Adhérez à ce

projet Séraphine. Dans chaque ville, dans chaque pays, nous exigeons un autre regard sur l'histoire de l'art. Chaque adhésion personnelle ouvre ces "catacombes" de l'histoire de la création des femmes, chaque adhésion crée le droit à ces nouvelles mutations des libertés de l'art et de la conscience⁶. »

Charlotte voit grand alors que nous ne sommes qu'un tout petit groupe de femmes en dehors des institutions artistiques et des réseaux qui gèrent, valident, dirigent l'art en France.

Nous consacrons plusieurs réunions à discuter du titre, du contenu, de l'objectif. Nous optons finalement pour « Point d'émergence », titre ambivalent qui désigne tout autant la négation d'une émergence des femmes artistes dans l'histoire qu'un point d'incarnation possible à travers notre projet. Carole filme aussi Charlotte dans sa grande maison, villa Seurat, où elle fait les films et accueille des réunions du mouvement depuis longtemps. Charlotte parle de son travail de peintre dans le Midi des années cinquante et soixante. Je suis également filmée pour évoquer Hélène Bertaux, la fondatrice de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, et son idéal d'émancipation artistique.

Alors que Carole commence à monter le film avec moi, Catherine Valabrègue commence à explorer l'idée d'un musée de l'art des femmes. Catherine connaît beaucoup d'artistes. Elle est une personne ressource très précieuse avec son don de rencontrer des êtres singuliers qu'elle invite chez elle, rue Cassette, autour d'un thé ou d'un petit dîner. Elle a déjà une longue pratique militante derrière elle puisqu'elle a fait partie des fondatrices du Planning familial dans les années 1960. Elle nous présente Line Vautrin, créatrice de bijoux, Pierrette Bloch, des musiciennes... Je découvre un monde fascinant. Sans en avoir l'air, Charlotte me forme à l'après-thèse d'histoire en nourrissant ma passion pour l'art.

Riche fin d'année 1978 pour elle. En octobre, elle expose ses collages à la galerie Darial et en novembre *Les Confitures métaphysiques de Charlotte Calmis* à la librairie Les Mille Feuilles, à Paris.

Notes

1. Aline Dallier, « Le mouvement des femmes dans l'art », *Opus international*, 66/67, mai-juin 1978, p. 36.

2. Claudine Herrmann, *Les Voleuses de langue*, éd. des Femmes, 1976, p. 58.

3. Aline Dallier, *op. cit.*, p. 37.

4. Charlotte Calmis, « Point d'émergence », mai 1978, archives MLB.
5. Charlotte Calmis, « Notes pour une Fondation de l'art plastique des femmes », 8 janvier 1979, archives MJB.
6. Charlotte Calmis, « Manifeste Séraphine », janvier 1979. Archives MJB.

47.

« La liberté n'est ni occidentale ni orientale, elle est universelle », femmes iraniennes, mars 1979

En 1978, quelque chose de complètement inattendu est arrivé en Iran. Le soulèvement du peuple contre le Shah qui faisait régner un régime de terreur politique avec l'emprisonnement des opposants et la torture.

Depuis l'automne 1978, les Iraniens manifestent dans les rues, protestent, s'organisent. Fait remarquable, les femmes y participent et un grand nombre d'entre elles portent le tchador en signe de protestation contre un régime soutenu par l'Occident et l'impérialisme américain. Ces grands oiseaux noirs groupés dans les manifestations comme des taches indifférenciées sont très impressionnants. Elles donnent un sentiment de force et de légitimité à la révolte excitée de France par l'iman Khomeiny, réfugié à Neauphle-le-Château depuis plusieurs mois et qui envoie ses instructions aux leaders islamistes sur des cassettes. Elles sont diffusées partout et, aussi paradoxal que cela paraisse, remarque Chahla Chafiq, c'est l'iman qui encourage les femmes à sortir de chez elles. En « appelant les femmes à participer aux manifestations en ignorant le couvre-feu pour montrer leur opposition à la tyrannie, des millions d'entre elles, y compris les religieuses traditionalistes n'ayant jamais auparavant pensé quitter leurs maisons sans leurs maris ou leurs pères, descendent dans la rue, écrira-t-elle. L'appel de Khomeiny au soulèvement contre le Shah enlève ainsi tous les doutes dans les esprits des femmes musulmanes quant à leur droit de se rendre dans la rue de jour comme de nuit¹ ».

En septembre 1978, l'armée a tiré sur les manifestants, faisant des centaines de morts. C'est le Vendredi noir. En octobre, Khomeiny a appelé à la grève générale. En tant qu'opposant au régime du Shah depuis toujours, il est la voix venue d'en haut qui amplifie la révolte,

la guide, l'oriente vers une république islamique.

Le 16 janvier 1979, le Shah a fui l'Iran pour le Maroc. On le dit malade. Les événements se précipitent. L'iman Khomeiny décide alors de rentrer dans son pays et atterrit à Téhéran le 1^{er} février 1979. Une foule immense l'accueille à sa descente d'avion, comme un prophète. Il met en place un gouvernement provisoire dirigé par Mehdi Bazargan. Le 8 mars, les Iraniennes s'apprêtent à fêter pour la première fois la Journée internationale des femmes. Elles ont invité l'Américaine Kate Millett, auteur d'un best-seller international, *La Politique du mâle*², et qui milite depuis plusieurs années contre la dictature du Shah au sein de l'association Caifi (*Committee for Artistic and Intellectual Freedom in Iran*). Avant de partir, Kate Millett a envoyé un télégramme à ses « *sisters* » des divers Women's Lib pour les inviter à la rejoindre en Iran. Claudine Mulard, ancienne responsable de la librairie des Femmes à Paris, a pris l'avion et arrive le 8 mars à Téhéran³. Elle retrouve quasi par miracle Kate Millett sur le campus de l'université. La neige recouvre le sol. Une singulière atmosphère enveloppe la ville en émoi, mêlée d'espoir et de danger. En tant qu'Américaine et homosexuelle, Kate Millett est particulièrement exposée aux fureurs islamistes. Elle doit changer d'adresse chaque soir. Ses amies iraniennes la protègent tout en organisant la manifestation du 8 mars. Or, la veille, Khomeiny a déclaré de Qom, la « ville sainte », que « Les femmes musulmanes ne sont pas des poupées, elles doivent sortir voilées et ne pas se maquiller, elles peuvent avoir des activités sociales, mais avec le voile ». Il annonce que les employées des agences gouvernementales doivent porter le hijab islamique, sous peine de se voir refuser l'accès à leur poste. Les Iraniennes sont consternées et en colère. Elles ont pris l'habitude de la liberté et n'ont pas fait la révolution pour se retrouver emprisonnées dans un hijab. La manifestation est impressionnante. Des milliers de femmes descendent dans la rue, tête nue, ce qui est une transgression formidable pour l'idéologie islamiste qui se construit au fil des événements, devenant de plus en plus radicale et dictatoriale. Les Iraniennes sont déterminées à se défendre, scandant leurs slogans dans le stade de l'université qui s'enflamme d'une liberté nouvelle, exaltante, merveilleuse. « Liberté, Égalité, c'est notre Droit », disent-elles. « Nous ne voulons pas de voile obligatoire », « Le 8 mars n'est ni un jour de l'Est ni un jour de l'Ouest, c'est un jour mondial ».

Le 11 mars, elles organisent une conférence de presse à l'hôtel Continental. Kateh Vafadari prend la parole : « Nous avons quatre mille prisonnières politiques sous le Shah. Le gouvernement de Khomeiny n'a pas encore fait de lois pour les femmes, c'est pourquoi nous nous battons. Nous manifestons pour dire ce que nous voulons. Si les femmes ne veulent pas porter le tchador, personne ne pourra les y obliger. »

Les adversaires de la libération des Iraniennes s'en prennent aux féministes occidentales qui devraient rester chez elles. L'argument du relativisme culturel est agité également par la gauche pour casser la solidarité internationale.

Entre-temps, Sylvina Boissonnas, du groupe Psychanalyse et Politique, les rejoint sur le campus avec du matériel. Les Iraniennes organisent un sit-in au ministère de la Justice pour protester contre l'interdiction faite aux femmes d'accéder à certaines professions, dont celle de juge. Tous les jours, elles manifestent. La jeune photographe Hengameh Golestan les photographie, tête nue dans la rue, défilant le poing levé. Pour expliquer pourquoi tant de femmes descendent dans la rue, Hengameh Golestan racontera plus tard : « La révolution iranienne nous avait appris que si nous voulions quelque chose, il fallait descendre dans la rue et le réclamer. Les gens étaient si heureux ; je me souviens d'un groupe d'infirmières arrêtant certains hommes dans une voiture et leur disant : "Nous voulons l'égalité, alors mettez aussi un foulard !" Tout le monde riait⁴. »

Le 12 mars, Sylviane Rey et Michelle Muller atterrissent elles aussi à Téhéran avec du matériel de reportage. Elles ont une caméra et un nagra pour filmer les manifestations. Rejointe par Claudine Mulard, l'équipe au complet peut alors filmer les manifestations et interviewer Kate Millett sur le campus tout en envoyant la traduction en France. « Je n'ai jamais vu des femmes qui s'organisent aussi rapidement et en si grand nombre, dit-elle. Il y a 10 000 à 15 000 femmes dans ces manifestations. Aux États-Unis ça prendrait des années pour se rassembler comme ça. Il faudrait de l'argent. Il faudrait écrire aux gens. Il faudrait de la publicité. Ici, quelqu'un brandit un panneau pendant la manifestation avec "Sit-in à la TV", "Demain le ministère de la Justice" et tout le monde y va. Parce que ces femmes non seulement étaient réprimées depuis très longtemps, mais ce sont aussi les femmes qui ont fait la Révolution. Elles ont été dans les rues, elles

ont des copains qui sont morts. Elles savaient qu'elles-mêmes pouvaient être tuées par le Shah et ses troupes. Ce sont elles qui ont eu le courage de sortir face aux chars, le courage de se soulever. C'est phénoménal⁵. »

Comme les attaques contre les femmes qui ne veulent pas porter le tchador s'amplifient, Sylvina décide de s'envoler le 15 mars pour l'Europe avec les bobines, juste avant que Khomeiny interdise la sortie du territoire iranien des images qui y ont été tournées.

En France, nous suivons les événements en lisant *Libération* et *Le Monde*. Le journal féministe *Histoire d'elles*, créé deux ans plus tôt⁶, lance une campagne de pétition en soutien aux Iraniennes. « Pour la première fois dans le Tiers-Monde, des femmes ne se laissent pas sacrifier par la révolution. Pour la première fois, elles refusent la mise au pas au nom de la révolution à laquelle elles ont contribué, et elles le font entendre. Dans la rue, au risque de leur vie, elles crient que la lutte continue contre les nouveaux maîtres de l'ordre de la République islamique. Rebelles – Offensives. Elles prennent la rue et leurs droits⁷. »

À Paris, nous suivons les événements iraniens remplies d'espoir. Une délégation de femmes est mise sur pied pour se rendre à Téhéran afin de s'informer sur le respect des droits des femmes par la nouvelle République.

Les journalistes féministes veulent se rendre à Téhéran. Le 19 mars, une délégation du Comité international du droit des femmes s'envole pour Téhéran⁸. Composé de femmes journalistes, écrivaines, photographes, cinéastes, universitaires et personnalités politiques, le comité est présidé par Simone de Beauvoir qui est reliée par téléphone aux voyageuses. Très vite, Beauvoir est sollicitée pour donner son avis sur une décision politique importante à prendre. Pour être reçue par Khomeiny, les femmes de la délégation doivent impérativement porter un foulard. Que faire ? Accepter ? Mais c'est trahir la cause qu'elles soutiennent. Refuser ? Elles se privent d'une interview précieuse. La délégation est complètement divisée. Pour Simone de Beauvoir, le choix est clair. Ou bien il faut rencontrer Khomeiny sans avoir les cheveux couverts, ou bien renoncer à l'entrevue. Le groupe reste divisé, racontera Martine Sorti, quelques-unes acceptant d'aller voir le futur dictateur en portant foulard.

Or, le même jour, Kate Millett est expulsée d'Iran pour

« provocation contre la révolution islamique ». Marie-Odile Delacour, journaliste à *Libération*, est présente à Orly où une miniconférence de presse est improvisée. Kate Millett est très émue par son voyage. Elle est même bouleversée par la peur. « *Oh I am so glad to be in Paris* », dit-elle d'entrée. On la comprend. Le 8 mars, un groupe de lycéennes se rendant au campus de l'université a été attaqué par un groupe de religieux islamistes qui criaient : « Nous ne voulons pas que les femmes descendent dans la rue toutes nues. » La bagarre a été violente, raconte Claudine Mulard dans son journal, elles ont reçu des coups, ils ont déchiré leurs banderoles et la manifestation a été dispersée. Kate Millett a eu peur durant tout son séjour, pour elle, bien sûr, mais aussi pour ses amies iraniennes qui sont en danger. Elles sont « des êtres humains merveilleux, extrêmement civilisées, armées de beaucoup de courage. Des milliers de femmes sont allées dans la rue pour obtenir des assurances sur leurs droits démocratiques. Rien n'est fait encore tant qu'il n'y aura pas de constitution en Iran⁹. »

En effet, un référendum est prévu les 30 et 31 mars sur la question de la République islamique.

À Paris, un grand meeting de soutien aux femmes iraniennes est organisé le 22 mars à la Mutualité avec Kate Millett, Simone de Beauvoir et nous toutes venues écouter leurs témoignages. Le film, réalisé par l'équipe de Claude Mulard et Sylvina Boissonnas, est projeté dans une salle surchauffée¹⁰.

Certaines femmes iraniennes reprochent aux femmes d'Occident de ne pas s'être souciées de leurs malheurs quand le Shah détenait le pouvoir. Ce n'est pas juste, répond Simone de Beauvoir. « Elles ne constituaient pas alors un groupe spécifique ; et nous nous battions contre les sévices subis par toutes les victimes, sans distinction de sexe. Et aujourd'hui la condition des femmes en tant que telle est en question, et c'est ce qui suscite notre émotion. Jusqu'ici toutes les révolutions ont exigé des femmes qu'elles sacrifient leurs revendications au succès de l'action menée essentiellement ou uniquement par des hommes. Je m'associe aux vœux de Kate Millett. Et de toutes mes camarades qui se trouvent en ce moment à Téhéran : que cette révolution-ci fasse exception ; que la voix de cette moitié du genre humain, les femmes, soit entendue. Le nouveau régime ne sera lui aussi qu'une tyrannie, s'il ne tient pas compte de leurs désirs et ne respecte pas leurs droits¹¹. »

La position des intellectuels français est loin d'être aussi claire. Au mois de mai suivant, le grand philosophe Michel Foucault publie un article dans *Le Monde* soutenant la révolution islamique. « Inutile de se soulever ? »¹² demande-t-il sous forme interronégative. De quel soulèvement parle-t-il exactement ? De celui des femmes, des religieux, du peuple, de la gauche, des musulmans ? De toute évidence, Michel Foucault ne pense pas aux femmes alors qu'il est allé deux fois en Iran à l'automne précédent et a donné une série d'articles au *Corriere de la Serra*¹³ où il racontait ce qu'il avait vu.

Dans son article publié en première page du *Monde*, il ne peut cacher sa fascination pour un peuple qui est « prêt à mourir par milliers » afin que le Shah s'en aille. Un peuple qui « risque la mort », renchérit-il, comme s'il avait l'intuition qu'être prêt à mourir pour une cause supérieure était l'essence religieuse du soulèvement iranien récupéré par l'islamisme. Une chose est frappante. « Leur faim, leurs humiliations, leur haine du régime et leur volonté de le renverser, ils les inscrivaient aux confins du ciel et de la terre, dans une histoire rêvée qui était tout autant religieuse que politique. » Mais nous sommes en mai. Aucun mot n'est dit sur le soulèvement des femmes qui a pourtant été filmé plusieurs fois. Aucune allusion à leur désir de liberté, comme s'il était déjà effacé des mémoires. Exalter le « risque de mort » du peuple sans analyser celui qu'ont pris les femmes en descendant tête nue dans la rue est très inquiétant. Michel Foucault n'a aucune compassion pour les femmes. Il ne les voit pas. La seule chose qui l'intéresse, c'est « d'inscrire les figures de la spiritualité sur le sol de la politique ». Et quelle spiritualité ! Une théocratie plutôt, qui exalte le pouvoir « spirituel » masculin en faisant régresser l'Iran de plusieurs décennies. Un tel aveuglement d'un de nos plus grands philosophes français montre que la révolte des femmes n'a en rien entamé l'universalisme masculin. Michel Foucault soutient le soulèvement parce qu'il est porteur du « formidable espoir de refaire de l'islam une grande civilisation vivante », espoir auquel se mêlent malgré tout « des formes de xénophobie virulente ; les enjeux mondiaux et les rivalités régionales. Et le problème des impérialismes. Et l'assujettissement des femmes, etc. ».

Dans tout son article, c'est la seule allusion aux femmes. Foucault voit les femmes comme des personnes « assujetties », pas comme des personnes qui se libèrent de l'emprise islamique et phallique.

Comment un philosophe aussi lu et respecté peut-il passer à côté de leur révolte ? Est-ce parce qu'elle remet en question son analyse ? Ce sont bien les femmes qui s'opposent à l'islamisation d'une révolution sociale qu'elles ont désirée et accélérée.

Michel Foucault est victime du syndrome du tchador, qui efface les femmes de la révolution. Qui les rend toutes pareilles, enfermées dans le linceul noir de leurs espérances, le mors aux dents, exclues à nouveau de l'espace public et de « l'élan messianique » qui habite Foucault, plus impressionné par la mort possible des révolutionnaires que par la contestation de l'emprise religieuse sur la vie des croyants.

Il est vrai que l'auteur d'*Histoire de la sexualité* s'intéresse très peu au désir féminin. Dans *La Volonté de savoir*, il en parle à peine et ne connaît pas l'éros lesbien. Dans son article sur le soulèvement iranien, il fait de même. Il universalise le point de vue masculin sans que la violence religieuse le questionne. Il vit dans un monde sans femmes, soucieux simplement de construire une « morale théorique » consistant à « être respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant dès que le pouvoir enfreint l'universel ». N'avons-nous pas en Iran l'exemple éclatant d'un pouvoir qui enfreint l'universel sans que cela choque Michel Foucault ? Et le dégrise. Car c'est fait. Le référendum des 30 et 31 mars a débouché sur la proclamation de la République islamique. Fini la liberté des femmes, cette liberté universelle une nouvelle fois écrasée par le pouvoir phallique au nom de l'esprit.

Les Iraniennes vont être privées longtemps de tous les droits et libertés, y compris de ceux qu'elles avaient acquis sous le régime du Shah. Elles ont le statut de sous-hommes légalisé par la nouvelle constitution du pays adoptée à l'issue du référendum.

Notes

1. Chahla Chafiq, « Évolution des femmes en Iran : enjeux et perspectives » [*archive*]. Strategics international 2005.

2. Kate Millett, *Sexual Politics*, Granada Publishing, 1969 ; *La Politique du mâle*, traduit par Élisabeth Gille, éd. Stock, Paris, 1971 ; *Sexual Politics-La Politique du mâle*, éd. des Femmes, Paris, 2007. Voir aussi Kate Millett, *En Iran*, éd. des Femmes, 1981.

3. Voir son beau récit. Claudine Mulard, « Téhéran, mars 1979, avec caméra et sans voile, Journal de tournage », *Les Temps modernes*, 2010/5, n° 661, p. 272.

4. Hengameh Golestan, « Des femmes iraniennes protestent contre la loi du hijab de 1979 », présentation de l'exposition de ses photographies *Witness 1979* à Londres, in *The Telegraph*, 10 septembre 2015. Plusieurs photos sont publiées dans l'article sur

internet. <http://www.telegraph.co.uk/photography/what-to-see/hengameh-golestan-witness-1979/>

5. Question à Kate Millett, télégramme du 13 mars 1979, envoyé par les femmes du MLF Pychanalyse et Politique présentes en Iran. D'après le film réalisé par Sylvina Boissonas, cité dans *Génération MLF*, 1968-2008, éd. des Femmes, Antoinette Fouque, 2008, p. 557.

6. Le numéro zéro est sorti le 8 mars 1977. L'équipe comprend les journalistes Éveline Le Garrec, Marie-Odile Delacour, Leïla Sebbar, Ruth Stegassy, Martine Storti, et des étudiantes comme Hélène Bellou, Nancy Huston, Geneviève Brisac, Rosi Braidoti.

7. « Avec les Iraniennes, brûlons les voiles et sortons dans la rue », pétition signée par *Histoire d'elles*, *Paroles*, *Questions féministes*, *La Revue d'en face*, Sorcières, Le Temps des femmes, librairie Carabosses, Les Répondeuses, éd. Tierce, groupe des femmes latino-américaines. Archives MJB.

8. Ont fait partie de cette délégation : Leila Abou-Saïf, Claire Brière, Sylvie Caster, Catherine Clément, Danièle Décrue, Martine Franck, Françoise Gaspard, Paula Jacques, Katia Kaupp, Maria-Antonietta Macciocchi, Michèle Manceaux, Gaëlle Montlahuc, Michèle Perrin, Micheline Pelletier-Lattès, Alice Schwarzer, Martine Storti, Anne Zelensky, Hélène Védreine.

9. Marie-Odile Delacour, « Kate Millett à Orly retour d'Iran », *Libération*, 20 mars 1979.

10. *Mouvement de libération des femmes iraniennes année zéro*, documentaire de 13 min. Le film est visible sur internet <https://www.youtube.com/watch?v=ulJwXHji6f4>,

11. Cité par Chahla Chafiq, « Simone de Beauvoir et l'islamisme. L'expérience iranienne », in La Transmission Beauvoir, *Les Temps modernes*, janvier-mars 2008, n° 647-648, p. 268.

12. Michel Foucault, « Inutile de se révolter ? », *Le Monde*, n° 10661, 11-12 mai 1979, p. 1- 2, publié dans *Dits et Écrits*, Tome III, texte n° 269.

13. Articles publiés dans Michel Foucault, *Dits et Écrits*, Tome II, 1976-1988, Paris, éd. Gallimard, « Quarto », 2001.

L'invention d'un nouveau champ de recherche

J'ai passé ma thèse d'histoire dans la grande tour centrale de Jussieu à la fin du mois de mars 1979. Michelle Perrot s'est réjouie « d'ouvrir des plages de liberté dans l'université », comme Alain Corbin et Béatrice Didier, qui font partie du jury. « Ça nous change du prix du pain à Paris en 1789 », a dit Alain Corbin. Mon sujet n'a pas posé de problème. Nous sommes encore dans l'élan du MLF où tout semble possible à l'audace et à la liberté de penser. À présent, j'aimerais bien entrer au CNRS poursuivre mes recherches, mais je ne sais pas à qui m'adresser. Je ne connais ni professeur, ni laboratoire, ni lieu pour m'accueillir, ne faisant pas partie de la famille des héritiers. De toute façon, je souhaite publier ma thèse plutôt que de m'engager dans une carrière universitaire qui me paraît assez compromise avec un sujet sur « les relations amoureuses entre les femmes du XVI^e au XX^e siècle ».

La recherche féministe est en plein développement. Françoise Basch m'a invitée à un colloque international qu'elle prépare avec ses amies américaines. Je vois souvent Françoise chez notre amie commune Claudine Barrés, fondatrice de l'association des « 3 F » qui apprend le bricolage aux femmes, et organisatrice de grands week-ends dans sa maison de campagne qui se terminent par des fêtes. Françoise est la petite-fille de Victor Basch, assassiné par la milice lyonnaise en 1944 avec sa grand-mère Ilona-Hélène Fürth¹. Elle est professeur à l'institut d'anglais Charles-V, engagée au MLF depuis longtemps et amie avec Esther Newton. Quelques-unes des organisatrices ont d'ailleurs leurs compagnes outre-Atlantique, ce qui a motivé la réalisation de ce colloque. Carole Smith-Rosenberg, professeur associée à l'université de Pennsylvanie, et Judith Friedlander, se sont donné les moyens d'organiser un colloque international réunissant six pays, sur trois

années, deux en France et une aux USA, assistées de deux interprètes et subventionnées par de puissantes organisations, la fondation Rockefeller, The National Endowment for the Humanities et le Marshall Fund². Les deux premières années se passent dans le site merveilleux du moulin d'Andé, près de Rouen, autour du thème « *The new woman* ». Le dernier colloque aura lieu aux États-Unis en 1982. J'ai le plaisir de rencontrer d'autres historiennes qui travaillent sur les lesbiennes : l'Allemande Gudrun Schwarz à Berlin et la Hollandaise Mieke Aerts. Il y a aussi des historiennes réputées aux États-Unis ou qui démarrent une brillante carrière comme Martha Vicinus, Claudia Koonz, Blanche Wiesen Cook et Esther Newton. Christine Fauré, Françoise Picq et Liliane Kandel sont issues du groupe d'historiennes de Simone de Beauvoir et du GEF. Je fais également la connaissance de Marcelle Marini et Marie-Claire Pasquier, des littéraires à qui je demanderai un texte pour le numéro de *Pénélope* que je prépare.

Car je participe aussi aux réunions de la future revue *Pénélope* qui se tiennent à la Maison des sciences de l'homme et à Jussieu avec Arlette Farge, Christiane Klapisch, Cécile Dauphin, déjà « installées » à l'EHESS, et des jeunes comme Geneviève Fraisse, Véronique Nahoum, Yannick Ripa, Rose Marie Lagrange, Évelyne Diebolt et Caroline Rimbault, qui prépare une thèse avec Daniel Roche sur « La place des femmes dans le discours de la mode dans la presse féminine au XVII^e siècle ». C'est Caroline qui prend en charge avec Michelle Perrot le premier numéro sur la presse féminine. Laure Adler termine elle aussi sa thèse sur les femmes journalistes du XIX^e siècle et participe au numéro. La revue *Pénélope pour l'histoire des femmes* est réalisée avec les moyens du bord dans l'enthousiasme général. Nous sommes heureuses de pouvoir consacrer notre énergie à des sujets qui nous concernent de près et s'adressent à de nombreuses femmes, à défaut des hommes, peu attirés par un domaine conçu comme marginal par l'institution. Ce bouillonnement d'idées nouvelles participe à l'invention d'un nouveau champ de recherches qui prend corps dans tous les pays, faisant écho, côté histoire, à la vitalité littéraire et cinématographique de la décennie féministe. Caroline Rimbault devient secrétaire générale de la revue, poste important qui assure ainsi le bon déroulé des opérations. Le numéro 2 sur l'éducation des filles et l'enseignement des femmes est pris en charge par Geneviève Fraisse et je propose de réaliser le numéro 3 sur les femmes et la

création. Je ne me vois pas faire un sujet sur la sexualité. Ma curiosité est rassasiée. J'ai fait ma part et je ne pense pas découvrir des choses nouvelles susceptibles de nourrir mon appétit de connaissances. La création est l'avenir du féminisme. La création sous toutes ses formes, qu'elle soit philosophique avec Rosi Braidotti, littéraire avec Marcelle Marini, le théâtre de Gertrude Stein avec Marie-Claire Pasquier, l'art plastique avec Aline Dallier, le théâtre avec Odile Krakovitch, avec laquelle j'ai un projet de dictionnaire des créatrices, et bien sûr la peinture. Charlotte Calmis a écrit un petit texte sur le portrait de la philosophe Simone Weil qu'elle a peint récemment, et réalisé un collage que j'ai mis en quatrième de couverture. Intitulé *Histoire de l'art*, il représente les colonnes du Parthénon sur lesquelles sont juchés des soldats. J'ai tapé l'ensemble des textes sur la machine à boule, les ai portés à Jussieu où le service de reproduction de Paris-VII le fait gratuitement pour rendre service à Michelle Perrot, le tout est ronéoté à 200 exemplaires et sort à l'automne 1980. L'aventure de *Pénélope* va durer jusqu'en 1986, à raison de deux numéros par an et un bilan de haute tenue intellectuelle³. Malgré ce dynamisme exaltant, je sens bien que ma place n'est pas là. Mon sujet dérange peut-être autant que mes choix de vie.

Notes

1. Voir Françoise Basch, *Ilona, ma mère et moi, une famille juive à l'épreuve de l'Occupation, 1940-1944*, éd. iXe, 2011.

2. Voir Françoise Basch, « Moulin d'Andé, France 1978-1979, Shaker Mill Farm, USA 1982 », *Vingt-cinq ans d'études féministes*, op. cit., Les cahiers du Cedref, 2001, p. 15.

3. Voir Cécile Dauphin, « *Pénélope* : une expérience militante dans le monde académique », *Les Cahiers du CEDREF*, 2001. Le courrier des lectrices témoigne d'un grand public réceptif, avide d'informations, très exigeant même, m'a raconté Caroline Rimbault qui prépare un texte sur *Pénélope*.

La marche du 6 octobre 1979

À présent, la créativité du mouvement brille de mille et un éclats. La presse féministe s'est considérablement développée¹. Après *Les Cahiers du Grif* sortis en 1973, *Le Quotidien des femmes* en 1974, et *Sorcières* en 1975, de nouveaux titres apparaissent, de la petite brochure au journal. Le *Bulletin des lesbiennes féministes* sort en 1976, suivi l'année suivante du journal *Histoires d'elles* réalisé par une équipe de journalistes et d'étudiantes, de *La Revue d'en face*, *Questions féministes* et *Les Cahiers du féminisme*. En 1978, *Femmes algériennes en lutte* voit le jour, ainsi que *Le Temps des femmes*, *Des Femmes en mouvements*, *Colère*, *Paroles* (revue à laquelle je participe), *Mujeres latinoamericanas*, et à Lyon *Quand les femmes s'aiment* dont certains numéros sont réalisés par les lesbiennes radicales de Paris. En 1979, neuf nouveaux titres voient le jour, révélateurs de l'extraordinaire vitalité de la pensée féministe dans sa soif inextinguible de s'exprimer en explorant tous les champs de l'identité collective des femmes.

Les groupes se sont également multipliés à Paris et en province où plusieurs grandes villes comme Lyon, Toulouse, Marseille ont leur Maison des femmes. Ils se sont aussi différenciés afin d'explorer les questions qui ont émergé au cours de ces neuf ans de militantisme. Après la fusion des anciennes identités dans le chaudron des sorcières, vient le temps d'un questionnement plus approfondi mais aussi parfois plus dogmatique. L'identité de ce « nous les femmes » qui a joué un rôle fédérateur si important au début du mouvement se fissure. Qu'est-ce qui nous unit, nous les femmes ? Sur quelle base allons-nous construire cette solidarité, mieux, cette sororité si nécessaire à l'efficacité politique ?

La tendance Lutte de classe issue des groupes trotskistes rêve toujours « d'organiser » le mouvement, à l'instar des *Cahiers du*

féminisme qui estime que « la force collective des femmes » a besoin d'être construite. Leur libération « exige un instrument autrement plus puissant que le mouvement tel qu'il est aujourd'hui, avec ses pratiques éclatées, ses liaisons hasardeuses, ses canaux d'expression artisanaux, ses actions velléitaires. Construire cet instrument, c'est une des conditions pour qu'une nouvelle fois les femmes ne soient pas flouées aux rendez-vous de l'histoire². »

Les « rendez-vous de l'histoire » sont pour certaines la préparation des élections. Les partis politiques n'ont pas vu passer le MLF et n'ont rien changé dans leur organisation. Au Parti socialiste, par exemple, le décalage entre le nombre d'adhérentes (10 %) et le nombre de femmes dans les instances dirigeantes (1 à 2 %) ne choque personne en haut lieu, sauf les féministes socialistes qui rejoignent le mouvement en véritables dissidentes du parti.

Le réexamen de la loi Veil prévu après cinq ans d'exercice va être l'occasion de déployer cette force collective avec une efficacité jamais atteinte. Et comme toujours, la mobilisation se fait « spontanément », sans avoir besoin de battre le tambour.

Le 3 mars, une journée d'information est organisée à la faculté de Vincennes. En juillet suivant, des centaines de femmes signent un appel pour une marche nationale des femmes le 6 octobre 1979. « Notre corps nous appartient : Notre droit à l'avortement est remis en cause. » Votée pour cinq ans, la loi de 1975 sera rediscutée à la prochaine session parlementaire [...] Cette menace (de réduire notre liberté) s'inscrit dans l'actuelle campagne de renvoi des femmes à la maison : propagande nataliste, travail à mi-temps, chômage déguisé et utilisation de la crise, etc.

Le 6 octobre, les femmes manifestent, appelées par des femmes qui, au-delà de leurs différences, de leurs divergences, et qu'elles appartiennent ou non à des groupes, des collectifs ou des organisations, se sont unies pour que toutes ensemble nous exigeons :

- L'abrogation de la loi 1920.
- La dépénalisation totale et définitive de l'avortement.
- La suppression de toutes clauses restrictives et dissuasives.
- Les moyens pour toutes d'avorter dans de bonnes conditions.

Comme par le passé (manifestes, procès, pratiques illégales de

l'avortement, manifestations sur la voie publique, pétitions, dossiers, études, campagnes de presse), NOUS FEMMES prenons l'initiative de la mobilisation et les moyens de la lutte. Ce qui n'exclut pas que d'autres actions soient impulsées d'ici le débat parlementaire, par toutes les organisations qui, aujourd'hui, se déclarent prêtes à combattre pour le droit à l'avortement, étant bien entendu qu'aucune d'entre elles ne saurait parler en notre nom ni agir à notre place. [...] »

Un collectif non mixte de préparation de la marche se met au travail. Il est important que les femmes l'organisent elles-mêmes, une marche de femmes étant tellement plus impressionnante qu'une manifestation mixte sur le même sujet.

Le succès de « La marche des femmes pour la liberté » est allé au-delà de toutes nos espérances. 250 cars sont arrivés dans la matinée en provenance de toute la France. Plus les trains, plus les voitures. Toulouse a rempli deux cars entiers. Le Planning familial a une nouvelle fois témoigné de son enracinement dans la France entière en envoyant des groupes de toutes les régions. Le MLAC est là, bien sûr. Des flots et des flots de femmes, de groupes, de calicots et de banderoles sont arrivés Place Denfert-Rochereau en cette belle journée d'automne. 50 000 femmes peut-être ! Nous allons prendre d'assaut les rues de Paris jusqu'au Champ-de-Mars, au pied de la tour Eiffel. Aucun service d'ordre n'est prévu. Nous n'avons pas besoin de gardiennes casquées pour nous protéger ou pour marquer la limite entre « nous » et les passants. L'immense fleuve des femmes coule, limpide et gai, dans les rues de Paris, débordant sur les trottoirs, unies une fois de plus par le désir de disposer de notre corps librement. On n'a jamais vu ça à Paris ! Il est évident que nous ne sommes pas disposées à céder sur notre désir. C'est notre socle, notre terre de naissance, notre combat commun, celui qui polarise les aspirations de milliers de femmes depuis des temps immémoriaux. De 3 000 femmes le 20 novembre 1971, nous sommes passées le 6 octobre 1979 à plus de 35 000 manifestantes pour certains, et même 50 000 disent les plus optimistes. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, comme les banderoles brandies fièrement par des femmes de tous les âges. « Je fais l'amour les œufs fermés », dit l'une, « Liberté pour toutes », « Nos bodies are

perfect », « Pas de curés sous nos jupes », « Avorter est notre droit ». Il y a même des hommes qui poussent un landau. Le groupe Psychanalyse et Politique exhibe un slogan bizarre : « L'usine est aux ouvriers, l'utérus est aux femmes, la production du vivant nous appartient », comme si le ventre des femmes était une unité de production économique. Nous sommes peut-être entrés dans la crise économique depuis la crise du pétrole, mais pas encore dans le néolibéralisme qui pense l'humain en termes de rendement économique.

Le long fleuve des femmes s'écoule dans notre Paris reconquis. Celui des révolutions, du mouvement de Mai, des premières manifestations de femmes pour le droit de vote. Nous sommes chez nous. Grand corps vivant qui prend la parole pour le devenir commun d'une humanité libre.

La marche est émouvante sous le soleil d'automne qui pâlit au fil des heures. Je conduis une des six camionnettes que nous avons louées pour la journée. Je n'ai pas vu la bagarre en tête de manif, au tout début de la journée, quand des femmes de Psychanalyse et Politique ont tenté de prendre la direction de la marche en brandissant trois panneaux sur lesquels était écrit un grand M, un grand L et un grand F. Les filles ne se sont pas laissées faire, quitte à dévoiler publiquement un problème du mouvement qui devient de plus en plus préoccupant. Les femmes n'aiment pas les conflits, surtout un jour pareil où les journalistes sont massés en tête de cortège pour capter des images des vedettes. La veille, déjà, le groupe Psychanalyse et Politique a acheté de grands placards publicitaires dans *Le Monde* appelant à la marche au nom du MLF, signé « Psychanalyse et Politique et des femmes de mouvements de plusieurs villes de France ». C'est un comble ! De quel droit voudraient-elles s'imposer en tête alors que la composition du premier rang a fait l'objet de négociations collectives acceptées par toutes ?

Nous avons banni les drapeaux rouges et tout ce qui fait référence aux partis et aux syndicats. Nous voulons des couleurs, des ballons, des mots et des chants. Et la libre disposition de notre corps !

Et nous allons gagner. La loi sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG) est reconduite.

Le projet de loi Barre-Pelletier est déposé à l'Assemblée nationale le 9 octobre 1979. Après des débats tout aussi violents qu'en 1974 et

quelques compromis, la loi est définitivement adoptée après plusieurs modifications, le 1^{er} janvier 1980. L'IVG n'est pas remboursée par la Sécurité sociale. Le délai est assoupli et les hôpitaux publics régionaux doivent répondre aux demandes.

Notes

1. Voir Liliane Kandel, « La presse féministe aujourd'hui », *Pénélope*, n° 1, 1979.
2. *Les Cahiers du féminisme*, n° 4, mai 1978.

50.

Le MLF devient la propriété privée d'un groupe

Il fallait s'y attendre. Le groupe d'Antoinette avait beaucoup changé depuis qu'il avait refusé de plaider au procès contre *Le Torchon Brûle* pour ne pas jouer le jeu de la « loi du père ». C'était à l'automne 1973. Deux femmes étaient inculpées d'atteinte aux bonnes mœurs pour avoir publié dans *Le Torchon brûle* numéro 2 un article traduit de l'américain intitulé « Le pouvoir du con ». La première, Marie Dedieu, était inculpée en tant que directrice de la publication. M. Martin, la seconde, parce que les enquêteurs avaient trouvé un chèque à son nom. Comme elles faisaient partie du groupe Psychanalyse et Politique, leur défense avait été discutée dans le groupe d'Antoinette et il avait été décidé de garder le silence au tribunal. Une conférence de presse convoquée par le groupe entre le procès et le jugement expliquait pourquoi :

« Le texte condamné était provocateur.

Nous sommes solidaires du texte, pas de la provocation [...]

Nous sommes allées au procès, nombreuses et silencieuses. Refusant de prendre le tribunal comme tribune politique et les juges comme interlocuteurs.

Nous n'avons rien à défendre sur le terrain de la loi,

Ni la liberté d'expression, ni les bonnes mœurs.

Nous avons demandé aux avocates de ne pas plaider¹. »

Cette position n'était pas approuvée par les autres groupes, mais les avocates n'en sont pas moins restées silencieuses au tribunal. Or, peu avant, en décembre 1972, le groupe Psychanalyse et Politique avait posé une « demande de légitimation » à la loi du père en créant la SARL Des Femmes. Cette contradiction semblait normale, car s'il

fallait se positionner comme plus révolutionnaire que les féministes par un discours radical contre le phallique légitimant, il était nécessaire également de se donner les moyens juridiques de construire un territoire incontestable politiquement. Les agressions verbales contre les féministes faisaient donc partie de la mise en place d'une frontière idéologique séparant le groupe Psychanalyse et Politique des autres groupes. Ainsi, en 1975, dans un débat avec Benoîte Groult, Antoinette déclarait froidement : « Finalement pour moi le problème c'est : peut-on être une femme en lutte et être radicalement antiféministe ? Je crois que ça doit être théoriquement possible puisque c'est ma position, exactement comme on doit être juif et être radicalement antisioniste². » « Est-ce que c'est clair ? » ajoutait-elle sans plaisanter.

Oui, il était très clair pour nous, les féministes, qu'il fallait se défendre si nous voulions garder une cohérence historique et politique. Le Mouvement de libération des femmes est une structure ouverte, en débat, en conflits, en évolution, en passions bouleversantes. Toute femme pouvant s'y reconnaître et se relier à une révolte collective qui plonge ses racines dans le féminisme du XIX^e siècle.

Or le rapport de forces a complètement changé avec la préparation de la marche du 6 octobre 1979. Après le procès, le groupe Psychanalyse et Politique est très isolé, hargneux, antiféministe, procédurier, poursuivant une politique de rupture avec les autres groupes, sans retour possible. Le seul moyen d'affirmer son hégémonie est de faire un coup de force. Comme Bonaparte.

Une semaine avant la marche du 6 octobre, *Le Journal officiel* annonce la création de l'association Mouvement de libération des femmes-Politique et Psychanalyse, qui a pour but de « favoriser l'initiative et la mise en mouvement au plan social, culturel et personnel des femmes ». Antoinette Fouque est la présidente, Marie-Claude Grumbach la secrétaire et Sylvina Boissonnas la trésorière. Mais l'extraordinaire succès de la marche les isole encore plus. Alors, à peine douze jours plus tard, l'association devient simplement Mouvement de libération des femmes-MLF. Autrement dit, prend le pouvoir sur le MLF. Enfin, Antoinette est la seule et unique présidente. La Mère fondatrice, la génitrice géniale, celle qui n'a pas peur de s'approprier dix ans d'histoire collective sous prétexte de « lutter

contre la menace d'effacement par des partis comme par des féministes », comme elle le dira avec violence, confrontant le reste du mouvement à son impuissance. La mère archaïque est surtout une mère castratrice.

Car nous ne pouvons rien faire pour nous défendre, expliquent nos avocates. « Elles ont le droit de parler au nom du MLF, de publier ce qu'elles veulent dans les journaux sous la signature MLF, de publier des livres, brochures ou journaux sous cette signature, de faire des collectes... Elles peuvent s'appropriier tout ce qui a été écrit, fait, publié par d'autres depuis dix ans sous la signature MLF. Elles peuvent assigner en justice... présenter ou soutenir des candidatures aux élections, représenter le MLF dans des structures officielles, nationales ou internationales³. Avec les moyens financiers considérables que la riche héritière met à leur disposition, elles peuvent aussi aller à l'étranger en se faisant passer pour le MLF français, faire des campagnes de promotion pour leur politique, etc. »

À présent, les contradictions ne relèvent plus d'une logique colonisatrice, mais d'une logique de la mort de l'autre.

Dans cette même interview avec Benoîte Groult, Antoinette poursuivait sa démonstration d'antiféminisme en opposant la femme maoïste « divisée en deux », c'est-à-dire elle, à la femme féministe qui est « un » « individu indivisible ». « Cette contradiction poignante parfois même tragique dans laquelle se trouve chaque femme qui se met en lutte », est funeste, en effet car il s'agit d'une « question de vie ou de mort, et toujours de mort de l'autre au profit de l'un, de l'un que je veux être si je suis une féministe, par exemple, qui décide d'être un ou une individu indivisible, autonome et fort, sachant que je suis deux, que je suis une multitude ».

Elle projette donc sur la féministe « une » la figure de celle qui a tué « l'autre », et même de celle qui voudrait la tuer, elle, la mère du MLF qui contient la multitude des femmes venues écouter sa Parole.

Dans une interview de Catherine Clément, elle expliquera six mois plus tard que « le féminisme n'est pas le point d'arrivée de notre révolution. Nous ne sommes ni anté- ni anti- mais post-féministes : nous travaillons pour l'hétérosexualité, pour faire advenir de l'autre, comme Senghor faisait pour la négritude⁴ ».

Faire advenir de l'autre ou la tuer ? La tuer comme autre dans un mouvement qui accomplit depuis dix ans un travail de différenciation

entre les femmes tout à fait exemplaire. L'altérité n'advient pas de la seule confrontation à l'autre sexe, comme le pense Antoinette qui va s'enraciner dans une pensée de la différence des sexes. Elle vient aussi de la confrontation aux autres femmes, toutes différentes, et porteuses d'une altérité tout aussi constructrice que celle des Noirs entre eux. Que l'hétérosexualité devienne l'horizon du MLF d'Antoinette est révélateur du rapport qu'elle entretient avec les autres femmes. Elle ne les aime pas. Elle ne peut pas les aimer avec un ego surpuissant qui n'est jamais rassasié de la reconnaissance de ses filles et de ses pairs.

Il est clair aussi qu'avec ce retour en arrière vers les « deux sexes », Antoinette s'éloigne du Lacan qui avait réglé son sort à la différence des sexes en disant « il n'y a pas de rapport sexuel »...

Le nom-de-la-mère peut alors s'étaler librement dans l'entreprise édition des Femmes-Antoinette Fouque. Rien ne peut freiner son désir de puissance égotique. Son vampirisme. Sa puissance féminine chtonienne, destructrice, ravageuse. Le 30 novembre 1979, Psychanalyse et Politique dépose le sigle MLF à l'Institut de la propriété industrielle, ainsi que le logo qui faisait la couverture de « Libération des femmes année zéro ».

L'indignation des autres groupes du mouvement est à son comble. Elle s'est approprié notre nom et notre signe de ralliement. Que pouvons-nous faire pour protester ? Expliquer ce qu'est le MLF, bien sûr, reprendre la signature Mouvement de libération des femmes dans toutes nos interventions publiques. Créer l'association des mille et une tendances du MLF. Mais l'indignation devant ce coup de force insolent demeure profonde, dangereuse. En ce qui me concerne, elle a même failli me jouer un mauvais tour.

C'était à la manifestation du 8 mars 1980 de la Bastille à Beaubourg. Je conduisais la camionnette de la sono derrière le premier rang composé des organisatrices qui avaient négocié avec la préfecture de police l'autorisation, l'heure et le trajet du défilé. Nous étions boulevard Beaumarchais, attendant le signal du départ. Soudain, le groupe Psychanalyse et Politique nous déborde de chaque côté du trottoir et vient se planter devant avec la banderole MLF. C'est trop fort. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi mais je me suis vue avancer avec la camionnette sur Psy et Po. L'une d'entre elles que je connaissais vient à la portière avec son casque, donne des coups

dessus en criant : « Marie-Jo, arrête-toi. » Le camion continue d'avancer et brusquement, je freine in extremis, juste devant les filles qui n'avaient pas bougé d'un pouce. Je tremble de tous mes membres. Sur le trottoir, Charlotte m'a vue car nous sommes à côté de la rue de Saintonge où elle habite. Elle me fait un petit signe. Elle se tait. Ce n'est pas le moment de me faire la leçon car je suis sous le coup d'une telle indignation qu'elles aient osé prendre la tête de la manif après avoir piétiné toute valeur de sororité que j'aurais pu, effectivement, les écraser.

Quelques jours plus tard, Charlotte m'invite à déjeuner, selon les bonnes habitudes de travail en commun que nous avons prises depuis la fin de ma thèse. Elle m'a préparé des spaghettis au safran d'après une recette égyptienne de son enfance. Elle attend un peu puis me demande : « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je t'ai vue samedi dans la camionnette. Tu as foncé sur Psy et Po. Tu te rends compte de ce que tu as fait ? »

Elle a le visage grave devant l'émergence de quelque chose d'inconnu qui est un noyau de violence pure, une indignation si profonde face à l'injustice de ce groupe qui se comporte en terrain conquis, que la pulsion a pris possession de la camionnette. Elle me laisse le temps de mesurer ce que j'ai fait sous l'impulsion d'un sentiment d'injustice irrépressible. « Je connais le pouvoir de l'indignation, dit-elle, quand les mots sortent de ma bouche comme une bombe, ou comme une rose. » C'est vrai. Elle sait être intraitable face au mensonge. Jeff en sait quelque chose. « Ne souffre pas qui veut », lui dit-elle quand elle s'abîme dans le dolorisme chrétien de son enfance. Charlotte veut attirer mon attention sur un aspect de mon tempérament dont je ne connais ni la nature ni la puissance, comme si l'indignation jaillissait d'un noyau pulsionnel indifférencié qui pourrait faire des ravages si je ne lui trouvais pas un moyen d'expression. Elle sourit. « Cette histoire du MLF, tu l'écriras quand je serai partie. Ton livre s'appellera *Subversions*, avec un "s". Il faudra tout dire, y compris la cruauté des femmes entre elles. Car il y a plusieurs niveaux de subversion. Le niveau social, le niveau du moi dans le monde, et le niveau métaphysique d'un retour au sacré. Le retour du sacré a toujours été posé par les mystiques comme un postulat de rupture avec la société. Or le MLF a conceptualisé dès le début la rupture avec la société mâle. Mais pas dans un retour au

sacré. Dans le rejet des religions, au nom du marxisme et du matérialisme. Ce qui ne les empêche pas d'avoir une avidité pour les moyens traditionnels de connaissance de l'être. Tu as vu comme elles sont animées d'une curiosité ardente vis-à-vis de l'occulte et des autres moyens de communication que ceux qui existent dans la société. Elles s'intéressent aux tarots, à l'astrologie, aux moyens divinatoires. Ce qui n'a rien à faire avec la connaissance de l'être, l'intégration de l'être. Il y a beaucoup à faire, Marie-Jo. C'est un travail énorme. Ton livre ne peut pas être intéressant si c'est un gros livre de thèse. On en fait trop. Il ne peut être passionnant que s'il est explosif, génial, fulgurant et méchant. Je ne sais pas si tu as tout ça. Je ne sais pas si tu as la force. Il faut que toi, historienne, avec tous tes diplômes et tout ça, ta plus grande subversion soit ta haine contre l'histoire. Car dans l'histoire, il y a l'autoritarisme de ceux qui s'approprient le langage et le savoir. Tu te souviens du livre d'Annie Lebrun, d'un maniérisme esthétique effroyablement équivoque. *Lâchez tout*, oui, c'est le titre. Elle était féroce contre le féminisme, mais moi je dis que qui n'a pas mis le cul, les pieds ; qui ne s'est pas promené dans ces manifestations ; qui n'a pas été là et n'a pas eu ce dialogue de tous les jours avec les femmes, ne peut pas dire qu'elle est féministe. Féministe a été de s'être battues ensemble, d'avoir changé d'optique, d'avoir souffert les unes par rapport aux autres. Le livre d'Annie Lebrun était un livre littéraire, littérairement violent. Dans le tien, il faut que constamment le "je" qui parle soit un élément vivant et pas quelqu'un qui nous écrit un livre. Il faut que toi, historienne, tu racontes tout, comment tu t'es trouvée englobée dans plusieurs courants de subversion. Car il y a aussi la subversion de la femme à l'amour. Il est certain que des propositions d'amour avec l'homme sont vécues aujourd'hui comme rupture et subversion de la passivité absolue, de la dépendance à l'homme et à la société patriarcale. Car il n'y a pas que le lesbianisme qui soit subversif. Nous vivons un changement de mœurs qui va plus loin que la position purement sexuelle et de jouissance. Subversions, c'est toi subversions.

Bon, maintenant, au travail. Je te dicte ma chronique féministe sur "Les voiles flasques du féminisme" de Maria Antonietta Macciocchi et je t'emmène au cinéma voir *Charulata*, un film de Satyajit Ray qu'on donne au Bretagne. »

1. Tract de Psychanalyse et Politique pour la conférence de presse au sujet du procès du *Torchon brûle*. Archives MJB.

2. « Féminisme ou lutte de femmes », débat avec Benoîte Groult enregistré le 6 décembre 1975 à la Maison pour tous, Les Clayes-sous-Bois, retransmis par France Culture, publié dans *Le Quotidien des femmes*, samedi 6 mars 1976, n° 9, p. 10. Antoinette parle sous l'identité « une femme ».

3. Voir Françoise Picq, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, p. 300.

4. Antoinette Fouque, « Notre ennemi n'est pas l'homme mais l'impérialisme du phallus », propos recueillis par Catherine Clément, *Le Matin de Paris*, 16 juillet 1980.

« Détruire la femme », selon Monique Wittig

Peut-être faudra-t-il admettre que le MLF des années 1970 va succomber sous les coups infligés à l'idéal de sororité qui nous avait unies. Le groupe Psychanalyse et Politique n'est pas le seul à effectuer un travail de sape menant au démembrement du MLF. Un autre courant prend de l'ampleur à la fin des années 1970, porté par la voix singulière de Monique Wittig et un groupe de sociologues féministes françaises. J'avoue que, sur le moment, je n'ai pas prêté attention à ce texte théorique sur « La pensée *straight* », publié en février 1980 par la revue *Questions féministes*. Ni au suivant de Monique intitulé « On ne naît pas femme ». Elle semblait s'inscrire dans l'héritage théorique de Simone de Beauvoir. Pourquoi pas. Mais en le lisant attentivement quelques années plus tard, il a bien fallu voir que son objectif était en fait de « détruire la femme ». Cette « catégorie » est prise dans un « noyau de nature » propre à l'hétérosexualité, écrit-elle, noyau qu'il est impossible de transformer en conscience féministe, parce que la relation hétérosexuelle « revêt un caractère d'inéluctabilité dans la culture comme dans la nature », en tant que « relation obligatoire » entre « l'homme » et « la femme ». Ce qui n'est pas le cas de la relation lesbienne délivrée de toute nature parce qu'elle l'a dépassée au moyen d'une critique des femmes comme « groupe naturel ». Il y a donc deux groupes. Le groupe « naturel » des hétérosexuelles prises dans un « noyau de nature qui résiste à l'examen » et le groupe des lesbiennes dont la relation relève de la culture parce qu'elle remet en question le terme de « femme » jusqu'à le détruire. Monique conclut son raisonnement en disant : « La lesbienne n'est pas une femme¹. » Ce qui la situe au-delà de Simone de Beauvoir qui reste attachée au *Deuxième Sexe*.

Monique vit aux États-Unis depuis cinq ans déjà où son œuvre est

reçue avec enthousiasme dans les milieux féministes lesbiens, contrairement à la France qui boude ses livres. *Le Corps lesbien* est passé presque inaperçu, comme son *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* écrit avec Sande Zeig. La Monique que j'ai aimée au mouvement, attentive aux « nouvelles », généreuse, créatrice, parlant une langue poétique si différente de la langue de bois marxiste caractérisant bon nombre d'ex-gauchistes, avec son regard décalé, sa gentillesse, sa solidarité avec les femmes, s'était estompée, laissant place à une théoricienne rigide aux accents paranoïaques à peine voilés. Certes, en proclamant dès 1970 que « les femmes n'existent pas », Monique exprimait déjà le désir d'en finir avec elles. Mais de là à projeter sur les hétérosexuelles une aliénation « naturelle » dont sont exemptes les lesbiennes par le seul miracle qu'elles échappent aux « relations obligatoires » entre un homme et une femme, il y a un gouffre. A-t-elle oublié ces moments de coude à coude homos et hétéros qui nous ont apporté tant de joie ? Et tant d'efficacité politique, car l'alliance entre les femmes par-delà leurs pratiques sexuelles est bien ce qui a dérouté le plus le patriarcat². Ce fut l'époque de « la débandade du phallus », comme l'a qualifié fort justement le mensuel *Actuel* dans son numéro spécial sur le MLF et le FHAR de 1972. Se séparer des hétérosexuelles n'est-il pas un suicide politique ? Est-il juste de projeter sur l'hétérosexualité la responsabilité de l'oppression des lesbiennes qui perdure, alors que les hétéros ont au moins gagné la « libre disposition » de leurs corps ?

Le temps de l'homosexualité triomphante où l'on devenait lesbienne par choix politique ou par fascination pour la subversion sous toutes ses formes a disparu. C'est un fait. Pour Monique, mais aussi pour un courant féministe américain qui analyse les rapports sociaux hommes-femmes en termes de « contrainte à l'hétérosexualité » à la suite d'Adrienne Rich³. « Les discours qui nous oppriment tout particulièrement, nous lesbiennes féministes et hommes homosexuels, c'est l'hétérosexualité⁴ », écrit encore Monique. « Ils nous empêchent de parler. » « Leur action sur nous est féroce. » Monique parle même de « tyrannie » ayant effet de réalité matérielle « sur nous ».

On remarquera que la ligne de partage ne passe plus entre les femmes et les hommes, mais entre les pratiques sexuelles. L'hétérosexualité d'un côté, l'homosexualité de l'autre. On passe ainsi d'un discrédit à un autre. Après le discrédit jeté sur le masculin qui a

justifié l'exclusion des hommes du mouvement, vient le discrédit sur la nature qui justifie le rejet de l'hétérosexualité, dans une sorte d'essentialisme à rebours. Or le discrédit sur le masculin a eu une fonction importante dans le mouvement. Il nous a permis d'affronter le vide historique, le non-pensé des relations sociales entre les femmes. Nous avons découvert que derrière la non-reconnaissance des femmes par les hommes gisait le manque de regard de la femme sur la femme. Sans parler du manque d'amour des femmes entre elles. Les lesbiennes ont alors figuré un accès possible à ce manque. La radicalité de la contestation a aussi permis de dresser un bilan de l'hétérosexualité et des comportements de soumission aux désirs de l'homme, favorisant l'éclosion d'une sororité vécue à la fois comme alternative et comme devenir du féminisme.

Le discrédit sur la nature a une tout autre signification. D'abord, il s'inscrit dans un clivage nature/culture complètement dépassé, comme s'il y avait l'humain désirant d'un côté, le corps et le cosmos de l'autre. Mais surtout, il dissout les fondements de la solidarité entre nous toutes les femmes, ce « nous » construit dans la conscience d'être unies par un destin commun. C'en est fini de la solidarité positive et de l'ouverture à autre chose d'inconnu.

Des lesbiennes ont résisté à la « contrainte à l'hétérosexualité » et des hétéros ont été passionnées par l'homosexualité symbolique. Terreau qui nous a permis de vivre une expérience commune de libération.

Or cette pratique collective est attaquée des deux côtés. Par Antoinette, au nom d'une pseudo-altérité relevant de l'hétérosexualité. Par les lesbiennes radicales, qui s'appuient sur les textes théoriques de Monique Wittig proclamant que « les lesbiennes ne sont pas des femmes » pour stigmatiser les hétérosexuelles qualifiées désormais de « collabos ». « La lesbienne n'est pas une femme », affirme Monique Wittig. N'est pas davantage une femme, d'ailleurs, « toute femme qui n'est pas dans la dépendance personnelle d'un homme », ajoute-t-elle en P.S. Ce qui autorisera le petit groupe des lesbiennes radicales de Jussieu à écrire à leur tour : « Une femme qui aime son oppresseur, c'est l'oppression ; une "féministe" qui aime son oppresseur, c'est la collaboration. »

Avec cette nouvelle théorisation de la pensée de Beauvoir, les homosexuels hommes quittent leur statut social d'hommes et ne sont

plus considérés comme des oppresseurs. L'ennemie, c'est l'hétérosexualité. Le clivage homosexualité/hétérosexualité qui s'ensuit va désormais servir de point d'appui à un nouveau courant qui met la pratique sexuelle au cœur de l'identité et le communautarisme au centre de la solidarité. Plus rien ne se transforme par la prise de conscience. Tout se fige dans un face-à-face destructeur qui ouvre le règne des genres et du communautarisme sexuel.

Sur quel socle fonder la solidarité entre femmes, à présent ?

Notes

1. Monique Wittig, « La pensée straight », *Questions féministes* n° 7, février 1980, réédité chez P.O.L., 2000. Et « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, n° 8, 1980.

2. Pour une analyse plus poussée de l'évolution de Monique Wittig au MLF, voir M.-J. Bonnet, « Le désir théophanique chez Monique Wittig », in *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, éd. Odile Jacob, 2004, p. 270-294.

3. Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité », *Nouvelles Questions féministes*, n° 3, 1982.

4. Monique Wittig, « La pensée *straight* », *Questions féministes*, n° 7, février 1980, p. 48. « *Straight* » renvoie à l'idée de normalité.

Le « changement »

Depuis ma thèse, je cherchais un éditeur qui accepte de publier ce sujet encore tabou. J'avais pris de l'assurance et, aussi paradoxal que cela paraisse, c'est au cours d'un séjour en Algérie, dans ce pays étranger autant par sa religion que par sa nourriture et son mode de vie, que j'ai pris la mesure du travail accompli avec Charlotte. J'ai été mise à l'écart à cause de mon homosexualité. Mais loin de m'accabler, cette épreuve m'a permis de toucher quelque chose d'indestructible en moi. Mon être disposait de solides fondations qui me permettaient de résister aux mesures de normalisation. Là-bas, j'ai rencontré une femme berbère, fille de marabout, qui a reconnu notre parenté grâce au soufisme. N'enseigne-t-il pas la tolérance à travers la pensée de l'Un ? « Tout est émanation de l'Un, me dit Djézia. Qui que tu sois, tu es protégée. » En souvenir de notre rencontre, elle m'a offert une gargoulette en terre cuite décorée de motifs berbères. Cette amphore a la faculté de garder l'eau fraîche lorsqu'on la place dans un courant d'air, car la terre transpire, comme la peau. J'ai ainsi reçu baptême de ce désir d'émancipation qui m'habite depuis l'enfance. C'est ainsi que j'ai pris conscience qu'il m'est possible de protéger ma liberté intérieure en puisant à ce désir de libération, car il est plus nécessaire à mon équilibre que le confort d'être acceptée par mon entourage. Ma recherche autour de l'amour entre femmes qui avait motivé mon engagement au MLF devenait le vecteur d'une autre quête d'absolu qui m'ouvrait la porte de cette autre chose, sacrée et sans nom.

Après mon retour d'Alger, j'ai proposé mon livre à Monique Cahen, qui dirigeait la collection Libre à elles qu'elle avait créée aux éditions du Seuil. Geneviève Fraisse venait d'y publier le sien et j'étais contente de figurer dans cette belle collection, lorsque Monique Cahen m'annonça que le directeur s'opposait à la publication de mon livre, se

sentant particulièrement offensé par mes propos sur le patriarcat. Nous sommes tombées des nues. Il fallut chercher ailleurs.

Roseau Grange et Suzanne Horer refusent à leur tour le manuscrit aux éditions Pierre Horay pour leur collection Femmes en mouvement parce qu'elles publient le livre de Geneviève Pastre *De l'amour lesbien*. Elles ne peuvent pas faire un doublon. Monique Burke, chez Payot, trouve que je parle trop de la secte anandryne du XVIII^e siècle. Finalement, je vais le porter en main propre aux éditions Denoël-Gonthier. C'est là que Colette Audry a fondé la première collection femmes, publiant de grands noms, Virginia Woolf, Betty Friedan, Rosa Luxemburg, Margaret Mead, Alice Guy... Rue de l'Université, on m'oriente vers un bureau du rez-de-chaussée où je suis accueillie par Jean-Louis Ferrier et sa secrétaire. Une porte est ouverte sur une autre pièce où travaille Danièle Rosadoni, la directrice de la collection femmes. Ils prennent le manuscrit très gentiment et je m'en vais. En décembre 1980, Danièle Rosadoni m'adresse un courrier m'annonçant la bonne nouvelle. Mon manuscrit est accepté et il est programmé pour mars 1981, juste avant les élections présidentielles. Le succès de *Toute honte bue* lui donne plus de libertés. Mais c'est grâce à l'appui de Jean-Louis – qui dirige la petite collection Médiations et va négocier avec le directeur de Denoël – que le contrat est signé. Jean-Louis Ferrier choisit aussi le tableau de Courbet, *Les Deux Amies*, pour rendre explicite le contenu de mon livre dont le titre reste assez mystérieux. En effet, ne trouvant pas de titre adéquat, Charlotte m'a proposé *Un choix sans équivoque*. « C'est tout à fait toi, dit-elle, sans équivoque. » Effectivement ! D'autant plus que la période est propice à l'affirmation de mon choix. Jocelyne François a ouvert la voie en 1978 en publiant *Les Amantes*, suivi en 1980 de *Joue-nous España* qui vient de décrocher le prix Femina. La secrète Marguerite Yourcenar fait à nouveau l'actualité avec son élection à l'Académie française. C'est la première femme élue dans cette assemblée si misogyne qui a résisté pendant trois siècles à toute forme de féminisation institutionnelle. Marguerite Yourcenar a une autre singularité. Elle a vécu quarante ans avec Grace Frick, sur une île des États-Unis. Mais dans son œuvre littéraire, elle a préféré se projeter dans des héros masculins homosexuels, comme l'inoubliable empereur Hadrien qui a développé une érotique du contact menant à un « envahissement de la chair par l'esprit » bien féminine. « J'ai rêvé parfois d'élaborer un système de

connaissance humaine basé sur l'érotique, dit-il, une théorie du contact, où le mystère et la dignité d'autrui consisteraient précisément à offrir au Moi ce point d'appui d'un autre monde. La volupté serait dans cette philosophie une forme plus complète, mais aussi plus spécialisée, de cette approche de l'Autre, une technique de plus mise au service de la connaissance de ce qui n'est pas nous. Dans les rencontres les moins sensuelles, c'est encore dans le contact que l'émotion s'achève ou prend naissance : la main un peu répugnante de cette vieille qui me présente un placet, le front moite de mon père à l'agonie, la plaie lavée d'un blessé. Même les rapports les plus intellectuels ou les plus neutres ont lieu à travers ce système de signaux du corps¹. »

Je fais plusieurs voyages en Normandie avec ma mère pour aller voir mon grand-père Letac à la maison de retraite. Il est très vieux. Je l'ai toujours aimé. Non seulement pour son engagement dans la cité au service de multiples fonctions municipales, mais aussi pour sa présence protectrice dans la famille. En janvier 1980, nous allons de nouveau à la maison de retraite de Bonneville-sur-Touques. Nous passons par Deauville dire bonjour à la cousine. La télé est allumée. Elle diffuse le reportage de la réception de Marguerite Yourcenar à l'Académie française. Elle s'avance, majestueuse dans cette assemblée d'hommes, avec une solennité qui en impose à tous.

Elle parle. « Vous m'avez accueillie, disais-je. Ce moi incertain et flottant, cette entité dont j'ai contesté moi-même l'existence, et que je ne sens vraiment délimité que par les quelques ouvrages qu'il m'est arrivé d'écrire, le voici, tel qu'il est, entouré, accompagné d'une troupe invisible de femmes qui auraient dû, peut-être, recevoir beaucoup plus tôt cet honneur, au point que je suis tentée de m'effacer pour laisser passer leurs ombres...² »

Il est tard. Nous sommes obligées de partir avant la fin de son discours de réception si nous voulons avoir le temps de rester avec grand-père. Nous montons dans sa chambre. Il est là, assis sur un fauteuil, les bras ballants, le regard hagard. Ses jambes nues émergent d'une couche qui lui a été mise par le personnel. Elles sont très maigres, décharnées. Il ne parle plus, il n'entend plus. Il a redressé la tête en nous voyant. Nous l'embrassons et brusquement une larme coule de son bel œil bleu. « Il nous a reconnues », dit ma mère qui a du mal à supporter la vue de son père dans cet état de faiblesse

extrême. Toute sa vie, il l'a impressionnée par son autorité naturelle. C'est alors que submergée par la douleur, elle dit dans un souffle : « On dirait Dachau. »

Comment peut-elle dire ça ? Mon grand-père a-t-il entendu ? Je propose à ma mère de m'attendre dans le hall pendant que je reste un moment avec lui. Elle embrasse son père et sort. Je suis seule avec lui, baignant dans une étrange émotion. Je lui prends la main. Elle est chaude. Je la garde dans la mienne, la caresse, tout en ayant la sensation de transgresser quelque chose. Je sens qu'il voudrait parler, me demander de rester avec lui. Je suis déchirée. Ma mère m'attend en bas tandis que je suis attirée comme un aimant par ce vieil homme avec qui je partage une effusion physique inhabituelle. Alors je lui parle. « Tu as eu une belle vie. Tu peux être fier. Tu peux partir tranquille. » Je ne sais pas s'il m'entend mais je suis de plus en plus émue, continuant de lui caresser la main. Je souris en moi-même de ce contact charnel avec un homme. C'est mon grand-père. Il m'a toujours accompagnée, écrit pendant les vacances, accueillie chez lui. Même quand nous nous écharpions sur le féminisme et la domination des hommes, il continuait de m'accueillir avec ma grand-mère. Je sens qu'il veut que je reste avec lui toute la nuit. Mais ce n'est pas possible. Finalement, je m'arrache à l'émotion et je rentre à Paris avec ma mère.

Le lendemain matin, on nous téléphone. Il est mort à 10 heures.

Mon livre sort deux mois après sa mort. Je ne me rends pas du tout compte de ce que cela signifie, sortir un livre à trente ans. Je ne connais pas de journaliste, à part Laure Adler qui a passé sa thèse d'histoire sur les femmes journalistes peu après moi et qui m'accordera une première interview à France Culture. Je ne sais pas comment fonctionne le milieu de l'édition et je n'ai pas conscience de la chance que j'ai, comme me le fait remarquer Jean-Louis Ferrier. La presse est remplie de l'espoir d'un changement si Mitterrand est élu. Le féminisme n'est plus à l'ordre du jour, et encore moins l'homosexualité. Et voilà, le 10 mai à 8 heures du soir devant les caméras de la télévision, François Mitterrand s'avance vers le micro en disant : « Les Français ont choisi le changement. »

Le changement, cela fait dix ans que nous le réalisons, « nous les femmes ». Allons-nous l'oublier ?

1. Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, éd. Gallimard « Folio », 1974, p. 22-23.

2. « L'Académie française a reçu Mme Marguerite Yourcenar », *Le Monde*, 23 janvier 1981, p. 17.

Bibliographie

Archives privées

- Marie-Jo Bonnet, Irène Bouaziz, Charlotte Calmis, Françoise d'Eaubonne, Anne-Marie Faure-Fraisse, Christine Fauré, Anne-Marie Grémois, Josy Thibaut.
- Académie gay et lesbienne.

Archives publiques

- Bibliothèque Marguerite-Durand, Paris.
- Archives de la préfecture de police de Paris.
- Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir, Paris.
- Bobines féministes, plateforme évolutive de films et ressources numériques. Projet d'Hélène Fleckinger et Nadja Ringart.

Journaux, brochures

- Ah ! Nana*, journal de bande dessinée 1976-1978, 9 numéros.
- Actuel*, « À bas la société mâle », n° 1971, « La débandade du phallus » MLF. FHAR, n° 25, novembre 1972.
- L'Antinorme*, journal du FHAR, n° 1, décembre 1972-janvier 1973.
- Appelez-moi salope*, n° 1 du FHAR, archives MJB.
- Bulletin du cercle Flora Tristan*, ronéo, 1973-1977.
- Clit 007* (Concentré lesbien irrésistiblement toxique).
- Les Cahiers du Griff*, Bruxelles, 24 numéros, première série de 1973 à 1978 puis de 1982 à 1986.
- Le Fléau social*, juin 1972.

Les Femmes s'entêtent, 1975, 2 numéros.

Des Femmes en mouvements, janvier 1978-janvier 1979. Puis *Des Femmes en mouvement hebdo*, 1978-1982.

Histoire d'elles, mars 1977-avril 1980, mensuel, 22 numéros.

L'Idiot international, juillet-août 1970.

L'Idiot liberté, 1970.

Le Torchon brûle, 6 numéros, janvier 1971 à 1973.

Neuf, 1980.

Paroles, printemps 1978, éd. Tierce.

Pénélope, 1980-1986.

Les Pétoleuses, 1974-1976, 7 numéros.

Quand les femmes s'aiment, Centre des femmes de Lyon, avril 1978-juin 1980, 7 numéros.

Questions féministes, novembre 1977-mai 1980. Puis *Nouvelles Questions féministes*, mars 1981.

Le Quotidien des femmes, novembre 1974-juin 1976, 10 numéros.

La Revue d'en face, mai 1977-octobre 1983.

Sorcières, 1975 à 1982.

Tout, journal de Vive la révolution (VLR), n^{os} 12 à 16, juillet 1971 (fin de la publication).

Livres et articles

Christine Bard, Sylvie Chaperon, *Dictionnaire des féministes, France XVIII^e-XXI^e siècle*, éd. Puf, 2017.

Françoise Basch, *Ilona, ma mère et moi*, Une famille juive à l'épreuve de l'Occupation, 1940-1944, éd. ix^e, 2012.

Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, éd. Gallimard, 1972.

« Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », *L'Arc*, n^o 61, 1975.

« Simone de Beauvoir, la transmission », *Les Temps modernes*, n^o 647-648, janvier-mars 2008.

Cathy Bernheim, *Perturbation ma sœur, Naissance d'un mouvement de femmes*, Paris, éd. Le Seuil, 1983.

Nicole-Lise Bernheim, Mireille Cardot, *Mersonne ne m'aime*, romance policière, éd. 1978.

Marie-Jo Bonnet, *Un Choix sans équivoque*, éd. Denoël-Gonthier, 1981 (réédité *Les Relations amoureuses entre les femmes*, éd. Odile Jacob, 1995-2001).

- Marie-Jo Bonnet, *Les Deux Amies. Le couple de femmes dans l'art*, éd. Blanche, 2000.
- Marie-Jo Bonnet, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, éd. Odile Jacob, 2004.
- Marie-Jo Bonnet, *Les Femmes artistes dans les avant-gardes*, éd. Odile Jacob, 2006.
- Marie-Jo Bonnet, *Histoire de l'émancipation des femmes*, éd. Ouest-France, 2012.
- Marie-Jo Bonnet, *Adieu les rebelles*, éd. Flammarion, 2014.
- Marie-Jo Bonnet, *Simone de Beauvoir et les femmes*, éd. Albin Michel, 2015.
- Rosi Braidotti, *La Philosophie là où on ne l'attend pas*, éd. Larousse, 2009.
- Charlotte Calmis, *Les Chants roux de la femelle*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1973.
- Charlotte Calmis, « Gaïa – psaumes d'incarnation », *Les Cahiers du nouveau commerce*, n° 36-37, 1977.
- Charlotte Calmis, *Regards et autres écrits*, éd. Souffles d'elles, Paris, 2004.
- Marie Cardinal, *Les Mots pour le dire*, éd. Grasset, 1976.
- Michelle Causse, Maryvonne Lapouge, *Écrits, voix d'Italie*, éd. des Femmes, 1977.
- Centre lyonnais d'études féministes, *Chronique d'une passion, Le Mouvement de libération des femmes à Lyon*, éd. L'Harmattan, 1989.
- Cercle Élisabeth Dmitriev, *Brève histoire du MLF, pour un féminisme autogestionnaire*, éd. Savelli, 1976.
- Les Chimères, *Maternité esclave*, U.G.E. éd. 10/18, 1975.
- Choisir, *Avortement : une loi en procès*, L'affaire de Bobigny, coll. Idées, éd. Gallimard, 1973.
- Choisir, *Viol, le procès d'Aix-en-Provence*, éd. Gallimard, 1978.
- Hélène Cixous, « Le rire de la méduse », *L'Arc*, 1975.
- Hélène Cixous, Catherine Clément, *La jeune née*, Paris, éd. 10/18, 1975.
- Collectif, *Douze ans de femmes au quotidien, 1970-1981, douze ans de luttes féministes en France*, éd. La Griffonne, 1982.
- Collectif, « Libération des femmes, année zéro », *Partisans*, n° 54-55, juillet-octobre 1970.

- Collectif, « Les femmes et le cinéma », revue du cinéma *Images et Sons*, n° 283, avril 1974.
- Collectif, « Les femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333/334, avril-mai 1974.
- Collectif, *Le Sexisme ordinaire* – préface Simone de Beauvoir (1979), Paris, éd. Le Seuil (chroniques tenues dans *Les Temps modernes* depuis 1975).
- Françoise Collin, Irène Kaufer, *Parcours féministe* (2005), nouvelle édition, éd. iX^e, 2014.
- Françoise Collin. *Anthologie québécoise 1977-2000*. Textes rassemblés et présentés par Marie-Blanche Tahon, éd. du Remue-Ménage, 2014.
- Contre-cultures 1969-1989 : l'esprit français*, commissaires Guillaume Désanges et François Piron, catalogue de l'exposition à la Maison rouge, Paris, éd. La Découverte, 2017.
- Crises de la société, féminisme et changement*, actes du colloque organisé par le groupe d'études féministes de l'université Paris-VII, 22 et 23 avril 1988 Sorbonne, *La Revue d'en face*, éd. Tierce, 1991.
- Aline Dallier, *Activités et réalisations de femmes dans l'art contemporain. Un premier exemple : les œuvres dérivées des techniques textiles traditionnelles*, thèse de doctorat de troisième cycle en Esthétique, université Paris-VIII, 1980, 2 vol.
- Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, éd. Horay, 1974.
- Gille Deleuze, Félix Guatarri, *L'anti-Œdipe*, éd. de Minuit, 1972.
- Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, coll. Nouvelles Questions féministes, éd. Syllepse, 2013.
- Catherine Deudon, *Un Mouvement à soi*, 1970-2001, éd. Syllepse, 2003.
- Depuis 30 ans, des femmes éditent...* 1974-2004, éd. des femmes Antoinette Fouque, 2005.
- Gloria Feman Orenstein, *The Reflowering of the Goddess*, The Athene series, Pygmalion Press, 1990.
- Christine Fauré, *Mai 68 jour et nuit*, éd. Gallimard Découverte, 2008.
- Christine Fauré (dir.), *Nouvelle Encyclopédie historique et politique des femmes*, éd. Les Belles Lettres, (1997) 2010.
- FHAR, *Rapport contre la normalité*, éd. Champ libre, 1971 (réédité par GayKitschCamp en 2013).
- Françoise Flamant, *À tire d'elles*, éd. Presses universitaires de Rennes, collection Archives du féminisme, 2007.

- Geneviève Fraisse, *La Différence des sexes*, PUF, 1996, repris dans *À côté du genre : sexe et philosophie de l'égalité*, éd. Le Bord de l'eau, 2010.
- Geneviève Fraisse, *La Fabrique du féminisme : textes et entretiens*, éd. Le Passager clandestin, 2012.
- Antoinette Fouque, *Il y a deux sexes*. Essai de féminologie I, éd. Gallimard.
- Antoinette Fouque, *Génésique, Féminologie III*, éd. des femmes Antoinette Fouque, 2012.
- La Gaffiche, *Les Femmes s'affichent*, Syros, 1984.
- Xavière Gauthier, *Les Parleuses*, avec Marguerite Duras, éd. de Minuit, 1974.
- Xavière Gauthier, *Dire nos sexualités*, éd. Galilée, 1976.
- Génération MLF, 1968-2008*, éd. des femmes-Antoinette Fouque, 2008.
- Jocelyne George, *Les Féministes de la CGT*. Histoire du magazine Antoinette (1955-1989), éd. Delga, 2011.
- Jacques Girard, *Le Mouvement homosexuel en France, 1945-1980*, éd. Syros, 1981.
- Naty Garcia Guadilla, *Libération des femmes : le M.L.F.*, Puf le sociologue, 1981.
- Hélène Hazera, *Monsieur Maud. Parcours d'un journaliste esthète*, Paris, éd. rue Fromentin, 2011.
- Gisèle Halimi, *Ne vous résignez jamais*, éd. Plon, 2009.
- Pierre Hahn, *Français, encore un effort : l'homosexualité et sa répression*, éd. Jérôme Martineau, 1970.
- Suzanne Horer, Jeanne Socquet, *La Création étouffée*, éd. Pierre Horay, 1973.
- Antoine Idier, *Les vies de Guy Hocquenghem, politiques, sexualités, culture*, éd. Fayard, 2017.
- Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, éd. de Minuit, 1974.
- Luce Irigaray, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, éd. de Minuit, 1979.
- Perrine Kervran-Anaïs Kien, *Les années Actuel, contestations rigolardes et aventures modernes*, coll. Attitudes, éd. Le Mot et le reste, 2010.
- Julia Kristeva, *Des Chinoises*, éd. des femmes, 1974 ; rééd. Pauvert 2001.
- Annie Leclerc, *Parole de femme*, éd. Grasset, 1974.
- Annie Le Brun, *Lâchez tout*, éd. du Sagittaire, 1977.
- Le Livre de l'oppression des femmes*, éd. Belfond, 1972.

- Jean-Yves Le Naour et Catherine Valenti, *Et le viol devint un crime*, éd. Vendémiaire, 2014.
- Marie (Dedieu), Françoise Clavel, Juliette Kahane, Inès de Luna, Marie-Pierre Macia, Valérie Morin, Nadja Ringart, Mona Thomas, éd. iX^e, 2015.
- Marcelle Marini, *Territoires du féminin. Avec Marguerite Duras*, éd. de Minuit, 1977.
- Frédéric Martel, *Le Rose et le Noir, Les homosexuels en France depuis 1968*, éd. du Seuil, 1996.
- Maria Antonietta Macciocchi, *Les Voiles flasques du féminisme*, éd. Christian Bourgois, 1979.
- Margaret Maruani, *Les Syndicats à l'épreuve du féminisme*, éd. Syros, 1979.
- Andrée Michel et Geneviève Texier, *La Condition de la Française d'aujourd'hui*, éd. Gonthier, coll. Femmes, 1964.
- Andrée Michel, *Le Féminisme*, éd. Puf, coll. « Que sais-je ? », 1979.
- Kate Millett, *Sexual Politics*, Granada Publishing, 1969 ; *La Politique du mâle*, traduit par Élisabeth Gille, éd. Stock, Paris, 1971 ; *Sexual Politics - La Politique du mâle*, éd. des Femmes, Paris, 2007.
- Kate Millett, *Envol*, traduit par Élisabeth Gille, éd. Stock, 1975.
- Kate Millett, *En Iran*, éd. des femmes, 1981.
- Marie José Mondzain, *La Confiscation, des mots, les images, du temps*, éd. Les Liens qui libèrent, 2017.
- Florence Montreynaud, *Le xx^e siècle des femmes*, éd. Nathan, 1989.
- Mouvement français pour le Planning familial, *D'une révolte à une lutte. 25 ans d'histoire du Planning familial*, éd. Tierce, 1982.
- Des femmes de Musidora, *Paroles, elles tournent !* textes rassemblés par des femmes de Musidora, éd. des Femmes, 1976.
- Niki de Saint Phalle, catalogue RMN de l'exposition au Grand Palais, 14-09-2014 au 02-02-2015.
- Bibia Pavard, *Les Éditions des Femmes, histoire des premières années 1972-1979*, éd. L'Harmattan, 2005.
- Bibia Pavard, *Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979)*, Rennes, éd. Presses universitaires de Rennes, coll. Archives du féminisme, 2012.
- Bibia Pavard et Michelle Zancarini-Fournel, *Luttes de femmes. 100 ans d'affiches féministes*, éd. Les Échappées, 2013.
- Élula Perrin, *Les Femmes préfèrent les femmes*, éd. Ramsay, 1979.

- Françoise Picq, *Libération des femmes, les années-mouvement*, éd. du Seuil, 1993.
- Thérèse Plantier, *Le Discours du mâle – Logos Spermaticos*, éd. Anthropos, 1980.
- Quarante ans de slogans féministes, 1970-2010, Corinne App, Anne-Marie Faure-Fraisse, Béatrice Fraenkel, Lydie Rauzier, éd. iX^e, 2011.
- Monique Rémy, *De l'utopie à l'intégration*. Histoire des mouvements de femmes, éd. L'Harmattan, 1990.
- Francis Ronsin, *La Grève des ventres*. Propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France, XIX^e-XX^e siècle, éd. Aubier, 1980.
- Yvette Roudy, *À cause d'elles*, éd. Albin Michel, 1985.
- Alice Schwarzer, *La Petite Différence et ses grandes conséquences*, éd. des femmes, 1978.
- Alice Schwarzer, *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, six entretiens, Paris, éd. Mercure de France, 1984-2008.
- Alice Schwarzer, *Lebenslauf* (Cours de la vie), traduit par Marie-Lys Wilmerth et Martine Bloch (Goethe Institut Paris), Kiepenheuer & Witsch, Köln, 2007.
- Valérie Solanas, *SCUM Manifesto* (1967), traduction d'Emmanuèle de Lesseps, *Actuel* n° 4, janvier 1971, réédition Mille et Une Nuits/Fayard, 1998, réédition en 2005 avec une postface de Michel Houellebecq.
- Starhawk, *Femmes, magie et politique* (Dreaming the Dark, Magic, Sex and Politics, 1982), éd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.
- Martine Storti, *Je suis une femme, pourquoi pas vous ? 1974-1979 : quand je racontais le mouvement des femmes dans Libération*, éd. Michel de Maule, mars 2010.
- Klaus Theweleit, *Fantasmâlesgories* (1977), traduit de l'allemand par Christophe Lucchese, éd. l'Arche, 2016.
- Simone Veil, *Une Vie* (2007), livre de poche.
- Frédérique Villemur, *Figures de l'androgynie*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Michelle Perrot, université Paris-VII, 1991.
- Vingt-cinq ans d'études féministes, *L'expérience Jussieu*, éd. Cedref, 2001.
- Monique Wittig, *Les Guérillères*, éd. de Minuit, 1969.
- Monique Wittig, *Le Corps lesbien*, éd. de Minuit, 1973.
- Monique Wittig, Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (1975), éd. Grasset, 2011.

- Anne Tristan et Annie de Pisan (Anne Zélinisky et Annie Sugier), *Histoires du MLF*, préface de Simone de Beauvoir, éd. Calmann-Lévy, 1977.
- Anne Zélinisky, *Histoires d'amour*, éd. Calmann-Lévy, 1979.
- Anne Zélinisky, *Le Harcèlement sexuel au travail*, en collaboration avec M. Gaussoit, éd. du Rocher, 1986.
- Anne Zélinisky, *Histoire de vivre, mémoires d'une féministe*, éd. Calmann-Lévy, 2005.

Articles

- Monique Antoine, « Une histoire du MLAC », *Le Féminisme et ses enjeux*, Paris, Centre fédéral FEN/Edilig, 1988, p. 243-249.
- Marie-Jo Bonnet, « De l'émancipation amoureuse des femmes dans la cité, lesbiennes et féministes au xx^e siècle », *Les Temps modernes*, n° 598, mars-avril 1998.
- Marie-Jo Bonnet, « Gay mimesis and misogyny : two aspects of the same refusal of the other ? », *Homosexuality in French History and Culture*, dir. Jeffrey Merrick, Michael Sibal, *Journal of homosexuality*, vol. 41, n° 3/4, 2001 Harrington Park Press, New York, 2002.
- Marie-Jo Bonnet, « De la libération des femmes à l'institutionnalisation d'un féminisme bon chic bon genre » et « Voir au-delà de la loi phallique », actes du colloque *Sexe et Genres*, éd. Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2003.
- Marie-Jo Bonnet, « Charlotte Calmis, Mémoire présente d'un langage futur », dans *Les Écrits d'artistes depuis 1940*, actes du colloque international Paris et Caen, 6-9 mars 2002, textes réunis par Françoise Levailant, éd. Imec, 2004.
- Marie-Jo Bonnet, « L'initiatrice », *Revue des lettres et de traduction*, éd. université de Kaslik (Liban), faculté des lettres, n° 12-2006 Kaslik.
- Huguette Bouchardeau, « Où en est le mouvement des femmes aujourd'hui ? », *Économie et Humanisme*, novembre-décembre 1978.
- Chahla Chafiq, « Islamisme, "féminisme islamique" et la lutte des femmes iraniennes pour la liberté et l'égalité », in *Arash*, n° 100, octobre 2007, p. 132-142 (revue mensuelle iranienne, sociale et culturelle, publiée aux États-Unis, article en persan).
- Chahla Chafiq, « Simone de Beauvoir et l'islamisme. L'expérience

- iranienne », in « La transmission Beauvoir », *Les Temps modernes*, janvier-mars 2008, n° 647-648.
- Hélène Cixous, « Le Rire de la méduse », Paris, *L'Arc*, n° 61, 1975. Éditions Galilée, 2010.
- Aline Dallier, « Le Mouvement des femmes dans l'art », in *Opus International*, printemps 1978, n° 66-67, p. 35-42.
- Hélène Fleckinger, « Histoire d'A : un moment de la lutte pour la liberté de l'avortement », *La Revue documentaire* 22/23, 2010, p. 180-199.
- Guy Hocquenghem, « Aux pédérastes incompréhensibles », in « Sexualité et Répression », *Partisans*, n° 66-67, juillet-octobre 1972.
- Entretien avec Françoise d'Eaubonne et Marie-Jo Bonnet, *Prochoix*, n° 5, avril-mai 1998.
- Kandel Liliane, « L'explosion de la presse féministe », *Le Débat*, n° 1, Gallimard, 1980/1, p.105-128.
- Liliane Kandel, « Le sexisme et quelques autres ennemis principaux », in « La transmission Beauvoir », *Les Temps modernes*, janvier-mars 2008, n° 647-648, p. 120.
- Claudine Mulard, « Téhéran, mars 1979, avec caméra et sans voile, journal de tournage », *Les Temps modernes*, 2010/5, n° 661, p. 272.
- Alain Prique, « L'herbe folle de mai 68 », *La Revue h*, n° 2, automne 1996.
- Nadja Ringart, « La naissance d'une secte », *Libération*, 01-06-1977.
- Nadja Ringart, *L'Écllosion des fleurs*, entretien sur *Le Torchon brûle*, éd. La Parole errante.
- Maya Surduts, « Entretien avec Margaret Maruani et Rachel Silvéra », *Travail, Genre et Sociétés*, éd. La Découverte, 2013.
- Josette Trat, « L'histoire oubliée du courant "féministe lutte de classe" », *Femmes, Genre, Féminisme*, Paris, éd. Syllepse, 2007, p. 9-32.
- Josette Trat (coord.), *Cahiers du féminisme*, « Dans le tourbillon du féminisme et de la lutte des classes » (1977-1998), éd. Syllepse, 2011.
- Frédérique Villemur, « Le suicide de Lucrèce ou la République à l'épreuve de la chasteté, dans les arts des XV^e-XVIII^e siècles », in Jean-Claude Arnould, Sylvie Steinberg (éd.), *Les femmes et l'écriture de l'histoire (1400-1800)*, publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 381-404.

- Monique Wittig, « La pensée straight », *Questions féministes*, n° 7, février 1980, réédité chez P.O.L., 2000.
- Monique Wittig, « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, n° 8, 1980.
- Michelle Zancarini-Fournel, « Histoire(s) du MLAC (1973-1975) », *Clio*, n° 18, 2003, p. 241-252.

Radio

- Nombreuses émissions à France Culture, dont le viol.
- *Le Torchon brûle*, France Culture, 30-01-2007.
- *La révolution des homosexuels*, un documentaire d'Anaïs Kien, réalisé par Charlotte Roux, avec les témoignages d'Anne Querrien, François Paul-Boncour, Stéphane Courtois, Marie-Jo Bonnet et Alain Giry, *La fabrique de l'histoire*, France Culture, 2 février 2010.

Films, vidéos

- Archives Pathé Gaumont de 1972 (groupe musique) n° 7214GJ 00004, <http://www.ina.fr/video/CAF95053716/assises-mlf-video.html>
 - Gaëlle Montlahuc, *Libération des femmes, un mouvement à suivre*, film diffusé sur la 2^e chaîne, 07-03-1982.
 - François Lucciani, *Le Procès de Bobigny*, diffusé sur France 2, 26 mars 2006.
 - Marie-Jo Bonnet, *Le MLF par celles qui l'ont vécu*. Documentaire vidéo du Café des femmes de l'association Souffles d'elles de 2010. Déposé à la BnF.
- Dimanche 28 février 2010 : L'émergence du MLF, avec Emmanuèle de Lesseps, Christine Fauré, Liane Mozère, 1 h 44.
- Dimanche 28 mars 2010 : Les premiers journaux : *Le Torchon brûle*, *Libération des femmes, année zéro*, *Les Cahiers du Grif*, *Sorcières*, avec Jacqueline Feldman, Françoise Collin, Xavière Gauthier, 1 h 55.
- Dimanche 25 avril : La liberté sexuelle : autour de « Histoires d'A », avec Marielle Issartel et Charles Belmont (dans la salle), et Marie-Jo Bonnet (Les Gouines rouges, FHAR et Homosexualité), 1 h 52.
- Dimanche 30 mai : Créatrices – Cinéma, arts, vidéo : Musidora, Videa, les plasticiennes : avec Raymonde Arcier (pour ses collages et tricotages géants), Anne-Marie Faure-Fraisse (Videa) et Françoise

Flamand pour Musidora, 1 h 53.

Dimanche 20 juin : La révolution culturelle et symbolique des femmes, avec Roseau Grange et Rosi Braidotti, 2 h.

- Julie Bertucelli, *Antoinette Fouque, Qu'est-ce qu'une femme ?* France 5, 2008, DVD collection Empreintes, 2010.
 - Cédric Condon, Jean-Yves Le Naour, *Le Procès du viol*, documentaire 52 min.
 - *PHARE, FARD, FHAR !* ou la révolution du désir, un film d'Alessandro Avellis et Gabriele Ferluga, 2006.
 - Carole Roussopoulos, *Le F.H.A.R.*, 1971.
 - Carole Roussopoulos, *Y a qu'à pas baiser*, 1971.
 - Carole Roussopoulos, Delphine Seyrig, Ioana Wieder, *SCUM Manifesto*, Les Insoumuses, 1976.
 - Nadja Ringart, Carole Roussopoulos, Delphine Seyrig, Ioana Wieder, *Miso et Maso vont en bateau*, Les Muses s'amuse, 1976.
 - *Point d'émergence*, Marie-Jo Bonnet, Carole Roussopoulos, vidéos : Charlotte Calmis, Véra Pagava, Aline Gagnaire et le salon des Femmes peintres et sculpteurs, 1978.
 - *Il ne fait pas chaud*, Une édition contre des femmes,
 - Carole Roussopoulos, *Debout !*, une histoire du Mouvement de libération des femmes 1970-1980, 2000.
 - Delphine Seyrig, *Sois belle et tais-toi !*, centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir, 1976.
 - *Simone de Beauvoir live*, ein filmporträt von Alice Schwarzer, Emma edition (version allemande et française, NDR fernsehen, 1974, 45 min).
- Video : Anne-Marie Faure-Fraisse, Isabelle Fraisse, Catherine Lahourcade, Syn Guérin, diffusé par le centre Simone-de-Beauvoir, Paris.
- *Musidora*, 1974.
 - *8 mars 1975*.
 - *Kate Millett parle de la prostitution avec deux féministes*, 1975.
 - *Malédiction*, 1975.
 - *Manifestation à Hendaye*, 5 octobre 1975.

DU MÊME AUTEUR

- UN CHOIX SANS ÉQUIVOQUE, Éditions Denoël-Gonthier, 1981.
- LES RELATIONS AMOUREUSES ENTRE LES FEMMES, XVI-XX^e SIÈCLE, Éditions Odile Jacob, 1995. (Poche 2001). Traduit en polonais, *Zwnazki milosne miedzy kobietami od XVI do XX wieku*, Slowo wstepne Elisabeth Badinter, Wy Da Wni Ctwo / Sic ! 1997.
- LES DEUX AMIES, ESSAI SUR LE COUPLE DE FEMMES DANS L'ART, Éditions Blanche, 2000.
- QU'EST-CE QU'UNE FEMME DÉSIRE QUAND ELLE DÉSIRE UNE FEMME ? Éditions Odile Jacob, 2004.
- LES FEMMES DANS L'ART, Éditions de La Martinière, 2004 (Beau livre illustré de 200 photos d'œuvres).
- LES FEMMES ARTISTES DANS LES AVANT-GARDES, Éditions Odile Jacob, 2006.
- LES VOIX DE LA NORMANDIE COMBATTANTE – ÉTÉ 1944, Éditions Ouest-France, 2010.
- André Letac, SOUVENIRS DE GUERRE – 1914-1918, Présentation et notes par Marie- Josèphe Bonnet, Éditions Corlet, 2010.
- VIOLETTE MORRIS, HISTOIRE D'UNE SCANDALEUSE, Éditions Perrin, 2011.
- HISTOIRE DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES, Éditions Ouest-France, 2012.
- Liberté, Égalité, Exclusion, Femmes peintres en révolution, 1770-1804, Éditions Vendémiaire, 2012.
- GLOIRE ET EXCLUSION DES FEMMES PEINTRES, Éditions Chryséis (édition 2018).
- TORTIONNAIRES TRUANDS ET COLLABOS, LA BANDE DE LA RUE DE LA POMPE, 1944, Éditions Ouest-France, 2013.
- ADIEU LES REBELLES ! Carré Voltaire, Flammarion, 2014.
- PLUS FORTE QUE LA MORT – SURVIVRE GRÂCE À L'AMITIÉ FÉMININE DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION, Éditions Ouest-France, 2015.
- SIMONE DE BEAUVOIR ET LES FEMMES, Éditions Albin Michel, 2015.
- UN RÉSEAU NORMAND SACRIFIÉ – Le réseau Jean-Marie Buckmaster du SOE britannique, Éditions Ouest-France, 2016.
- DESIDERIO E LIBERTÀ, Recueil d'articles, Traduits en italien par Margherita Giacobino, Il Dito e la Luna, 2018.